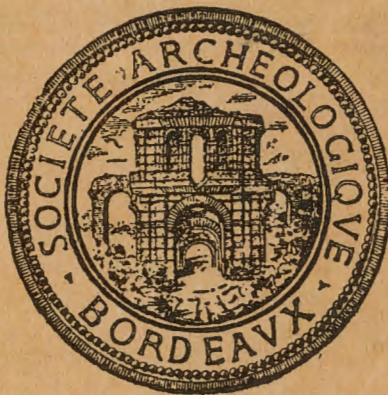


BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

TOME LXVIII

Assemblées générales et Travaux
ANNÉES 1970-1973
GROUPE JULES-DELPIT
Scéances et Travaux 1971 - 1973
CERCLE BERTRAND-ANDRIEU - IV
ANNÉES 1972-1973



BORDEAUX
BISCAYE FRÈRES
IMPRIMEURS

18 à 22, rue du Peugue

1976

PZ 1927.76-68

UNIVERSITÉ BORDEAUX
Centre Léon Dorey
BOULIAC

BULLETIN ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

TOME LXVIII

ANNÉES 1971-1973



BORDEAUX
BISCAYE FRÈRES
IMPRIMEURS

18 à 22, rue du Peugue

1976

UNIVERSITÉ Michel de MONTAIGNE
Centre Léo DROUYN
BOULIAC

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE

DE BORDEAUX

ACTIVITÉS ET MANIFESTATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE 1970 A 1973

MANIFESTATION

Le 10 novembre 1973

Célébration du Centenaire de la Société.
(Un tome à paraître lui sera particulièrement consacré.)

BORDEAUX, VISITES COMMENTEES

Visite de l'exposition : « le néo-classicisme à Bordeaux », aux Archives Municipales, commentée par M. Mouilleseaux, le 13 janvier 1971.

Visite de l'exposition : « l'art roman d'Auvergne », dans le hall du Palais de la Bourse, le 13 février 1971.

Visite de l'exposition : « Initiation à l'art africain », au C.R.D.P., commentée par M^{me} Vivez, le 27 février 1971.

Conférence, avec participation aux débats des membres de la Société Archéologique, à l'Institut d'Archéologie de la Faculté des lettres, de M. le Pr Hatt : « Interprétation romaine et gauloise dans l'expression figurée en Gaule », le 28 juin 1971.

Réunion : Participation de représentants de la Société à la réunion de la « Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France - Sites et monuments », le 13 novembre 1972.

Visite de l'exposition : Léo Drouyn (dessins-gravures-peintures) », aux Archives Municipales, commentée par M. le Conservateur Avisseau, le 10 février 1973.

Visite de l'exposition : « La maison au XVIII^e siècle », au C.R.D.P., commentée par M^{me} Gré, le 10 mars 1973.

EXCURSIONS

1970

- 19 avril 1970 : « *Ancienne vicomté de Brulhois* ».
Bruch, Sérignac, Mourens, Sainte-Colombe, Aubiac, Estillac, Layrac, Moirax, Laplume, Moncaut.
- 10 mai 1970 : « *En Périgord - Région de Mareuil* ».
Celles, Bourg-des-Maisons, Cercles, La Tour-Blanche, La Chapelle, Montabourlet, Mareuil, Cherval, Saint-Martin, Viveyrols, Bouteilles, Saint-Sébastien, Saint-Paul-Lizonne.
- 24 mai 1970 : « *La Rochelle, capitale de l'Aunis* ».
- 11 octobre 1970 : « *Abbatiales et châteaux de l'Entre-Deux-Mers* ».
Ruch, Mauriac, Pellegrue, Sauveterre-de-Guyenne, Saint-Ferre, Cazau-gitat, Blasimon.

1971

- 18 avril 1971 : « *En Gabardan-Eauzan* ».
Saint-Justin, La Bastide-d'Armagnac, Cazaubon, Barbotan, Gabarret, Eauze, Manciet, Nogaro, Arblade-le-Haut, Espagnet, Panjas, Estang.
- 16 mai 1971 : « *Saint-Bertrand et Valcabrière* ».
- 3 octobre 1971 : « *Saintes* ».
- 17 octobre 1971 : « *Eglises et châteaux de la Guyenne anglaise. Monségur, Duras, fouilles de Neujon* ».
Mongauzy, Saint-Martin-de-Serres, N.D.-de-Lapujade, Saint-Vivien, Boissan, Sainte-Colombe-de-Duras, Esclottes, Duras, Monségur, châteaux de Cazes et de Guilleragues.

1972

- 14 mai 1972 : « *En Périgord et Bas-Limousin* ».
Jumilhac-le-Grand, Le Chalard, Saint-Yrieix, Coussac, Bonneval, Lubersac, Pompadour, Arnac, Ségur-le-Château.
- 28 mai 1972 : « *Vallées moyennes du Lot et du Célé* ».
Savanac, Vers, Conduché, Saint-Cirq-la-Popie, Cabrerets, Sauliac, Marcillac, Saint-Sulpice, Espagnac, Sainte-Eulalie.
- 1^{er} octobre 1972 : « *Eglises angoumoises* ».
Montmoreau, Puypéroux, Pérignac, Cressac, Blanzac, Mainfonds, Plasac, Rouffiac, Voulgezac, Charmant.
- 15 octobre 1972 : « *En Sauternais-Bazadais* ».
Budos-Leogeats, Noaillan, Uzeste, Marimbault, Bazas, Le Nizan.

1973

- 29 avril 1973 : « *En Saintonge méridionale* ».
Montguyon, Saint-Martin-d'Ary, Orignolles, Chepniers, Léoville, Les Fontaines-d'Ozillac, Ozillac, Champagnac, Jonzac, Agudelle, Allas, Bocage, Rouffillac, Chamouillac.
- 13 mai 1973 : « *En Périgord, (basse vallée de la Vézère)* ».
Trémolat, Limeuil, Campagne, Tayac, Tursac (château de Marzac), Saint-Léon, Sergeac, Montignac, Saint-Amand-de-Coly, Plazac, Rouffignac, château de l'Herm.
- 27 mai 1973 : « *En Gascogne (bastides et villages fortifiés)* ».
Saint-Arailles, Caillavet, Barran, Montesquiou, Mirande, Marciac, Illac, Bassoues, Peyrusse-Grande.

COURS PUBLIC D'ARCHEOLOGIE

LE XIII^e SIECLE FRANÇAIS

- 3 février : M. Ch. Higounet, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *L'Art et l'Histoire*.
- 10 février : M. D. Nony, maître-assistant à la Sorbonne, *Les monnaies et les sceaux*.
- 17 février : M. J. Gardelles, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Demeures seigneuriales et fortifications*.
- 24 février : M. L. Pressouyre, ancien membre de l'Ecole française de Rome, *Points de vue nouveaux sur la sculpture*.
- 3 mars : M. J. Gardelles, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *La miniature*.
- 10 mars : M. J. Lacoste, ancien membre de la Casa de Velasquez, *Le vitrail*.
- 17 mars : M. B. Guillemain, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *L'art et la vie religieuse*.

1971 (9^e année)

LE XIII^e SIECLE FRANÇAIS (2^e année)

- 9 février : M. Ch. Higounet, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Le temps au XIII^e siècle*.
- 16 février : M. R. Crozet, professeur honoraire à la Faculté des lettres et sciences humaines de Poitiers, *La cathédrale de Bourges*.
- 23 février : M. J. Lacoste, ancien membre de la Casa Velasquez, *Les ivoires*.

- 2 mars : M. B. Guillemain, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *A travers les groupes hérétiques du Langue-doc.*
- 9 mars : M. J. Gardelles, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *L'artiste français au XIII^e siècle : Villard de Honnecourt.*
- 23 mars : M^{me} Gauthier, maître de recherches au C.N.R.S., *les chasses-reliquaires du XIII^e siècle.*

1972 (10^e année)

DE LA VILLA AU CHATEAU

- 25 janvier : M. L. Maurin, chargé d'enseignement à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Villa et habitat rural gallo-romains.*
- 1^{er} février : M. P. Demolon, assistant au Musée de la Chartreuse de Douai, *Le village franc de Brébières (Pas-de-Calais).*
- 8 février : M. J. Gardelles, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Les résidences féodales du Sud-Ouest aux XIII^e - XIV^e siècles.*
- 15 février : M. P. Roudié, chargé de recherches au C.N.R.S., *Le château du XVI^e siècle.*
- 22 février : M^{lle} F. C. Legrand, agrégée de l'Université, assistante à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Les châteaux du XVII^e siècle.*
- 29 février : M. F. G. Pariset, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Les châteaux aux environs de 1800.*
- M. R. P. Coustet, assistant à la Faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, *Les châteaux du XIX^e siècle.*

1973 (11^e année)

LES FOUILLES DES ALLÉES DE TOURNY

- 30 janvier : MM. J. Couptry, D. Nony, P. Roudié, *Le site des allées de Tourny avant la fouille de 1971-1972. Bilan historique et archéologique.*
- 6 février : MM. J. Billa, M. Gauthier, J. Seigne, *Conditions et méthodes de fouille de l'opération de sauvetage.*
- 13 février : M^{lle} B. Watier, MM. J.L. Tobie, J. Santrot, *La céramique antique jusqu'à la fin du III^e siècle.*
- 20 février : MM. A. Blondy, M. Gauthier, *La céramique du IV^e siècle à l'époque moderne.*
- 27 février : M^{lle} Chaminade, MM. D. Nony, J. Yvon, *Le mobilier antique : monnaies, lampes, verrerie, etc.*
- 6 mars : MM. M. Gauthier, J. Seigne, J.L. Tobie, *Les ensembles archéologiques jusqu'à la fin du III^e siècle.*
- 13 mars : MM. J.M. Billa, A. Blondy, P. Roudié, *Le couvent des Jacobins et son quartier. Conclusions.*

PUBLICATIONS

1971. — *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux.* Tome LXV (années 1963-1969).
1972. — *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux.* Tome LXVI (Groupe Jules-Delpit) (années 1965-1970).
1973. — *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux.* Tome LXVII (Cercle Bertrand-Andrieu) (années 1968-1971).

Dons à la Bibliothèque par les auteurs :

- M. FERRIER. — *Pendeloques et amulettes d'Europe.*
- M. ROUSSOT et M^{me} ROUSSOT-LARROQUE. — Nombreux tirés à part sur la Préhistoire régionale et la Protohistoire.
- M. ROUSSOT, M^{me} ROUSSOT-LARROQUE, M. COFFYN et D^r RIQUET — *Bordeaux avant l'histoire.*
- M. DEMOLON. — *Le village mérovingien de Brébières (VI^e-VII^e siècles)*
- M. le P^r GARDELLES. — Nombreux tirés à part sur l'archéologie religieuse dans le S.O.
- M. le P^r GARDELLES. — *Saint-Orens-de-Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et Gascogne.*
- M. ROUDIÉ. — Tirés à part sur l'art régional.
- M. COUINEAUD. — Recueil de textes (*Usages des habitants de La Teste*).
- M. FAUREL. — 110 ouvrages ou tirés à part sur l'archéologie.
- M. ROUMIEUX. — Actes notariés bordelais (XVIII^e-XIX^e).
- M. le D^r Ch. LASSERRE. — *Boudon de Saint-Amans* (plaquette éditée par le Musée de Sèvres).
- M. l'abbé ESCUDEY. — *Vetera et nova.*

VŒUX

- Pour la conservation de tombes de la Chartreuse présentant un intérêt architectural ou intéressant des personnages historiques.
- Pour la conservation de bornes anciennes de juridiction ou de propriétés des environs de Bordeaux.
- Participation à une pétition pour la sauvegarde du site de la cathédrale de Bourges.
- Pour que la sauvegarde des zones préservées soit particulièrement vigilante au maintien dans leur intégrité des immeubles ayant un caractère d'art ancien.

DONS AU MUSEE

- M. BÉRAUD-SUDREAU : Buste calcaire (XVI*) trouvé à Bordeaux.
— M^{me} HERVADA : Cuiller liturgique, trouvée dans le lit du Tarn.

MEMBRES DECEDES

Mme P. CAPITAINÉ.
MM. G. BROUGNON.
R. RODES.
A. d'ANGLADE.

MM. J. DUCASSE.
G. LOIRETTE.
Dr DELPRAT.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

SEANCE DU 11 JANVIER 1970

Présidence de M. le Pr J. MARCADÉ, président

Présentation d'objets :

1) M. BÉRAUD-SUDREAU : *Une pièce d'apparence curieuse* trouvée « le long d'une ancienne voie romaine, près de dolmens et de menhirs ». Il pense « qu'elle peut être mise en rapport avec le Néolithique ».

2) M. AVEILLÉ : *pièces du néolithique saharien.*

Les pièces présentées sont de trois sortes : *pointes de flèches, objets de parure, tessons de poterie*. La région d'où elles proviennent se situe entre, au nord, le grand erg oriental, au sud, le Tassili N'Ajjer et, à l'ouest, la frontière libyenne. Le contexte néolithique saharien dans lequel elles s'intègrent présente certains caractères spécifiques sans équivalence en Europe, comme l'a souligné J.P. Savary.

A. — PRODIGIEUSE DIVERSITÉ DES ARMATURES DE POINTE DE FLÈCHES SUR TOUT LE TERRITOIRE SAHARIEN et extraordinaire foisonnement de ces objets. Plusieurs classifications ont été établies depuis 50 ans permettant d'orienter les différenciations d'après les caractères morphologiques des armatures de ces objets : Pallary (1906), Rellini (1916), Wilson (1897), cette dernière ne s'appliquant qu'à la préhistoire américaine; c'est celle de M. Hugot qui a permis à M. Aveillé de classer les pièces de sa série; elles s'inscrivent dans les séries C et D de la classification précitée (9 grandes familles se subdivisant en groupes).

Classification des pièces présentées :

a) famille C (armatures foliacées reversibles ou non, comportant 9 groupes) : 5 pièces dans C1; 2 pièces dans C3.

b) famille D (armatures pédonculées, 32 groupes) : 1 pièce dans D2; 4 pièces dans D3. Hybridation : D1 - D3, 2 pièces; 3 pièces dans D-12, 2 pièces dans D-18.

Toutes ces pièces sont à la fois d'une grande précision *fonctionnelle* et d'un *art* consommé.

Détails particuliers :

Deux pièces portent un « bouton d'arrêt » sur une face (armature à gros pédoncule) et sur deux faces (armature D-18). Protubérance habilement réservée.

Les pièces non pédonculées prédominent dans la région de l'erg Iguidi, Ouargla, Aoulef. Les pièces pédonculées (form. D) sont les plus nombreuses dans le Sahara nord-oriental (erg Isaguane).

Technique :

Inconnue. On ne peut que faire des hypothèses d'après la technique connue des indigènes de la Nouvelle-Guinée ou celle qu'a utilisée J. Tixier en laboratoire.

M. Hugot conclut à la présence de plusieurs courants néolithiques déposés dans un ordre difficile à saisir, dans l'impossibilité de les raccorder à un témoignage stratigraphique.

B. — PERLES EN SEGMENTS DE TIGE DE CRINOIDES FOSSILES.

Présentation de deux exemplaires mesurant, l'un : 11 mm de H (5 anneaux), diamètre : 16 mm; l'autre : 15 mm de H (9 anneaux), diamètre : 13 mm.

Ces pièces ne sauraient être confondues avec les perles en coquille d'œufs d'autruche abondantes dans le même contexte (erg Isaguane, B.S.P.F., tome 54, an. 1967, fasc. 3 : J.-P. Savary). Il s'agit de crinoïdes ou « lys de mer », échinodermes vivant dans les mers chaudes à partir du Silurien et fossilisés (identification rendue possible grâce aux travaux de Savary). Les deux exemplaires présentés sont typiques; après disparition de la partie vivante du canal central et fossilisation, les tiges ont été sectionnées en un ou plusieurs anneaux et ceux-ci ont été utilisés pour la fabrication des colliers sans aucun autre apprêt. L'érosion éolienne a fait disparaître les lignes de séparation des anneaux et donné aux pièces une patine ivoire. Vu de face, le canal affecte une structure pentagonale.

C. — TESSONS DE POTERIES.

Deux pièces de petite dimension. Pâte type saharien, brun chocolat. Dans le dégraissant, de rares grains de sable. Présence d'une empreinte cylindrique sur les faces et sur la tranche; longueur maximale de l'empreinte : 8 mm. Ce sont des tiges végétales mélangées à la pâte en guise de dégraissant. H. Camps-Fabrer y voit une remarquable adaptation de l'homme au faible degré hygrométrique de l'atmosphère tropicale, le dégraissant silencieux devant entraîner un dessèchement trop rapide. La paille suscite une meilleure aération jusque dans l'épaisseur. M. Lhote a observé que, de nos jours, certaines tribus du Hoggar utilisent pour dégraissant la bouse de zébu. Cette observation permet à J.P. Savary de conclure à la permanence de certaines traditions africaines dans le domaine de la céramique.

BIBLIOGRAPHIE (Communication : « Pièces du Néolithique saharien ».)

1. H. CAMPS-FABRER : *Matière et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine et saharienne* (Mémoires du C.R.A.P.E., n° V, Paris, 1966) Arts et Métiers graphiques. Thèse.

2. H. J. HUGOT : « Essai sur les armatures de pointes de flèches du Sahara » (*Libyca*, t. V, 1957).
3. H. J. HUGOT : *Note sur un atelier de taille de pointes de flèches à Aoulef (Tidikelt, Sahara central)*, Congrès S.P.F., Poitiers, 1956.
4. H. LHOE : « La poterie dans l'Ahaggar. Contribution à l'étude des Touarègs ». (*Travaux de l'Institut de recherches sahariennes*, t. IV, 1947).
5. J.-P. SAVARY : « Industries préhistoriques de la région de Fort-Thirier » (*B.S.P.F.*, t. LVIII, 1961).
6. J.P. SAVARY : « Eléments remarquables du néolithique saharien » (*B.S.P.F.*, t. LIXIV, 1967, fasc. 3).
7. J. TEXIER : « *Le Ténéréen de l'Adrar Bous III* » (Mission Berliet Ténéré-Tchad), Arts et métiers graphiques, Paris, 1962.
8. P. PALLARY : « Classification industrielle des flèches néolithiques du Sahara » (*L'Homme Préhistorique*, t. IV, 1906).

Communication :

M^{me} ROUSSOT-LARROQUE : « Etudes de pièces de l'âge du Bronze des collections de la Société Archéologique de Bordeaux » (voir. p.).

SEANCE DU 8 FEVRIER 1970

Présidence de M. le professeur J. MARCADÉ, président.

Présentation d'objets :

M. CROCHET :

1) *Débris de panse* trouvé au lieu-dit Birac, commune de Saints-Sulpice et Cameyrac. — E = 0,008 m; L = 0,03; l = 0,01. — *Décor* : pastillage en rangées horizontales, appliqué par pression avant cuisson. Pâte à dégraissant siliceux avec intrusion de petits éléments de quartz. — *Cassure* : noire — *Pâte extérieure* : ocre rouge (décor signalé en de nombreuses stations girondines). — *Datation* : période du Bronze ou 1^{er} âge du Fer.

2) *Vase reconstitué* (trouvé au Camp de Vayres), caréné à col droit. — Diamètre ouverture : 0,22 m; ép. = 0,006 m. — Faces lissées noires. — Pâte marron à la cassure.

3) *Croquis de vases époque Halstattienne* apparentés au modèle précédent et provenant des nécropoles de Mios (Gironde), du plateau du Jer, du Languedoc, d'Espagne, etc.

4) M. Crochet signale des trouvailles de *silex* (un millier environ) sur la rive gauche de la Canteranne, à quelques centaines de mètres de l'église d'Izon. Dans le lot, une cinquantaine d'outils divers de deux époques : moustérienne et néolithique.

M. BÉRAUD-SUDREAU : Complément à la précédente présentation des pièces curieuses de sa collection : un silex (Dordogne), un p. calcaire, un silex (Charente).

Communication :

M. GALY-ACHÉ : *Le développement de la recherche historique et archéologique en Bas-Médoc* (projections).

M. Galy-Aché précise qu'il parle au nom de la « Société archéologique et historique du Médoc » dont il est fondateur et qui est, en quelque sorte, filleule de la nôtre.

I. — NOVIOMAGUS : L'examen de cartes géographiques anciennes et modernes, les références aux textes écrits constituent une sorte d'enquête préalable pour cerner la question de Noviomagus en Médoc, ville signalée par Ptolémée, au II^e siècle, au même titre que Burdigala, comme étant une cité des Bituriges Vivisques (tables géographiques).

1. *Cartes pour préciser le site* : a) Feuille XIV-34 (Lesparre, Médoc, de la carte de l'Institut géographique national au 1/50 000^e), coloration diverse des cultures et des marais anciens ; b) Carte géologique 170-I-4.

2. Cartes anciennes : a) Carte de Claude Masse (1702-1708) ; b) Carte de Cassini (1780) ; c) Plan de Léo Drouyn reproduisant celui de Clavaux (1774) aujourd'hui disparu.

Site considéré : Marais de Reysson (dit encore de Vertheuil) asséché ; surface : 800 ha ; L : 8 km ; l. max. Possède dans sa partie centrale des ruines connues sous le nom de « Ville de Brion ».

3. Références aux textes :

a) Elie Vinet (« Discours sur l'antiquité de Bourdeaux », 1565) note que Ptolémée place Noviomagus sur la même latitude et la même longitude que la ville de Saintes. M. Galy-Aché estime que « cela correspond assez bien à l'emplacement de la ville de Brion ». Vinet, sans se prononcer, parle d'un lac qui montre, par les étés secs, des murailles ; ce lac paraît être celui de Reysson.

b) Claude Masse (début du XVIII^e), préoccupé par le problème de Noviomagus, formule trois hypothèses sans se prononcer. Le dessèchement du marais n'ayant été entrepris sérieusement que dans la deuxième moitié du XIX^e, les explorations n'ont pu être entreprises avant.

c) Léo Drouyn : visite qu'y fit Léo Drouyn en 1853, en compagnie de M. Trapaud, de Colombes. Léo Drouyn en dessina le plan, comme il a été dit plus haut, d'après celui que conservait la mairie de Vertheuil (Clavaux, 1774). Léo Drouyn a reconnu des murs construits en *petit appareil* (genre du Palais Gallien) et ce qu'il croit être les restes d'une *citadelle* appelée « Vieux Château de Brion ». Il est convaincu qu'il y a eu là une grande ville qui ne pouvait être que Noviomagus (Léo Drouyn. « La Guyenne militaire »).

1965 : M. Galy-Aché visite le site avec le propriétaire et M. Marc Gauthier.

1966 : MM. Marc Gauthier et Anus, architecte des bâtiments de France, identifient un petit théâtre datant du Haut Empire (I^{er} et II^e siècles) dans le bâtiment que Léo Drouyn avait pris pour une citadelle, M. Charles

Picard, spécialiste des théâtres romains, écrit qu'ils sont habituellement groupés avec un sanctuaire et des thermes et qu'ils se rencontrent à la limite de deux peuples. Les termes-frontières ont été relevés et analysés par M. Galy-Aché (« Bordeaux antique », M. Etienne, p. 73-74)¹. Le théâtre a été identifié... Restent sanctuaire et thermes...

Une dizaine de diapositives (Ph. Biraben) sont projetées : 1. Vue du parement extérieur du mur d'enceinte ; petit appareil régulier ; dessin au fer des joints de ciment. — 2. Pilastre : Ep. 0,06 m, largeur : 0,41 m, Ep. du mur : 1 m environ. — 3. Escalier, deux paliers, largeur des marches : 0,35 m, prof. 0,30 m (il s'agit de l'escalier d'un vomitoire). — 4. Passage voûté : H : 1,20 m (peut-être voûte de soutènement des gradins). — 5. Chaînage de briques.

Quelques échantillons du mobilier trouvés à la ville de Brion :

1. Assortiment de céramique sigillée, type La Graufesenque, début du II^e siècle. Les labourages ont terni la poterie qui devrait être brillante. — 2. Moyen bronze dit de consécration ; on lit, de part et d'autre de l'effigie : DIVAFAN - STINA (Divine Faustine). — 3. Grand bronze de Trajan : TRAINO AVE GER (TRAIANO AUGUSTO GERMANICO). — 4. Ont été trouvées également : deux pièces de Caligula, une de Néron, une de Titus (I et II^e siècle) ; un As coupé de la Colonie de Nîmes avec le crocodile et le palmier des armes de la ville. — 5. Un échantillon d'ampore à anses droites, vase d'époque franque reconstitué.

II. — RECHERCHES DIVERSES EN BAS MÉDOC : Comme suite à ce brillant exposé qui a déjà fait l'objet d'un article dans « Archeologia », n° 32, l'auteur signale les trouvailles faites en 1968 à Gaillan-Terrefort, en 1969, à Saint-Estèphe et à Saint-Seurin-de-Cadourne (monnaie allant du I^{er} siècle av. J.-C. au III^e siècle après J.-C.). Il émet l'hypothèse, liée à l'étude de la toponymie, du passage de l'empereur Hadrien dans cette partie du Médoc. A Gaillan-Terrefort, la demande d'autorisation de sondage n'a donné accès qu'à ce qui devait être un dépotoir (quelques fragments intéressants de poterie). Le site doit être sous une vigne en exploitation. L'étude d'une collection de graffiti est en cours. M. Galy-Aché en montre 4 : 2 (personnages - Templiers ? — 2 (Navires). Il se montre très circonspect, réservant l'avenir ; de même au sujet des mosaïques (un fragment). Il présente un document intéressant les archives : « Ordre du Roi qui permet aux habitants du Médoc d'armer et de sortir des barques et bateaux pour courre sus les ennemis qui paraîtront le long de la coste ». (19 février 1695). Enfin, il donne la projection de deux sculptures des stalles de Vertheuil et en analyse le sujet : « Le lai d'Aristote » (origine normande).

Cette copieuse suite a pour but de démontrer que l'unité du Médoc est dans sa richesse en tous les domaines.

M^{lle} Henriette ESPAGNET : *Commentaire des diapositives* prises par ses soins au cours de l'excursion du 13 avril 1969 : « Dans la vallée de la Dronne » (Périgord blanc).

Cette excursion, préparée et guidée avec explications par M. Marquas-suzaa, a permis de visiter des églises rurales qui furent toutes à coupes, mais dont la plupart ont été modifiées à l'époque gothique.

1. Léo Drouyn en avait signalé 3 suivant un itinéraire presque rectiligne qui franchit le marais et dont la disposition paraît significative.

Rose de façade à Villeteureix et à Lisle; voûtes d'ogives. Les nécessités de la défense ont transformé en forteresses Paussac et Grand-Brassac dont la façade nord mérite une étude spéciale par la qualité des éléments sculptés appartenant aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles et réutilisés d'une manière peu commune. Après le Château Haut de Lisle, l'architecture civile triomphait au cœur de cette présentation avec les deux châteaux de Bourdeilles : le château de la Baronnie et son donjon et le pavillon Renaissance de Jaquette de Montbron, dominant toute la vallée de la Dronne. Au passage, le château de Villeteureix, vu le matin, le château de Maroite et celui de Montardy — l'un dessinant en contre-jour ses tours sur le ciel pâli mais encore clair, l'autre estompant ses terrasses à balustres dans le crépuscule — ont permis, comme celui de Bourdeilles, bien des évocations historiques ou littéraires, fleurs de ce terroir.

ASSEMBLEE GENERALE DU 15 MARS 1970

Remise annuelle des récompenses

Présidence de M. le professeur J. MARCADÉ, président

M. le Préfet était excusé; M. le Maire de Bordeaux, Premier ministre, était représenté par M. Léon, conseiller municipal. M. Monnier, directeur des Archives départementales, correspondant permanent du ministère des Affaires culturelles en Aquitaine, procédera à la remise des diplômes de la Société Archéologique.

M. R. MARQUASSUZAA, secrétaire général : lecture du rapport moral pour l'année 1969.

M. P. COUDROY de LILLE, trésorier : lecture du rapport financier : finances saines. L'actif permet la reprise de publications en voie de préparation.
Remise des récompenses :

M. Léon remet le diplôme de la Ville de Bordeaux à :

M. Jacques MÉRILLAU, chevalier de l'Ordre national du Mérite maritime et d'autres ordres étrangers, membre fondateur du Cercle de la Marine à Bordeaux, dont il est président, organisateur de l'exposition « La marine en bois » (1946), fondateur avec le capitaine de vaisseau Jacques Vichot, en 1953, du Musée de la Marine à Bordeaux, administrateur du Syndicat d'initiative de Bordeaux, membre de la Société Archéologique de Bordeaux, s'est signalé par diverses communications du plus grand intérêt.

M. Monnier remet le diplôme de la Société Archéologique de Bordeaux à :

- M^{me} Hélène DURIOT, chargée de cours à l'Ecole des Beaux-Arts;
- M^{me} GRÉ, chargée de relations culturelles au C.R.D.P.;
- M. André COFFYN, chevalier des Palmes académiques;
- M. Yves MARCADAL.

Le président Marcadé, après avoir félicité les nouveaux diplômés, donne la parole à M^{lle} Henriette ESPAGNET : compte rendu de l'excursion de la Société Archéologique en Quercy-Limousin, effectuée le 16 mai 1969, préparée et guidée par M. Marquassuzaa, secrétaire général.

But final : Beaulieu-sur-Dordogne, en Corrèze, après visite de Carennac, du château de Montal à Saint-Céré, de Saint-Céré, du château de Castelnau-Bretenoux dans le Lot.

La route suivie, dominant la Dordogne est ponctuée de villages pittoresques, de châteaux désignés au passage, que la projection permet de revoir; Beynac et son village, Feyrac, la Roque-Gageac accrochée à la falaise percée d'habitations de troglodytes, Vitrac, Montfort, Carsac et sa petite église du XII^e, Souillac et sa file de coupes, Vayrac au pied du Puy d'Issolu (est-ce l'Uxellodunum des « Commentaires des Gaules » ?).

A 5 km de Vayrac, on signale le lieu-dit « La Chapelle aux saints » où, en 1908, les abbés Bouyssonie et Bardon découvrirent, dans un gisement moustérien, un squelette qui devait se révéler de première importance en préhistoire.

De l'excursion commencée à Carennac, les participants ont retenu un faisceau d'impressions et d'enseignements variés, dont certains ont eu, comme nous le verrons, un prolongement inattendu (à Montal et à Castelnau-Bretenoux). Lue devant le prieuré-doyenné de Carennac (d'apparence presque inchangée), la lettre fort connue par laquelle Fénelon raconte à la marquise de Laval, sa cousine, la réception qui présida à sa prise de possession du doyenné en « commende », prend une actualité qui nous fait remonter en 1681 : aventure rare de retrouver vivant, dans la harangue de l'orateur royal, un chef-d'œuvre de préciosité ridicule, vingt ans après la fameuse pièce de Molière; régal littéraire aussi de saisir sur le vif, peint par lui-même, pourrait-on dire, le caractère et l'esprit du futur évêque de Cambrai.

Le portail de la célèbre église romane présente avec Moissac des rapports évidents, notamment dans l'architecture, avec les 8 colonnes du porche dont les 4 du centre forment trumeau. Le tympan diffère, par une sobriété un peu froide, due au compartimentage très net rappelant les émaux ou le métal ciselé (description d'après photos).

La projection permet : 1° de retrouver dans une des chapelles du collatéral nord (la 5^e) la voûte d'ogive qui, au XV^e siècle, a remplacé la voûte romane et le décor peint (les 4 évangélistes) en un style et expressif d'imaginerie populaire; 2° d'analyser *en tous ses détails* la mise au tombeau, du XVI^e, où l'on a reconnu l'influence de l'art flamand; 3° de détailler également la galerie romane du cloître à 5 travées (XII^e siècle), revoutée au XV^e et les autres galeries entièrement refaites à la fin du XV^e (gothique flamboyant); 4° de refaire la visite du village.

A Montal, château double-face en quelque sorte : un côté garde un aspect quasi féodal, mais la façade sur cour possède tous les caractères de la Renaissance italianisante. M^{lle} Espagnet s'efforce de faire revivre l'attachante figure de la constructrice, Jeanne de Balzac d'Entraygues. Au cours d'une précédente séance, M. le Secrétaire général a rétabli l'identification des bustes ornant la façade d'après le Bulletin de la Société des Etudes du Lot, après notre visite, en s'appuyant sur des papiers d'archives familiales retrouvés. (Nous n'y reviendrons donc pas ici.)

La ville de Saint-Céré, bien protégée par son château de Saint-Laurent-lès-Tours, a connu une prospérité qui est attestée par ses maisons anciennes.

Château de Castelnau-Bretenoux: 1) mise en évidence de sa forte position; 2) vue des bâtiments sur la cour intérieure; 3) traces d'incendie spectaculaires (1881); 4) les restaurations de M. Mouliérat qui l'acheta en 1896.

Dans la galerie couverte, M. Mouliérat fit un musée lapidaire.

Enfin, projection du très beau vitrail Renaissance de la Résurrection ornant la chapelle du château et provenant d'une église bretonne de la région de Quimper.

Beaulieu: Le tympan rappelle la veine de Moissac sans rien qui ressemble à une imitation servile. 1) sujet et sources différents: à Moissac, c'est la première vision prophétique de saint Jean (la 2^e dans l'Apocalypse); 2) à Beaulieu, c'est la vision du « Jugement », d'après saint Mathieu.

D'après cette vision: « Les signes du Fils de l'Homme apparaîtront dans le Ciel », c'est-à-dire, la Croix et les autres instruments de la Passion. C'est seulement dans le linteau inférieur que nous retrouvons une source apocalyptique: dans le registre supérieur de ce linteau, ce sont des monstres dévorant des damnés; l'un d'eux est partagé entre un dragon ailé (amphisbène) et un autre animal démoniaque. Au registre inférieur de ce même linteau nous reconnaissons « la bête aux 7 têtes » de l'Apocalypse selon saint Jean, un ours, un serpent à tête humaine, frise animée se détachant sur un fond de « fleurettes » absolument semblables à celles du linteau de Moissac. C'est un raffinement sculptural intentionnel qui mérite de retenir l'attention.

SEANCE DU 10 AVRIL 1970

M. le professeur Marcadé, président, étant excusé,
la présidence est assurée par M. MARQUASSUZA, secrétaire général

Exposé :

M. CROCHET : *vestiges de l'art gallo-romain en Gironde : claustra et entrelacs.*

Les entrelacs si fréquents dans l'art gallo-romain pourraient être empruntés à l'art oriental, ou à la tradition romaine, par l'intermédiaire des Carolingiens (palais de Dioclétien à Spalato, mosaïques romaines de Gaule).

L'auteur cite les « Vieilles églises de la Gironde » de Brutails qui en signale de nombreux exemples dans notre région. A Saint-Georges-de-Montagne, Brutails a relevé le dessin de « claustra » de pierre qui servaient à fermer des fenêtres et ont disparu par la suite. M. Crochet émet l'hypothèse qu'une pierre faisant saillie au-dessus de chaque baie aurait pu servir d'appui au treillage de pierre (0,59 m sur 0,27 m).

Brutails signale aussi un encadrement garni d'entrelacs à Blaye (0,47 m sur 0,38 m) — les rubans présentent double gouttière. M. Crochet a observé à Izon des vestiges romains trouvés dans le talus du jardin du presbytère, notamment un débris de fenêtre identique aux « débris » décrits par Brutails et provenant de l'église dont la partie la plus ancienne est du XI^e siècle.

L'église de Fenioux, en Charente-Maritime, possède encore, dans sa façade, deux fenestellae. D'autres ont disparu du fait de collectionneurs. Abadie lui-même en aurait emporté un fragment à Paris.

M. Crochet souhaiterait retrouver les claustra disparus de Saint-Georges-de-Montagne.

Communication :

M. l'abbé BOUDREAU : *Considérations nouvelles sur les églises de Saint-Etienne, de Saint-Seurin et son « Porge » (cimetière)* (voir p. 157).

SEANCE DU 15 MAI 1970

Présidence de M. le professeur Marcadé, président

Présentation d'objets :

1) M. l'abbé BOUDREAU : *hache polie* vert foncé (ophite), époque Robenhausienne (fin néolithique), trouvée à Gujan-Mestras, dans le Bassin, à 500 m en face du port de la Jetée de la Croix, à marée basse. C'est la 3^e après celle de Lamothe (Dr Peyneau) et celle du Teich (déjà présentée) trouvée à la sortie de la petite Leyre.

2) M. CROCHET : a) *figurine en argile*, couleur ocre rouge, trouvée dans la propriété du château de Vayres (Gironde) dans un sondage de P = 0,80 m. — *Sujet*: chien assis, partie antérieure du corps dressée, pattes levées. Autour du cou, triple nervure, comme un collier fermé d'une plaque ronde en avant. — *Hauteur du sujet*: 0,145 m (une oreille, les bouts de pattes, le socle ont été reconstitués).

M. Crochet fait un rapprochement avec les figurines d'argile trouvées à Théroutanne et étudiées par Tudot. (Dans le voisinage immédiat du chien, ont été trouvées des céramiques diverses, des verreries et des feronneries gallo-romaines.)

b) Débris de figurine trouvé tout près du chien et déjà présenté: seule subsiste la partie inférieure du corps, mais on peut y voir une analogie avec un dessin représentant une Minerve qui provient de Théroutanne. M. le Professeur pense que cette dernière supposition est plausible, mais il fait observer que « le curieux objet représentant un chien (un peu trop restauré) s'apparente à certaines figures animalières de

la basse époque égyptienne. Les trois fines nervures qui cravatent la bestiole aboutissent à une sorte de médaillon analogue au pendentif que porte la chatte de Bastet sur de multiples exemplaires. La forme de l'oreille gauche (non refaite), le dessin des yeux aussi évoquent la typologie égyptienne. Enfin la posture insolite de l'animal rappelle les *ichneumons* assis sur leur arrière-train, les pattes antérieures en l'air dont, à partir de l'époque Saïte l'imagerie en bronze est bien attestée. La terre-cuite présentée par M. Crochet pourrait être dérivée, dans un matériau économique, d'un type de la petite sculpture égyptienne tardive. Nouvelle preuve de la diffusion, à l'époque romaine, d'une pacotille qui séduisait par son exotisme et à laquelle on attachait, sinon une véritable valeur religieuse, du moins un certain caractère de bonheur ».

3) M. MARQUASSUZAA (pour M^{me} HERVADA): *cuillère* découverte à Saint-Sulpice-la-Pointe (Tarn). Cette cuillère a été retirée du Tarn en cours de dragages à 8 m de profondeur, dans les sédiments alluviaux du lit du fleuve. Elle est en *argent*. Le cuilleron oblong (56 mm sur 30 mm de largeur maximum) est légèrement spatulé dans sa partie dystale; il se rattache au pseudo-manche par une sorte d'anse droite, plate, au centre ajouré. Sur la partie haute de cette anse s'applique l'extrémité d'une tige de 120 mm de long, de section circulaire, au diamètre légèrement décroissant et se terminant en pointe adoucie à son extrémité. L'intérieur du cuilleron est décoré en très faible creux (application d'un relief lors du moulage). Le décor est composé d'une fleur quadripétale, aux éléments inégaux et à 4 sépales arrondis, inscrite dans un double losange aux côtés légèrement incurvés, qu'elle épouse entièrement. Une ligne creuse entoure l'ensemble et les intervalles sont chargés de dépressions ondulées parallèles. Bonne conservation de l'ensemble.

Dom Cabrol (« Dictionnaire de liturgie chrétienne et d'archéologie »), cite et figure un certain nombre de types parmi lesquels celui de Sasbagh serait très proche de l'objet présenté (forme et dimension du manche). Pourrait servir à la communion sous les deux espèces. L'auteur déjà cité a figuré, d'après une enluminure du XII^e siècle, saint Zosime communiant avec une longue tige sainte Marie-l'Égyptienne (on ne peut distinguer la nature de l'extrémité).

Le caractère liturgique de certaines cuillers antiques peut paraître plus évident lorsque le décor comporte des noms de prophètes, d'apôtres, des scènes bibliques, un Christ, bien que l'Occident n'ait jamais, paraît-il adopté l'usage d'administrer le Précieux Sang. Toutefois, le Sacriste Barbe semble n'être pas de cet avis.

Malgré l'incertitude qui subsiste dans l'emploi de cette cuiller, on peut affirmer qu'il s'agit d'une pièce rare qui méritait d'être présentée.

4) M. MARQUASSUZAA: *fontaine d'office à armoiries* (XVIII^e siècle ?) Fontaine d'applique en *étain*, comportant réservoir et cuvette.

Réservoir : H = 35 cm, larg. = 30 cm.

Forme : semi-circulaire, face antérieure aplanie.

Partie inférieure : à droite, robinet fixe, col de cygne; à gauche, palette à bouton terminal permettant l'usage d'une vanne intérieure.

Partie supérieure : couvercle à surface plane du haut; pan coupé à l'arrière pour permettre l'adaptation de la fontaine dans une niche. Il est muni de deux boutons de préhension (cabochon à facettes et pointe pyramidale mousse).

Réservoir et couvercle sont bordés d'un étroit bandeau à moulurations filetées. La panse du réservoir est gravée d'armoiries.

La *cuvette* (galbée, pied peu évasé) n'a peut-être pas toujours appartenu à cet ensemble comme semble l'indiquer sa forme (on doit en outre signaler de grossières réparations au plomb qui nuisent à sa qualité de conservation). L'intérêt de cette pièce réside dans les *armoiries gravées et l'indication du fabricant*.

Au centre, 2 écus de forme ovale, couplés, légèrement inclinés vers l'extérieur, tenus par des lions et surmontés d'une couronne comtale : des palmes en forme de lambrequins se voient à l'aisselle de la couronne et à la base des écus. Au-dessous, sur des bandeaux horizontaux de grandeur décroissante, se lit en lettres caractéristiques de la fin du XVIII^e siècle : « TANNON FECIT ME ANNO 1781 ».

La lecture des armoiries ne peut être faite avec certitude, couleurs et émail ayant été remplacés par des traits diversement dirigés ou un pointillé. Toutefois, et bien que la mauvaise conservation de la gravure dans le blason dextre ajoute à la difficulté, le présentateur propose : de ... à ... (motif central) accompagné en pointe d'un croissant de ... et en chef de 2 étoiles de ...

Pour le blason senestre : « de ... à une croix ancrée de ... »

Une consultation de l'armorial du Périgord où cette pièce est conservée depuis très longtemps, permet de constater une certaine constance dans la fréquence relative du champ du premier de ces blasons : « croissant montant et étoile de part et d'autre du chef » (familles de Cosson, de Tausia, de Pichon Longueville, de Treillard).

Quant au second blason, la croix ancrée qui le meuble est très répandue (familles d'Aubusson de la Faye, de Montalembert).

A défaut d'une attribution précise, un intérêt d'un autre genre subsiste : Tannon, dont le nom est à ajouter sur la liste des étainiers déjà publiée par Tardy dans « Les étains français ». Le poinçon de la marque officielle qui devrait être apposé sur la panse et qu'une étude plus minutieuse pourrait faire découvrir donnerait par sa lettre le nom de la ville dont dépendait le maître en question.

M^{lle} Henriette ESPAGNET : *Projection. Compte rendu de deux sorties archéologiques de 1969* dirigées par M. Marquassuzaa.

1° *En Lomagne* (Lectoure et ses environs) : 4 mai 1969.

Survivant dans une ferme, un château gascon du XIII^e accru au XVI^e d'une galerie Renaissance, tel nous apparaît Bérault. Passant par la forteresse haut perchée de Saint-Orens-Pouy-Petit et par le Mas d'Auvignon (formule française et rustique du « close » anglais, nous arrivons à Terraube où nous sommes pénétrés de l'importance historique des seigneurs de Galard-Terraube à travers les siècles. De Lectoure, nous revoyons les aspects essentiels : le clocher, l'abside, le musée lapidaire avec ses tau-roboles, ses lampes romaines, ses céramiques, sa ville basse, les remparts et la fontaine de Diane. Puis c'est Saint-Clar, vieille petite ville qui meurt et, pour finir Fleurance dont l'église (XIV^e-XV^e s.) a des vitraux d'A. de Moles. Ce fut une journée très riche en ses aspects variés de l'archéologie, cette « histoire de l'histoire », selon le mot d'un éminent spécialiste.

2° *Les églises de la lande bazadaise* (excursion d'automne).

Le charme de la saison met en valeur les façades des édifices religieux, aux clochers-pignons dont les plus somptueux se parent, à l'époque

du gothique flamboyant, de pinacles et de crochets; il opère une féerie autour des ruines de *Castelnau-de-Cernès* (XII^e - XIII^e). Les fresques de *Saint-Léger-de-Balzon*, celles de *Birac* rappellent un des aspects les plus séduisants du moyen âge se prolongeant en nos campagnes en pleine Renaissance (XVI^e siècle). Le dépouillement actuel de nos églises n'a pas encore opéré partout et c'est un bonheur rare que de retrouver dans une église de village comme à *Goualade* ou à *Saint-Come* un mobilier du XVII^e fort intéressant et intouché... ou presque. La journée se termine à la nuit tombante qui lentement noie de son ombre le clocher de Gajac; mais demain la lumière triomphante illuminera de ses rayons l'abside tournée vers l'Orient, comme l'ont voulu les règles de l'architecture religieuse depuis des siècles.

Les images projetées étaient de M^{lle} Espagnet et de M. Migeon.

SEANCE DU 12 JUIN 1970

Présidence de M. J. MARCADÉ, président.

Présentation d'objets :

M^{lle} Henriette ESPAGNET : un crayon d'Edouard DETAILLE.

Ce dessin est présenté sous verre, encadré d'une moulure dorée de style Louis XVI. Dimensions du cadre : 24 cm sur 17 cm.

Ce tableautin est bi-face, sous-verre à l'endroit et à l'envers.



1^o Endroit :

Sujet principal : un épisode de guerre du XIX^e siècle.

Dimensions : 12,5 cm sur 8 cm.

A gauche, deux chasseurs à pied en tenu de campagne, sur le qui-vive, prêts à tirer.

A droite, un groupe de tirailleurs (des « turcos ») partent à l'attaque, baïonnette au canon.

Au centre, une pièce d'artillerie. Autour des soldats tués, deux ennemis reconnaissables à leur coiffure ronde et plate se redressent, touchés mais encore menaçants; l'un d'eux brandit son fusil. L'esquisse n'est pas signée, mais elle est authentifiée par le revers du tableau.

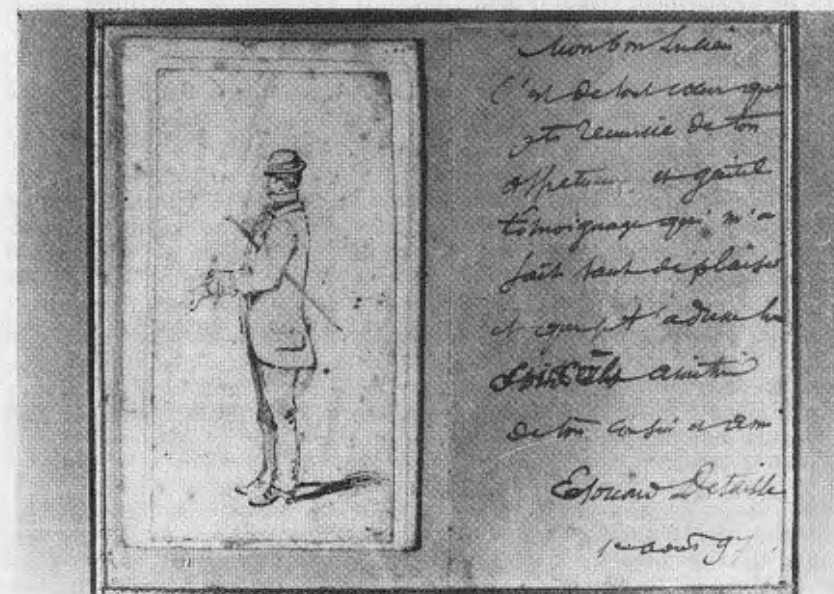
2^o Revers :

La feuille encadrée mesure 12 cm sur 10,5 cm. Elle est divisée en deux par la trace d'une pliure : à droite, le petit billet autographe, daté (1^{er} août 97), est signé : « Edouard Detaille ». Il accompagnait l'envoi du dessin au cousin du peintre : Lucien Delaunay. Sur la partie gauche de la feuille, M. Delaunay a joint un autre croquis du même artiste.

Ce tableau appartient aux Demoiselles Espagnet, il est entré dans leur famille en 1908, comme cadeau fait par M. Delaunay à un de leurs parents.

Le sujet principal est une esquisse rapide, mais très soignée qui permet d'évoquer la « manière » de l'auteur, ses méthodes de travail qu'il a lui-même exposées. Il faisait, après avoir « rêvé » le tableau qu'il projetait, un très grand nombre de *petites esquisses* qui servaient ensuite dans la toile achevée. On peut émettre l'hypothèse que celle-ci ait été faite dans ce but.

Le croquis annexe représente un « élégant » de la fin du XIX^e siècle : chapeau melon, taille cambrée dans une veste pincée d'allure militaire, stick sous le bras gauche, se gantant avec soin.



Edouard Detaille (1848-1912), peintre d'histoire et peintre du costume militaire, eut une carrière brillante qui commença dans les derniers jours du Second Empire. Après la guerre de 1870 — où il avait été volontaire — il devint un peintre populaire (scènes de guerre dont il avait été témoin). Il peint le soldat tel qu'il l'a vu. Avec Alphonse de Neuville il dresse la grande fresque de « la Défense de Champigny », puis le panorama de Saint-Privat (vendus par morceaux).

Quelques toiles fières ou amères : les « Vainqueurs » (salon de 1872), le « Salut au blessé », risquant d'accroître les difficultés de la République naissante avec l'Allemagne; la première toile est retirée, la deuxième modifiée.

Peintre officiel de la III^e République (1880 : « La revue de Longchamp »; 1897 : « Les funérailles de Pasteur »), sa cote ne cessa de monter.

Les deux dessins dont les diapositives ont été projetées ont permis d'apprécier le trait fin, élégant, de l'artiste qui a laissé de nombreuses eaux-fortes et des lithographies : c'est le trait d'un graveur.

Par les thèmes qu'il traite habituellement et par sa « manière », Edouard Detaille paraît l'antithèse des conceptions actuelles de l'artiste et de l'art, c'est ce qui justifie cette présentation.

Docteur LASSERRE et M. COULON : *une terrine de la faïencerie J. Vieillard et C^o et sa curieuse histoire.*

Faïence des premières années de J. Vieillard et C^o, d'après sa marque : médaillon en impression bleue; au centre, dans un cercle, « J. VIEILLARD et C^o Bordeaux — en trois lignes — et à l'extérieur, autour du cercle : « Porcelaine opaque anglaise D. JOHNSTON ».

Dimensions : sommet évasé et mouluré, D. 180 mm. Intérieur de la base de l'évasement : D. 135 mm. Base : D. 140 mm. H. 100 mm.

Décor : 3 filets bleus : un à l'ouverture, un à la base de l'évasement, un au pied.

Inscription (7 lignes) : « Pâté de foie de canard aux truffes, ancienne maison J. FITON, Rue Ste-Catherine 43 Bordeaux ».

Ce Fiton figure sur l'almanach de 25 000 adresses par E. Lagreil, édité par J. Delmas, 139, rue Sainte-Catherine. Il fit fortune, se retira à Cenon dans une propriété dont les statues de pierre étaient habillées de vêtements que l'on changeait à chaque saison. (Renseignements pittoresques recueillis par M. Leconte auprès de la fille du Dr Cluzan qui soignait M. Fiton et dont la mère accompagnait à l'église M^{lle} Fiton, excellente chanteuse.)

Cette présentation est fort habilement mise en parallèle avec l'article de René Ferbos (Bulletin de la Société Archéologique, 1934) à propos d'une terrine de David Johnston pour pâté de foie de canard aux truffes, signé Sansot, illustre hôtelier, rue du Pont de la Mousque, puis 40, Fossés du Chapeau-Rouge.

Dr LASSERRE : *veilleuse de malade.*

Objet identifié grâce à une pièce semblable exposée au Musée historique des hospices de l'Hôtel-Dieu de Lyon (vu par le Dr Lasserre en mai 1968).

Il s'agit du « reposoir » en porcelaine, rappelant les baignoires de siège d'autrefois, muni d'une anse mesurant dans sa partie postérieure 110 mm de H et 20 mm dans sa partie inférieure. Le fond mesure 67 mm à l'extérieur et 50 mm à l'intérieur.

Sur le reposoir, on plaçait une assez grande tasse qui contenait l'eau et l'huile d'olive sur laquelle flottait le liège portant la mèche. La haute paroi permettait de protéger les yeux des malades de la lumière directe, par orientation de l'objet. Cette utilisation paraît logique à M^{lle} J. Roubert, conservateur au Musée des hospices civils de Lyon qui n'avait pensé d'abord qu'à un « repose-tasse ».

M. BÉRAUD-SUDREAU :

1^o *Buste féminin en calcaire blanc* qui a été trouvé place Saint-Projet (XVI^e siècle ?) dont il fait don à la Société.

2^o *Un fragment de marbre blanc* trouvé à l'angle de la rue de l'Épée et de la rue Turenne. Le présentateur pense qu'il s'agit d'un sein féminin provenant d'une statue qui aurait orné la fontaine existant en ces lieux, non loin de la fosse à incinération des gladiateurs.

3^o *Un « coup-de-poing »* (affirme M. Béraud-Sudreau). Toutefois cette pièce n'est pas en silex, mais en calcaire dur. Ebréchée par la charrue, elle a été trouvée à Martillac dans la propriété de M. Béraud-Sudreau, près de la voie romaine.

M. CROCHET : *coupes et coupelles* reconstituées à partir d'éléments recueillis au cours de sondages, au N.E. du château de Vayres, en céramique sigillée. Profondeur : 0,70 m à 0,90 m. Dimensions variant de 0,08 m à 0,25 m. Forme hémisphérique, pied annulaire, rebord à lèvre retombante. Décor : feuilles pointues très stylisées nommées « feuilles d'eau » ou « lys d'eau ». Couleur de la pâte : ocre à la cassure; vernis : ocre rouge. Ce décor correspond aux formes 35 et 36 Dragendorff. Le 36 — coupe plus creuse — a prévalu au II^e siècle. Lettres sur la panse : Visibles : M. U. — les autres effacées. (Remarque de M. Béraud-Sudreau : Les lettres M.A.N.U. précédaient le nom du fabricant.

M. l'abbé BOUDREAU : *Visite du palais du roi Minos en Crète.*

La visite est préparée par la projection d'une carte de l'île de Crète : au centre, le mont Ida, au N.E. Héraclion (Candie). L'abbé Boudreau évoque les fouilles de Mallia auxquelles participa dès le début le professeur Chapoutier, de l'Université de Bordeaux. En 1900, l'archéologue anglais Arthur Evans mit au jour à Cnossos, à 5 km au S.E. d'Héraclion, le palais de Minos, le « Labyrinthe » dont le nom rappelle la hache de bronze, « Labrys », emblème sacré des rois minoens qu'il était destiné à abriter.

Ce palais, « le Palais de la hache », construit par Dédale, détruit vers — 1400, était une reconstitution d'un palais primitif, lui-même détruit vers — 1700 par une catastrophe (séisme). Le nom de Minos (juge des Enfers avec Éaque et Rhadamante), paraît un nom générique porté par plusieurs personnages. Ce Minos n'est pas le même que celui de la légende achéenne. Les vestiges mis au jour par Evans étaient assez importants et révélateurs pour animer la puissante imagination de l'archéologue anglais et justifier une reconstitution (partielle) qui a suscité contre elle une véritable campagne d'opinion née en Angleterre.

Le plan : proche du Palais, Evans a reconnu le caravansérail où le voyageur trouvait asile, avec l'eau de ses fontaines pour les ablutions.

Le palais : entrée solennelle, architecture volontairement compliquée, avec ses 4 étages, ses couloirs, ses salles, ses cours, ses escaliers cyclopiens, ses propylées, ses colonnes. A la partie inférieure, les magasins, caves avec leurs « pithoi » (énormes jarres pour les réserves d'huile, de vin, d'olives et de grains), et les cryptes, et, derrière le monument central, « la chapelle tripartite ».

Dans la construction de ce palais, *le bois* est un élément important (colonnes, madriers de cyprès bardant les murs pour leur donner plus de résistance aux tremblements de terre fréquents.) L'adaptation aux conditions naturelles se montre encore dans la forme inhabituelle des colonnes s'amincissant vers la base jusqu'à faire l'office de pieux géants s'enfonçant dans la terre marécageuse, colonnes rouges aux chapiteaux noirs et bleus.

Les objets mis au jour par les fouilles du palais de Cnossos sont au musée d'Héraclion avec tous ceux qui, depuis le début de ce siècle, ont été découverts par les diverses écoles de fouilles anglaises, helléniques, françaises, américaines, italiennes.

La projection montre le *rhyton* en stéatite noire, en forme de tête de taureau aux cornes de bois doré (l'eau des libations sortait par la gueule); la Déesse aux serpents (divinité mystérieuse aux attributs nombreux); sur un sarcophage, procession de femmes portant dans des vases des libations, entre deux hautes haches de bronze, doubles.

Les fresques révélatrices des mœurs ont été reconstituées au départ d'éléments parfois importants, parfois infimes, ce qui justifie les critiques. Elles sont partout : sur les parois du propylée montant sur deux étages; dans les couloirs : fresques des processions; dans les salles, dans la chambre de la Reine, dans la salle du Trône. Citons la fresque du fameux « Prince-aux-lys », de type minoen très marqué; la fresque des dauphins; celle de cette jeune femme surnommée « la Parisienne »; les fresques miniatures de fêtes champêtres; les fresques de la taumachie qui pourraient être en rapport avec l'origine de la légende du Minotaure. Toute la légende crétoise repose sur le mythe du taureau mainte fois évoqué dans le Palais.

Le trône et la banquettes qui entourent la salle sont en gypse, et sur les murs, encore des fresques; de chaque côté du trône, des griffons à tête d'aigle et corps de lion.

Les tablettes contemporaines de la destruction du palais, vers — 1400, révèlent deux types d'écriture : écriture A linéaire, non traduite, et écriture B, linéaire primitive, traduite. Il apparaît certain que la Crète, située dans une zone volcanique dont l'épicentre est à Santorin, a été ravagée par un puissant séisme. La découverte récente d'une nouvelle Pompéi, sous les cendres du Santorin, aidera sans doute à éclaircir quelques-uns des nombreux mystères dont l'histoire de la Crète antique est encore obscurcie.

M. le professeur Marcadé félicite M. l'abbé Boudreau de sa connaissance parfaite du Palais de Minos. Malgré les critiques sévères de l'œuvre d'Evans, on ne peut nier que ses reconstructions ont aidé les archéologues et qu'il a fait œuvre utile. Les fouilles tout à fait récentes faites par les Grecs contribueront à une plus grande connaissance de la Crète.

SEANCE INAUGURALE PUBLIQUE DU 10 OCTOBRE 1970

A l'ouverture, M. le professeur F.G. Pariset, président, donne la parole à M. J. LACOSTE, assistant à la Faculté des lettres et sciences humaines.

Fouilles à Saint-Romain-de-Blaye (projections).

M. Lacoste dirige actuellement des fouilles qu'il pratique avec un groupe d'étudiants dont il loue le courage et l'enthousiasme. Il remercie tous ceux qui l'ont aidé à des titres divers, notamment : M. Roudié, président du groupe Jules-Delpit, à qui revient l'idée première de ces fouilles, « la Société des amis du Vieux Blaye » créée par le regretté M. Raboutet. Il ne s'agit que d'une mise au point provisoire des résultats obtenus à ce jour. La vieille église Saint-Romain, située entre le Castrum et la Gironde, près du golfe marin (les lignes du rivage ont changé), est citée par Grégoire de Tours. Elle aurait abrité les tombeaux de saint Romain, de saint Sicaire et, d'après une légende liée à la connaissance des chemins de Saint-Jacques, le tombeau de Roland.

Tous les actes anciens témoignent de l'importance de Blaye et de son église, bastion en face du château des Rudel; Froissart la déclare « moult forte ». Cette position mit son existence en péril en 1406, 1451, 1562, 1580, 1593. Remaniée, elle reste en médiocre état au XVII^e siècle. En mai 1664, Henri de Béthunes constate sa disparition : elle a été condamnée par la construction de la citadelle de Vauban.

Les fouilles ont été faites en rapport avec les plans fournis par la « Société des amis du Vieux Blaye », des archives du génie à Paris et des archives de Bordeaux, montrant 3 phases différentes :

- 1) Saint-Romain avant la construction de Pagan;
- 2) Saint-Romain englobé dans la forteresse;
- 3) Saint-Romain au moment où Vauban va construire la forteresse.

La projection montre les diverses phases des opérations. Les premiers sondages ont révélé (trous à 7 m de profondeur) des murs moulurés de bel appareil (début XIII^e ?... aucune certitude); des indices de réfection. Vers l'Ouest, une niche (armoire liturgique), largeur : 1,40 m, H : 2,20 m. Cette année l'abside a été vidée de tous ses déblais, une banquettes en fait le tour, on a trouvé une fenêtre bouchée, l'arrachement d'un arc (problèmes posés).

Dans l'état actuel des fouilles, il y a surtout des énigmes à résoudre. En dernier lieu, on a mis au jour un bloc de marbre sculpté représentant les armes ducales d'un haut personnage titulaire de l'ordre de Saint-Michel et du Saint-Esprit (à identifier).

M. GARDELLES, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines :

Les châteaux gascons et l'architecture militaire anglaise aux XIII^e et XV^e siècles.

Le professeur Gardelles fait d'abord une mise au point historique indispensable pour comprendre le thème développé : 1^o situation respective du Roi d'Angleterre et du Roi de France 1337 (début de la guerre de Cent ans); 2^o pendant cette guerre où, de simples vassaux du Roi de France, les Plantagenets deviennent prétendants à la Couronne.

La plus fameuse forteresse anglaise, Château-Gaillard, édifée par Richard-Cœur-de-Lion à la fin du XII^e siècle (1196-1197), était déjà dépassée par les constructions de Philippe-Auguste répondant à une technique plus moderne (flanquement par des tours puissantes projetées en avant du rempart aux angles et faisant fortement saillie).

L'archaïsme persiste dans la « Tour du Roi » de Saint-Emilion (1237) — cf. Edigham Castle (Surrey) — mais des modifications interviennent au Châtelet (à l'entrée du Bourg de Cubzac), au château de Benauges, à La Réole. Elles concernent les archères en croix pattée permettant le tir à l'arbalète.

Au XIII^e siècle, le « Maître de Saint-Georges », Savoyard qui s'est illustré notamment par la construction du château de Catane, fortement inspirée des techniques françaises, est appelé au Pays de Galles par Édouard I^{er}. Il édifie des forteresses grandioses : Caernarvon, Conway, Beaumaris, Harlech qui trouve sa réplique chez nous, à Villandraut.

Cette technique coûteuse n'a été imitée de près que grâce aux finances plus que royales du Pape Clément V et des princes de sa famille (à Roquetaillade où l'on revient à la défense renforcée par une tour carrée, ce qui le fait dénommer par M. Gardelles un « anti-Villandraut »).

Il est peu de petits châteaux qui ne portent la trace de l'influence anglaise : le Castéra de Saint-Médard-en-Jalles; Guilleragues (XIII^e siècle, tours annexées au XVI^e) actuellement en voie de restauration patiente par son propriétaire, membre de notre société; le Grand-Puch, la Tour d'Ansouette. De la Dordogne aux Pyrénées, même les plus humbles portent une marque plus ou moins affaiblie du Maître de Saint-Georges.

SEANCE DU 8 NOVEMBRE 1970

Présidence de M. le professeur MARCADÉ, président.

Présentation d'objets :

1) M. MARQUASSUZAA (pour Mme VIGÉ) : médaillon, plâtre ou biscuit, sous-verre, cadre cuivre avec bélière. D = 145 mm.

Sujet : en bas-relief, un enfant nu semble s'élever dans l'espace entre deux amours : ensemble gracieux et serein. Mme Vigé pense que l'enfant rappelle par ses traits les portraits connus du Roi de Rome. Si elle a raison, il pourrait s'agir d'une copie ou d'un moulage d'une médaille commémorative de la naissance du fils de Napoléon (question à suivre).

2) Docteur Charles LASSERRE : une tasse-moustache et son présentoir en porcelaine de Limoges, à décor floral polychrome imprimé.

A l'intérieur de la tasse, plutôt déjeuner que tasse à café, un dispositif permettait au buveur de boire sans mouiller sa moustache. Ce dispositif forme une sorte de plateau irrégulier et ajouré, placé à l'intérieur

de la tasse. Long. 7,5 cm. Il se termine en pointe à 2,5 cm du bord. Il est percé d'un orifice semi-circulaire. (Le présentoir n'est pas identique à la tasse. Marque : Limoges - France (séparés par une flèche).

Présentations :

1) M. Joël PERRIN : « Documents nouveaux concernant la Place Royale de Bordeaux » (projections).

Avant l'agencement définitif de la Place Royale, un certain nombre de projets et de plans ont été successivement prévus. M. Joël Perrin présente ces plans dont un seul a déjà été publié par Courteault dans : « Place Royale ».

1. Projet inédit de la B.N. dû, sans doute, à Jacques de Plessy : des maisons uniformes étaient déjà prévues, parallèlement à la rivière, adossées à un nouveau mur de ville, l'ancien étant en ruine. Les constructions nouvelles iraient du Chapeau-Rouge à la porte Cailhau et au-delà.

2. Projet du marquis de Durfort-Boissière que l'hostilité égoïste des jurats fit échouer (1700).

3. (1728) : projet de Héricé (B.N.). Héricé était l'architecte de Claude Boucher, intendant de 1720 à 1743. Son plan parut sommaire. Le premier architecte du Roi, Robert de Cotte, est pris pour conseil.

4. Plan de Robert de Cotte : il élargit la place, libère la circulation en prévoyant l'emplacement de la statue du Roi et prévoit le style des maisons, proposant plusieurs solutions.

5. Elévation publiée mais non décrite par Courteault.

6. Coupe : façade latérale, côté Chapeau-Rouge.

La campagne contre les projets prend, avec J.-J. Bel, une particulière virulence. Les travaux autorisés par arrêt du Conseil royal (21 février 1728) sont arrêtés en septembre. Le contrôleur général, Le Pelletier, envoie l'architecte du Roi, Gabriel.

7. Projets de Gabriel : il y a eu trois projets dont le premier seul a été utilisé. On retrouve la place à l'endroit prévu par Héricé, le projet des façades uniformes, des éléments de style proposés par Robert de Cotte. Sur les trois projets, on trouve : la rue du Chai-des-Farines, la rue Saint-Rémi et une rue symétrique à cette dernière qui sera la rue Philippiart. Avant 1733, la Bourse, parallèle à l'Hôtel des Fermes, n'était pas prévue. Ce sera l'œuvre de Tourny qui, à partir de 1743, reprend pour les Archives les projets de Gabriel de donner une forme définitive à cet ensemble non monumental.

Le président Marcadé remercie M. Perrin et invite M. Pariset, grand spécialiste du XVIII^e siècle à dire son opinion. Le professeur Pariset loue les projets de Robert de Cotte qui ont fortement influencé Gabriel.

M. Marquassuzaa rappelle qu'il a signalé à la Société, en décembre 1953, un portrait de Jacques III Gabriel publié par la revue « Connaissance des Arts ». Il tient dans sa main un projet pour la Place Royale de Bordeaux, daté de 1725. Cette date pose une énigme dont on pourrait chercher la solution.

2) M. Roger COSTE : *fouilles allées de Tourny* (projections).

Cette communication est la suite de nombreux travaux (relevés sur le terrain, coupes et plans) effectués dans Bordeaux à la faveur de chantiers ouverts par les travaux publics, cela dans divers quartiers de la ville et pendant une dizaine d'années. Ces travaux l'ont conduit à une hypothèse de travail, exposée à la séance du 12 mai 1967 (le procès-verbal sera publié dans le bulletin qui paraîtra très prochainement).

Pour plus de clarté, en ce qui concerne les allées de Tourny, M. Coste reprend la question au départ avec nombreuses projections de coupes de terrain et de photographies, révélant avec constance : pierre pilée, cendres et toujours coquilles d'huîtres et ossements d'animaux. (Trouvaille décisive : sépulture à incinération en place, recueillie par M. Bonnafon, voisin du lieu, rue des Augustins.)

Les tranchées ouvertes allées de Tourny, devant la B.N.P. (n° 40) ont permis de mettre au jour des céramiques en nombre considérable, les fondations d'une maison du XVIII^e siècle. On a relevé : couche de remplissage, couche de béton, avec tuile pilée finement, enduit romain, couche de cendres. On retrouve, comme partout, le sol rubéfié par le foyer.

Les nouveaux travaux nécessités par l'établissement d'un parking présenteront de toute évidence un grand intérêt au point de vue de la stratigraphie et permettront à M. Coste de compléter son dossier. Il souhaite pouvoir les suivre de près.

SEANCE DU 13 DECEMBRE 1970

Présidence de M. le professeur MARCADÉ, président.

Présentation d'objets :

1) M. Roger COSTE :

- Une *francisque* à une lame et une *pointe de lance* provenant d'un drage en Dordogne (Pas de Rauzan).
- Un *fragment de mosaïque*, décor à torsade (fouilles de Sainte-Colombe).
- *Soc araire* (champ de fouille de Saint-Cybard).
- *Couteau lame coudée* (époque non définie : gallo-romaine ? ou mérovingienne ?).
- *Petit poignard* au manche rappelant l'art arabe.
- *Pièces en argent* qui seront présentées au groupe Bertrand-Andrieu.

2) M^{me} MOLAS : une *tasse à café* d'origine américaine, avec dispositif à moustache.

3) M. LASJUIILLIARIAS : *déjeuner*, même usage. Ces deux présentations, en complément de celle du Dr Lasserre à la séance du 8 novembre 1970.

4) Dr Charles LASSERRE et M. COULON :

A) Une *assiette satirique* de la fabrique Vieillard. *Sujet* : satire très poussée du concierge et du propriétaire unis pour exploiter le locataire. *Date* : entre 1865 et 1875.

« La physiologie de la concierge », par James Rousseau, 1841 — illustrations de Daumier — éclaire le sens de certains points du décor. *Description analytique*, conduite avec humour.

B) *Assiette à dessert « palette de couleurs »*. Le Dr Lasserre rappelle l'intérêt suscité chez les céramistes du XIX^e siècle par la « palette de couleurs » et les remarquables pièces au Musée de Sèvres, notamment le n° 75 du catalogue des porcelaines de Paris de 1800 à 1850. A Bordeaux, Jules Vieillard, après le retrait de David Johnston en 1845, voulut relancer l'affaire en accueillant tous les progrès mécaniques « cherchant à tout fabriquer lui-même, jusqu'aux couleurs » (Marielle Ernoul-Gandouet).

La pièce présentée, non marquée, est authentifiée par les notes d'atelier qui l'accompagnent. Non intacte, mais ravissante, elle est en outre précieuse pour son intérêt documentaire.

Assiette à dessert, en porcelaine. D = 180 mm. Postérieure à 1850 (le décret concernant la fabrication de la porcelaine fut pris en Assemblée générale le 22 décembre 1849). La palette comporte 24 couleurs par touches de 28 mm de longueur, larg. au bord = 20 mm; au centre, 15 mm. Elles sont disposées en ordre rayonnant, séparées entre elles par un espace blanc de 2 mm. Dominante bleue. Chaque couleur est définie par une orthographe incertaine, par exemple : « rouge coraï ». Sur le fond, couronne de 11 roses feuillues. Quelques lettres ont pâli; certaines ont été effacées, mais aucun défaut après cuisson.

C'est une pièce très intéressante dans l'histoire de la manufacture Vieillard.

C) *Plat réalisé par M. Buthaud « palette de couleurs »* sur un plat de faïence grésée cuite à 1230°. D = 315 mm. Série de 15 couleurs peintes en dégradé, mesurant : L = 7 mm; l près du bord = 40 mm et 20 mm près du centre. Chaque couleur comporte des chiffres, ou des lettres, ou l'un et l'autre. Ex. B 77, chro + 53. Au centre, 9 couleurs triangulaires, pointe au centre du plat (accident de cuisson : longue fente de 250 mm).

5) M. COULON : *dessin à l'encre de Chine et lavis* représentant un aspect inconnu du Château Trompette avant l'aménagement de la place des Quinconces. (La photo en a été faite au C.R.D.P. par M. Bardou.) Le dessin n'est ni daté ni signé.

La date approximative peut être établie entre 1797 (construction de la Maison Meyer, visible à droite du dessin) et 1815, date d'un dessin de P. Lacour montrant que la démolition était commencée. L'auteur pourrait être l'architecte Corcelle qui, un peu plus tard, a tracé un aspect du chantier de démolition, figurant à l'exposition présentée actuellement aux Archives municipales, 71, rue du Loup, par M. Mouilleseau. On doit aussi à Corcelle un dessin de ce qui restait du Fort du Ha après démolition partielle et le Fort Louis.

Outre la célèbre Maison Meyer, actuellement isolée aux allées de Tourny, on distingue les maisons à façades régulières que Tourny avait autorisé à construire en 1744, face au glacis du Château Trompette; Notre-Dame; Saint-André et la Tour Pey-Berland; les toits du Grand-Théâtre.

6) M. MARQUASSUZAA : signale que dans la relation du « Combat des 30 », en 1351, en Bretagne, (Chroniques de Froissart), il est mentionné que certains combattants — probablement les Anglais — étaient armés « d'épées de Bordeaux » que le chroniqueur lui-même décrit comme étant « courtes et pointues ». M. Marquassuzaa demande si ce type d'épée a bien été déterminé par les spécialistes et quelle serait la place qu'il occuperait dans la série typologique des armes blanches de cette époque. Il pense qu'il pourrait s'agir d'une sorte d'estoc, avant la lettre, à quillons droits et à lame assez courte.

Communication :

M. Marc GAUTHIER, assistant à la direction de la circonscription des Antiquités d'Aquitaine : *Une découverte récente : les mosaïques de la ville gallo-romaine du Palat, à Saint-Emilion* (projections).

La découverte des mosaïques de Saint-Emilion remonte au 14 février 1969, date à laquelle des travaux préliminaires à la plantation d'une vigne, dans le domaine de la Gaffelière appartenant à M. le Comte de Malet-Roquefort, révélèrent son existence.

Déjà de menus fragments trouvés à la fin du XIX^e siècle avaient accrédité l'existence en ces lieux d'une villa gallo-romaine, un « palais » (palatium) dont la toponymie porte trace : lieu-dit et maison du « Palat ».

M. Couprie, directeur de la circonscription des Antiquités historiques, fut immédiatement avisé. M. le comte de Malet-Roquefort, à qui M. Gauthier rendit un juste hommage, non seulement renonça à ses projets de plantation d'une vigne dont il pouvait légitimement escompter un gros rapport, mais encore suivit les travaux avec un intérêt agissant, faisant enlever toute la terre arable. Cette aide précieuse, celle de M. le professeur Marcadé, président de la Société Archéologique et d'une bonne équipe de ses étudiants d'Histoire de l'art qui ont dégagé sur le site 200 m², ainsi que l'absence de stratigraphie et de mobilier ont contribué à donner des résultats aussi fructueux que rapides.

Deux courtes campagnes de fouilles : 1^o en octobre 1969 : une semaine; 2^o en octobre 1970 : deux semaines, ont suffi pour dégager 400 m² de vestiges antiques.

L'habitat du Palat a été très longtemps occupé; l'eau d'un ruisseau a opéré un déblayage naturel.

Dix-sept (17) salles de mosaïques alternant avec des bassins ont été dégagées et un pavement de 21 m de long (incomplet) : une partie de la mosaïque disparaît sous la départementale 122.

De très nombreuses et très belles diapositives permettent l'analyse du décor des salles I et II (cette dernière en contre-bas); d'un bassin; de détails caractéristiques des salles 9, 15, 5 et 3.

1^o Dans les salles I et II, le décor est géométrique (combinaisons de carrés, d'hexagones allongés, de losanges et de torsades à 2 brins pour l'un, d'alternance de grands et de petits cercles enlacés pour un autre). Les encadrements varient de l'entrelacs, parfois doublé d'une chaînette, à la guirlande de laurier.

2^o Un problème difficile est posé par un personnage très mutilé.

3^o Dans la 3^e partie de la salle II, 3 scènes de chasse : lionne et chasseur avec épieu; sanglier poursuivi par un chien; lion poursuivi par un cavalier; encadrement de rinceaux.

Bassin : octogonal, désaxé légèrement par rapport à la salle, décoré de poissons sur un fond d'algues. Dans les angles du quadrilatère où est inscrit le bassin, décoration de poulpes et de coquillages (on a pu distinguer trois styles et trois techniques). Deux tranchées ont permis de comprendre la question d'alimentation du bassin en eau de source, d'une part, et d'évacuation, d'autre part. Au centre, il devait y avoir une colonne d'où l'eau jaillissait et ruisselait en faisant jouer ses reflets sur les cubes dont certains étaient, à cet effet, en pâte de verre ou en marbre (ces derniers portent la trace du ruissellement).

Salle 15 : un côté de 21 m incomplet. Son décor a quelque ressemblance avec celui de Plassac. Dans ce décor : une petite croix pattée. Bordure en damiers.

Salle 5 : décor simple avec très joli dessin de fleurs stylisées de profil, à 3 pétales.

Salle 3 : symétrique, même élément floral dans le décor, aux angles de gracieux paniers hauts et étroits du bas, à 2 anses en volute sur les côtés. Au centre, un cratère avec pampres, fruits, feuilles et vrilles en rinceaux, couronne de laurier.

Parmi les problèmes restant posés, celui de la datation est l'un des plus difficiles du fait de l'absence de stratigraphie, de mobilier, de monnaies. On ne peut que s'appuyer sur le style et la comparaison : carreaux de terre-cuite, Plassac, décor des sarcophages de l'Ecole d'Aquitaine semblent concorder pour conduire à la fin du IV^e ou au V^e siècle. Il faut attendre pour une datation définitive.

La qualité de cette communication, son importance ont vivement frappé l'assemblée. Elle fut complétée par la projection d'éléments de comparaison.

Documents de comparaison :

MM. ZIEGLER et COSTE : *Les mosaïques de Séviac (Gers)*, projections.

En dehors de l'intérêt propre offert par ces mosaïques, fort belles, et dont certains éléments de décoration lui sont particuliers (soleil central à 13 branches, motif en trompe-l'œil), on y retrouve le panier élégant, étroit et haut, la torsade de laurier et surtout, au centre d'un pavement, des pampres et des fleurs stylisées semblables à celles des salles 3 et 5 de Saint-Emilion. Les croix entrent comme élément décoratif très apparent et non point timidement comme à Saint-Emilion.

M. le professeur MARCADÉ propose d'autres éléments de comparaison : *Mosaïques du palais épiscopal à Stobie (Yougoslavie)*.

Dans un décor au symbolisme chrétien évident : oiseaux, cerfs, ondes jaillissantes, dans un cadre de rinceaux et de tresses, est creusé un bassin octogonal, avec au centre l'arrivée d'eau.

SEANCE DU 10 JANVIER 1971

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Le président MARCADÉ, parvenu à la fin de son mandat, remercie tous ceux qui l'ont aidé, offre ses vœux aux membres de la Société et en particulier au D^r LACOSTE-LAGRANGE auquel il passe ses pouvoirs.

Le D^r Lacoste-Lagrange le remercie et, à son tour, offre ses vœux au professeur Marcadé et à l'assistance.

Présentation d'objets :

M^{me} VIGÉ et M. MARQUASSUZAA : « *Agnus Dei* » (XIX^e siècle.) Médaillon de forme oblongue 5,7 cm sur 4,5 cm.

Avers : à droite évêque mitré portant crosse; vu à mi-corps : saint Martin de Tours donnant l'aumône à un enfant. *A l'exergue* : S. MARTINUS EPISCOP. TURONENSIS.

Revers : Agneau couché; entre ses pattes, oriflamme ondoyant.

Légende : ECCE AGNUS DEI QUI TOL. PECCATA MUNDI.

A l'exergue : LEO XIII (?) P.M.

Autres lettres sur une ligne; et, sur une troisième, date : 1878 (?)

On appelle « *Agnus Dei* » un médaillon fait avec la cire bénite du cierge pascal et le saint Chrême consacré par le Pape, avant sa distribution aux fidèles. Ces objets pieux étaient conservés dans de petits reliquaires en zinc, comme les sceaux. Ils étaient bénis par l'archidiacre et distribués aux fidèles, le premier dimanche « in albis » du pontificat et ensuite tous les sept ans. Ils servaient d'amulettes contre grêle, orages et maladies; les femmes enceintes les suspendaient à leur chapelet ou à leur lit.

Si la pièce présentée est bien de Léon XIII (d'après la date lisible), il s'agirait d'un exemplaire distribué lors de son intronisation à des pèlerins français (l'effigie de l'avvers étant celle de saint Martin de Tours).

M. MARQUASSUZAA : *Nouvelles marques de tâcherons relevées en Espagne.*

Les observations de l'auteur portent sur 60 édifices répartis dans 45 villes ou villages de Castille, Léon, Galice, Catalogne et Levant. La morphologie des signes et leur nature graphique semblent pouvoir permettre de considérer 3 périodes : 1) fin XI^e - XII^e; 2) XIV^e - début XV^e; 3) fin XV^e - XVI^e.

1) XII^e siècle (premier quart). Ensemble Santiago, nef et transept, marques grandeurs exceptionnelles, certaines : 25 cm, *élégantes et fantaisistes*.

— Crypte du Palais de Gelmirez, un peu plus classiques, révèlent néanmoins l'existence d'un atelier contemporain.

— Château fortifié de Loarre (Aragon); beaux signes classiques datés du XI^e (début XII^e serait plus juste), comme son église romane. Noté un P fantaisiste sur colonne de gauche de l'arc triomphal (le même, inversé, rencontré sur un tambour dans la nef de Saint-Jacques).

— A Sepulveda, le Salvador : *généralisation des marques* : un signe simple, bien dessiné sur chaque moellon; certaines marques du *clocher*

isolé attribué au XI^e; flèche et Z penché de *grandeur inhabituelle* (certains de ces signes retrouvés à la Virgen de la Pena).

— La Vera Cruz de Segovia : *signes classiques* — mais à la Se Velha de Lerida XIII Castrogeris, Los Arcos et Burgo de Osma (fin XII^e) apparaissent *signes très fantaisistes*.

Cette énumération montre les difficultés d'une classification sûre et rationnelle.

Originalités à signaler : à San Pedro de Viana (XIII^e) marteaux de tailleurs de pierre dit « *têtus* » (taille par éclatement); à San Isidoro de Léon, Puerto Marin, Santiago : *arc tendu* (retrouvé à la cathédrale d'Evora, Portugal).

2) XIV^e siècle : *archaïsme* sur les tours de Serrano (enceinte de Valence) et murs gothiques de Santes Juanes (même ville).

Sur les murs anciens de la *collégiale de Manresa* (1321), signes *finement gravés* : semelle, poulaine, règle d'architecte, T aux branches pleines et fourchues. Cathédrale de Barcelone : parmi diverses marques, à signaler une *petite fleur* à corolle caliciforme allongée; un T plein à la porte de Santa Ageda.

Remarques :

a) Nous sommes loin de la truculence observée en Portugal à la même époque.

b) Sur le mur touchant la porte romane (XIII^e) de la cathédrale de Valence, certains signes de petite dimensions pourraient être classés XV^e, époque où les signes s'amenuisent et se diversifient : *cloître de Los Arcos*; cloître de la cathédrale de Léon (chapelle du Comte de Rebolledo); le « *coro alto* » de Santa Maria d'Aranda de Duero (préciosité du dessin); de même à la collégiale de Gandia (fin XV^e).

Musée de la cathédrale de Valence : sur les murs, l'exceptionnelle finesse du trait le dispute à la perfection du dessin. Faut-il attribuer ces marques au même siècle ?

3) XVI^e siècle. A Barcelone (hôpital de Santa Cruz), base des escaliers monumentaux du XVI^e dans la cour centrale : sur l'un dit du « *saint Sepulchre* », une scule lettre : J archaïque; sur celui de saint Roch, 3 signes groupés en rectangle. Cf. 4 signes relevés sur une colonne à Sao Francisco d'Estremoz (s'agirait-il d'une *signature collective* ?).

Observation : sur tombeau à cuve sculptée et gisant fin XIII^e (Musée de Barcelone), sur le rebord de la table du gisant : flèche, double triangle opposé, trait horizontal et fourche : signes rarement observés sur des monuments de ce genre.

Une marque de tâcheron peut signifier une réfection à une date postérieure à celle du monument (pont dit « *romain* » d'Osma). Enfin, des éléments discordants dans des ensembles bien datés sont le fait d'ouvriers étrangers appartenant à des chantiers itinérants.

Le président remercie M. Marquassuzaa de cette présentation qui révèle l'importance des moindres signes archéologiques dont aucun ne lui échappe.

Communication :

M. COULON et M. J.-M. CARNOY : *Pierre-Jacques Bergeret, aquarelliste, élève et ami de Fragonard et architecte néo-classique* (1742-1807 (voir p. 187).

La communication de ce jour fait suite à une présentation faite par M. Vivez au nom de M. Coulon, en janvier 1968.

Le professeur Marcadé souligne le mérite des chercheurs et les remercie d'avoir donné à la Société Archéologique la primeur de leurs découvertes. Avec un nom et quelques dates, M. Coulon a identifié Bergeret Fils, architecte et aquarelliste; à travers les textes il a localisé les projets qu'il possédait. Jean-Michel Carnoy a pu comparer sur place et apprécier la sagacité de M. Coulon. Les statues d'antiques posent des problèmes : l'enquête continue.

SEANCE DU 14 FEVRIER 1971

Présidence de M. le Dr LACOSTE-LAGRANGE, président.

Présentation d'objets :

1) M. AVEILLÉ : *palets-disques et pics sur galets, pièces préhistoriques du Languedocien*.

Il s'agit d'un faciès régional bien individualisé pour lequel le terme « Languedocien » fut créé en 1932 par l'abbé Breuil.

Localisation : de Saint-Gaudens à Castelsarrasin.

Dominante morphologique : Le palet-disque est un galet plat. La taille du bord, totale ou partielle, donne une surface d'avant inférieure à celle du revers; il faut ajouter des « navettes », galets à double encoche (cou-teaux) et quelques petits pics unifaces.

La découverte de cette industrie à quartzite par l'abbé Breuil eut lieu à l'ouest de Muret, à Saint-Clar, au lieu-dit « Castelcailloux ».

1941 : L'abbé Breuil recueille une même industrie au nord et au sud de l'estuaire du Tège. Plus tard, découvertes importantes sous l'autorité de Louis Méroc, directeur des Antiquités préhistoriques de Midi-Pyrénées. Ce dernier, après trente ans d'études et de discussions, peu de temps avant sa mort, aboutit aux conclusions suivantes : 1) Le Languedocien ne peut pas être moustérien. 2) C'est une industrie *post-paléolithique*, sans haches polies ni taillées, probablement *mésolithique*, se développant à tous les niveaux et particulièrement sur celui de 12 m.

Le palet-disque fut pris à l'origine comme fossile directeur, mais Méroc a découvert des pièces en terre cuite à Terssac, et M. Aveillé, une semblable dans un site de Lomagne : *donc persistance parfois jusqu'à l'époque historique*.

Le Languedocien présente parfois le faciès d'un « Néolithique ancien à macro-outillage de quartzite supplanté ultérieurement par un Néolithique final Chasséen ».

Novembre 1970 : L'auteur a recueilli en surface du loess récent de la terrasse de 60 m un macro-outillage confirmant les conclusions de Méroc. Il se propose de développer son hypothèse paléolithique de l'utilisation de certains palets-disques, suggérée par l'observation méticuleuse de l'une de ces pièces.

(Les collections présentées étaient fort intéressantes, de même que la confrontation des pièces récemment trouvées avec les premières, ainsi que la démonstration du maniement hypothétique du palet-disque et de certain usage.)

2) MM. LUNG et Ch. LASSERRE : *Une assiette historique de la manufacture de J. Vieillard*.

Objet d'exportation et de propagande. Marque : 3 croissants entrelacés (première estampille de la manufacture Vieillard, vers 1864). Décor : orle et marli en camaïeu couleur chocolat (inspiration mexicaine ?) A la base, 24 roses sur tige, orientées obliquement : 12 de D à G; 12 de G à D; l'extrémité des rameaux formant une sorte de feston dirigé vers le centre. Au centre : médaillon à double contour, portant l'inscription : MAXIMILIANO PRIMERO EMPERADOR DE MEXICO ». L'empereur paraît lithographié en noir sur fond grisaille. Diamètre de l'assiette : 225 mm; diamètre du médaillon : 53 mm.

L'assiette était, par son sujet, destinée à illustrer un fait d'actualité : Maximilien d'Autriche, frère de l'empereur François-Joseph, soutenu par la France, l'Angleterre et l'Espagne, avait été nommé empereur du Mexique. Aventure lamentable qui se termina trois ans plus tard, par l'exécution de Maximilien, cependant que sa femme, la princesse Charlotte, fille du roi Léopold de Belgique, sombrait dans la folie.

3) M. LASJUILLIARIAS : *remarquable assiette de David Johnston*. Thème mexicain (centre peint à la main).

Communication :

Docteur Ch. LASSERRE : *Le symbole du pélican dans l'héraldique et dans l'art*.

Le point de départ de cette étude est une chape brodée, somptueux vêtement d'église, échouée place Mériadeck. Elle est ornée du pélican symbolique « d'argent rayonnant, en vol abaissé, reposant sur son aire polychrome où dominent le rouge, le jaune et le vert, nourrissant ses trois petits de sa pitié dont chaque goutte « de gueules » est destinée à chacun d'eux ».

L'ensemble du travail fait par le Dr Lasserre constitue un document tout à fait remarquable, tant par les recherches entreprises que par l'esprit de méthode et d'analyse dont il porte la marque.

I. — Première date citée : 1238. Chansons religieuses de Thibaud IV, comte de Champagne et de Brie, roi de Navarre : allégorie de l'oiseau sauvant ses petits de son sang.

Origines de cette légende : particularités physiologiques du pélican et l'erreur populaire.

Interprétation religieuse : analogie entre le sacrifice divin et le sacrifice supposé de l'oiseau, nourrissant ses petits de son sang.

II. — *Le Pélican dans les armoiries* (le Dr Lasserre fait une sorte de cours abrégé de la science héraldique, assorti de projections, fort utile à ceux qui en ignorent l'essentiel). Il a relevé 117 exemples de représentations de pélicans dans des armes complètes, et, au total, 264 (d'après Renesse). Il distingue dans les armoiries ecclésiastiques, celles des prélats, des couvents, des prieurés; celles de la ville d'Arbois, après de très nombreuses descriptions.

En Gironde, il a relevé à Salignac; au tabernacle de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier de Bordeaux, héritière des boiseries de l'hôpital de la Manufacture des Enfants assistés. (Histoire des monuments anciens et modernes de Bordeaux, par Auguste Bordes, architecte.)

III. — *Le symbole de la Charité.* L'emblème du Pélican était souvent associé aux emblèmes maçonniques de « La Rose Croix » (projection).

IV. — *Le Pélican apparaît dans l'art céramique* dès le *xv^e* siècle, peut-être avant (vases et chevrettes des apothicaires du Musée des hospices civils de Lyon et céramiques très belles d'origines variées).

V. — Enfin, représentations exceptionnelles du *Pélican dans 3 domaines nouveaux* dans cette étude : *alchimie* (forme d'une cornue); *armée* (Musée des Invalides, reproduction d'un tambour et d'un étendard pris à l'ennemi par les armées de Louis XIV en 1702 à Spire, documents dus à la précieuse collaboration du colonel Mac Carthy, conservateur du Musée de l'Armée aux Invalides); *numismatique* : 3 médailles : 1^o hommage de la Garde nationale de Versailles à Louis XVI (6 février 1790); 2^o 19 septembre 1848 : « Décret de colonisation de l'Algérie par les familles de France »; 3^o même date : « 50 millions décrétés pour les colons de l'Algérie ». Ces deux derniers portent en exergue, au-dessus de la représentation symbolique, « La Mère Patrie nourrit ses enfants », et, sur la deuxième, « France ».

ASSEMBLEE GENERALE DU 28 MARS 1971

Remise annuelle des récompenses

Présidence de M. le Dr LACOSTE-LAGRANGE, président

M. le Préfet était représenté par M. Thourot; M. le Maire de Bordeaux, Premier ministre, était représenté par M. Léon, conseiller municipal. M. Monnier, directeur des Archives départementales, correspondant permanent du ministre des Affaires culturelles en Aquitaine, procédera à la remise des diplômes de la Société Archéologique.

M. R. MARQUASSUZAA, secrétaire général : lecture du rapport moral pour l'année 1970.

M. P. COUDROY DE LILLE, trésorier : lecture du rapport financier. Etat financier favorable, permettant d'envisager avec optimisme les publications futures. Remerciements à M. le Préfet et à M. le Maire de Bordeaux pour l'intérêt qu'ils ont manifesté à la Société sous forme de subventions.

M. Léon félicite le Dr Lacoste-Lagrange pour son élection à la présidence et fait applaudir les noms des deux présidents qu'il a connus et appréciés depuis qu'il représente la municipalité à la séance solennelle de mars : M. le professeur Pariset et M. le professeur Marcadé. Puis, M. Léon remet le diplôme de la Ville de Bordeaux (médaille d'argent) à :

M. Marc GAUTHIER, assistant auprès de la direction des Antiquités historiques de la Région d'Aquitaine depuis 1964. A participé, depuis cette date, à toutes les fouilles de sauvetage et d'étude, tant à Bordeaux que dans la région d'Aquitaine. De 1965 à 1970, il a participé à la direction du chantier de la nécropole chrétienne de Saint-Seurin. Trouvailles mobilières remarquables; vestiges conservés « in situ ».

En Aquitaine, il a personnellement dirigé plus de quarante fouilles. Les dernières en date — après Montcaret et Camblanes — lui ont permis de découvrir l'une des plus importantes villas du Bas-Empire actuellement connues en Aquitaine : Le Palat dans les terres du château La Gaffelière, appartenant à M. le comte de Malet-Roquefort (Saint-Emilion).

M. Monnier remet ensuite le diplôme d'honneur de la Société Archéologique de Bordeaux à M^{me} Julia Roussot-Larroque, à M. le comte de Malet-Roquefort, à M. J.-P. Mouilleseaux et à M. Jacques Lacoste.

M^{me} Julia ROUSSOT-LARROQUE, agrégée de philosophie, attachée de recherches au C.N.R.S., auteur de multiples travaux scientifiques parmi lesquels il faut citer l'étude de pièces de l'âge du Bronze (Musée de la Société Archéologique de Bordeaux), communication à la séance de février 1970.

M. le comte de MALET-ROQUEFORT a facilité le sauvetage et la conservation de l'ensemble des mosaïques mises au jour sur ses terres de la Gaffelière, à Saint-Emilion. Il n'a jamais cessé d'encourager les chercheurs et notamment l'équipe d'étudiants de l'Institut d'Histoire de l'art et d'Archéologie de Bordeaux. Attitude exemplaire à laquelle il convenait de rendre publiquement hommage.

M. Jean-Pierre MOUILLESEAU, professeur d'histoire, licencié histoire, géographie, histoire de l'art et archéologie, a présenté :

A la Société Archéologique dont il est membre un compte rendu du 127^e Congrès archéologique de France, tenu à Agen.

Au groupe Jules-Delpit : « La rue Victoire-Américaine »; « L'architecte bordelais Sabarot (1744-1794) ».

Organisation, avec M. Poussou, de l'exposition sur « le néo-classicisme à Bordeaux ».

A collaboré, pour le XVIII^e siècle, à l'exposition « Bordeaux - 2 000 ans d'histoire ».

M. Jacques LACOSTE, licencié d'histoire et de géographie, licencié et diplômé d'histoire de l'art et d'archéologie, ex-membre de la « Casa de Velasquez », assistant à la Faculté des lettres, a participé par deux conférences au « Cours public » de la Société Archéologique dans la série du XIII^e siècle français : 1) 1970 : « Les vitraux »; 2) 1971 : « Les ivoires ».

Discours de M. Monnier, Conservateur des Archives départementales.

Dans ce très important discours où revivent ses expériences personnelles, M. Monnier évoque, au début, le souvenir de Brutails, un des plus brillants archivistes de la Gironde. Il fait l'historique du bâtiment de la rue d'Aviau, devenu trop petit, comme celui de tous les dépôts d'Archives de France. Le problème est déjà ancien. Dans bien des cas, des documents modernes dont on n'avait pas prévu l'intérêt dans l'avenir, ont été détruits. Aujourd'hui, les archives contemporaines ont des adeptes et de nouveaux dépôts ont été créés.

Projection :

Par tradition, M^{lle} Henriette ESPAGNET a redonné vie par une projection à l'une des excursions de l'année écoulée, excursions que M. Marquassuzaa prépare et guide avec une compétence connue et appréciée de

tous les fidèles de ces sorties. Toutes les diapositives ont été prises par M^{lle} H. Espagnet au cours de l'excursion. Son commentaire reflète les notes que M. Marquassuzaa a bien voulu lui communiquer.

Région visitée : l'ancienne vicomté de Brulhois, entre Nérac et Agen.

Sources d'intérêt archéologique : Bruch, Sérignac, Sainte-Colombe-en-Brulhois, Layrac, avec traces de fortifications (plan, portes de ville, remparts, maisons à colombages, places « à cornières ». Cf. Caudecoste, Dunes, Auvillar).

2) *Architecture, religieuse* : Sérignac : art roman, le porche XI^e-XII^e siècle). Assemblage de claveaux pratiqué dans la région de la Loire, mais unique en Agenais, son clocher : appareillage, sa coupole sur pendentifs. *Sainte-Marie-d'Aubiach* : sa tour-lanterne, le problème architectural posé par la coupole, les chapiteaux. *Sainte-Marie-de-Moirax* : chœur du XII^e siècle, les voussures du portail (inspiration orientale). Plan de la construction déchiffré par le commentaire des vues prises de l'extérieur (abside, clocher, transept). A l'intérieur : le voûtement. *Layrac* : Saint-Martin (XII^e siècle). Analyse de la façade, à l'intérieur, mosaïque récemment mise au jour, derrière le chœur (le combat de Samson contre le lion).

3) *Architecture militaire* : le château d'Estillac avec remaniement des fortifications par son seigneur, Blaise de Montluc, le terrible chef catholique dont la forte personnalité est évoquée dans sa complexité, devant le cénotaphe où il est représenté en gisant.

La dernière image fut celle de l'église ruinée, Saint-Pierre, 2^e église de Laplume, ancienne capitale du Brulhois.

Il est évident que de telles excursions sont inspirées par la recherche archéologique, en dehors de tout autre préoccupation. M^{lle} Espagnet voit dans « le Temple brisé » de Laplume le symbole de cette science de « la recherche de l'homme, non seulement dans les traces de sa vie matérielle, mais aussi dans l'expression de sa spiritualité, à travers les temps et les lieux : l'Archéologie », à laquelle se dévouent ceux que l'on honorait en ce jour.

SEANCE DU 16 AVRIL 1971

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Prise de date :

M. NÉVÉOLS : « Résultats de prospections effectuées dans la commune d'Anglade et se rapportant à différents sites pré ou proto-historiques et gallo-romains accompagnés d'une carte des lieux et d'un plan de constructions reconnues. »

Communication :

M^{me} ROUSSOT-LARROQUE : *Pièces de l'âge du Bronze du musée de Calhau.*

Le Musée du Vieux Bordeaux renferme une intéressante série d'objets de bronze, provenant de dons généreusement faits à la Société

Archéologique de Bordeaux par plusieurs de ses membres, en particulier les héritiers du docteur Berchon, pionnier des recherches sur l'âge du Bronze en Gironde.

M^{me} ROUSSOT-LARROQUE a entrepris l'étude de ces documents selon les méthodes modernes. On sait que l'analyse spectrographique apporte des éléments intéressants de datation des bronzes ainsi que certains renseignements sur l'origine possible des minerais employés.

La première partie de la communication passe rapidement en revue les objets déjà présentés à la Société au cours du mois de janvier 1970. Des diapositives en couleur, œuvre de M. A. Roussot, permettent aux assistants de revoir le poignard de Cissac, les haches de Saint-Sauveur, de Roman, de Fonpetite, etc.

Dans la deuxième partie, M^{me} Roussot-Larroque présente un lot de haches médocaines à bords droits, ce qui lui permet de préciser en quelques mots les caractères distinctifs de ce type de hache : bords rectilignes, tranchant droit et étroit, rebords peu élevés si on les compare à d'autres types de haches à rebords, certainement plus récents. Berchon a subdivisé le type médocain en trois sous-types : « le grand type médocain », mesurant entre 18 et 22 cm; le « moyen type médocain », de 16 à 18 cm; et le « petit type médocain », au-dessous de 16 cm. Le petit type médocain est absent des collections de la Société Archéologique, mais le type moyen et le grand type y sont représentés en particulier par deux haches provenant d'un dépôt trouvé à Saint-Laurent-Médoc.

Quelques haches à talon, avec ou sans anneau, sont présentées ensuite. Parmi les haches à talon et anneau, il faut particulièrement signaler une hache provenant de la région de Blaye, jadis dans la collection Berchon. Cette hache, par ses grandes dimensions (presque 22 cm de long), son épaisseur et sa silhouette, se distingue nettement des haches à talon et anneau courantes sur la façade atlantique, et évoque les haches ibériques. Elle fait partie d'un groupe, peu important numériquement sans doute, mais de haute valeur significative, de haches semblables disséminées autour de l'estuaire de la Gironde et de la Charente : Saint-Denis-de-Pile, Créon (Gironde), La Rouillasse à Soubise (Charente-Maritime) Beaufort à Saint-Front-de-Pradoux (Dordogne).

Ces haches sont particulièrement répandues dans le N.O. de l'Espagne et du Portugal. Leur répartition coïncide assez bien avec la zone de production des minerais nécessaires à la métallurgie du bronze et il n'est pas impossible que les exemplaires français rencontrés en Gironde ou en Charente ne jalonnent une route des minerais ibériques le long de la façade atlantique, vers la Bretagne et les îles Britanniques.

La hache à ailerons subterminaux et anneau de Fonpetite à Saint-Estèphe appartient à un type plus courant mais néanmoins beaucoup plus rare en Gironde que les haches médocaines. Elle correspond pour sa part à l'aboutissement chez nous d'influences culturelles venues de l'Est mais assimilées par le monde atlantique : à ce propos, M^{me} Roussot-Larroque rappelle que l'on a trouvé à Chantier, près de Meschers (Charente-Maritime), donc très près de la Gironde, un moule en bronze pour hache de ce type. Des haches comme celles de Fonpetite ont donc pu être coulées dans des régions proches de la nôtre.

La trouvaille de bracelets en bronze du Pouyalet, près de Pauillac, qui comprenait au moins 36 bracelets de bronze, a été malheureusement dispersée et les plus beaux spécimens décorés de gravures ont disparu. Le musée de la Porte-Calhau ne possède que deux spirales de

fil de bronze, probablement portées en haut du bras, vu leur diamètre, et trois bracelets massifs, non décorés, à l'exception d'un seul qui porte seulement des traces très effacées d'un décor actuellement illisible et réduit à quelques traits sur le bord.

Les bracelets de Lesparre, qui appartiennent au premier âge du Fer, proviennent également d'une trouvaille dispersée. A ce propos, M^{me} Roussot déplore la destruction de nos cachettes de bronze girondines, ce qui nous prive de précieux renseignements, et regrette aussi que, faute d'inventaire précis (le registre d'entrée au musée ne porte aucune indication d'origine) et de publication suffisamment illustrées, beaucoup d'objets, non marqués au demeurant, soient à peu près inutilisables pour la science. Combien de tiroirs ou de greniers recèlent des haches de bronze dont on a totalement oublié la provenance, parce que, lors de leur découverte, personne n'a été avisé, ou parce que leur propriétaire a négligé de les publier ou de les faire publier correctement. Tout objet de bronze non publié, ou publié avec un dessin insuffisamment précis, est un « monument en péril »... C'est pourquoi, il faut être reconnaissant à la Société Archéologique d'avoir compris la nécessité de remédier enfin à une lacune préjudiciable à la connaissance de notre âge du Bronze girondin.

SEANCE DU 14 MAI 1971

Présidence de M. le professeur COUPRY, vice-président

M. le Secrétaire général rappelle que la première excursion de l'année 1971 a eu lieu avec le succès habituel, le dimanche 18 avril en Gabardan-Eauzan. La deuxième aura lieu le 16 mai à Saint-Bertrand-de-Comminges.

M^{lle} Henriette ESPAGNET a rendu compte de l'exploration de la région de Mareuil (Périgord) le 27 avril 1971. Projection, séance publique. Une deuxième séance publique sera consacrée, le mardi 18 mai 1971, aux deux dernières sorties archéologiques de l'année 1970 : a) La Rochelle; b) châteaux et abbayes en Entre-Deux-Mers (projection).

Présentation :

M. CROCHET : *restitution vase céramique* (3 tessons extraits d'un sondage récent dans propriété du château de Vayres).

Description : parois verticales sans décor, lèvres droites soulignées par mouluration, panse surbaissée et carénée, pied annulaire très bas, paroi de couleur ocre rouge, englobe fragile.

Dimensions : D (ouverture) : 0,11 m; E. moyenne : 0,005 m.

Fabrication : fait au tour, cuisson à basse température (d'après couleur cassure), fabrication locale, forme 29 Dragendorff, 2^e moitié du I^{er} siècle.

Utilisation : plat creux dans lequel on présentait les viandes à l'époque gallo-romaine.

Compte rendu du 96^e Congrès des Sociétés savantes, par M^{me} MOLAS qui a assisté à ce congrès à titre personnel. M^{me} Molas a suivi particulièrement les travaux de la Section d'architecture. Elle donne un résumé rapide et concret des diverses activités du congrès dans lesquelles la visite du Capitole et des divers musées occupe une place importante. Mention spéciale est accordée au musée Saint-Raymond (nouvelles salles, trouvailles récentes).

La communication de M. DURLIAT a surtout été retenue. Elle portait sur l'art à Toulouse et ses relations avec l'art du Nord, pour amener la conclusion qu'il n'y a pas eu de retard dans l'art du Midi. M^{me} Molas résume une étude sur les clés de voûte de la cathédrale Saint-Etienne et les chapiteaux à entrelacs, une autre sur les *survivances de l'art roman dans notre région* jusqu'au XIII^e siècle et les pastiches au XVI^e et au XVII^e siècle; elle expose ensuite un plan de Cordes.

Une illustration de cet exposé et des excursions est faite au moyen d'une projection de très belles diapositives en couleurs dont une partie provient d'une collection privée (M^{me} de Laulanié).

Présentation :

M. l'abbé BOUDREAU :

1) *Fragment de poterie grise, vernissée, paléo-chrétienne* décorée de deux palmettes, provenant d'un sondage par le Club archéologique du Lycée d'Arcachon à Lamothe-Boios, sur les ruines d'une maison gallo-romaine reconnue par le Dr Peyneau, près d'une basilique détruite en 407;

2) Comparaison entre la faute d'orthographe d'une inscription paléo-chrétienne trouvée par M. Ragot à Camiac (Gironde), présentée à la Société et publiée dans « Gallia » : « Hic Jacet Peculia in Pacae » (= Pace), et celle relevée par M. l'abbé Boudreau au musée de Syracuse (Sicile). Cette faute viendrait d'une prononciation semblable du latin en Gaule et en Sicile (fin IV^e et V^e siècle).

Communications :

M. Marc GAUTHIER : *Les fouilles de Camblanes*.

Historique de la découverte d'une mosaïque à Camblanes (Gironde), près Latresne, description et fouilles.

17 avril 1968 : on creuse des tranchées pour couler les fondations d'un nouveau presbytère et une mosaïque apparaît, découverte fortuite dont on ne pouvait soupçonner toute l'importance, mais tout a été fait immédiatement, comme si cette importance était acquise, dans un climat de confiance générale. M. Plault, membre de la Société Archéologique, voit la mosaïque, prévient le secrétaire de mairie. L'entrepreneur suspend son travail. Le maire, M. Troquereau et son conseil municipal renoncent à la construction projetée. Actuellement, le terrain de Camblanes est devenu le chantier de fouilles où l'on peut opérer le plus commodément. M. le professeur Coupry, directeur des Antiquités historiques d'Aquitaine, arrête sur-le-champ le principe de la fouille d'urgence.

18 juin - 19 juillet 1968 : résultats excellents.

Le chantier devient le « chantier-école de l'Université »; sous la direction de M. le professeur Marcadé, les étudiants de la section d'archéologie et d'histoire de l'art participent aux fouilles.

1° Trois salles d'une villa gallo-romaine de la fin du 1^{er} siècle avant notre ère, ou du 1^{er} siècle de notre ère, ont été reconnues.

2° Une abside et une absidiole (d'où : hypothèse à vérifier d'une première chapelle dans une villa romaine).

Le mobilier trouvé permet d'envisager trois états d'occupation : 1) Tesson de sigillée signé PHILOLOGI, esclave d'un potier connu au dernier quart de siècle avant notre ère. 2) état au tout début du III^e siècle. 3) monnaie (275). 4) dernier état : la chapelle, monnaies du IV^e siècle. Tesson de sigillée paléo-chrétienne. Ainsi, c'est une découverte sans prix.

Description : Deux carrés qui se coupent de façon à déterminer 8 triangles, les côtés sont formés de torsades à deux brins. A l'intérieur, un octogone, occupé par un motif géométrique de branches feuillues, stylisées dont les tiges aboutissent à la petite circonférence double qui marque le centre. Dans les angles, une fleur de profil. Les tons en sont discrets. On trouve des éléments de comparaison à Montcrabeau (?) en Lot-et-Garonne, à Sordes, à Lavardac, etc.

L'étude stratigraphique a été entreprise dans le terrain qui jouxte les premières découvertes, par les étudiants des cours d'archéologie et d'histoire de l'art, comme il a été dit.

M. SAUTROT et M^{lle} FROIDEFON : *Etude technique des fouilles*.

M. Sautrot expose le détail de la méthode utilisée; projection de nombreux graphiques.

Outre la signature déjà signalée, ils ont trouvé celle d'un potier de Montans, de la moitié du 1^{er} siècle; un autre, d'un potier de la Graufesenque; une monnaie de Tibère (23 de notre ère); une de Commode (380-392) et d'autres du 1^{er} au 3^e quart du III^e siècle.

Sur 5 m², trouvé 530 céramiques sigillées et 23 000 tessons de céramique commune. Travail de restauration très long.

SEANCE DU 11 JUIN 1971

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

M. CROCHET : *débris de trois coupelles et une petite assiette* dont 2 débris ont été restitués. Extraits de sondages faits près du château de Vayres.

Coupelles faites au tour, pied annulaire bas de 4 mm de haut; rebord droit, très légèrement évasé, parois bien lissées de couleur noire; E : 6 mm; pâte fine, sans dégraissant; cassure beige à cœur noir. Les diamètres sont respectivement : 21, 16 et 14 cm.

Des coupelles identiques trouvées à Auterive (Haute-Garonne) ont été publiées par Louis Latour (Mémoires de la Société Archéologique du Midi-Toulouse). Elles imitent, dit-il, la céramique campanienne. Com-

paraison possible avec les formes 17 et 18 Dragendorff. Pas de marque de potier. Le contexte comportait de nombreux tessons de l'époque gallo-romaine (I^{er} siècle de notre ère). L'assiette sans pied qui a 14 cm de diamètre est de même texture que les coupelles.

Communication :

M. COULON et le D^r Ch. LASSERRE : *Un portrait inconnu de Jules Vieillard, 1838 (miniature de Dagoty)* (voir p. 209).

M^{lle} H. ESPAGNET communique :

Le tome LXV du « Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux » vient de paraître (années 1963 à 1969). Un exemplaire sera remis en fin de séance à chaque membre présent.

DERNIERE CONFERENCE DE L'ANNEE UNIVERSITAIRE 1970-1971

M. Jean-Jacques HATT, professeur à l'Université de Strasbourg, ayant proposé à M. Marcadé, vice-président, de profiter d'un bref séjour à Bordeaux pour faire une conférence à la Société Archéologique, nos membres ont pu bénéficier de cette chance exceptionnelle, dans le cadre de l'Institut archéologique de la Faculté des lettres, cours Pasteur.

SUJET : *L'interprétation romaine et gauloise dans l'expression figurée des divinités en Gaule*.

M. Hatt a soutenu avec force un point de vue allant à l'encontre des opinions traditionnellement admises depuis César sur la question : à savoir qu'il y avait, à travers le monde méditerranéen, unité de pensée concernant les dieux et que les Gaulois ne faisaient pas exception à cette règle.

M. Hatt a étudié ce problème pendant trente ans; des découvertes récentes dans une île anglo-normande ont confirmé ses premières hypothèses, si bien qu'il est en mesure aujourd'hui de les exposer avec une quasi-certitude.

Sans doute, les Gaulois n'avaient pas de théologie écrite, ni d'imagerie comparable à celles des Grecs, mais leur esprit religieux, avec ses mythes, et ses rites, s'est reconnu dans l'Antiquité grecque, puis romaine. Ils n'ont pas adopté les légendes grecques, ils s'en sont servi, les détournant de leur sens initial, pour exprimer leurs propres croyances. Les emprunts furent différents dans les diverses régions de la Gaule et ces variétés d'expression de la mythologie gauloise nous renseignent sur la politique et la religion de chaque cité, véritable petit état.

La Déesse-Mère, divinité primordiale des Gaulois, fut d'abord l'Athéna des Grecs, la Minerve des Romains que l'on retrouve sous forme de la chouette symbolique du « Chaudron de Bra »; elle est surmontée du serpent : l'Esprit de la terre est associé à l'Esprit des airs. L'époux de la Déesse-Mère, c'est Esus (pilier des nautes de Paris, trouvé au XVIII^e siècle sous l'autel de Notre-Dame).

La force de cette démonstration s'appuie sur le commentaire subtil et savant d'un très grand nombre d'œuvres pour saisir les traditions indigènes dans leur pureté primitive (plaques d'argent du Chaudron de *Gun-destrup*, avec notamment *Taranis*, dieu gaulois du tonnerre). Le syncrétisme paraît parfois triompher, après une période allant jusqu'à Tibère, où les Romains se sont efforcés de comprendre les dieux gaulois : *Lug*, dieu composite, polymorphe, que l'on retrouve en Irlande, et *Cernunnos*. Les persécutions des druides, sous Claude, eurent pour résultat de pousser les Gallo-Romains à renoncer à l'expression directe de leurs croyances et à chercher des équivalences. Leurs associations de symboles cachent alors une unité de rites (très nombreux exemples). Citons, sur un vase de sigillée : Lédä, Attys, Diane, une Victoire, etc., *ensemble incompréhensible en mythologie classique*; le vase d'Alésia avec ses bacchantes, sa chasse au cerf, le Cerf sacrifié, puis ressuscité, bondissant au-dessus d'Esus. Le meurtre de la biche est promesses d'éternité, origine des légendes de saint Eustache, de saint Hubert et du sens mystique de la chasse à courre.

Magistrale conférence qui suscita un véritable enthousiasme.

SEANCES PUBLIQUES DE PROJECTIONS

Dans le cours de ce deuxième trimestre, M^{lle} Henriette ESPAGNET a fait, dans la salle des séances de la Société, deux conférences avec projections, pour rendre compte des trois dernières excursions archéologiques faites, l'année précédente, sous la direction de M. Marquassuzaa.

PREMIÈRE CONFÉRENCE : « *Le Périgord blanc - Région de Mareuil* ».

Celles : ses souvenirs antiques (cf. château de la Régale à Villetouxe et Tour de Vésone); aspect monumental de l'église; manoir Renaissance de Lascoux.

Bourg-des-Maisons : église Saint-Barthélémy (XII^e), chevet plat, rareté d'une fenêtre romane ébrasée. Du XVII^e : très beau rétable en bois sculpté. Trois peintures murales de caractère archaïque : saint Christophe émouvant; Sainte Catherine; le Christ fléchissant sous la croix.

Au bord du chemin, petit monument imprévu : « La croix du beau temps », objet d'un culte populaire.

Cercles : clocher défensif puissant; antithèse de chapiteaux angoumois rapportés (façade ouest et porche); d'autres, d'origine, ne sont pas « beaux », mais curieux et l'un d'eux prêtant à une interprétation discutée. Autel : 2^e moitié du XVIII^e (symbole du Pélican).

La Tour-Blanche : étudié par Jean Secret. Origine : XII^e-XIII^e; sa situation stratégique (guerre de Cent ans). *Les personnages* : au XIII^e, Guillaume de La Tour-Blanche; François de Bourdeille... et Brantôme. *Le village*. Le charmant *Castel de Roumaillac* et le pigeonier seigneurial. Le château de Jodelle (XIV^e) et ses « fantômes »... Il est vrai que le Prince Noir y logea, dit-on...

La Chapelle Montabourlet : une croix de Saint-Sacrement, église compositée évoquant la guerre (trous de boulines).

Mareuil : 1) L'église, bien que malmenée par des restaurations successives, reste intéressante. 2. Le château : souvenirs évoqués du troubadour Arnaud de Mareuil; la Révolution; mise en état progressive.

Cherval : église (XII^e), son architecture, ses œufes, l'assemblage des pierres.

Saint-Martial-Viveyrols : église forteresse, analyse de ses éléments défensifs.

Bouteilles-Saint-Sébastien : architecture de l'abside, forteresse.

Saint-Paul-Lizonne : troisième église-forteresse, merveilleuses peintures du « plancher » (voûte) du XVII^e : fraîcheur des couleurs, sûreté et grâce du dessin avec son ciel, ses anges-cariatides et deux scènes : La Trinité et l'Ascension avec cortège d'angelots (Paradol Pinxit - 1689). Les portes des placards de sacristie sont elles-mêmes peintes : saint Pierre, saint Paul. — Retables bois doré et polychromé (XVII^e-XVIII^e). A droite et à gauche du tabernacle, scènes de la vie de saint Paul en petits panneaux carrés, aussi précieux que des plaques d'orfèvrerie et en tout point conformes aux Ecritures.

DEUXIÈME CONFÉRENCE : *Première partie : visite de La Rochelle*.

La première partie est consacrée à la visite de La Rochelle qui permet d'évoquer son passé.

Il suffit de suivre la projection pour apprécier les mérites du site au double point de vue du commerce et de la défense : les anciennes installations portuaires, la Tour de la Lanterne et la Tour de la Chaîne, avec le Quai du même nom, et la Tour Saint-Nicolas.

Les immeubles bourgeois ou seigneuriaux, la place du Marché, les rues avec leurs porches, sont liés à l'ancienne prospérité commerciale de la Cité de même que la splendeur de son Hôtel-de-Ville (XV^e-XVI^e, très restauré au XIX^e).

La visite des musées, grâce à M^{lle} Giteau, conservateur en chef des Archives départementales, s'est révélée très profitable tant par les monuments eux-mêmes que par les richesses qu'ils possèdent : Muséums d'histoire naturelle Lafaye et Fleuriat, Hôtel de Tremblay et Musée régional d'Orbigny-Bernon.

La deuxième partie conduisit l'assistance en Entre-Deux-Mers où M. Coudroy de Lille, très introduit chez les châtelains, avait pu ménager aux visiteurs un accueil agréable; par ailleurs, MM. les curés de Saint-Ferme et de Blasimon ont participé à la visite de leurs églises respectives. Ruch (maison d'Ausone), Mauriac sont étudiés en premier. Le château de Boyrac-Ségur, dominant le vallon de la Durèze, conserve une tour du XIV^e, des éléments charmants du XV^e, mais surtout une situation remarquable. On en peut dire autant du château du Puch-de-Gensac. Ces deux châteaux s'élèvent sur le territoire de la commune de Pellegrue. Le château de Lugagnac est en pleine restauration (XV^e, modifié au XVI^e).

Pour terminer, ce sont les abbayes de Saint-Ferme (remarquables chapiteaux) et de Blasimon dont la façade ouest, apparentée au roman poitevin, offre un portail qui, malgré ses mutilations, est peut-être avec celui de Castelvieu le plus beau de la Gironde.

Ces deux soirées ont remporté un très vif succès.

SEANCE INAUGURALE PUBLIQUE DU 9 OCTOBRE 1971

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

AU PROGRAMME : *La numismatique : ses tendances*, par M. YVON, conservateur de la Bibliothèque Municipale.

A l'ouverture de la séance, le président présente le conférencier, récemment appelé à la succession de M. Desgraves, nommé à Paris. M. Yvon est un érudit et un numismate connu que nous sommes fiers d'accueillir.

M. Yvon remercie la Société d'avoir fait appel à lui, il « salue » le groupe Bertrand-Andrieu dans lequel il compte des amis, puis entre dans le vif du sujet.

Le titre donné à sa conférence peut surprendre, voire même choquer, dit-il. Il est certain que les méthodes ont changé. Une revue spécialisée en 1971 offre, au commencement, plusieurs pages de chiffres alignés, répartis en plusieurs colonnes, disposition que l'on n'aurait jamais vue il y a dix ans. Un fait demeure : la pièce reste en elle-même une source unique de renseignements, il faut donc en extraire tout ce qu'elle peut révéler, c'est là qu'interviennent les méthodes de recherches modernes.

L'importance de la *description* est toujours grande, mais, si bonne soit-elle, ses renseignements ne nous paraissent plus suffisants.

La nature du métal est un point important dont l'étude bénéficie de nouvelles méthodes apparues ces dix dernières années, si bien que « The Royal numismatic Society » leur a consacré un « symposium » en décembre dernier.

Il s'agit, quand on étudie le métal d'une pièce, d'un alliage généralement binaire mais qui peut renfermer des traces d'un autre métal que l'analyse chimique ne décèle pas; autre inconvénient : elle détruit la pièce en tout ou partiellement.

Actuellement, on peut employer une méthode toute nouvelle qui n'a pas ce double désavantage; la méthode nucléaire. Si l'on pratique l'analyse, il faut tenir compte que les monnaies ne sont plus ce qu'elles étaient au moment de l'émission : la surface est plus riche que la masse.

Malgré ces réserves, les analyses non destructives ont donné des résultats précis aidant la science historique, par exemple, l'analyse des monnaies grecques du VI^e siècle et d'autres, entre le II^e et le I^{er} siècle avant notre ère. On a observé qu'il n'y a pas d'altération de la monnaie avant le IV^e siècle. La grande diversité de la composition dans une première période montre que le métal provenait de petits chantiers.

L'analyse est un moyen de juger de l'authenticité des pièces : un faux moderne est toujours d'un métal plus pur que les pièces authentiques. Au Moyen Age, les pièces sont le plus souvent des refontes et ne proviennent pas de mines, comme dans l'Antiquité. Un problème délicat est celui du *poids* qui dépend du nombre de monnaies faites dans un poids total déterminé. L'uniformité du poids dans les pièces anciennes est impensable. Un autre problème est celui des *coins*, droit et revers. L'usure plus ou moins grande des coins permet de déterminer la suite chronologique d'une émission. On sait que les méthodes de frappe usaient deux fois plus vite le coin de revers que le coin de droit, mais on ne peut en tirer des conséquences mathématiques pour en déduire la production d'un atelier. L'étude des coins d'après leur position a montré qu'à

l'époque hellénistique, par exemple, chaque atelier avait sa technique particulière (thèse de Georges Rieder).

Les *trouvailles* isolées sont généralement de métal vil. Les monnaies de trésor fournissent souvent des renseignements de grande valeur.

Dans le domaine archéologique, les pièces datent un site, leur degré d'usure étant considéré. Exemples : les trouvailles récentes des allées de Tourny, les monnaies de bronze trouvées en Garonne en 1965 et étudiées par le professeur Etienne. Un ensemble de trésors peut donner des renseignements sur les grands mouvements de circulation (par exemple : les échanges économiques, les Croisades).

Le numismate est de plus en plus un technicien de la monnaie, à condition de se servir des autres techniques.

M. Yvon conclut par le rappel des fouilles d'Ephèse qui firent connaître le trésor l'Artémision, composé des premières monnaies du monde (VI^e siècle avant notre ère); ainsi, archéologie, numismatique et histoire sont étroitement liées.

SEANCE DU 14 NOVEMBRE 1971

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

MM. AVISSEAU et CROCHET : « tessons de céramique recueillis rue du Loup, Hôtel des Sociétés savantes ».

Au mois d'août dernier, des travaux entrepris par l'E.D.F. pour l'installation d'un transformateur, dans la cour de l'Hôtel des Sociétés savantes, ont obligé le creusement du sol jusqu'à 4 m de profondeur. M. Avisseau, conservateur des Archives, a été informé de la découverte de nombreux tessons de poterie parmi lesquels des fragments de céramiques gallo-romaines que M. Crochet a répertoriées, ainsi que des débris beaucoup plus récents.

M. Avisseau cède la parole à M. Crochet. Les fragments, soigneusement classés, sont présentés à l'assistance.

Période gallo-romaine : un débris de mortier; un culot de petite amphore; deux cols de récipients à liquide, à anse; un col à bec trilobé; un peson de tisserand; un godet à peinture ou à fard; un fragment de téglure. Le plus intéressant est la mise au jour de cinq débris de sigillée. Quatre d'entre eux appartiennent à un petit bol à pied annulaire, type Dragendorff numéro 35 (décor de feuilles d'eau à la barbotine sur le bord). Diamètre restitué : 11 cm; hauteur, 58 mm environ. Ce type de vase, souvent sans signature est estampillé; M. Nony en a fait une étude minutieuse d'où il ressort qu'il s'agit d'une poterie fabriquée en Gaule du Sud, dans le courant du I^{er} siècle après J.C., probablement 2^e moitié. L'examen de la pâte fait pencher pour *Montans* (contraste de la blancheur de la coupe avec le rouge pompéien du vernis).

L'estampille est dans un cartouche rectangulaire, aux extrémités légèrement arrondies (L = 9 mm; l = 3 mm). La lecture, d'apparence

facile, pose un problème que M. Nony s'est efforcé de résoudre : L. A au début, la fin, moins nette permet, d'envisager six solutions que M. Nony réduit à deux en se référant à l'*index d'Oswald* :

L. AVITUS, rhénan et peu probable (tardif) et :

L. ATILUS de Montans (production abondante, aux nombreux poinçons).

D'autres possibilités de lecture (après consultation de Jullian et des travaux de M. Etienne) ramènent à Montans.

Avec la prudence de rigueur, M. Nony propose donc : L. ATILUS de Montans. Les estampilles de Montans trouvées à Bordeaux sont d'ailleurs nombreuses. (Voir « Bordeaux antique » de R. Etienne.)

Il a aussi été trouvé 4 monnaies de bronze : une seule a été retenue. Les autres dont les faces étaient usées ont été laissées aux ouvriers qui se sont fort intéressés à l'ensemble des trouvailles.

Période mérovingienne : partie inférieure d'une urne en pâte grise, à parois rugueuses. Parmi les trouvailles d'époque moderne l'une d'elles est liée à l'histoire de l'Hôtel Paty de Rayet où fut installé, en 1837, la direction des octrois de Bordeaux. Il s'agit d'un pochoir en cuivre rouge servant à estamper les emballages de marchandises frappées du droit de douane, à leur entrée dans la ville.

M. CROCHET : classement de débris de céramique divers découverts à l'occasion de la pose d'une canalisation sur le côté est de la place Mériadek (dépôt de déblais entassé sur la place) : 13 tessons de poterie sigillée et débris variés les accompagnant; un fragment de poterie médiévale à mascaron. M. Crochet fait un commentaire minutieux, fort intéressant de ces trouvailles.

M. COUDROY DE LILLE : *Les tapisseries (XVI^e siècle) du château de Cadillac* (projections) (voir p. 163).

SEANCE DU 12 DECEMBRE 1971

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

D^r Charles LASSERRE : *une coupe de la manufacture de Vieillard : Amours jouant à la bascule*

Coupe oblongue : 32,5 cm × 20,5 cm; profondeur : 1 cm au centre et 1,5 cm aux extrémités; bord doré souligné d'un trait noir. Elle est en faïence fine portant au revers, sur fond gris ardoisé, la marque J. VIEILLARD & C^{ie}. Son intérêt réside dans la grâce du décor et sa signature. C'est une scène dans le goût du XVIII^e siècle, signée S^t L, initiales qui sont celles de Georges Saint Lanne, artiste bordelais (1848-1912), élève d'Oscar Gué et de Maggesi à Bordeaux et d'Yvon à l'Ecole des beaux-arts de Paris. Cet artiste était revenu définitivement à Bordeaux en 1878.

Description de la scène figurée : dans un paysage rocaillieux, au bord d'un ruisseau, sous un ciel bleuté et nuageux, cinq amours, deux à droite et trois à gauche d'une grosse branche, jouent à la bascule.

La scène est peinte sous couverte, en camaïeu gris-ardoisé; elle est très gracieuse.

M. BÉRAUD-SUDREAU : *Fragments d'amphore d'époque gallo-romaine*.

Il y a 5 fragments dont deux culots et deux anses. Il s'agit d'une trouvaille récente faite dans des grottes au cours de l'exploitation du sous-sol, à Lastours (Aude).

M. COULON : *Carte de la Généralité d'Aquitaine* (1788), dans son emboîtement d'origine, établie sous la direction de Belleyne, ingénieur géographe du Roi. Le cartouche de cette carte est une très belle composition allégorique destinée par C.N. Varin. Dédicace à M. de Neuville, Intendant de la Province.

La carte présentée est la réduction de la *Guyenne de Belleyne*, œuvre très importante du XVIII^e siècle. Levées de plan sur le terrain 1789, tirage jusqu'en 1840, M. Coulon possède un album complet de ces documents réunis par la famille Belleyne en 1843.

Communication :

M. le professeur J. MARCADÉ : *un chef-d'œuvre de la toreutique grecque : le cratère de Derveni* (projections) (voir p. 127).

SEANCE DU 9 JANVIER 1972

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

M. le D^r Ch. LASSERRE : *étui à saigner en palissandre avec série complète de lancettes*.

Cet instrument, indispensable au chirurgien, est un exemple entre tous de ce que le but utilitaire de l'objet n'était pas incompatible avec l'élégance de l'art de sa conception, depuis Ambroise Paré, jusques et y compris la première moitié de notre siècle. L'étui présenté est précisément de la fin de cette dernière période.

Description : C'est un cylindre, long. 80 mm; diamètre 30 mm; emboîtement à 46 mm de la base. La partie supérieure, mobile, est cerclée de métal. Il est fait en bois de palissandre, légèrement odorant, violet, avec des nuances verticales jaunes et noires; au sommet, pastille d'ivoire de 5 mm de diamètre.

Il contient un jeu de cinq lancettes, comportant une lame de forme classique, en grain d'orge, mobile sur la « chasse », sorte de manche auquel elle est fixée et dont les deux plaques de 60 mm de longueur, mobiles l'une sur l'autre, sont en corne blonde et se ferment sur elle. Marque en creux à la base de la lame : SAMSON à Paris sur deux lignes.

Cette présentation, assortie de réflexions philosophiques d'une certaine mélancolie, présente un intérêt complexe, de qualité rare. Elle est

suivie d'une lecture du « Dictionnaire du commerce et des marchandises », t. I, p. 745-746, article : « lancettes », dû à l'obligeance de M. Coulon (ouvrage de 1837).

M. COULON : En préface à l'exposition : *Techniques de la céramique* dont le vernissage aura lieu le jeudi 13 janvier 1972, à 18 heures dans les galeries du C.R.D.P., 75, cours d'Alsace-et-Lorraine, M. Coulon présente la *lithographie* qui est à l'origine du plat de *Pierre Lacour* que l'on pourra voir à cette exposition. Ce plat a figuré à l'Exposition Universelle de 1839. C'est une application de la lithographie à la poterie sous émail (procédé dû au lithographe bordelais Légié).

Le dessin qui sera imprimé sur la céramique est inversé, afin que chaque élément retrouve sa place normale dans l'œuvre achevée.

Il s'agit de la partie centrale du plat dont l'auteur a lui-même défini les intentions : Le « Temps », dans sa marche, déroule les « annales » de l'Histoire de France. Sous ses pas, s'éteignent les flambeaux des dissentiments politiques. « L'Histoire » enregistre les faits dès leur apparition (en l'occurrence, ils appartiennent au règne de Louis-Philippe). « La Vérité » projette la lumière de son flambeau sur les faits contemporains. A mesure que la circonvolution des siècles s'enfonce dans le passé, les faits s'obscurcissent et « la Fable » les voile et même les efface. (Lacour, chef des travaux artistiques à la manufacture de Bacalan 1839-1840).

Une deuxième lithographie fait partie de la présentation de M. Coulon. Elle montre comment les tirages étaient obtenus. Elle représente la presse lithographique et l'artisan imprimeur au travail. Sur une feuille imprimée, on lit : « Album bordelais ou Caprices » Signature en bas, à gauche : « de Galard ». Sur le cadre de la presse : « Lith. de Gaulon ».

M^{me} BEYNIS : Deux assiettes à sujets d'actualité au moment de leur fabrication (l'une d'elles représente un épisode de la prise de Madagascar). Elles portent comme marque : une ruche d'abeilles en écusson et le nom : « J.-F. Bertrand » (Bertrand fut à Bordeaux le successeur de Vieillard).

M. BÉRAUD-SUDREAU : Pièces curieuses recueillies à Martillac (Gironde) et en Périgord, au cours de fouilles, mêlées à de nombreuses pièces d'Acheuléen.

M^{lle} Henriette ESPAGNET : Compte rendu d'excursion avec projection : *En Gabardan-Eauzan* (le 18 avril 71).

Cette excursion reprenait en quelque sorte le maillon de la chaîne rompue il y a 5 ans à Roquefort (Landes), dernière étape de la sortie en Chalosse.

LISTE DES DIAPOSITIVES

Roquefort, le site, l'église forteresse (XIII^e).
En Gabardan :

Saint-Justin : le groupe écoutant le préambule de M. Marquassuzaa; la mairie (tour); l'église (XIV^e), le clocher; le logis de l'abbé Tauzin, poète gascon; maisons landaises à pans de bois; fragments de remparts et tours.

La Bastide-d'Armagnac : l'église (extérieur), le maître-autel (ensemble), le tabernacle (anges adorateurs XVIII^e), statue de saint Mathieu

(XVII^e); Vierge à l'Enfant (XVIII^e); Pietà polychromée (XVI^e), style rustique d'une émouvante maladresse; la voûte au-dessus de la tribune, plan barlong, clés sculptés et liernes, style gothique remarquable; une vue d'une allée de cimetière à travers l'entrée ogivale (très beau); cyprès (dans les symboles du Moyen Age, roman, le cyprès, par son élancement vers le ciel et son feuillage persistant, est symbole de vie éternelle; porte annexe (XVI^e); la rue principale.

Geou (La Bastide-d'Armagnac) : Notre-Dame-des-cyclistes (extérieur); la Vierge noire; autel; évocation des fouilles anciennes et actuelles de Geou (1960 - 70 - 71).

La Grange d'Armagnac : le clocher; porche (refait). Sur les retombées anciennes du porche du XV^e, M. Marquassuzaa a observé des marques de tâcherons très particulières sur lesquelles il donne son avis, à la demande de M^{lle} Espagnet. Un chapiteau historié : une piscine que M. Marquassuzaa date du XVI^e; le chevet de l'église, plat, avec, au centre, architecture débordante parallépipédique, percée d'une fenêtre plein cintre entourée d'une bande à 3 rangs de billettes; le village rural; ensemble de l'église et paysage : atmosphère pastorale.

Barbotan : la porte de l'église Saint-Pierre (Le porche est de 1546); façade XVI^e; détails de sculpture; la porte de ville.
En Eauzan :

Eauze : trois maisons du XV^e à pans de bois; façade de l'église Saint-Luperc (1500), gothique méridional; deuxième entrée, grille et porche; la voûte du porche, au centre, en clef de voûte, couronne d'épines avec les initiales de l'inscription mise par ordre de Pilate sur la Croix; quatre autres clefs avec blasons, plan barlong, liernes; le clocher; à l'intérieur, trois niches (gothique flamboyant) et leur statues; Sainte Anne et la Vierge enfant; deux vierges couronnées.

Nogaro : vue générale de l'extérieur; le portail roman de la façade nord; le tympan (Christ en majesté, tétramorphe conforme à la vision d'Ezéchiel), cf. tympan royal de Chartres : le lion ailé, tournant la tête vers le Christ, en diagonale avec l'oiseau des hauteurs, l'aigle; une sculpture mutilée d'une des consoles soutenant le tympan, dans l'épaisseur du mur : sur deux métopes, un personnage et une sirène empruntée aux légendes antiques; chapiteau de la nef : lions à tête humaine soudés par l'épaule; chapiteau peint, remarquablement expressif et de qualité narrative *exceptionnelle dans sa naïveté* : Zachée monté dans un sycomore à Jéricho pour mieux voir Jésus allant à Jérusalem au milieu de ses disciples et d'une foule (Ev. selon Saint Luc, 19); très beau tombeau d'autel XVIII^e; extérieur : abside; arcades du cloître roman, restes infimes et retouchés.

Panjas : le clocher; peintures murales du chœur refaites au XIX^e sans discrétion, mais témoignage de la raison d'être du décor au XI^e siècle, époque à laquelle elles furent conçues.

Espagnet (Gers) : extérieur de Saint-Pierre, édifice d'art populaire; la partie supérieure du portail, refaite au-dessous de l'arcade romane à l'époque gothique et désaxée; le sarcophage en marbre blanc (IV^e ou V^e siècle), sous le porche, Adam et Eve; le couvercle en bâtière et les côtés : M. Marquassuzaa explique comment, d'après les études de Le Blant rapportées et complétées par Emile Mâle, ce sarcophage, sorti des ateliers arlésiens, constitue, par ses sculptures, de même que celui du Mas d'Aire

(Sainte-Quitterie), un exemple de « *Commendation Animae* », prière de valeur escatologique, valable jusqu'à la consommation des siècles, dont l'origine, en passant par la Grèce et Saint-Cyprien d'Antioche, remonte à l'usage juif des prières psalmodiées dans les synagogues, les jours de jeûne. Ici, traduction proposée par notre secrétaire général : « Sois favorable à cette âme, comme tu l'as été pour le premier couple, dans la rédemption du péché originel. » Intérieur de l'église.

Après la projection de ces 75 diapositives, M^{lle} Espagnet dégage l'intérêt des excursions de la Société Archéologique dont celle dont on vient de suivre le déroulement probant n'est que le prototype le plus modeste; elle en félicite et remercie le secrétaire général auquel en revient le mérite. (Les diapositives des fresques de Panjas et du sarcophage d'Espagnet étaient dues à notre collègue, M. Migeon.)

M. FRIQUET : *Un voyage de Bordeaux à Pau avec Catherine de Gramont.*

(Texte fourni par l'auteur et lu par M. Marquassuzaa.) Il s'agit d'un certain nombre de *critiques* portant sur des passages du livre « Sainte Jeanne de Lestonac », par Paula Hoest (éd. Spes, Paris, 1949), notamment celles qui concernent l'itinéraire suivi par le carrosse portant de Bordeaux à Sévignac Jeanne de Lestonac, supérieure de l'Ordre des Filles de Marie qu'elle avait fondé rue du Hâ, et M^{me} de Lauzun, accompagnées de deux jeunes filles, Jeanne et Françoise de Landiras-Montferrand, ainsi que le Père Sicard, jésuite.

1° M. Friquet a d'abord rectifié une erreur : il s'agit bien de Sévignac et non de Savignac, comme il est dit dans l'ouvrage soigneusement épluché. La pierre tombale de Catherine de Gramont, comtesse de Lauzun, est encore dans l'église de Sévignac. Références : recherches de M. Lacoste et passage d'un ouvrage de Raymond Ritter : « *Corisande d'Andoins* » (1959, éd. Albin Michel, p. 351).

2° Le passage du carrosse par Orthez lui paraît invraisemblable, il ne peut l'admettre : ce détour ne lui paraît pas justifié. Il s'agit pour lui d'un problème pour la solution duquel il fait appel à l'érudition d'un de ses collègues. L'état possible des chemins carrossables Bordeaux-Béarn serait à envisager.

Par ailleurs, M. Friquet aurait aimé savoir où se situait dans la rue du Loup l'Hôtel de Lauzun où il est dit que descendait Catherine de Gramont. C'est encore un point à élucider.

SEANCE DU 13 FEVRIER 1972

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président.

Présentations :

M. CROCHET :

1° *Un vase en sigillée*. Origine : sondage au château de Vayres. Vase restauré avec 3 débris : a) le fond et une partie de la panse; b) le déversoir; c) une anse (type 37 Dragendorff ou 3 Déchelette). Pâte fine et sonore (C.U.C. numéro 189). Couleur : ocre rouge (C.U.C. numéro 341). Petit pied

annulaire, rebord uni; H = 0,045 m - 2 anses creuses opposées. Dimensions : D : 0,235 m; H : 0,125 m. Pied : D : 0,090 m.

Aucune marque de potier. Un vase de ce type et de dimensions semblables à 1 mm près a été récemment signalé à Niort (Bulletin historique et archéologique des Deux-Sèvres, 1^{er} trimestre 1971, communiqué par M. C. Gendron).

Panse hémisphérique unie portant gravé le nom du propriétaire : ABIES ou ABILIS.

(Il pourrait être de la 2^e moitié du 1^{er} siècle.)

2° *Récipient à liquide* dit *lagène*, extrait d'une fosse à détritiques dans le bois situé au N.E. du château de Vayres (reconstitué avec 19 tessons).

Forme biconique; panse cylindrique décorée de 2 légères cannelures; double bourrelet soulignant la soudure de la panse à l'épaule. Pâte fine et sonore, blanche à la cassure; parois ocre léger (C.U.C. numéro 200); col cylindrique; lèvre débordante; anse rubannée à 0,02 m du bord (il a pu y avoir 2 anses).

Dimensions : H : 0,265 m; Diam. : 0,210 m; E : 0,003 m à 0,004 m.

Pied annulaire : Diam. : 0,009 m; H : 0,005 m.

Type de Lagène assez rare, associé dans ce dépotoir à des poteries diverses des 1^{er} et 2^e siècles. M. Crochet n'a trouvé signalé, dans les revues consultées, aucune pièce de ce genre parmi les trouvailles gallo-romaines...

M. BÉRAUD-SUDREAU : *deux dessins* de trouvailles :

1° A Saint-Symphorien : un disque casse-tête néolithique.

2° A Martillac (château Ferrand) : une hache-marteau.

M. COULON : *Pièces d'ethnologie comparative : les récades royales du Dahomey.*

Renonçant pour le moment, faute de temps, à un programme plus vaste concernant les problèmes archéologiques divers posés par les bâtons de commandement à travers les temps et les civilisations, M. Coulon présente 14 récades des Rois du Dahomey. (Le musée d'Abomey en a 49.)

La « récade », terme d'origine portugaise, incarne le roi. Le messager porteur de la récade parlait au nom du roi; on lui devait, ainsi qu'à l'objet qui l'authentifiait, les mêmes honneurs qu'au souverain lui-même. Celles que M. Coulon a présentées offrent, comme il l'a fait observer, un intérêt certain sur les plans ethnologique et artistique.

Le premier roi de la dynastie fut Tacoudonou. Après avoir fait prisonnier le roi Da, il le fit mettre à mort et construisit son palais sur la tombe du vaincu. Ce palais fut appelé dans le pays « Da-homé », c'est-à-dire « le ventre de Da ». Le dernier roi de cette dynastie remontant au XVII^e siècle fut Béhanzin, vaincu et fait prisonnier en 1894 par le général Dodds. Son fils, Ouanioulof, désigné par lui comme son héritier légitime, fit ses études secondaires et supérieures à Bordeaux où il se maria. Il mourut en 1928 en revenant du Dahomey où il avait assisté à la réinhumation de son père.

Chaque roi utilisait en certaines occasions les récades de ses prédécesseurs. Ainsi, dans les cérémonies « gaumévo », en l'honneur de l'un d'eux. Elles renseignent sur quelques aspects de la mentalité négro-africaine, nous donnent accès, par leurs symboles, aux croyances du Dahomey, évoquent ce que fut la vie de la cour d'Abomey avant la colonisation française. Les récades se présentent comme de petites crosses sculptées

aux emblèmes royaux. Les bois utilisés étaient durs, imputrescibles; leur abattage s'accompagnait de grandes précautions rituelles.

Les deux premières récades présentées figurent des martins-pêcheurs en bois de kaké choisi pour sa couleur rouge sombre comme le sang. L'iroko et le coïcédrat étaient plus rarement employés. Ces pièces d'une remarquable beauté étaient faites par la caste des forgerons mariés à des potières, tenus à l'écart de la population parce qu'ils opéraient par le feu d'étonnantes mutations. Le forgeron était aussi magicien, sculpteur de masques, circonciseur et médecin.

Les deux récades suivantes figurent des poissons. Le Roi Guézo qui régna de 1818 à 1858 était emblématiquement représenté par un poisson.

Deux autres représentent des reptiles. Le serpent est une divinité appelée *Do oyido voédo*, il est allié aux génies telluriques; il est source de vie; il a son temple et ses prêtresses; il est associé aux cultes de fécondité. Il se manifeste aussi au Dahomey par l'arc-en-ciel.

Autre récade de signification mystérieuse: le sommet est un crocodile tenant dans sa gueule un poisson. Elle est sculptée et couverte de métal martelé. Certaines récades avaient des destinations particulières: ainsi celle du bourreau et celle de l'amazone en chef.

M. Coulon fait une comparaison fort intéressante entre une récade et l'*herminette de Nouvelle-Calédonie* à la lourde pointe de jade poli. Ressemblance de forme indéniable entre ces deux objets dont « l'un vient de la civilisation de la pierre polie d'Océanie et l'autre de l'âge du fer africain ».

Deuxième comparaison avec une petite hache polie européenne et une récade-hachette (la première de provenance inconnue). La deuxième pourrait avoir appartenu au « Migon » (Premier ministre et bourreau). La récade était alors l'instrument du supplice des « victimes sacrifiées aux ancêtres royaux ». La lame est ornée de la corne d'un animal qui pourrait être le symbole du Taureau céleste, pourvoyeur de pluies vivifiantes. A la suite, est une croix qui correspondrait aux tentatives de christianisation faites sur la Côte des Esclaves au XVIII^e siècle.

Deux autres récades: tête de chien qui tient dans sa gueule « l'œuf du monde ». Autour du cou, le serpent formant un cercle complet symbolise la continuité, l'Infini.

En Afrique, poissons, serpents, oiseaux participaient à la montre du Cosmos. La *panthère* était l'animal totem de la famille royale d'Abomey: c'est le sujet de la dernière récade présentée.

En conclusion, M. Coulon fait très justement observer que ces récades sont « une manifestation de l'esprit, de la poésie et de l'imagination du peuple dahoméen ».

Communications :

M. MARQUASSUZAA : A propos des heurtoirs bordelais.

Bordeaux dont les habitants commencent, à peine, à considérer avec quelque intérêt les qualités architecturales de ses constructions du XVIII^e siècle, peut s'enorgueillir de posséder un ensemble de monuments et d'immeubles de cette époque qui fut pour cette ville une période d'indiscutable prospérité.

Parmi les éléments majeurs du décor des immeubles figurent en excellente place, les productions des ferronniers, maîtres en cet art qui

brilla alors, à Bordeaux particulièrement, d'un incontestable éclat. Le technicien comme l'amateur d'art peuvent encore admirer leurs œuvres: balcons, impostes, grilles intérieures, cages d'escalier, autrefois peints et souvent relevés de dorures, enfin, et, encore, extérieurement, le heurtoir qui, sur une façade néo-classique, même des plus modestes, accueille le visiteur et retient très souvent son admiration, surtout lorsque son entretien constant met en évidence la riche et solennelle transcendance de l'éclat du métal qui l'apparente presque à une pièce d'orfèvrerie.

Certains détails reconnus sur des exemplaires de luxe accompagnés de somptueuses plaques d'appliques ne sont point faits pour contredire une telle assertion: lettres ou monogrammes en bas-relief ou ajourés, plaques repercées à jours, élevures en feuille d'acanthé, isolées ou engainant des branches courbes etc., viennent encore s'ajouter à la richesse et à la variété de leur décor.

Sans aucune prétention de classement, on peut considérer deux types de heurtoirs:

1^o Le heurtoir droit, appendu à un anneau fixe, à boule terminale ou bien à section quadrangulaire, à mouluration transversale rythmant la monotonie d'une forme simple, assez banale et peu propre à une prise en mains facile et pratique.

2^o Et à défaut de la connaissance d'une exacte terminologie, le heurtoir, « en lyre » en raison de sa forme générale se rapprochant de cet instrument de musique) chez lequel la masse heurtante est insérée entre deux branches latérales, élégamment réunies, en volutes, à la charnière et qui, chez certains exemplaires de portails, voient leur massivité quelque peu excessive rachetée par une mouluration d'évidement relatif.

Enfin et, dans cette même classe, un type moins riche, à branches dessinant un ovale aux extrémités arrondies.

Chez le deuxième type considéré, le plus répandu à Bordeaux, c'est-à-dire le heurtoir lyrique, certains détails méritent d'être signalés:

Par exemple la charnière qui est surmontée d'une plaque-arrêt, sorte d'écusson proéminent, plus ou moins développé en forme de coquille de cœur, de feuille d'acanthé, plein ou ajouré, ou de « chapeau de gendarme » à bouton terminal et décoré de gravures ou de reliefs ou encore, nimbé d'une crête de dentelle.

Au-dessous de la charnière, une sorte de palmette qui n'est pas toujours constante, revêt les mêmes formes et plus rarement, celle d'une digitation à nodules,

Cette plaque scutiforme que nous avons vu surmonter la charnière est remplacée parfois par une sorte de boîte close la coiffant peu ou prou; elle se présente aussi en étages moulurés de doucines, scoties ou listels ou en coussinets superposés de largeur décroissante.

Tous ces détails comme le soin apporté à ces œuvres font de ces pièces de petits chefs-d'œuvre d'élégance, d'équilibre et de bon goût.

Et que dire de l'élégant apport décoratif des plaques d'applique en tôle de fer dont les découpures savantes font apparaître sur le battant de l'huissierie un décor de dentelles toujours précieux et parfois somptueux, composant avec le heurtoir un magistral ensemble.

A n'en point douter, certains des heurtoirs bordelais peuvent être considérés comme des pièces de maîtrise. De toutes manières et quelle que soit la richesse ou l'indigence de son décor, le heurtoir présente toujours une norme morphologique adéquate à une utilisation rationnelle; ce qui dénote chez son auteur une éminence de technique heureusement

alliée à un sens profond d'une harmonie essentielle entre l'usage et la beauté.

M^{lle} Espagnet et M. Migeon ont bien voulu distraire à notre intention de leur riche collection de diapositives de belles reproductions de heurtoirs bordelais; ce dont nous les remercions grandement.

Mes chers collègues,

Si nous nous sommes permis d'ouvrir cette parenthèse sur ce chapitre de l'art du XVIII^e siècle à Bordeaux, c'est que par leur nature, ces pièces significatives de l'art de la ferronnerie sont l'objet de convoitises de la part des collectionneurs et des marchands ou des mythomanes de la vieillesse, et leur disparition, parfois hélas résultat d'un appât du gain chez leur propriétaire, est une page supplémentaire à ajouter au martyrologe de nos constructions de ce siècle, déjà si riche en pertes irréparables sur le chapitre des boiseries disparues de nos hôtels bordelais et émigrées en Amérique.

Il y a quelque temps, M^{lle} Espagnet nous signalait l'enlèvement de deux heurtoirs; l'un qui aurait été volé, rue du Mirail, l'autre, plus récent, sur une belle maison, à l'angle des rues Saint-François et rue de l'Observance n° 18.

Pour l'instant, nous nous permettrons d'apporter quelques éléments sur la question de leur disparition en présentant ici, une statistique numérique et, si possible, qualitative de pièces de ce genre, disparues à notre connaissance.

47, rue du Cancéra (P.H.);* 6, rue des Herbes (P.H.); 77, rue du Loup (H.); 78, même rue (P.H.); 128, cours V.-Hugo (H.); 137, rue Ste-Catherine (P.H.); 7, rue Leyteire (P.H.); même rue numéro 13 (la belle plaque à fleur de lys demeurant seule); 18, rue de l'Observance (P.H.); 49, rue des Menuts (H.); 28, rue du Mirail (H.); 23, rue des Caperans (H.); mais il semble bien que c'est dans le centre qu'a sévi particulièrement cette pénible hémorragie : 2, rue P.-Painlevé (H.); 14, rue des Piliers-de-Tutelle (P.H.); 9, 13-15, rue Castillon (P.H.); 7, cours de Verdun (H.); 2, rue Lhote (2 heurtoirs sur la même porte); enlèvement en série : rue de Grassi n° 16 (récemment disparu, très typique de l'extrême fin du XVIII^e); n° 19 (H. depuis longtemps disparu et remplacé par un gougeon de fer); n° 28 (porte P. et H., la façade ayant été reculée); n° 34 (H.), aurait été volé¹.

Nous exprimerons plus particulièrement nos regrets de ne plus pouvoir admirer la pièce superbe de l'Hôtel Journu, cours Clemenceau, non plus que celle de l'Hôtel de Pichon-Longueville, rue Poquelin-Molière, d'une majesté rare ornée d'initiales et d'une date en relief. Du moins, nous demeure-t-il encore le plaisir de voir en leur place primitive certaines de ces pièces de qualité, Hôtel de la Douane, Hôtel de la Marine, 7, rue Poquelin-Molière, Hôtel Saige, Hôtel de Ville, et encore de constater l'heureuse présence de nouvelles pièces au 39, rue Cheverus, 17, cours de Verdun, comme le transfère au portail de la Préfecture d'un beau heurtoir jadis rue de Ruat, transfère probablement dû au bon goût de M. le Préfet.

Néanmoins, la sombre liste précitée des pièces perdues demeure, et volées, vendues ou peut-être, plus simplement, retirées en lieu sûr par leur propriétaire, leur disparition, qui prive nos beaux hôtels ou maisons particulières du XVIII^e siècle de cette incontestable parure, ne peut qu'at-

* P = plaque; H = heurtoir.

1. Autres disparitions : 1, rue Guérin et 9, rue de Cheverus.

trister amateurs d'art comme archéologues surtout lorsqu'ils ont eu la faveur de les connaître et de les admirer.

Cette communication a été suivie avec un très vif intérêt.

M^{me} Jacqueline DU PASQUIER : Quatre « Conversation pièces » de Bernard Dagoty, miniaturiste.

On peut dire que M^{me} du Pasquier a permis aux Bordelais de « découvrir » Dagoty. En quatre ans elle a mis sur fiches 200 œuvres de cet « Isabey bordelais ».

Elle évoque la famille de l'artiste fixée à Florence où Pierre-Edouard, le miniaturiste, est né en 1775, où il a fait ses études, et fut lauréat de l'Académie. Désireux de connaître la France, il fait un séjour en notre ville et y reste fixé par son mariage avec Jeanne Ferrand, fille d'un armateur. Sa carrière fut spécialement bordelaise. Il fut le peintre de la grande bourgeoisie. La difficulté fut de retrouver le nom des originaux. On se souvient de la présentation, en juin 1971, faite par MM. Lasserre et Coulon, d'une miniature de Vieillard jeune identifiée grâce à un buste en parian de la collection Doumézy, représentant le même personnage à un âge plus avancé. A 71 ans, Dagoty se retira à Camarsac où il remplit les fonctions de maire.

Mme du Pasquier analyse ensuite la « manière » de Dagoty. La présentation des personnages présente une certaine monotonie due en partie au conservatisme de la clientèle qui tenait à ce genre. Elle ne se contente pas de montrer les œuvres annoncées mais fait d'abord voir une miniature sur ivoire de 1823 : c'est un auto-portrait de l'artiste dont la manière est ici typique; il travaille en pointillé très fin avec des touches plus longues pour le costume. Dans cette œuvre du début, il s'est représenté de face et non en buste comme il le fait généralement.

Le terme « conversation piece » est une expression anglaise désignant de petits tableaux à plusieurs personnages dont chacun est un portrait. Dans le cadre quotidien de leur vie, ils sont groupés comme dans une conversation. Il arrive même qu'il soit représenté, dans la pièce occupée par la famille, le portrait d'un membre absent ou disparu.

Dans la multitude des miniatures, ces quatre « conversation pieces » ont une intéressante valeur bourgeoise « d'époque ». Dates : 1811, 1819, 1840, 1844.

1°) 1811. La famille Johnston : la mère, la fille aînée qui épousera Guestier; la troisième fille, Charlotte; Nathaniel et la petite Georgina, future M^{me} de Luze. M^{me} Guestier était d'une beauté célèbre dont Washington Irving, grand voyageur américain, parle dans ses notes de voyage (1824).

2°) 1819. C'est aussi un portrait de famille, les Dagoty : Clara Ferrand, jeune et charmante (mariée à 16 ans); les deux enfants Julia et Zuléma. L'aînée présente un portrait du père. Dans l'ensemble, une certaine gaucherie. C'est une grande miniature, à fond neutre, sur ivoire (25 cm sur 30).

3°) 1844. Miniature sur vélin : M. et M^{me} Lemarchand; milieu créole; salon Louis-Philippe dont la cheminée est habillée de velours bleu.

4°) Alexandre de Bethman (qui devait être maire de Bordeaux de 1867 à 1870); un portrait de Balguerie, beau-frère du baron Sarget.

Ces « conversation-pieces » sur ivoire, de taille relativement grande, sont des pièces exceptionnelles faisant revivre ces milieux bordelais du haut commerce et de l'administration de la ville qui ont contribué à sa fortune et ont eu un style de vie très particulier.

ASSEMBLEE GENERALE DU 12 MARS 1972

Remise annuelle des diplômes

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

M. Chaban-Delmas, Premier ministre, Maire de Bordeaux, était représenté par M. Léon, conseiller municipal.

M. Jacques Coupry, directeur de la circonscription des Antiquités historiques de Bordeaux, procédera à la remise des diplômes décernés par la Société Archéologique de Bordeaux.

M. R. Marquassuzaa, secrétaire général, après avoir adressé un souvenir ému aux membres de la Société qui ont disparu dans l'année écoulée, fait la lecture du rapport moral.

M. P. Coudroy de Lille, trésorier, procède à la lecture du rapport financier. L'état des finances permet d'envisager l'avenir avec confiance. Sur demande, deux commissaires aux comptes lui sont adjoints : MM. Dallay et Bardet.

Distribution des diplômes : M. Léon remet le diplôme d'honneur de la Ville de Bordeaux à :

M. Jean-Claude Lasserre qui s'est dépensé dans les fouilles récentes de l'église Saint-Seurin et des allées de Tourny à Bordeaux. Il participe actuellement à l'inventaire des richesses archéologiques de notre région (Landes, Gironde et Charente).

M. le P^r J. Coupry, directeur de la circonscription des Antiquités historiques, remet un diplôme d'honneur à :

M^{lle} Marie-Antoinette ESPAGNET;

M. Robert COULON;

M. GALY-ACHÉ, président de la Société archéologique et historique du Moyen-Médoc;

M. Guy DALLAY, propriétaire en Réolais du château de Guillerague qu'il a entrepris de sauver de la ruine totale.

Après la distribution des diplômes et les félicitations du président aux lauréats chaleureusement applaudis par l'assistance, M^{lle} Espagnet rend compte de l'excursion la plus importante de l'année à Valcabrière et Saint-Bertrand-de-Comminges, minutieusement préparée et guidée par M. Marquassuzaa, secrétaire général.

La projection de nombreuses diapositives, dont certaines ont été communiquées par M. Courrègelongue, a permis de mettre en évidence les points les plus saillants de cette excursion d'un jour, exceptionnelle par la distance franchie, le nombre, la variété et l'importance des éléments archéologiques observés : Saint-Bertrand-de-Comminges et Valcabrière. Le site facilite l'évocation du passé antique : la ville double, Lugdunum-Convenarum dont les restes disent l'importance; puis ce furent les destructions barbares du v^e, du vi^e siècle, la ruine totale de la ville haute.... Il fallut attendre le xi^e siècle et l'évêque Bertrand de l'Isle-Jourdain pour qu'une vie nouvelle se manifeste.

La projection commence par la ville basse, Valcabrière, avec l'église Saint-Just et Saint-Pastor et les champs de fouilles. Passant à la ville

haute dont la cathédrale se voit de très loin comme un « signal », nous visitons cet édifice triple : roman d'origine, gothique dans la partie reconstruite par Bertrand de Goth, Renaissance dans les achèvements éblouissants dus à Jean de Mauléon; mobilier en cœur de chêne, maître-autel rutilant... Les diapositives restituent des détails oubliés, l'ensemble de la nef, le tombeau d'Hugues de Châtillon, les vitraux, le mausolée de saint Bertrand; des pièces du « trésor » puis le cloître.

La projection se termine par « le musée des trophées », émouvante vision de l'art antique... et collection remarquable des autels votifs, la plus riche des Pyrénées. L'un d'eux, dédié « aux montagnes divines » par Sabinula, fut inspirateur de « l'Exilée », l'un des cinq sonnets épigraphiques de José-Maria de Hérédia dans « les Trophées ». La lecture du sonnet servit de conclusion à ce compte rendu d'une des excursions les plus mémorables dues à notre cicerone, M. Marquassuzaa.

SEANCE DU 14 AVRIL 1972

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

1) M. le D^r Charles LASSERRE : *une assiette de série à la manufacture J. Vieillard et C^o*, portant signature de l'auteur du dessin.

Les archives municipales de Bordeaux ont acquis, sur l'initiative de M. Védère, alors conservateur, les 4 albums montrant le dessin des fonds d'assiettes et la signature de la majorité d'entre eux : Album I (29 séries); Album II (27 séries); Album III (28 séries); Album IV (29 séries). Au total, 1140 dessins originaux et les noms des dessinateurs. Ce sont surtout : Vernier (1829-1887), de Dreux (1810-1860), Rouger, Lebrasseur, Hadol, Gostrain, *Lequet* (auteur des « Châteaux du Médoc »), Moraine ou de Moraine (Louis, Pierre, René), né à Paris en 1816, élève de *Chalot*.

Il est fort rare de trouver sur les assiettes de série auxquelles étaient destinés ces albums le nom de l'artiste. Le D^r Lasserre en a trouvé deux pour sa part. Celle qu'il présente, trouvée récemment chez un brocanteur, est une assiette à rébus. Elle porte sur le fond un double cercle avec au centre le chiffre 5 et au-dessus du premier trait : R. de Moraine. Une autre, identique, ne porte pas de signature. De Moraine était un peintre, dessinateur et lithographe de talent. Nous avons la preuve que la manufacture Vieillard faisait appel, même pour les séries populaires, à des artistes véritables.

2) M. MARQUASSUZAA : *deux dessins gouachés*.

En corollaire aux présentations de faïence signées par le D^r C. Lasserre, notamment d'un plat : « amour jouant à la bascule » — St L. (séance du 12.12.71), exposé au C.R.D.P. « Technique de la porcelaine » numéro 103, M. Marquassuzaa présente deux très jolis dessins gouachés exécutés au crayon sur papier bistre : castels, tourelles et frondaisons légères. L'un d'eux est nettement signé : St Lanne; l'autre : Lefranc (?)

3) M. le professeur François-Georges PARiset : *une miniature sur ivoire* de petite dimension (environ 5 cm de diamètre). Elle représente une très jeune fille vêtue d'une robe blanche donnant une impression de légèreté et de mode Directoire avec sa haute ceinture bleue. Ses cheveux sont bouclés; elle porte aux oreilles des perles baroques. Son expression est mélancolique. D'une main elle soulève le voile de crêpe qui couvrait le buste d'un enfant. Sur le socle, on lit : « Il fut ».

Il s'agit de Valentin Meyer (1791-1798) et de Mathilde, sa sœur aînée, les enfants de ce consul de Hambourg qui prisait tant notre ville et habitait la fameuse maison des allées de Tourny, renommée pour l'art de son architecte; Meyer avait épousé Marie Andrieu de Saint-André.

La partie gauche de la miniature laisse dans une demi-obscurité une table portant un vase étrange; dans le haut, elle est signée : Lacour.

M. F.-G. Pariset présente ensuite deux grands portraits de Lacour au crayon et un projet de Combes, non adopté par Meyer, projet de construction de château. C'est une question sur laquelle le professeur Pariset se propose de revenir.

Communication :

M. le Pr François-Georges PARiset : *Dessins inédits de Victor Louis, récemment acquis par la Ville de Bordeaux.*

M. le professeur F.-G. Pariset analyse, commente ces dessins et fait des rapprochements avec d'autres dessins conservés aux Archives municipales, certains ayant échappé à l'incendie du XIX^e siècle qui a fait disparaître tant de précieux documents (1862). 4 volumes in-folio des dessins exécutés par Louis en Italie. En effet, un séjour à Rome de 1756 à 1759 avait achevé la formation de Victor Louis. Dès son retour, les dessins de 1761, 1763, 1764 le montrent fortement marqué tout à la fois par la beauté antique et par les nouvelles tendances de l'art : études sur les effets de perspective des colonnades courbes; projets : de la chapelle de l'abbaye du Bon-Secours (quartier Saint-Antoine) d'une porte d'allée; d'une décoration pour « les fêtes de la Paix »; du magnifique trompe-l'œil pour la chapelle sépulcrale de Sainte-Marguerite (Faubourg Saint-Antoine).

En 1765, Louis est à Varsovie : projets de décoration pour le futur château royal (salle du trône, chute d'escalier). La tendance antiquisante et les éléments qui seront ceux du « style Louis XVI » sont discutables dans la plupart des dessins de cette période.

1767 : retour de Pologne : très beaux dessins de temples, de profil, de face, en deux versions; dans la deuxième, les balustres sont remplacés par un pont chinois dont l'engouement commence à se manifester. Il transforme le chœur de la cathédrale de Chartres, à la demande des chanoines qui veulent moderniser. Il construit à Bordeaux, cours de Verdun, l'Hôtel Nairac. Le maréchal duc de Richelieu commande à Victor Louis un pavillon dont le succès est tel que le maréchal demande à l'artiste un projet pour le Théâtre que l'on veut élever à Bordeaux. Dans la coupe d'un petit théâtre, nous retrouvons une disposition des baignoires, des loges d'avant-scène, etc., qui rappelle celle qui fut réalisée à Bordeaux et que nous connaissons.

Un des derniers dessins représente le projet du château du Bouilh près de Saint-André-de-Cubzac. Commandé par M. de la Tour du Pin,

brusquement interrompu par la crainte du propriétaire, devenu ministre, d'être accusé de prévarication, il restera inachevé. La version initiale rappelle la Gloriette de Schœnbrunn.

1795 : projet d'Opéra, œuvre grandiose mais qui n'était pas dans le goût du jour et n'eut pas de succès.

A la faveur des dessins si heureusement acquis par la Ville de Bordeaux, M. le professeur F.-G. Pariset a pu donner à Victor Louis la place qu'il occupe en son temps, non seulement à Bordeaux dont il fit une ville du XVIII^e siècle, mais en France et en Europe.

SEANCE DU 12 MAI 1972

Présidence de M. le Dr LACOSTE-LAGRANGE, président

Communications :

1) M^{lle} G. EMARD : *Taureau tricorné, petit bronze gallo-romain trouvé à Plassac (chantier des fouilles du Touring-Club de France)*, projection.

M^{lle} Emard estime avec raison que la présence dans notre région du petit bronze qui fait l'objet de cette publication est d'un intérêt non négligeable dans l'état actuel du catalogue des objets de ce genre. Elle a bien voulu donner la primeur de cette découverte à la S.A.B., avant publication du rapport de fouilles du T.C. (chantier de Plassac).

Date de la découverte : 23 janvier 1972.

Lieu : terrain communal, au carré K.9. du plan, dans la couche d'incendie retrouvée partout (III^e siècle : hypothèse avancée très vraisemblable, article de M. Deonna Genava T¹⁹ = 1941 et travaux récents de M. Hatt). M^{lle} Emard insiste sur le fait que cette présentation est le résultat d'un travail d'équipe, auquel ont particulièrement participé : Frank Hennion (lycéen de classe terminale), J.-N. Bonneville, étudiant d'histoire à Bordeaux, l'un et l'autre appartenant au chantier depuis plusieurs années; M^{me} Derrion du Musée d'Aquitaine pour le nettoyage de la pièce, le C.R.D.P. pour les photographies.

Description : type de statuette zoomorphe (petits bronzes portatifs); taureau à 3 cornes H = 55 mm; L = 62 mm; Ep = 15 mm. Patine : vert foncé.

Mutilations : patte postérieure G et boucle de la queue qui venait se rabattre sur la cuisse P. gauche (touffe de poils visible).

Attitude de la marche : patte antérieure D. levée.

Le dessin très net révèle la forme et la position des 3 cornes, des oreilles, le mufle épais; l'arête du profil est fine, la courbure dorsale harmonieuse. Sur le poitrail, les plis de la peau sont marqués par 5 coups de burin. Les sabots sans poils sont bien formés.

D'après le catalogue et la typologie dressés par MM. A. Colombet et P. Lebel (Revue de l'Est et du Centre-Est, 1953, t. IV, complétée par « 2 glanures », même revue, 1962-65, et le catalogue des collections archéologiques de Montbéliard et de Besançon), il y avait 34 petits bronzes de ce type connus dont 22 en France, aucun pour l'Aquitaine. Celui de Plassac vient s'ajouter à cette courte liste.

Les auteurs de l'article précité distinguent 4 types. C'est au groupe de l'animal dit : « marchant fièrement » qu'appartient le petit bronze récemment trouvé, tandis que l'exemplaire unique de Saint-Rémy-de-Provence appartient à la série des « taureaux au repos ».

Quel sens donner à ces petits taureaux ?

Problème complexe, recherches nombreuses (Deonna, Françoise Roux dans O.G.A.M., F.; Benoît, de Vries et Hatt, Revue des études anciennes 1965-1970 : celtes et gallo-romaines).

D'après Hatt, il y a eu en Gaule contamination et syncrétisme des cultes antérieurs orientaux, méditerranéens ou celtiques sous l'influence d'une résurrection et du maintien du pouvoir des druides au III^e siècle (exemples nombreux en pays rhénans). M^{lle} Emard estime qu'en ce qui concerne le taureau tricorne de Plassac on pourrait admettre la thèse d'un des auteurs consultés suivant laquelle ces petits objets étaient transportés comme bénéfiques par les marchands et les soldats : il a en effet été trouvé en milieu rural, près de la voie commerciale du fleuve, à deux lieues du castrum de Blavia.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une *trouvaille très intéressante* qui permet de *marquer*, sur la carte des petits bronzes, un point dans notre région qui n'en comportait aucun.

2) M^{me} ROUSSOT-LARROQUE : *Le dépôt du bronze de Saint-Loubès*, d'après un document inédit de la S.A.B. (voir p. 95).

Exposé :

M^{me} DURIOT : *Les monuments de Thèbes vus par les savants de l'expédition d'Egypte en 1799* (projection).

M^{me} Duriot rappelle comment l'expédition d'Egypte fut double : militaire et scientifique. C'est ce deuxième aspect de l'événement historique qu'elle considère.

1°) Il fallait réunir les informations les plus détaillées sur l'Egypte contemporaine : géographie, hydrographie, ethnographie, botanique, possibilités économiques, etc. en vue d'une mise en valeur « afin d'améliorer le sort des naturels »; 2° recueillir des renseignements de tous ordres sur l'Egypte antique.

Tous les appareils scientifiques les plus divers et les plus modernes furent réunis. Seuls quelques initiés connaissaient la destination de l'expédition, parmi lesquels Monge et Fourier, professeurs à l'Ecole polytechnique. Ceux que les soldats de l'Armée d'Orient désignaient par le terme général de « savants » avaient en moyenne de 20 à 30 ans.

Du côté archéologique le succès fut prodigieux. Jusque-là des documents graphiques étaient maigres et inexacts. 13 volumes de planches de dimensions extraordinaires fourniront aux études ultérieures des éléments précieux, à mesure que les destructions dues à des causes diverses se multiplieront (des palais qui formaient l'Institut d'Egypte il ne reste que le plus modeste). « La description de l'Egypte », fruit de la Campagne de Bonaparte, est une mine prodigieuse de renseignements. Le commissaire à la publication était Jomard, jeune ingénieur. L'ouvrage était dit « publié par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon le Grand ». Louis XVIII eut la sagesse d'en poursuivre la publication.

Le secteur évoqué par M^{me} Duriot sera celui de la rive gauche du Nil avec les temples funéraires et les décorations de tombeaux, programme suffisant pour juger du travail accompli par les jeunes « savants »,

comme on les appelait. Deux d'entre eux méritent de retenir notre admiration d'une façon particulière : *Prosper Jollois*, 21 ans, ingénieur des Ponts et Chaussées, sorti de Polytechnique; *Edouard de Villiers du Terrage*, élève de Polytechnique, 17 ans. Mission exclusive : avec une équipe, dresser une carte de la région thébaine. C'est leur carte qui sera choisie pour être gravée dans le grand atlas qui accompagne la « Description de l'Egypte ». La carte achevée, ils ne cessent de parcourir le pays, étudiant les monuments antiques, relevant des cotes, dégagant la base des colonnes, préparant le cadre où s'inséreront les détails de sculpture et de décoration. Lorsque les deux commissions spécialisées arriveront, un mois et demi plus tard, tout le travail préparatoire était fait.

Temps passé : 18 jours en août, une semaine en octobre dans les conditions matérielles les plus pénibles. Résultat : 2 volumes de 92 et 60 planches; descriptions et mémoires, les premières étant pour la plupart l'œuvre des deux jeunes gens. Ils portèrent à 12 le nombre des tombes royales connues de leur temps en découvrant l'hypogée d'Aménophis III dans une vallée secondaire. Quand une partie d'édifice est détruite ou invisible, ils complètent leurs dessins en se basant sur l'analogie.

La *projection* restitue les cartes, les dessins, mais aussi les magnifiques photographies en couleur prises par M^{me} Duriot au cours de ses voyages d'étude en Egypte : monument-forteresse qui commémore les victoires de Ramsès II, précédé de pylônes gigantesques. Les bas-reliefs sont de véritables documents d'histoire : scènes d'offrandes, bataille navale, action de grâces, puis plaisirs de la paix : la chasse au lion, etc.

Temple funéraire de Ramsès II au Ramesseum en granit rose, la grande salle hypostyle aux puissantes colonnes....

SEANCE DU 9 JUIN 1972

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

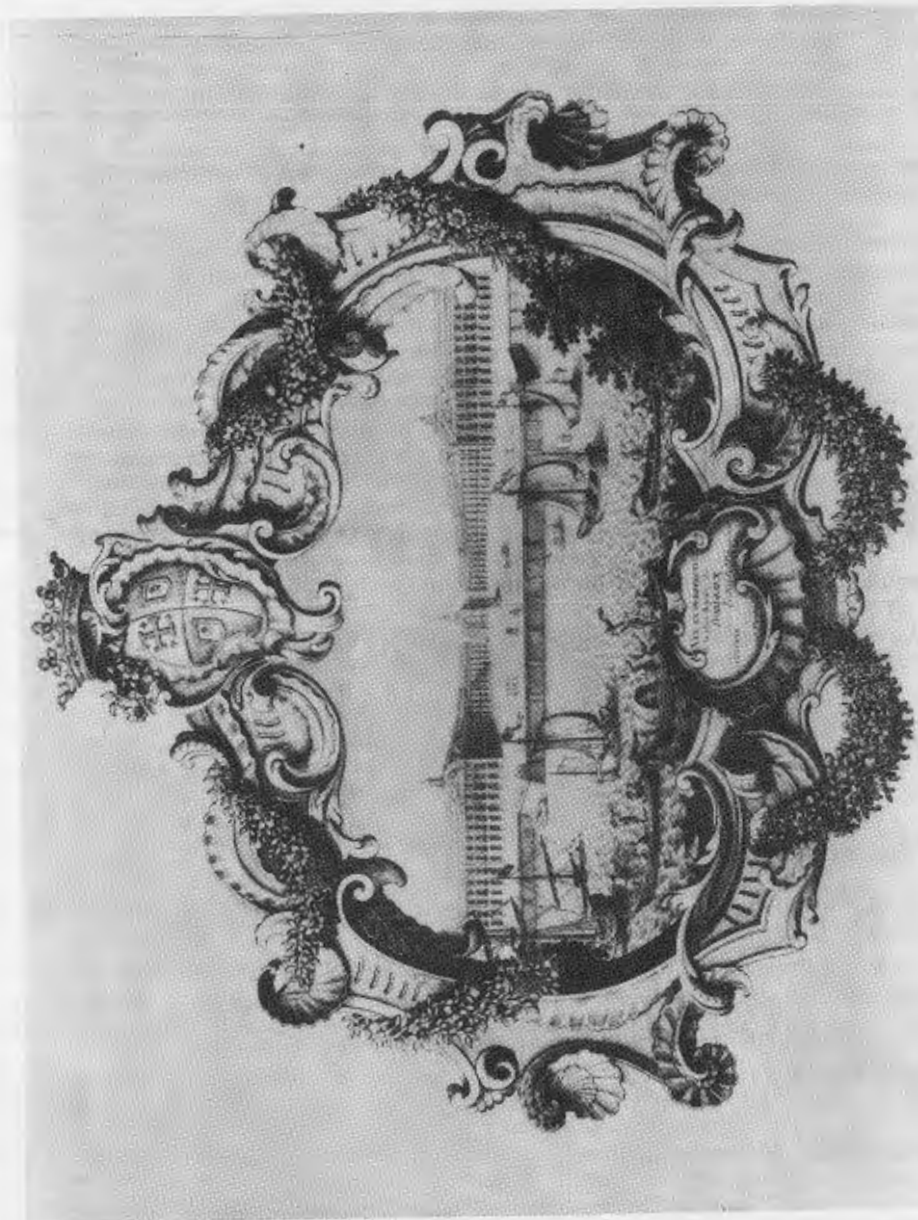
Présentation d'objets :

M. CROCHET : *signature du potier gallo-romain PATERNUS, découverte à Vayres (Gironde)*. (Voir p. 143.)

M. LASJUILLIARIAS : *deux assiettes de la fabrique de Johnston*, intéressantes par leur marli dont le décor est un treillis et par les sujets d'actualité qui constituent le décor et sont en fait des événements de portée historique importante : la prise de Mazagran pour l'une; l'assassinat du duc de Berry, pour l'autre.

Présentation et communication avec projections :

M. Robert COULON : « *Vue panoramique de la Place Royale à Bordeaux dessinée en 1737 par le miniaturiste Alexandre Marolle et donnée à l'Intendant de Guienne, Claude Boucher* » et *l'urbanisme à Bordeaux au XVIII^e siècle*.



« Vue en perspective de la place Royale de Bordeaux, Boucher étant intendant de Guienne »
Dessin à la plume sur vélin par A. MAROLLE, 1737.

Cette pièce inédite vient s'ajouter à celles qui avaient fait l'objet d'une communication de M. Joël Perrin en novembre 1970, au sujet de la construction de la Place Royale de Bordeaux au XVIII^e siècle. M. Coulon remercie M. Perrin qui lui a permis d'utiliser ses documents, ainsi que les conservateurs des musées de Bordeaux, le C.R.D.P., et, plus particulièrement, M^{me} Gré et M. Bardou, ainsi que ses collègues.

Ce dessin à la plume, sur vélin, est inscrit dans un ovale qui se présente en largeur. Tout autour, est figuré un encadrement fait de rocailles, de feuillages godronnés de scolopendre, de guirlandes fleuries. L'ensemble est du style Louis XV le plus authentique. Au sommet, les armes de l'Intendant Claude Boucher; à la base, un cartouche en forme de conque et l'inscription: « Vue en perspective de la Place Royale de Bordeaux — BOUCHER, Intendant de Guienne. » Discrets mais nets suivent signature et date: A. MAROLLE 1737.

Chronologie des faits:

1720: Arrivée de Boucher à Bordeaux, en qualité d'Intendant de Guienne. Tout est à faire: la ville a conservé son apparence médiévale, pittoresque mais incompatible avec les données économiques du XVIII^e siècle et l'irrésistible poussée démographique. Boucher décide d'agir. C'est la vogue des places royales; Bordeaux, qui s'est laissé distancer, aura la sienne.

1720-28: Boucher, aux prises avec toutes sortes de difficultés, ne peut aboutir.

1728: Le plan de Héricé (ou Hérissé), architecte de l'Intendance, est envoyé à Paris. Robert de Cotte est désigné pour le retoucher et ce plan reçoit un bref commencement d'exécution (fév.-sept. 1728). Les travaux sont arrêtés.

1729: Jacques Gabriel, architecte du Roi, est envoyé à Bordeaux par Lepelletier, contrôleur des finances.

24 mai 1729: Il écrit à Lepelletier: « Je n'ai jamais vu un si beau coup d'œil, ni un si grand spectacle que ce port... Je resterai ici le temps qu'il faudra pour faire les projets... » Il resta trois mois.

1729-1730: Les projets de Jacques Gabriel se heurtent aux mêmes difficultés que les précédents.

1730: Des trois projets soumis, le deuxième est adopté. La place sera située au centre de l'immense croissant dessiné par la Garonne.

1731: Les travaux débutent par la construction des quais.

1735: Commencement de construction de l'Hôtel des Fermes.

1737: Date du dessin présenté. La première tranche de travaux, aile gauche, est en bonne voie mais non terminée; or, Marolle montre la place achevée. Gabriel, sûr de lui, craignait de lasser, par une lenteur dont il n'était pas responsable, les bonnes volontés qui le soutenaient. Il voulut confier à un artiste de talent le soin d'exécuter « sur ses indications et son contrôle, une élévation perspective vivante qui serait une œuvre d'anticipation du projet monumental de Bordeaux ». La réussite fut parfaite. Le dessin offert à Boucher suscita un intérêt nouveau pour les projets en cours.

1738: La première tranche de travaux est terminée. La Jurade cesse de boudier. Marolle fait un autre dessin, destiné au roi mais différent du premier: c'est la perspective du port et de la ville de Bordeaux vue des hauteurs de Lormont, avec dans le ciel les armoiries du Roi de France et dans le cartouche la Place Royale (publiée en 1910 par Ernest

Labadie dans l'ouvrage: « La topographie de Bordeaux à travers les siècles » (Délibération de la Jurade, 18 novembre 1738).

1739: Le dessin que présente M. Coulon figura au Salon de 1739, comme il est facile de l'établir par déduction (Gazette des Beaux-Arts, 1929). Il offre un grand intérêt, non seulement pour l'histoire locale, mais aussi pour l'histoire de l'art au XVIII^e siècle. Le pavillon central figuré par Marolle d'après les plans de Gabriel est fort différent de ce qui a été réalisé après lui. A lui seul et pour cette raison il mériterait une étude comparative. Les travaux de sculpture eurent pour responsables Michel Van der Woort et son équipe envoyés à Bordeaux par le Flamand Jacques Verbrecht auquel Jacques Gabriel avait fait appel. Leur chantier fut une véritable école pour leurs émules bordelais. Toutefois, chaque élément faisait l'objet d'une maquette à Gabriel avant l'exécution définitive.

1742: Mort de Jacques Gabriel. Son projet de la Bourse avait été accepté.

1743: Mise en place de la statue équestre du roi et inauguration.

1764: Les bas-reliefs du piédestal, sculptés par Claude Francin, sont mis en place.

Dans sa conclusion, M. Coulon regrette l'injustice de la postérité à l'égard de Claude Boucher et de Jacques Gabriel. Il entre beaucoup d'amertume dans ses réflexions devant la légèreté d'historiens qui souvent ont attribué à M. de Tourny des œuvres achevées avant son arrivée en Guyenne. Il émet le vœu qu'à la faveur des travaux de rénovation actuelle entreprise avec tant de succès, on puisse faire disparaître grilles de fer, mur de ciment, hangars, tout ce qui rompt l'unité de la Place et l'isole du fleuve, son cadre naturel.

SEANCE INAUGURALE PUBLIQUE DU 14 OCTOBRE 1972

Présidence de M. le Dr LACOSTE-LAGRANGE, président

M. le professeur François-Georges PARiset: *Georges de la Tour: Bilan de l'exposition de l'Orangerie.*

La conférence du professeur Pariset, véritable initiation à l'art de Georges de La Tour, a bénéficié de l'intérêt que le conférencier n'a cessé d'apporter à cet artiste et à son œuvre: une thèse fameuse en 1949 et, par la suite, vingt ans de recherches patientes qui lui ont permis de redresser d'importantes erreurs d'attribution. Ces travaux n'ont pas peu contribué à rendre à Georges de La Tour la place de premier plan qui lui revient dans l'histoire de l'art. En outre, M. Pariset a joué un rôle actif dans la préparation de l'exposition de l'Orangerie des Tuileries, nul autre que lui, à Bordeaux, ne pouvait en faire « le bilan ».

L'exposition s'est tenue à Paris du 10 mai au 25 septembre 72 avec un succès éclatant (plus de 300 000 visiteurs). La beauté de l'exposition a été universellement reconnue (numéro d'octobre de « La Gazette des Beaux-Arts »).

La Tour est né en 1593, à Vic-sur-Seille, en Lorraine, capitale d'un petit état ecclésiastique de l'évêché de Metz. Le lieutenant-général, Alphonse de Rambervillers, très célèbre vers 1630, était en relation avec

des artistes et entretenait une atmosphère favorable aux vocations. Georges de La Tour en bénéficia.

Fils d'un boulanger et d'une jeune femme dont la naissance était entourée de mystère, Georges de La Tour passa dans sa petite ville natale son enfance et les premières années de sa jeunesse qui décidèrent de sa carrière. Il voulut très tôt connaître l'Italie où il reçut, semble-t-il, les leçons de Guido Reni.

Les influences qui s'exercèrent sur Georges de La Tour sont nombreuses. Il faut citer en importance d'abord Le Caravage, puis l'influence parisienne, celle des œuvres en Lorraine et enfin celle de Bellange, chacune correspondant à une période de sa vie.

En 1620 — il a 27 ans —, Georges de La Tour revient en Lorraine, riche de ses premières expériences. Il se marie alors avec la fille de l'argentier du duc de Lorraine, mariage riche qui lui vaut des protections et des commandes. Il s'installe à Lunéville; c'est une période heureuse qui dure une dizaine d'années.

Le drame s'installe dans sa vie en 1633, drame de la guerre et de ses misères, drame de la Lorraine: épidémies de peste, guerre de Trente ans. La France occupe la Lorraine; l'artiste se rallie aux Français, part pour Paris, a des rapports avec la Cour de France. On le retrouve avec sa femme à Lunéville où ils meurent au cours d'une épidémie, à quinze jours d'intervalle.

Dans l'exposition, les œuvres ont été présentées suivant une certaine chronologie, en se faisant une loi d'écarter toutes les attributions qui ne paraissent pas sûres. Pourtant certains doutes peuvent subsister au sujet des trois premières: un paysan, une paysanne paraissent peu convaincants. La troisième est une œuvre fort belle qui a eu un immense succès: devant une table, un paysan compte des pièces; les reçoit-il (on a parlé des deniers de Judas) ou va-t-il les verser?... Un registre est ouvert, des personnages surveillent la scène. M. Pariset analyse la composition géniale, l'expression extraordinaire des physionomies, souligne les moindres détails dont chacun a sa valeur. C'est évidemment une œuvre passionnante et de premier plan, mais on n'y retrouve pas la technique habituelle de La Tour. Elle rappellerait plutôt Jean Leclerc. On demeure surpris. C'est la grande nouveauté de l'exposition; elle vient de Lwow (ancienne Pologne), aujourd'hui en Russie.

Très connues, par contre, sont « La bonne aventure » et « Le tricheur » (à l'as de carreau) vendu par M. Landry au musée du Louvre. Une réplique venue de Suisse, « le Tricheur à l'as de trèfle », a été écartée.

La série des apôtres renferme des œuvres très inégales: « Saint Jude » est peut-être le meilleur, avec le « Saint Jérôme » du musée du Louvre. La série des « Vieilles » avec la dramatique rixe qui permet de faire des rapprochements avec Bellange et Callot, aboutit au vieillard aveugle du musée de Nantes, un des sommets de l'art de La Tour. D'autres considérés comme des faux ont été écartés. Puis, ce sont les « Madeleine » avec celle du Louvre, un pur chef-d'œuvre, et la « Madeleine aux deux flammes » (U.S.A.): une seule est réelle, c'est l'unique se reflétant dans un miroir, symbole diversement expliqué.

Peut-être peut-on attacher à cette dernière série une œuvre déjà connue sous le nom de « La servante à la puce ». La journée finie, une pauvre fille harassée de fatigue est assise, dévêtue... elle serre entre ses doigts un grain noir... une puce? Et voici qu'on s'est avisé qu'une ombre, sur la cuisse de la jeune femme dessine une croix. Or, entre 1616 et 1650,

il y eut à Nancy une fondation ayant pour but le relèvement des filles publiques; n'est-ce pas l'une d'elles en prières? Le professeur F.-G. Pariset propose comme nouveau titre de cette œuvre « La pénitente au chapelet ».

Une autre suite de tableaux forme la série des œuvres mystiques, où s'unissent spiritualité et réalisme avec de remarquables oppositions d'ombres et de lumière: « La Nativité » du musée de Rennes; « L'adoration des bergers » du musée de Lunéville; « Saint Joseph charpentier » du musée du Louvre; « L'Ange apparaissant à saint Joseph », pour faire échapper l'Enfant au massacre des Innocents, œuvre très controversée. La représentation de « Sainte Anne et la Vierge enfant » donne lieu à des peintures toutes fort attachantes. Il existe plusieurs versions de « Saint Sébastien soigné par sainte Irène » dont « le Saint à la torche » d'une absolue perfection. A cette série se rattache le tableau intitulé « Les larmes de saint Pierre » (aux U.S.A.) et aussi le « Saint Alexis » du musée lorrain dont la légende se prêtait à merveille à sa traduction par La Tour: A la fin d'une vie étrangement mystérieuse, Alexis, qui a quitté son palais le jour même de ses noces, revient inconnu pour mourir sous l'escalier de la maison. Un page le voit, s'approche avec une bougie pour vérifier au mouvement de l'étoffe qui couvre l'inconnu s'il vit encore.

La passionnante revue de ces œuvres se termine par la dernière découverte d'un La Tour qui reposait ignoré en Angleterre dans les réserves du musée de Teeside (Middleborough), quelques mois encore avant l'ouverture de l'exposition. C'est là que Christopher Wood, expert chez Christie, effectuant l'inventaire d'un legs, l'a trouvé et identifié: de jeunes garçons jouant aux dés dans un tripot.

En conclusion, M. le professeur F.-G. Pariset met l'accent sur deux remarques importantes: 1° On peut, dans la carrière si pleine de Georges de La Tour, distinguer trois groupes d'œuvres correspondant à trois périodes de sa vie: au début, œuvres profanes; puis, très nombreuses œuvres mystiques; pour finir, retour aux thèmes profanes pour plaire à la clientèle. 2° Une leçon se dégage de la plupart des œuvres jusque dans la dernière découverte où l'on voit des enfants se perdre comme le font des adultes.

SEANCE DU 12 NOVEMBRE 1972

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

M. le Secrétaire général fait part d'une pétition en cours pour la sauvegarde du site de la cathédrale de Bourges.

Il signale, d'autre part, la démolition d'un très bel immeuble néo-classique à l'angle des rues de Belfort et du Tondu, ancienne demeure de la famille de Marcellus dont plusieurs membres tinrent une place éminente dans notre cité, notamment dans le monde des lettres au XIX^e siècle. Cette disparition est très regrettable.

Le président demande à tous ceux qui pourraient avoir connaissance de quelque menace pesant, même à longue échéance, sur un immeuble qu'il serait bon de conserver de l'en aviser immédiatement.

Communications :

1°) MM. Gilbert LAROSIÈRE et Jacques MOREAU: *Sauvetage archéologique sur un site de l'époque de Hallstatt, livrant des restes de briquetages liés à l'extraction du sel — Plage de l'Amélie, commune de Souillac-sur-Mer (Gironde) (voir p. 111).*

2°) M. Pierre COUDROY de LILLE: *Aperçus sur la faïencerie de Bazas.*

M. Coudroy de Lille a bien voulu donner à la Société Archéologique de Bordeaux la primeur de précisions apportées, grâce à ses recherches, à une faïencerie de Bazas dont le souvenir était très vague. Il va sans dire que ces découvertes, toutes récentes, auront des prolongements dont nous serons informés.

Au cours du 2^e trimestre 1972, le club archéologique du Lycée de Bazas ayant ouvert sous sa direction un petit chantier de fouilles, une quantité de débris d'assiettes du XVIII^e et du XIX^e siècle fut mise au jour.

Des recherches immédiates furent entreprises, d'une part chez les particuliers et les antiquaires du pays pour trouver des éléments de comparaison, d'autre part dans les archives afin d'apporter des précisions sur l'existence même de cette fabrique. Ces diverses enquêtes menées rapidement ont déjà permis d'apporter les précisions suivantes:

Ernest Labadie (« Revue de l'Agenais », 1908) fait état d'un rapport de l'ingénieur du roi, Charles Latapie, à l'Intendant de Guienne (1779) sur la faïencerie de Bazas, premier témoignage officiel de son existence.

En 1784, les registres paroissiaux de l'église Saint-Michel de Laprade témoignent du mariage d'un Claude Bergeron, faïencier.

En 1785: décès de Joseph Barberes, originaire de Pont-à-Mousson, directeur de la faïencerie de M. Baulos (même registre).

La faïencerie dont M. Baulos, riche bourgeois de la ville, était commanditaire, était installée sur des terres lui appartenant, au lieu-dit Pingaillon, à mi-pente d'un petit coteau dont l'église Saint-Michel de Laprade occupe le sommet. En bas, coule le Beuve où était un moulin utilisé pour le broyage des couleurs.

Les assiettes, reconstituées en partie, donnent des éléments de décor discrets, généralement bleus.

La plus belle est ornée au centre des armoiries de l'avant-dernier évêque de Bazas, Mgr Mongin, évêque de 1725 à 1746. Trouaille intéressante pour l'histoire locale, cette assiette n'est pas sortie de la fabrique de Pingaillon. Chez des particuliers, ont été identifiés des plats du même style rustique que les assiettes mais d'une certaine élégance de forme, décorés au centre, l'un d'un panier de fleurs de style Louis XVI, l'autre d'une branche fleurie, dessinée dans le sens de la longueur. L'église de Saint-Michel de Laprade possède une lampe de sanctuaire dont l'origine ne paraît pas douteuse et dont on reparlera. L'enquête continue.

M. Coudroy de Lille qui, le dimanche 15 octobre 1972, a présenté la cathédrale de Bazas et l'hôpital aux membres de la Société en excursion dans le Bazadais, a bien voulu, en corollaire à sa communication, commenter les diapositives prises par M^{lle} Henriette Espagnet dans cette partie de notre sortie.

SEANCE DU 10 DECEMBRE 1972

Présidence de M. le Dr LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

M. CROCHET : *céramiques de Langeais (Indre-et-Loire).*

Au début du XIX^e siècle, Charles de Boissimon fonda à Langeais une manufacture de céramique qui connut une prospérité durable. Les pièces présentées par M. Crochet offrent les caractéristiques de cette fabrication. Ce sont : 1° une paire de vases; 2° une petite corbeille nattée.

Les vases de forme un peu lourde vaguement inspirée par le Louis XV sont, malgré une décoration très chargée, agréables à voir. Ils sont en porcelaine opaque. Le fond a un aspect métallique. Vu de près, il révèle une foule d'objets hétéroclites dessinés par la porcelaine du vase et obtenus au moyen de « caches ». Sur la panse courent des pampres, branches, feuilles et fruits.

Technique : Le fond métallique était obtenu par le platine valant à cette époque dix fois moins cher que l'or (300 F le kilo au lieu de 3 000). Les caches réservaient le contour des objets, ornements de ce fond : petits animaux, personnages divers, grotesques. Les gros reliefs, faits à part, étaient ajoutés après coup.

La petite corbeille nattée, ornée de raisins, est assez agréable à voir.

Les Anglais ont été très amateurs de ces objets dont la surcharge d'ornementation, typique en France à la fin du Romantisme, a continué à plaire à l'époque victorienne.

Cette manufacture produisit aussi des pièces dont l'émail bleu rappelait le bleu de Sèvres.

Vers 1936, une exposition régionale eut lieu dans les salons de l'Hôtel de Ville de Tours, organisée pour les productions de Langeais par le célèbre céramiste Avisseau.

M. COULON : *nécessaire d'un architecte du XVIII^e siècle provenant d'une collection bordelaise.*

L'objet présenté, très précieux à maints égards, figurera dans la prochaine exposition sur les techniques de l'architecture, au C.R.D.P., 75, cours d'Alsace-et-Lorraine. M. Mouilleseau, membre de notre Société, élève du professeur F.-G. Pariset, a conçu la présentation de cette exposition.

On est surpris par la petitesse des outils, véritables bijoux, contenus dans un étui d'agate sertie d'or.

Forme de l'étui : ovale; hauteur totale : 83 mm; largeur à la base : 32 mm; ép. : 15 mm; largeur au sommet : 35 mm; ép. au sommet : 22 mm.

Cet étui contient 8 pièces : 1 équerre marquée en pouces (côté : 80 mm); 1 compas (branches : 60 mm); 1 grattoir en 2 pièces (90 mm de long); 1 paire de ciseaux (78 mm de haut); 1 porte-mine (77 mm); 1 paire de brucelles et 1 lime (71 mm); 1 poinçon (57 mm); 1 petite cuillère (72 mm).

Le propriétaire initial et l'origine de ces outils sont inconnus. M. Coulon est ainsi conduit à faire des suppositions fort judicieuses et teintées d'une certaine philosophie sur l'amour d'un luxe de cette sorte, ses causes, ses conséquences. Mais peut-être ce nécessaire n'est-il que l'hommage d'un riche client à l'architecte auquel il voulait marquer sa reconnaissance.

Communication :

M. MARQUASSUZAA : *Marques de tâcherons espagnoles (3^e note).*

Il s'agit essentiellement de deux importantes enceintes fortifiées du sud-est de la péninsule ibérique, région longtemps occupée par les Maures : la citadelle de Lorca (Murcie) et l'Alcazaba d'Almería.

A Lorca, les marques ont été relevées sur les murs de deux tours de l'enceinte remaniée après la prise de la citadelle par Don Jaime le Conquérant, en 1266 :

1°) la tour carrée dite de l'Espolion, construite à cette époque;

2°) la tour dite d'Alfonsi (xv^e).

(Les principaux signes ont été dessinés au tableau) A l'Espolion, M. Marquassuzaa signale comme étant particulièrement rare dans cette région un « signe pointé » que l'on rencontre en Galice, à Bayona, mais surtout au Portugal.

Almería, avec sa puissante et triple enceinte, a fourni un nombre important d'observations de qualité, notamment la 3^e enceinte avec ses tours, ses murailles, ses portes intérieures.

Plus de 25 marques de formes le plus souvent géométriques, offrent une apparence plus archaïque que le monument concerné. On observe des variantes de la marque faite de losanges aboutés ou en queue d'aronde : le point de contact des deux pointes des angles étant traversé par un trait court et droit, parfois plus allongé, terminé par une croix ordinaire ou recroisetée.

Remarque intéressante : la marque avec le trait séparatif court est semblable à une lettre d'un texte celte gravé sur tessons recueillis à El Arconocal dans la région de Valence. (Musée archéologique de Madrid) en même temps qu'une lame de plomb de Pujol en Castillon de la Plana où figurent 22 lettres dont 19 au moins se retrouvent dans le répertoire des tailleurs de pierre médiévaux dans ce pays.

Autre observation : c'est l'association de deux techniques de gravure, l'une archaïque par la largeur et la profondeur du trait, l'autre d'apparence plus récente par sa finesse et le peu de profondeur du trait.

D'autres relevés ont été faits par M. Marquassuzaa au cours de son voyage, à Grenade, à Orihuela, à Soria en Castille (Palais de Gomara), à Sigüenza, ils ont toujours entraîné des comparaisons avec des signes déjà vus, des observations pertinentes montrant la connaissance parfaite que notre secrétaire général possède de l'Espagne.

La communication de M. Marquassuzaa est éclairée, non seulement par les relevés déjà signalés, mais aussi par les cartes postales qui circulent et l'évocation très précise du contexte géographique et historique des lieux.

Projection commentée :

Mosaïques siciliennes : Diapositives de M. CHOPY; commentaires de MM. MARCADÉ et GARDELLES et de M^{lle} JOST.

Les très belles diapositives projetées forment trois groupes dont le premier est le plus important par la quantité des reproductions : ce sont les mosaïques de Piazza Armerina (commentaire de M. Marcadé). Le deuxième groupe est formé par les mosaïques de la cathédrale de

Monréale (commentaire de M. Gardelles). Le troisième, les ruines de Sélinonte et d'Agrigente, est commenté par M^{lle} Jost.

1) *Piazza Armerina*.

Le professeur Marcadé rappelle qu'il ne s'agit pas d'une découverte récente. La grande ville qui s'élevait au flanc d'un coteau a depuis longtemps éveillé l'intérêt du grand public et suscité des commentaires trop souvent entachés de fantaisie ridicule. Son étendue, sa splendeur ont fait lier des noms illustres à son histoire : l'empereur Constance Chlore — qui résidait en Gaule au III^e siècle — en aurait fait son séjour favori; comme le cycle d'Hercule a souvent été évoqué dans des scènes fameuses (hydre de Lerne - gigantomachie), comme les décors de feuilles de lierre ne manquent pas, ni l'initiale H, certains ont avancé pour le possesseur de la Villa le nom de Maximilien Hercule (du III^e au IV^e siècle). Actuellement cette théorie est battue en brèche par l'étude d'un jeune auteur italien, Carandini. La villa, bâtie sur une construction très antérieure au III^e siècle, a été très réparée jusqu'au V^e siècle; donc des questions de datation se posent d'abord. Carandini pense que l'on doit procéder par comparaison et propose d'étudier *les modes des costumes*, particulièrement révélatrices dans les scènes de chasse (« la chasse au rhinocéros »), les coiffures masculines, les barbes peu fréquentes. Dans une thysse marine, une Néréide a une coiffure romaine parfaitement étudiée et, autour du cou, un très beau pectoral. Tout cela conduit au IV^e siècle, époque très postérieure à celle que l'on avait avancée jusqu'ici.

On suppose en outre, avec une grande apparence de vérité, que les œuvres d'art de Piazza Armerina ont été réalisées par des équipes venues d'Afrique, très attachées à des traditions grecques et romaines d'époque tardive, annonçant peut-être le haut Moyen Age (?) Après cette utile mise en garde, la projection intervient, telle une démonstration.

En dehors des questions qui intéressent particulièrement l'archéologie, il convient de retenir les images qui, par leur déroulement, font revivre pour nous toute une civilisation : *la chasse* aux animaux de toute taille : rhinocéros, cervidés, sangliers, gazelle, petits animaux aussi les déplacements en *bateau* et *la poésie de la mer*; les *croyanances* (héros et dieux, Hercule, Ulysse et le Cyclope); *les jeux* (joueuses de balle sommairement vêtues - courses de chars..., l'une d'elles, très burlesque, est une véritable parodie, car la malice et le sens de l'humour éclatent en maints endroits).

M. Marcadé a pu enfin faire par deux fois un rapprochement avec des mosaïques de villas connues dans notre région : à Montcaret (décor de piscine) et à Saint-Emilion (pavement au Palat : communication de M. Marc Gauthier, le 13 décembre 1970).

2°) *La cathédrale de Monréale* (commentaire de M. Gardelles).

Ce monument construit au XII^e siècle (2^e moitié), pour l'ensevelissement des rois de Sicile, a reçu une décoration somptueuse à la manière byzantine. La vogue de la mosaïque était telle que parfois la peinture était chargée de l'imiter avec des craquelures pour simuler les joints des tesselles. Mais, à Monréale, c'est un héritage direct. Tout est couvert de mosaïque à fond d'or, dôme, murs, arcades, transept et nef. C'est un art plus que royal, impérial. Les thèmes ont ceux de l'art byzantin : la Vierge, les prophètes, les scènes de l'Ancien Testament, puis saint Pierre et saint Paul et, dans la nef, scènes du Nouveau Testament. Si les mosaïques sont d'inspiration byzantine, l'architecture offre par la combinaison heureuse

de diverses influences (dont celle des Normands) les caractères d'un art roman prestigieux.

3°) *Temples et ruines* (commentaire de M^{lle} Jost).

Segeste, entre Palerme et Trapani (VI^e au V^e siècle Av. J.-C.)

Selinonte, dominant la mer sur la côte ouest; ruines nombreuses (calcaire fragile).

Agrigente : sur le plateau, un temple restauré. Les archéologues peuvent le regretter, mais le touriste est heureux de pouvoir juger de la pureté des proportions.

Le temple de Zeus olympien : gisent sur le sol les statues vraiment colossales qui, encastrées dans le mur, devaient de leurs bras levés et repliés en arrière soutenir la corniche.

Tout est à louer dans l'heureux déroulement de cette communication pour laquelle des compétences hors de pair commentaient les documents au fur et à mesure de leur parution sur l'écran, dans un esprit de parfaite simplicité.

SEANCE DU 14 JANVIER 1973

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

Docteur Charles LASSERRE : deux assiettes en faïence fine blanche de Sèvres.

Pour des raisons diverses qui se dégagent de l'intéressant exposé du D^r Lasserre, d'après l'ouvrage de M. Nougarede, la faïence fine de Sèvres est très rare et très peu connue, même des amateurs.

Cette fabrication, destinée à concurrencer les productions anglaises, a souffert du contexte historique : Révolution, instabilité des formes de gouvernement et manque de fonds.

Quatre périodes à retenir : 1) 1799 - 1801 : *Lambert* dont les débuts se situent en 1782 et qui avait reçu un appui financier de Louis XVI; 2) 1801 - 1804 (environ) : *Berlancou*; 3) 1803 - 1810 : *Puybusque* et *Méry* (décor imprimé); 4) 1810 - 1815 (environ) : *Clavareau*.

Première assiette présentée (la plus rare). Forme : 10 pans; dimensions : 210 mm; décor : mythologique, « L'Amour mutiné »; impression camaïeu brun. Une jeune femme vêtue en déesse a dérobé le carquois du « petit enfant Amour » avec toutes les flèches qu'il contient et même l'arc. L'Amour essaie en vain de les reprendre. *Encadrement* : le sujet est entouré d'une frise dont les éléments décoratifs sont géométriquement disposés. Les pans sont soulignés en bordure de deux filets bruns.

Marque : A l'écusson imprimé, impression sous émail à Sèvres. Au centre, dans un cercle : « Par brevet d'invention ». A gauche de l'écusson, trois traits l'encadrent incomplètement. Un fragment du Musée national de céramique porte la même marque et la description : « Faïence fine ordinaire de Sèvres », imprimée en brun sous couverte par les procédés de M. Méry 1809 ».

Deuxième assiette : ronde; diamètre : 210 mm. Décor en camaïeu noir à reflets verts. Au centre, un personnage avec légende : « Othon né

en 733, empereur en 820, se tue à 37 ans en 820, l'An de J.C. 69 ».

Aile à motifs décoratifs de trophées; attributs d'Eros: arc, flèches, carquois. Trois filets noirs. Marque au verso en quatre lignes:

A Paris
Impression sous couverte
par brevet d'invention
de Mery & C. gnie

Nous retrouvons donc sur cette pièce le nom de Méry, technicien et inventeur de l'impression sous couverte qui, après avoir travaillé à Choisy-le-Roi et à Sèvres, avait ouvert un atelier dans la capitale. La perfection de la composition de cette assiette est la marque d'un grand artiste.

Communication :

M. le professeur GARDELLES: *une forme curieuse: « le chapiteau à têtes en Bordelais ».*

M. le professeur Gardelles rappelle que la notion de style « transition », chère aux archéologues du XIX^e siècle, a justement fait faillite au XX^e. Toutefois, il estime que cette rigueur pleinement justifiée en ce qui concerne les régions situées au nord de la Loire, souffre un assouplissement pour ce qui est du Sud-Ouest et plus particulièrement du Bordelais. Il le prouve par l'analyse de très nombreux exemples, notamment en ce qui concerne les « chapiteaux à têtes ». Il existe des œuvres riches d'apports divers mais d'une originalité suffisante pour parler du « style 1200 » du sud-ouest de la France. Dans la deuxième moitié du XII^e siècle, on observe dans notre région une sorte d'indécision entre le style roman et le style Plantagenet: structure romane prévue à l'origine pour certains édifices religieux qui reçoivent ensuite un voûtement ogival.

Ce qui frappe d'abord, dans cette période, c'est le goût pour les masques humains (Poitou - Saintonge); ils décorent les endroits les plus divers des édifices religieux comme sortis des manuscrits de l'époque carolingienne. Le chapiteau à têtes est d'un emploi plus limité, sauf dans le Bordelais. Le plus bel exemple est celui de la série de chapiteaux de l'église Notre-Dame-du-Bourg de Langon, achetée par les U.S.A., remontée au Musée des Cloîtres (Cloisters' Museum), à New-York: personnages en télamon et protomes humains, vieillards barbus, têtes imberbes, rois couronnés. Les traits sont accusés, les reliefs pleins, les contours délicats. Ce sont des œuvres pleines de vitalité, on ne peut parler d'art barbare. Notre-Dame-du-Bourg était un prieuré de La Sauve-Majeure fondé dès 1126, mais son église ne fut consacrée par Pierre, abbé de La Sauve qu'entre 1157 et 1183.

L'influence de N.-D. du Bourg paraît primordiale dans un rayon qui comprend La Réole et elle s'étend plus au nord dans la basse vallée de la Dordogne à Pujols et Saint-Emilion. A La Réole, les transformations du XVIII^e siècle ont refait certains chapiteaux, mais d'autres ont conservé intactes les figures qui rappellent par leur style celles de N.-D. du Bourg de Langon (projection). Les formes sont très proches de celles que l'on pouvait trouver à La Réole même, dans une très belle construction détruite au siècle dernier (gravures de Léo Drouyn dans « La Guyenne militaire »). Il s'agit de la maison dite de « La synagogue » ou « maison Seguin ». On y voyait des « gloutons » sortant de feuillages lisses, comme à l'église voisine.

A la même époque, on fait à Pujols des piliers avec coquilles comme à Langon, des corbeilles offrant les mêmes caractères de rusticité dans leur partie supérieure. On voit sur un fond nu s'enlever trois figures en buste portant des vestiges de polychromie. On peut encore rattacher à ce groupe la chapelle de la Commanderie hospitalière de Villemartin qui se distingue par un style plus évolué, remarquable dans les détails de la barbe et des cheveux bouclés, de la bouche et des yeux des personnages. Saint Emilion, un roi couronné et un vieillard sont traités aussi avec un grand art.

Sans doute le thème du masque tenait une grande place dans l'art roman et devait normalement être exploité dans l'architecture Plantagenet; sans doute on peut évoquer l'art de la Saintonge et celui d'Aulnay, mais le maintien de ce parti décoratif au-delà des limites de l'âge roman est un fait, semble-t-il, assez rare. Le groupe étudié présente une certaine unité et l'ensemble reste lié à l'art contemporain aux formes austères. Ainsi, la « sculpture bordelaise » de 1200 offre des caractères qui lui sont propres.

Dans une deuxième partie, M. Gardelles s'attache à un thème curieux, observé à Saint-Emilion dans la chapelle de la Trinité et à l'abbatiale de Blasimon dans la première et la deuxième travées où les têtes apparaissent comme les fruits d'un arbre; là ce sont les crochets de l'art ogival qui se sont transformés, ici des visages couronnant de larges feuilles. A Blasimon, une intention paraît voulue entre deux groupes de têtes volontairement opposées par la place qu'elles occupent et par leur expression: à l'angle sud-ouest et à l'angle nord-est; les premières, hideuses, effrayantes; les deuxièmes, du côté opposé, sortant de la végétation comme des fruits, sont des angelots souriants.

En cherchant le sens que l'on peut donner à cette double sculpture, d'après l'iconographie médiévale, le professeur Gardelles cite M.-F. Salet qui pensait à une représentation des élus opposés aux damnés, puis il évoque les diverses représentations connues de « l'Arbor Vitae »; mais existe-t-il un arbre des damnés ou de la mort opposé au précédent? J. Baltrusaitis en mentionne un sur un tombeau gothique de Trèves.

Les sculptures de Blasimon prennent dans cette étude un relief nouveau, mais le temps était proche où « la plastique monumentale d'Aquitaine allait perdre tout caractère spécifique », par l'influence du grand style venu des ateliers de Paris, de Reims et d'Amiens.

SEANCE DU 11 FEVRIER 1973

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président.

Présentation d'objets :

Docteur Charles LASSERRE: *deux assiettes en faïence fine de Choisy* évoquant la mort du prince Poniatowski à la bataille de Leipzig (19 octobre 1813), art populaire.

Ces assiettes sont marquées en creux, dans un écusson: P & H/CHOISY; d'époque Empire, portant le numéro de série 23 pour la première, pour la seconde, chiffre impossible à identifier.

Sur la première, la plus intéressante, on voit le Prince qui, son cheval au galop, va s'engager dans l'Elster dont le pont vient de sauter, cependant que les Autrichiens le mettent en joue. Il est entouré de son état-major. Son cheval roula sous lui et disparut dans les eaux du fleuve.

La seconde assiette a pour sujet l'annonce faite à la Princesse de la mort de son époux par un messenger lui-même blessé. Son jeune fils est auprès d'elle; au second plan se tiennent une dame de compagnie et un officier.

Le docteur Lasserre présente ensuite sur le même sujet: « Mort du prince Poniatowsky », une gravure de Raffet gravée par Frillet. Ce rapprochement permet une comparaison de style fort intéressante entre l'art populaire de l'assiette et celui de la gravure où l'élément dramatique est traduit avec un art réel: blessé, le Prince cherche en vain à remonter sur la rive escarpée du fleuve impétueux.

Communication :

Jean-Marie BILLA, au nom de l'équipe du chantier d'un groupe de jeunes qu'il dirige à Saint-Macaire: *Le Prieuré Saint-Sauveur à Saint-Macaire: premiers travaux de restauration et de sondage archéologique.*

En 1967, le dégagement d'une partie de la colonnade du cloître de l'église Saint-Sauveur fut à l'origine des travaux dont le bilan est présenté par Jean-Marie Billa.

Le rapporteur fait d'abord l'historique du monastère. Ses connaissances en architecture (il est étudiant dans cette discipline à l'Ecole des beaux-arts de Bordeaux) lui permettent d'étudier la question avec une précision remarquable. Le plan de la première construction fut fonction: 1° des conditions de relief du site; 2° de l'exiguïté du terrain disponible, pincé entre le flanc méridional de l'église paroissiale et l'abrupt du rocher sur la vallée de la Garonne qui, au Moyen Age, baignait la base de l'éperon rocheux. La destruction progressive des masures qui, au XIX^e siècle, avaient dissimulé les colonnes du cloître, outre qu'elle a permis de récupérer un très grand nombre de fûts et de retrouver, en allant vers l'est, l'emplacement de la salle capitulaire, a révélé, selon toute vraisemblance, le premier édifice religieux signalé par les auteurs anciens: la chapelle Saint-Laurent, conservée par les constructions du XII^e siècle.

A l'ouest, il y avait un complexe agricole en rapport direct avec une voie dont le tracé a été maintenu dans l'ensemble et qui conduit dans la campagne vers les coteaux fertiles.

Les remparts ont été minutieusement explorés et ne paraissent pas conserver de secrets: selliers tout au fond, escaliers, paliers; passage pour les lavandières qui descendaient vers la rivière. Une des tâches, et non la moindre, est de remettre tout dans son état le plus ancien. Au-dessus du cloître, le réfectoire: une cheminée récupérée a pris la place d'une autre du XIX^e siècle. Quatre cellules ont été dégagées. Le manque de place n'avait pas permis de faire un cloître obéissant aux normes habituelles. Le déblaiement des matériaux de démolition a permis de retrouver des bases de colonnes, des fûts, des arcs en pièces détachées. La simplicité même de l'ensemble a beaucoup de charme. Les colonnes jumelées alternent avec des groupes de quatre supportant les arcs. La base des colonnes est constituée par un double tore où M. Crozet a vu une inspiration d'origine antique. Les fûts sont moulés, comme on

l'observe souvent en Saintonge, et ornés à leur partie supérieure de stries circulaires disposées avec variété. Des rapprochements sont faits avec ce que l'on voit à Bourg-Charente, Rioux, Cartelègue, Saint-Amant-de-Boixe...

Au cours des sondages, on a trouvé quelques vestiges du XI^e siècle, une métope (quadupède), un chapiteau roman, des fragments de mosaïque (griffon, fleur-de-lys, aigle), des fragments de céramique vernissée.

Quelques pièces de monnaie ont été recueillies: double-tournois de Gaston d'Orléans, pièces de Louis XIII, Louis XI, Charles VIII (en voie d'examen par M. Yvon), ainsi qu'une monnaie de Charles d'Anjou et un esterling du Prince Noir.

M. Billa signale encore des tombes avec intérieur à claire-voie de pierre, deux inhumations antérieures au XI^e siècle et, dans l'église, une autre tombe au mobilier très riche en voie d'analyse. On a enfin découvert des traces de peinture murale qui pourrait être du XII^e siècle: oiseaux stylisés et draperies simulées formant une frise maintenue de place en place par des clous ronds d'où se détachent des pans.

On apprécie le travail considérable, ordonné, précis, intelligent qui a déjà été fait.

C'est avec une satisfaction particulière que nous enregistrons cette communication, la dernière en date de celles dont nos procès-verbaux gardent la mémoire au sujet de Saint-Macaire: 10 février 1963: cri d'alarme devant les ruines accumulées et l'incurie générale; 14 novembre 1965: premiers résultats, restauration de la maison « du relais Henri IV »; Saint-Macaire inscrit sur la liste des sites pittoresques; un peu plus tard: premières colonnes du cloître dégagées; 4 octobre 1969: étude des peintures de l'église Saint-Sauveur. Aujourd'hui, 11 février 1973: renaissance probable du prieuré.

ASSEMBLEE GENERALE DU 25 MARS 1973

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président.

M. Jacques Coupry, directeur de la circonscription des Antiquités historiques d'Aquitaine, a procédé à la distribution des diplômes décernés par la Société Archéologique.

M. R. Marquassuzaa, secrétaire général, donne lecture du rapport moral, après avoir fait observer une minute de silence à la mémoire des membres de notre Société disparus dans l'année. Il met en relief l'activité manifestée par notre groupe dans les domaines les plus divers, celles du groupe Jules-Delpit, pour les archives et du groupe Bertrand-Andrieu pour la numismatique.

M. P. Coudroy de Lille, trésorier, procède à la lecture du rapport financier que la célébration du Centenaire, prévue pour octobre prochain, rend particulièrement important. Il convient de remercier les divers organismes qui, par leur aide généreuse, permettent d'envisager l'avenir avec optimisme.

Distribution des diplômes:

M^r Dufourg, conseiller municipal, représentant M. Chaban-Delmas, maire de Bordeaux, remet le diplôme de la ville: « Rappel de médaille d'argent » à:

M. Marc GAUTHIER, assistant auprès de la direction des Antiquités historiques d'Aquitaine depuis 1964. Son activité archéologique s'est, dès ce moment, exercée sans interruption à Bordeaux :

- *Octobre - novembre 1964* : sur le tracé de l'enceinte gallo-romaine, rue du Pont-de-la-Mousque, fouille de sauvetage.

Octobre - novembre 1967 : 9, rue de Grassi, sauvetage sur le tracé de la même enceinte, vestige conservé « in situ » grâce à l'intervention de M. le Maire de Bordeaux.

1965-1970 : participation à la direction du chantier de la nécropole chrétienne de Saint-Seurin, etc.

En Aquitaine : direction des fouilles de plus de cinquante sites... Nouvelles mosaïques mises au jour à Moncayet, à Camblanes et à Saint-Emilion où il vient de découvrir une des plus importantes villas du Bas-Empire actuellement connues en Aquitaine.

Avril 1971 - juillet 1972 : fouilles de sauvetage des allées de Tourny à Bordeaux qu'il a conduites et coordonnées sous la direction de M. le professeur Couprie.

M. le professeur Couprie procède ensuite à la remise des diplômes de la Société à :

M. BALLION pour son activité archéologique à Lignan et dans les régions voisines ainsi que la création d'un intéressant musée grâce à des collections particulières et à celles de chercheurs locaux.

M. Pierre JULIEN-LAFFERRIÈRE pour ses recherches généalogiques.

M. Jean-Marie BILLA et « l'équipe du chantier bénévole des jeunes de Saint-Macaire » (voir P.V. du 11 février 1973).

Entre les deux remises officielles des diplômes, a eu lieu le compte rendu, par M^{lle} H. Espagnet, de l'excursion préparée, dirigée sur place par M. Marquassuzaa; les diapositives commentées ont été prises par elle-même ou par M. Migon, membre de la Société, soit au cours de l'excursion, soit au cours d'une visite individuelle dans le Périgord et dans le Bas-Limousin : Jumilhac-le-Grand, le Châlard, Saint-Yrieix, Cousac-Bonneval, Pompadour, Arnac, Ségur-le-Château.

En dehors du grand intérêt archéologique des lieux visités, les souvenirs de personnages historiques ou très originaux comme le Pacha Achmet-Bonneval, ou légendaires comme Louise de Hautefort, ou ayant eu une étrange destinée, comme M^{lle} Aïssé, introduisent dans le compte rendu un élément psychologique qui n'est pas sans rapport avec le caractère des monuments étudiés ou leur temps.

SEANCE DU 13 AVRIL 1973

Présidence du D^r LACOSTE LAGRANGE, président.

Présentation d'objets :

M. le D^r Charles LASSERRE : trois assiettes David Johnston avec marque en creux, sans indication de numéro de service.

Première assiette : décor à large marli de fleurs et de feuilles; au centre, composition romantique : château sur une île et barque (1840).

Deuxième pièce : composition identique, marli très orné; au centre, charmillé, vase, balustre et fleurs, personnages.

Troisième pièce : marli non décoré, simplement trois filets, ce qui donne toute son importance au sujet central d'actualité : « Entrée du duc d'Orléans à Paris, le 4 août 1830. » On voit encore une barricade détruite.

L'intérêt de ces trois pièces réside dans la vignette en creux et le nœud de ruban, sans indication de service. Ce sont donc des pièces de premier plan.

Communication :

M. CROCHET : recherche de vestiges antiques et anciens dans un vieux quartier de Bordeaux (voir p. 169).

SEANCE DU 11 MAI 1973

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président.

Présentation d'objets :

1) MM. LASJUILLIARIAS et D^r Charles LASSERRE : un plat rituel pour la Pâque juive.

Ce plat a été recueilli et restauré par M. Lasjuilliaris. C'est un plat rituel et familial de la Pâque juive, en faïence fine, décorée. La décoration en est très importante. Au centre, la MATSA où l'on expose trois galettes azymes, les deux premiers soirs de la Pâque; sur l'aile et le marli, sont figurées sept scènes tirées de l'Ancien Testament, chacune insérée dans un cadre rappelant le style rocaille, avec légende en français; on doit lire de droite à gauche : 1) Passage de la Mer Rouge; 2) Pourquoi mangeons-nous de ce pain non levé; 3) Rabbi Eléazar, fils d'Azaria; 4) Et les Egyptiens nous maltraitèrent; 5) Moïse sauvé des eaux; 6) Les fils sages; 7) Par une Main Puissante.

Le D^r Lasserre signale que la légende n° 6 correspond à une fausse interprétation du traducteur; il convient de rétablir par : « Le Sage, le Méchant, l'Innocent ». Cet « Innocent » pose des questions sur le rite de la Pâque. Ces questions sont inscrites en caractères hébraïques dans les écoinçons triangulaires ménagés entre les scènes. Le Docteur qui a eu recours à un savant israélite de ses amis en donne la traduction.

Diamètre du plat : 250 mm; *marque* : un centaure tenant de la main droite un oriflamme sur lequel on lit : C.M. PARIS; au-dessous : Déposé n° 5381 (en deux lignes); sous le centaure : TEPPER. En creux, près du bord : M et, au-dessous, dans un carré : YS.

2) M. Francis DAVID : un plat rond en faïence de Bordeaux, du XVIII^e siècle.

Ce plat, récemment restauré de façon parfaite, offre les caractéristiques de la faïence Hustin de Bordeaux : dessin du contour (Méandre de Lapouyade Pl. 8 couleur et Pl. 10 en noir); décor de rose dit « au papillon ». Au revers : deux initiales enlacées, peintes violet de manganeuse sous émail, comme il est normal dans la faïence grand feu : JS enlacés. Il ne s'agit pas d'une marque de fabrique mais plutôt d'une signature du décorateur. M. David a trouvé trace d'un Jacques Sauvage en 1735, à l'occasion de son mariage. Il souhaite que nous puissions l'aider dans l'examen de cette hypothèse.

Donc, une pièce rare, d'une beauté réelle, posant un problème intéressant à résoudre.

Communications :

1) M. AVEILLÉ : *quelques exemples d'économie du geste dans la taille des industries à galets du Paléolithique inférieur au Néolithique.*

Il convient d'abord de rappeler les étapes par lesquelles l'homme de la préhistoire est passé avant la réalisation de l'outil : 1) Prise de conscience des nécessités immédiates pour la survie dans le biotope; 2) Préfiguration des outils à fabriquer pour ce rôle précis correspondant au premier stade de l'hominisation et qui va connaître un grand épanouissement à partir de l'Acheuléen moyen par la technique « Levallois »; 3) choix de la matière première; 4) fabrication de l'outil, la technique variant avec la matière.

Première certitude : les industries à galets ont précédé de plus de deux millions d'années les industries à silex (observation d'après l'état actuel des recherches en Afrique orientale et confirmées par les données de la stratigraphie).

Deuxième certitude : c'est vraisemblablement à partir de l'Acheuléen que la notion d'esthétique s'est ajoutée à celle de fonction. Le silex, l'obsidienne et la calcédoine s'y prêtaient (exemple de certains bifaces du Paléolithique ancien et « feuilles de laurier » du Solutréen très remarquables. Par contre, les galets de quartz, quartzites, ophites étaient des matériaux rebelles. Il fallait observation attentive et sûreté de main pour obtenir plus vite et avec moins d'effort l'outil nécessaire, du galet choisi parmi la multitude des variétés offertes sur les terrasses de la Garonne, de la région de Saint-Gaudens à celle de La Réole. Un coup de percuteur précis : l'éclat se détache; parfois c'est une moitié de galet, un *uniface* est né qui peut, par sa longueur et la vigueur du tranchant, rivaliser avec les plus beaux bifaces du silex. *L'uniface est un outil fini et complet* (divers exemples du choix conditionné par l'utilisation forestière ou pour obtenir un hachereau sur éclat).

La persistance d'outillages frustes jusqu'à la fin des temps préhistoriques semble lancer un défi à l'évolution technique et à toute idée de perfectionnement. En réalité, ce caractère fruste masque une maîtrise parfaite de l'homme sur la matière; néanmoins, à défaut de toute *stratigraphie, base fondamentale de la chronologie préhistorique*, les problèmes posés par les industries néolithiques sur galets plongent souvent les préhistoriens dans la perplexité. Sur les hauts niveaux de construction ancienne, l'outillage abandonné par les Paléolithiques voisine en surface avec l'industrie naissante du Néolithique (contamination). Dans de

telles conditions de gisement, l'outillage portant l'empreinte d'une technologie commune nécessite pour son interprétation le recours à plusieurs critères afin de différencier les cultures : origine locale ou allogène des minéraux, leur nature, examen de la patine des pièces, usure des arêtes par roulage fluvial ou éolisation, reprise ultérieure de la taille afin de redonner du mordant à l'outil, fréquence de certains types dans un même gisement ou présence d'outils insolites et rares, comparaison d'une industrie présumée récente avec celle déjà identifiée sur les plus bas niveaux, analyse du contexte sédimentaire et granulométrique.

En conclusion, la sobriété du geste dans la taille des industries à galets, à partir du Paléolithique ancien et jusqu'au Néolithique, aboutit à l'élaboration de formes frustes qui, par contradiction apparente, n'expriment pas le ralentissement de l'évolution, mais son essor.

2) M. VIVEZ : *le brassard de Bordeaux, 12 mars 1814.*

La célébration du centenaire de la Société s'accompagnera d'une exposition d'un certain nombre de pièces parmi les plus rares ou les plus curieuses appartenant à son musée. Parmi ces reliques du passé, M. Vivez a eu à s'occuper d'un certain nombre de documents typiquement bordelais se rapportant au mouvement qui a précédé et accompagné à Bordeaux, le 12 mars 1814, la première Restauration.

Avant de présenter ces pièces — en avant-première — au cours de cette séance, M. Vivez rappelle les origines de ce mouvement, ses circonstances et sa brièveté.

En réalité il y avait eu à Bordeaux, même en pleine Révolution, des associations secrètes, tenues à l'inaction, guettant le moment favorable pour se déclarer, toujours dissoutes malgré leur prudence. En 1794, la Société de Belleville se composait de la jeunesse bordelaise que présidait d'abord Cornu, exécuté le 24 juin 1794, puis Ravez. Après Thermidor et la mort de Robespierre, la Société se reforma sous le nom de : « Société du Gouvernement ». Sous l'Empire, elle devint : « l'Institut philanthropique ». Jean-Baptiste Rollac, négociant à la Rousselle, en affaire avec l'étranger, devint l'âme des complots; c'est ainsi qu'il entreposait des barils de poudre au lieu de café; il allait souvent en Angleterre, rencontrait le futur Louis XVIII auquel il proposa de nommer Taffard de Saint-Germain pour diriger les opérations. Une garde royale clandestine fut formée sous les ordres de Jean-Baptiste Roger (de la maison « Marie Brizard et Roger »). Il est dit que 12 compagnies régulières « montées » (?) purent ainsi être formées (1814). Taffard essaie d'attirer à son mouvement de hauts personnages de l'administration bordelaise et il y parvient : le maire Lynch, le préfet, des généraux. Il s'abouche avec Wellington en Espagne. Le général anglais, assez froid et très méprisant, accepte cependant d'envoyer à Bordeaux une armée de 6 000 hommes. Le duc d'Angoulême est prêt à paraître. Rendez-vous à Saint-Julien (place de la Victoire); oriflamme, cocardes blanches et brassards se préparent rue Leyteire, chez un voiturier (12 mars 1814). C'est le « Grand Jour » des conspirateurs bordelais. Le duc d'Angoulême entre à Bordeaux escorté par la Compagnie royale de Roger; il se rend à l'Hôtel-de-Ville, puis à la cathédrale. Les volontaires étaient dans la foule. Coups de canon à la mairie, drapeau blanc à la flèche Saint-Michel...

Une décoration sera attribuée, dès le 14 juin, à la Garde royale bordelaise, celle du « Lys ».

Une décoration spéciale, celle du « Brassard », est instituée par le duc d'Angoulême en faveur des Bordelais qui l'avaient accueilli à son

retour en France et à son entrée en ville. Les couleurs étaient : blanc et vert. Le vert, signe d'espérance, avait été donné par le duc à Taffard lors d'une de ses visites préliminaires en Angleterre. Le brassard est donc « blanc bordé de vert », cependant il en existe d'autres variétés (collection Janvreau). Le brassard était destiné aux militaires en uniforme. Une décoration (trois dimensions différentes) récompensait les civils. Il faut ajouter deux « décorations du Lys » pour récompenser les gardes nationaux qui avaient adhéré au mouvement. Pour ces derniers, il y avait des lisérés de couleur différente suivant les localités, et un modèle avec une croix; un autre avec une étoile s'ajoutait à celui du « Lys », le plus ancien.

Nous exposerons : 1) grand tableau donnant la liste des membres de la Garde royale, le 12 mars 1814, avec copie des portraits des Princes par de Galard; 2) une autre édition de ce tableau; 3) Décorations, don de M. Vincent; 4) Médaillon, don de M. de Mensignac.

Ces documents sont donc liés à un moment de notre histoire où Bordeaux a eu un rôle particulièrement actif pour favoriser la première Restauration.

SEANCE DU 8 JUIN 1973

Présidence de M. le D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Présentation d'objets :

M. COULON : « débuts de la recherche préhistorique dans le monde ».

En parfait collectionneur, M. Coulon possède les pièces les plus précieuses dans les domaines les plus variés; il nous en a souvent donné les preuves et, aujourd'hui encore, un certain nombre des pièces présentées est en rapport avec l'exposé de M^{me} Roussot-Larroque qui lui succèdera.

La présentation de M. Coulon est précédée d'un résumé sur les débuts de la science préhistorique et il note l'optique nouvelle selon laquelle on la considère depuis la fin de la dernière guerre. D'abord travail d'amateur, elle est aujourd'hui le fait de la science officielle.

M. Coulon présente ensuite :

1) Un « coup-de-poing » (paléolithique inférieur) en provenance de Thennes (Somme);

2) Une grande *sagaie* en bois de renne (4 vulves gravées superposées sur chacune des faces planes), Magdalénien supérieur (Le Roc-de-Marcamps);

3) « Livre de beurre » du Grand-Pressigny (près de Loches, Indre-et-Loire);

4) Une hache polie (Nouvelle-Calédonie). M. Coulon en possède de nombreuses variétés de même provenance. Celle qu'il présente est emmanchée, entourée de peau naturelle. La corde qui entoure le manche est en poil de roussette. Cette hache de parade est une pièce magnifique, en jadéite verte ou serpentine (poids : 1,650 kg);

5) Trois haches de bronze provenant d'une autre collection, trouvées ensemble à Peyrelebadé (près de Saint-André-de-Cubzac) : a) une de petit

format (poids : 80 g; long. 105 mm); b) une hache à talon et anneau latéral sans patine et *écrouie* (provenance probable : lit d'un fleuve), très belle pièce; c) hache à ailerons terminaux et anneau, belle patine; d) deux pointes de lance en bronze à large nervure médiane; l'une en provenance du lac de Bienne.

Exposé et présentation :

M^{me} Julia ROUSSOT-LARROQUE : *objets en provenance de Corcelette* (communiqués par M. Coulon).

Cette présentation a débuté par un exposé sur l'historique des découvertes dans les palafittes des lacs helvétiques et sur la chronologie des industries ainsi révélées.

1853-54 : des trouvailles fortuites éveillèrent la curiosité du public. Cet hiver-là, une baisse exceptionnelle dans le niveau des eaux du lac de Zurich mit au jour de véritables « champs de pilotis ». En 1854, l'ouvrage publié par le D^r Keller fit sensation. Les premières recherches furent anarchiques et déplorables, le but essentiel étant généralement de recueillir sans discernement des « objets de vitrine ».

1867 : le projet de correction des eaux du Jura devait amener une recrudescence des trouvailles, telles que les échanges, les ventes, les dons se multiplièrent. Corcelette et Granson furent les deux premières stations exploitées.

Les conditions dans lesquelles ces trouvailles anciennes ont été faites ne permettent qu'un classement typologique des objets qui vont du Néolithique moyen à La Tène, c'est-à-dire correspondant à une occupation des lacs de 3 000 à 500 avant notre ère, avec toutefois des lacunes dues à des changements de climat, provoquant la montée des eaux et l'abandon des villages littoraux.

Les objets présentés témoignent d'une certaine richesse de l'outillage et d'une civilisation avancée :

- une hache comparable à celle venant de Peyrelebadé que M. Coulon a présentée (ailerons et anneaux);
- un petit couteau à soie décoré;
- un fragment de faucille;
- un bracelet creux à oreillettes, décoré, moulé (traces de brûlures dues à l'incendie de la station); un autre bracelet à stries transversales; un bracelet d'enfant au décor effacé; un anneau (boucle d'oreille ?);
- des épingles de types variés;
- une curette (bronze final);
- des pinces à épiler;
- un montant de mors de cheval en bois de cerf, pièce assez rare;
- un lot de fusaïoles décorées;
- des brunissoirs avec traces de brûlures;
- un stylet de cheval en os et un andouiller de cerf;
- des clayonnages.

M. J. FRIQUET : *Le droit du seigneur : légende ? ou vérité ?* ».

L'auteur expose deux thèses opposées en s'appuyant sur des exemples. L'une affirme l'existence de ce droit pour les seigneurs de Louvie et de Bizanos en Béarn, au xvr^e siècle. Ces derniers toutefois se contentent du don d'un chapon ou d'une épaule de mouton pour l'acquit dudit droit.

L'autre thèse nie la pratique en dépit d'un texte des plus explicites publié par Michelet, d'après du Cange.

L'auteur pense que si, au XIV^e siècle, cette coutume paraît avoir été en vigueur, elle devait tomber en désuétude au XVI^e puisque ce droit pouvait être remplacé par une redevance en produits alimentaires.

SEANCE DU 10 NOVEMBRE 1973

Présidence de M. le Dr LACOSTE-LAGRANGE, président.

Présentation d'objets :

Dr Charles LASSERRE : *une tisanière en porcelaine de la fabrique J. Vieillard.*

Lors de l'exposition de la Société Philomathique : « Bordeaux en 1850 », J. Vieillard exposait pour la première fois 6 petits pots de porcelaine dure. L'exposition de 1859 devait consacrer ses succès dans ce domaine par la fabrication parallèlement de pièces en porcelaine dure et en faïence fine.

La tisanière que le présentateur considère comme une pièce rare se compose de trois parties : la tisanière proprement dite, à corps renflé, à bec et à anse, aux parois décorées de fleurs bleu lavande, reposant sur un corps en forme de manchon, également orné de fleurs et de deux petits personnages « tonkinois », posé sur une base destinée à la veilleuse. Au revers de cette base figure une estampille (n° 2 de Nicolai) au « Tonkinois », entourée de la banderole : J. VIEILLARD & Cie porcelaine D. Johnston ».

M. Coulon ajoute à cette présentation celle d'une tisanière du même modèle, mais en faïence fine.

M. Ch. Lasserre présente ensuite un pichet, porcelaine vernissée blanche dont la panse est ornée d'un décor en relief : petits quadrupèdes, chiens et renards; l'anse est constituée par l'un de ces animaux de corps élégamment modelé et d'une grande finesse d'exécution.

Exposé :

Docteur GAILLARD : *Connaissance archéologique de l'île de Pâques.*

Le Dr Gaillard, revenant d'un séjour d'étude en Polynésie, à 3 700 km du Chili et de Tahiti, cherche à dissiper les mystères illusoire nés d'incertitudes, d'interprétations erronées, voire délirantes qui concernent l'île de Pâques et compliquent à plaisir les questions d'ordre géologique ou ethnographique.

Signalée déjà en 1595 par Alvaro Mendana de Neyra, puis en 1687, par Edward Davis, cette île reçut son nom du Hollandais Roggeven qui la découvrit le jour de Pâques 1722. C'est ce dernier qui, pour la première fois, fait mention de ces statues munies de leur « couvre-chef » et des indigènes tatoués, aux oreilles distendues. En 1768, de Bougainville la

reconnaît dans son voyage de circumnavigation. En 1770, Gonzalès y Haedo, commandant du San Carlos, en prend possession au nom du roi d'Espagne. Cook, en 1774, et La Pérouse, en 1786, y passèrent. Au XIX^e siècle, les relations de voyageurs sont plus nombreuses. Le 12 décembre 1862, a lieu un raid péruvien pour la capture des indigènes : un millier sont enlevés dont 15 seulement seront rapatriés. Dix ans plus tard, les missionnaires ne trouvèrent qu'une population agonisante. En 1872, Pierre Loti y fait un séjour, relève des croquis et ramène la tête d'une statue qui est au Musée de l'Homme. Les récits des explorateurs dans le dernier quart du XIX^e siècle deviennent plus détaillés, surtout celui de Peymaster et de W.-J. Thomson et, au XX^e siècle, ceux de Rouletge, Métraux et Lavachery, Heyerdal, Mazière et Villaret. En 1953, l'île devient définitivement chilienne.

Si l'on considère les légendes, notamment celle du roi Motu Matua, venu à la conquête de l'île avec deux pirogues, peut-être y aurait-il eu deux grandes migrations polynésiennes.

L'étude des monuments appelle celle de l'« Ahu », simplification de « Marae », monument typiquement polynésien, enceinte sacrée pavée, avec autel et stèles où l'on distingue trois types.

L'« Ahu » pascuan a des usages multiples : c'est un lieu de cérémonie, le séjour temporaire des dieux où le culte des ancêtres est représenté par les statues, un lieu de sépulture à deux degrés.

On compte plus de 600 statues dispersées dans toute l'île : 300 sur les « Ahus », 200 dans la carrière, 100 inachevées et 20 abandonnées au cours du transport. Leur type appartient à la civilisation polynésienne (Marquises), mais, ici, le manque de bois a nécessité l'emploi de pierre, d'ailleurs facile à travailler. Extraite d'une seule carrière dans le cratère du volcan Rano Raraku, c'est un tuf volcanique tendre qui durcit à l'air, mais qui peut être facilement travaillé à l'aide de pics taillés dans des galets d'andésite.

Il existe dans la carrière des statues à tous les stades de fabrication, ainsi que les galets laissés sur place; la plus grande, non détachée du rocher, mesure 22 mètres.

Une classification permet de distinguer différents types : un type archaïque, à rapprocher des statues précolombiennes; celles sculptées sur place, dans la carrière, à la façon d'un bas-relief; celles à base en pointe érigée en bas des pentes, du style le plus pur; grosse tête à fort relief sans protubérance crânienne ni occiput, bras repliés, doigts et ongles très longs, pouce recourbé vers le haut, ventre plat; ceinture, tatouages; pas d'yeux ni de coiffure. D'autres statues des « Ahu » les plus proches ont 6 à 7 mètres et pèsent en moyenne 10 tonnes. Elles ont le ventre bombé et les reins cambrés, leurs yeux sont indiqués ainsi que leur coiffure : elles proviennent d'une carrière spéciale dont le tuf est rouge. Les statues les plus éloignées, d'un type plus dégénéré, ont de 4 à 6 mètres et pèsent 6 tonnes.

En parcourant l'île, on en trouve d'autres éparses ici et là, renversées ou brisées; certaines jalonnent des sentes de transport. Malgré leur poids, elles paraissent avoir été facilement portées, peut-être par traction, sur des sortes de traîneaux glissant sur un sol de joncs et d'herbes; une hypothèse sur leur érection par levées et empilement de blocs de pierre, a été émise par Heyerdahl.

M. le Dr Gaillard a enrichi sa dissertation par la projection de nombreuses diapositives montrant l'aspect désolé de l'île et surtout les monu-

ments, les effigies, parfois alignées sur des murs à pente inclinée. Il a également soumis à l'examen des spécimens de l'outillage de pierre recueillis : pics en andésite, pour la sculpture des statues, flèches tranchantes à pédoncule en forme de tau et d'autres types d'outils en obsidienne, certains morphologiquement assez proches de pièces européennes. L'originalité de cette communication a vivement intéressé l'auditoire.

SEANCE DU 9 DECEMBRE 1973

Présentation d'objets :

M. MARQUASSUZAA : *une tisanière de Vieillard.*

En faïence à décor de fleurs bleues. Elle fait partie d'un ensemble de trois objets comportant un encrrier. La marque en est assez tardive (probablement fin de la fabrication).

Communications :

M. LIEBEL :

1° *Conservation du site archéologique du château de Saint-Mégrin : la motte féodale en danger de disparaître.*

La châtellenie de Saint-Mégrin se situe en Charente-Maritime, dans la partie de ce département limitrophe de la Charente. Au nord, on trouve la châtellenie d'Archiac et, au sud-est, celle de Touverac. Elle n'est pas très étendue : 7 à 8 km de diamètre.

M. Liebel a évoqué certains de ses seigneurs, notamment le célèbre mignon d'Henri III, gouverneur de Saintonge et de l'Angoumois, que le roman historique a rendu populaire et qui fut assassiné par les gens du duc de Guise en 1578. Il rappelle ensuite que le château fort du Moyen Age, fort endommagé au cours des luttes consécutives à la Réforme, avait été remplacé par un château de la Renaissance vendu, à la Révolution, à un tailleur de pierre, mais *la motte féodale subsistait.*

Cette motte féodale, bien connue des archéologues, se situe entre les départementales 152 et 152 bis. A diverses époques, ont été mis au jour : sarcophages, chapiteaux corinthiens, fragments de poterie (XI^e-XIV^e), ossements, etc. Des publications ont été faites : « Saint-Mégrin », par A. Voyé et C. Gelezeau ; « Jonzac, un millénaire d'Histoire » (catalogue du musée des propriétaires ; p. 15 et 16).

Aujourd'hui, le site est menacé de disparition par le projet de construction d'une maison sur son emplacement. Le préfet de la Charente-Maritime, alerté, a prescrit une enquête « en vue de déterminer les mesures à prendre éventuellement ».

Tous les archéologues sont intéressés à la question.

2° *Le Lion, le Renard et l'Oie du Pas-Saint-Georges.*

Il s'agit de deux sculptures ornant l'immeuble numéroté 50.52, rue du Pas-Saint-Georges, maison de la famille de M. Liebel. La première qui représente un lion ne pose pas de problème particulier ; la deuxième,

sur le plan coupé que forme la maison à l'angle de la rue Millange, est plus énigmatique. On distingue mal s'il s'agit d'un loup ou d'un renard mangeant une volaille.

Pour expliquer ce mystère, l'auteur remonte à la fin du XVIII^e siècle où la maison était occupée par des pelletiers, puis par des fourreurs. Le 7 août 1844, la veuve de Jean Gallier, pelletier, vendit son commerce à Christian Gottlob Liebel qui, le 8 octobre 1855 et le 25 février 1865, achète les deux maisons mitoyennes à l'angle de la rue Millange. Les deux façades sont démolies et reconstruites telles que nous les voyons, il y a donc un peu plus de 100 ans.

Gottlob était né en 1810 dans le Royaume de Saxe. On peut penser qu'il voulut, en souvenir de son enfance et de son pays natal, faire sculpter la scène qui a toujours intrigué les flâneurs : « Fuchs, du hast die Gans gestohlen... » et M. Jean Liebel traduit : « Renard, tu as volé l'oie, redonne-la sinon le chasseur viendra te chercher avec le fusil. Son grand fusil tire sur toi le plomb que tu coloires d'encre rouge et alors tu es mort. Cher renardeau, suis le conseil ; en ne faisant pas de vol. Tu n'as pas besoin d'oie rôtie, contente-toi de souris. »

M. Liebel fait entendre un disque de cette chanson populaire dans toute l'Allemagne.

Ce fut une séance pittoresque où l'on vit avec plaisir évoquer un coin du vieux Bordeaux.

Projection commentée :

M^{lle} DIETLIN : *Voyage en Sicile.*

L'an dernier (décembre 1972), une projection de mosaïques siciliennes avait été brillamment commentée par les professeurs Marcadé et Gardelles. M^{lle} Jost avait étudié les temples et les ruines de Ségeste, de Selinonte et d'Agrigente.

Cette année, M^{lle} Dietlin nous conduit dans les mêmes lieux, présentant les vues prises au cours d'un voyage d'étude de quinze jours avec un groupe d'étudiants, sous la conduite du professeur Marcadé.

Elle s'efforce de ne pas se laisser séduire par la facilité d'un compte rendu touristique et anecdotique. Elle y parvient.

A *Palerme* : elle s'applique à faire distinguer les influences subies sur ce qui reste de l'art antique et médiéval et elle poursuivra cette méthode tout au long de la projection pour chaque monument évoqué. Les Vikings, éblouis par l'art byzantin, ont doté la ville de palais, d'églises et de nombreuses chapelles. La grande période fut le XIII^e siècle. La cathédrale imposante manque d'unité ; parmi les influences diverses, celle qui paraît dominer est celle de l'art arabe.

A *Montréal* : la cathédrale est un chef-d'œuvre où se combinent heureusement les diverses influences, avec prédominance de l'architecture normande. Les mosaïques étincellent d'or et sont dignes de Byzance. Non loin, le cloître a pu être comparé à l'Alhambra de Grenade.

Ségeste (entre Palerme et Trapani) :

1°) Un temple dans une solitude grandiose (fin du V^e siècle avant J.-C.) Il n'a jamais été couvert ; les colonnes doriques ne sont pas cannelées. Plusieurs hypothèses peuvent être risquées : était-il consacré à un culte abstrait ? est-il non achevé ?

2°) Ruines du théâtre construit dans le roc (II^e siècle avant J.-C.). A été refait à la période hellénistique.

Sélinonte : fondation grecque du VII^e siècle avant J.-C. (étymologie : feuille d'ache). Les temples sont en nombre considérable, pour la plupart en ruines. L'un d'eux est dédié à Déméter, « porteuse de fruits ». Il y a deux zones sacrées dont les temples ont été désignés par des lettres, faute de pouvoir leur donner un nom avec certitude.

Le temple E a été relevé - les sculptures ont pour thème des scènes violentes, par exemple, Actéon dévoré par ses chiens. Une seule exception : Hades et Perséphone, scène mystique.

Le temple G, le plus grand à l'origine, style dorique. Il ne reste qu'une colonne de 16 m de haut.

Les temples sont au nombre de 6 sur l'Acropole. Le plus ancien est le temple C, peut-être dédié à Zeus. M^{lle} Dietlin explique les sculptures de quelques métopes.

En résumé, il y a à Sélinonte 3 zones sacrées, mais actuellement beaucoup de ruines chaotiques.

Agrigente : A 20 km de Sélinonte (nom ancien : Akragas, le crabe).

La vallée des temples forme un ensemble imposant de temples doriques, malgré les ruines accumulées par les tremblements de terre : le temple des Dioscures, l'Olympeion, le temple de la Concorde, bien conservé car, au IV^e siècle, il a servi au culte chrétien, le temple de Junon... Il y a aussi un ensemble romain, le tombeau de Théron, tyran du VI^e siècle avant J.-C.

Les mosaïques de *Piazza Armerina* (précédemment étudiées), *Syracuse* et le temple d'Athéna, *Taormine* et son théâtre romain terminent cette prodigieuse revue de monuments siciliens où les influences grecques et normandes luttent d'importance.

L'AGE DU BRONZE AU MUSÉE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

par Julia ROUSSOT-LARROQUE

(résumé)

Le musée de la Société Archéologique de Bordeaux renferme une intéressante collection de bronzes provenant de donations de ses membres. Une grande partie des objets présentés viennent de l'ancienne collection du D^r E. Berchon.

La plupart des objets avaient perdu leur étiquette mais il a été possible de retrouver l'origine d'un certain nombre d'entre eux, en consultant les notes parues autrefois dans le Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux.

En outre, la présente étude a permis de faire analyser les bronzes au Laboratoire d'anthropologie préhistorique de Rennes par J. Bourhis, ingénieur-chimiste au C.N.R.S. Ces analyses, qui ne détériorent aucunement les objets examinés, donnent des renseignements précieux qui permettent de mieux localiser l'origine des minerais utilisés, car les cuivres ibériques ou alpins ne contiennent pas les mêmes impuretés. Les analyses permettent aussi de meilleures déterminations chronologiques, car les proportions respectives du cuivre et de l'étain dans les alliages ont varié au cours de l'âge du Bronze. Au début de la métallurgie, le cuivre arsénié fut d'abord seul employé, puis on utilisa un bronze pauvre à faible pourcentage d'étain, avant de parvenir au bronze vrai (une partie d'étain pour neuf parties de cuivre). Vers la fin de l'âge du Bronze le plomb apparaît en proportion de plus en plus forte dans les alliages jusqu'à ce que, les ressources en étain étant sans doute taries, on trouve des outils non fonctionnels en plomb presque pur.

M^{me} Roussot-Larroque fait remarquer que la collection de la Société Archéologique de Bordeaux, bien que numériquement peu importante, comporte des objets de toute première qualité que bien des musées officiels lui envieraient. Certains de ces bronzes sont fréquemment cités par les spécialistes français ou étrangers, mais

le besoin d'une publication moderne se faisait sentir et permettra de rectifier certaines insuffisances ou même certaines erreurs des publications anciennes.

Le premier objet étudié est une hache plate, irrégulière, aux bords équarris et au tranchant mousse. Cette hache qui appartient aux tout premiers temps de la métallurgie du bronze, est en bronze très pauvre contenant seulement 2 % d'étain. Sa forte teneur en arsenic et antimoine confirme son caractère primitif et la place au début du Bronze ancien, aux environs de 1.800 ans avant notre ère.

Vient ensuite une hache à faibles rebords et tranchant évasé trouvée à Saint-Sauveur-Médoc. Ce type de hache, rencontré aussi à Coutras, et en divers points de la Dordogne, de la Corrèze, de l'Allier ainsi que dans l'est et le sud-est de notre pays, paraît très proche des haches de Neyruz en Suisse. L'analyse montre un bronze encore pauvre, à 6,4 % d'étain seulement. Cette faible teneur en étain rapproche la hache de Saint-Sauveur des haches précédemment citées, ainsi que de celles des tumulus du Bronze armoricain.

Le glaive de bronze à rivets d'argent trouvé à Cissac est la « vedette » de la collection. De nombreux auteurs ont parlé de cette belle arme qu'ils ne connaissaient généralement que par le dessin de Berchon. Malheureusement celui-ci n'en donne qu'une image incomplète car les traces laissées sur la lame par le manche disparu, sont différentes sur les deux faces, alors qu'une seule face a été figurée dans l'ouvrage de Berchon. Or, le dessin de la garde des poignards et épées est un facteur important de détermination typologique et chronologique. M^{me} Roussot-Larroque rappelle plusieurs comparaisons proposées par les auteurs entre l'épée de Cissac et celles de Jugnes (Aude), du Cheylounet (Haute-Loire), de Saint-Paul-de-Lizonne (Dordogne), de Reugney (Doubs) ou du Castello-en-Saint-Brandan (Côtes-du-Nord). L'examen critique de ces comparaisons permet de les rejeter l'une après l'autre. En réalité, nous ne connaissons à l'épée de Cissac aucun homologue nulle part ailleurs en France, car les armes de la civilisation ibérique d'El Argar ou celles de la civilisation d'Aunietitz en Europe centrale, pas plus que les quelques longs poignards ou épées de la civilisation du Rhône ne peuvent lui être comparées.

De ce fait, la position chronologique de l'épée de Cissac n'est pas facile à déterminer. Toutefois, son allure générale est celle des épées du Bronze ancien, ce que confirme son association avec un poignard décoré de filets parallèles au tranchant et de triangles hachurés sous la garde semi-circulaire. Ce poignard est, lui, assez proche des lames de Neyruz (Suisse) ou des Taburles-en-Avançon (Hautes-Alpes), entre autres. Il s'agit d'un type qui appartient en propre au Bronze ancien (entre 1800 et 1500 av. J.-C.).

Le Bronze moyen médocain, civilisation très brillante dans notre région, est représenté par une grande hache à bords droits, neuve, affûtée, prête à servir. Le bronze qui la constitue comporte 87,4 % de cuivre et 11,5 % d'étain. Il s'agit donc d'un vrai bronze. Cette compo-

sition ne s'éloigne pas des moyennes constatées pour ce type de hache. Le bel âge du Bronze médocain se place entre 1500 et 1250 avant notre ère. La Gironde — particulièrement le Médoc, entre Lesparre et Pauillac — a livré plusieurs milliers de haches dont la plupart ont malheureusement été livrées à la fonte ou perdues sans avoir pu être étudiées.

Le dépôt de bracelets du Pouyalet, près de Pauillac, est un exemple regrettable de ces « fantômes » avec lesquels le préhistorien est souvent obligé de compter. Des 36 ou 37 bracelets que comptait le dépôt, seuls 2 figurent dans les collections de la Société Archéologique, et encore ce sont les moins beaux de la série. Il s'agit de deux spirales de fil de bronze à trois ou quatre spires. Des bijoux semblables ont été rencontrés en Allemagne et en Alsace ainsi qu'en Bretagne. La plupart d'entre eux semblent appartenir au Bronze moyen ainsi que les bracelets décorés à faibles tampons qui leur étaient associés au Pouyalet. Un fragment de spirale a été analysé à Rennes, malheureusement, l'analyse s'est révélée difficile, compte tenu de l'oxydation, et les teneurs en étain et plomb n'ont pu être déterminées que par différence. Il semble y avoir 2 % de plomb environ, ce qui s'écarte un peu des moyennes et pourrait faire penser que les spirales de Pouyalet sont plus tardives. Un autre bracelet, sans provenance, massif et à faibles tampons arrivant au contact, rappelle certains bracelets du Pouyalet. Provient-il de ce dépôt ? Ses dimensions ne concordent pas avec celles des bracelets décrits par Berchon mais cet auteur donnant parfois des indications de mesures inexactes, on ne saurait être affirmatif. Ce bracelet semble appartenir au Bronze moyen III (1350-1250 avant notre ère).

Les collections de la Société Archéologique de Bordeaux renferment encore une belle hache à talon sans anneau, à tranchant évasé, décorée d'un trident en relief. C'est une hache de type fréquent en Normandie, mais assez répandue sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche vers la fin du Bronze moyen (1350-1250 avant notre ère). L'analyse révèle un bronze à 85,5 % de cuivre et 12,5 % d'étain, sans plomb notable (0,15 %).

La hache à rebords de Léoville-Las-Cases faisait partie d'un dépôt d'une cinquantaine de haches. Elle est seule à être parvenue jusqu'à nous. Cette hache n'appartient pas au groupe médocain véritable. Ses rebords sont beaucoup plus élevés, ses côtés plus incurvés et son tranchant, en conséquence, plus évasé. Elle porte un décor de cannelures martelées parallèles aux rebords sur les plats et perpendiculaires aux rebords sur les côtés. Par sa forme comme par ses décors elle rappelle exactement certaines haches vendéennes décorées publiées par M. Beaudouin. Cette hache était, au moment de sa découverte, entourée d'un « anneau » qui s'est révélé être un fragment de bracelet replié autour de la hache. Il s'agit d'un bracelet massif, assez mince, à section en D. Aucun décor n'est visible. L'une des extrémités, mousse, est conservée.

La hache et le bracelet de Léoville-Las-Cases se placent à la fin du Bronze moyen soit aux alentours de 1250 avant notre ère. L'analyse de la hache révèle un bronze à 85 % de cuivre et 13,5 % d'étain. Le plomb est en quantité négligeable (0,30 %).

Le Musée de la Société Archéologique de Bordeaux renferme encore quelques objets de bronze qui donneront lieu à une prochaine communication de M^{me} Roussot-Larroque.

Néanmoins, ceux qui ont été présentés le 11 janvier offrent un échantillonnage assez complet de l'histoire de notre région, du début de l'âge de Bronze jusqu'à l'aube du Bronze final et méritaient d'être mieux connus des archéologues bordelais.

J. ROUSSOT-LARROQUE.

LE DÉPÔT DU BRONZE FINAL DE SAINT-LOUBÈS (Gironde) ou les tribulations d'un dépôt de bronzes

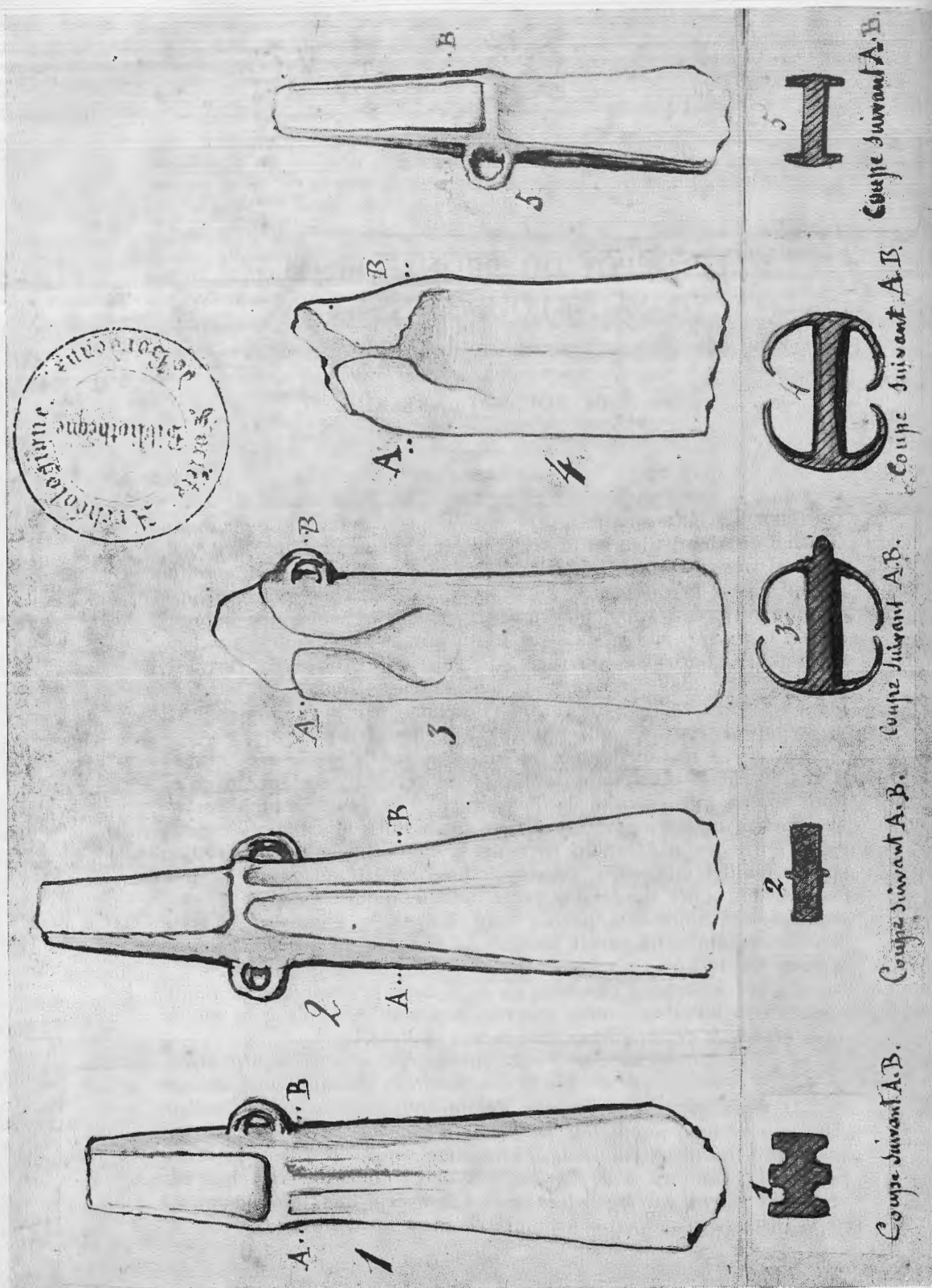
par Julia ROUSSOT-LARROQUE

Dans sa séance du 5 juin 1874, notre Société entendit une communication qui donna lieu au bref compte rendu suivant : M. Félix Léal, juge de paix du canton de Créon, adresse à la Société une communication écrite, accompagnée de dessins, sur des haches en bronze découvertes en 1873 à Saint-Loubès. (Société Archéologique de Bordeaux, t. I, 1874, p. XVI). Ce fut tout : jamais la communication ne fut publiée. Dans son ouvrage sur l'âge du Bronze en Gironde, E. Berchon indique seulement : Saint-Loubès. Haches (en nombre indéterminé). Léal, Soc. Arch. 1874. (Berchon, 1891, p. 67), preuve qu'il ne connut la trouvaille que par ce bref compte rendu.

Les objets n'ayant jamais reparu, nous avons longtemps cherché le manuscrit de Léal dans les archives de notre société, jusqu'au jour récent où, grâce à la perspicacité de notre bibliothécaire, M. Crochet, nous avons pu mettre la main sur le document original, égaré entre les pages d'un livre de la bibliothèque. Il s'agit d'un simple feuillet manuscrit, contenant une description courte et précise, accompagnée de dessins assez détaillés pour l'époque, puisque même les sections des haches sont indiquées. L'intérêt de cette communication nous paraît justifier sa publication posthume; voici le texte de F. Léal :

Haches de bronze trouvées, en 1873, dans la commune de Saint-Loubès (Gironde), dessinées d'après nature et réduites à la moitié de la grandeur des originaux. Longueurs réelles :

n° 1 - 21 centimètres; n° 2 - 22 centimètres; n° 3 - 17 centimètres; n° 4 - 14 centimètres; n° 5 - 15 centimètres. Quelques-unes de ces haches, ainsi que le montre notre dessin, sont munies, vers le milieu, d'une ou de deux oreillettes en forme d'anneau. Elles ont été trouvées, ainsi que deux culots de même métal, et d'à peu près 15 centimètres de diamètre, à 60 centimètres de profondeur. Bien que ces objets ne soient pas très rares, leur découverte dans une commune de la Gironde m'a paru un fait intéressant à recueillir.



La modestie de cette conclusion paraît excessive car le dépôt de Saint-Loubès est remarquable à double titre : d'abord, il comporte des haches de types peu fréquents en Aquitaine; ensuite, il présente dans sa composition de si troublantes analogies avec le célèbre dépôt de Créon (alias Langoiran) qu'on peut se demander s'il ne s'agirait pas d'une seule et même trouvaille.

I. — LE DEPOT DE SAINT-LOUBES SELON F. LEAL.

1. — DESCRIPTION.

Le dépôt de Saint-Loubès, selon F. Léal, renfermait donc 7 objets : 2 culots, non figurés, et 5 haches de types différents, soit 2 haches à talon et anneau, 1 hache à talon et deux anneaux, 1 hache à ailerons médians et 1 hache à ailerons subterminaux et anneau. Nous les examinerons dans l'ordre des figures de F. Léal (fig. 1).

N° 1 : *Hache à talon et anneau*. Longueur : 21 cm environ, talon court, butée rectiligne, tranchant très abîmé. La butée paraît saillante; l'anneau, petit, s'attache assez haut; la lame, allongée et étroite, mais massive en section, porte 3 nervures en relief, l'une au centre, les deux autres suivant les bords. Elles s'effacent à quelque 5 cm du tranchant.

N° 2 : *Hache à talon et deux anneaux*. Longueur : 22 cm environ. Très grande hache au talon relativement court, au tranchant étroit écorné. La butée paraît saillante; les deux anneaux, assez petits, s'attachent à son niveau. Les plats portent une nervure centrale mais pas de nervures latérales, si l'on en croit la section figurée par Léal.

N° 3 : *Hache à ailerons subterminaux et anneaux*. Longueur : 17 cm environ. Sommet étroit, ailerons haut placés; silhouette plutôt massive, bords presque rectilignes et tranchant peu évasé. Cette hache porte un très petit anneau s'attachant presque au niveau du bord supérieur de l'aileron. L'autre aileron du même côté est incomplet. Entre ces ailerons, on remarque une nette dépression semi-circulaire.

N° 4 : *Hache à ailerons médians*. Longueur de la partie conservée : 14 cm environ. Cette hache est brisée à la hauteur des ailerons, eux-mêmes incomplets. Néanmoins sa massivité générale et une constriction très nette au niveau des ailerons permettent de la classer dans la famille des haches à ailerons médians, dont une variété montre précisément une telle constriction (Millotte, Cordier et Abauzit, 1968). Le tranchant est fortement ébréché. Entière, la hache devait être de belle taille.

N° 5 : *Hache à talon et anneau*. Longueur : 15 cm environ. D'un type différent de la hache n° 1, elle possède un talon allongé, une butée droite, une lame plate et sans décor. Le tranchant est ébréché.

FIG. 1. — Haches en bronze de Saint-Loubès (Gironde). D'après F. Léal. Archives de la Société Archéologique de Bordeaux.

N^{os} 6 et 7 : Les *culots* avaient, d'après le texte, un diamètre de 15 cm, ce qui paraît indiquer un contour plus ou moins circulaire. Il pouvait s'agir de lingots plano-convexes.

2. — COMPARAISONS.

Nous nous trouvons ici devant un ensemble fortement individualisé, occupant une place particulière parmi les dépôts du Bronze final d'Aquitaine.

La hache à talon et 2 anneaux, dite « ibérique », est bien connue dans la Péninsule; on l'y rencontre surtout dans le Nord-Ouest (Galice, Asturies) et l'*Entre Douro e Minho*. Sa répartition coïncide en gros avec la zone des mines. En France, elle est très rare au contraire, puisqu'en dehors de la Gironde nous n'en connaissons que 12 :

- Ariège : 3 (Arignac, 2 haches et « Haute-Ariège », 1 hache; Durand, 1964);
- Charente : 1 (Herpes à Courbillac; Bulletin Archéologique, 1891, p. XXXVIII);
- Finistère : 1 (dépôt de Pen-ar-Prat en Le Folgoët; Briard, 1965);
- Hautes-Pyrénées : 1 (Tarbes; X. 1879);
- Maine-et-Loire : 4 (Angers, 3 haches; Saumurois, 1 hache, Cordier et Gruet, 1975);
- Seine-et-Marne : 1 (La Vallée-au-Bac; Breuil, 1905);
- « France » (coll. Seidler, Musée de Nantes; Cartailhac, 1886).

Pour la Gironde, les inventaires portent une ou plusieurs haches tantôt à Langoiran, tantôt à Créon; nous verrons plus loin qu'il s'agit en fait d'une seule et même trouvaille, celle qui nous occupe ici. En 1886, E. Cartailhac a signalé en outre une hache à talon et deux anneaux provenant de Saint-Emilion. Cette trouvaille n'est pas autrement connue; on n'en trouve nulle trace, ni dans les publications anciennes, ni dans les musées; elle n'a jamais été figurée et nous avons des doutes sur son existence réelle. N'y aurait-il pas eu confusion avec Saint-Loubès ?

En tout, 13 ou 14 haches à talon et double anneau ont donc été découvertes en France.

On a tenté de suivre les haches à deux anneaux dans leur diffusion en Europe; par l'Atlantique, elles auraient gagné le sud-ouest de l'Angleterre (une dizaine d'exemplaires), et l'Irlande (Ballincolig, comté de Cork; Evans, 1882) puis, par la Manche et la mer du Nord, la Suède (plusieurs exemplaires dans l'Ostergotland) et, par la Méditerranée, la Sicile (Syracuse; Brea, 1953-54). Quant aux exemplaires signalés en Europe continentale, Allemagne (Wildeshausen) ou Italie (Bologne), leur provenance péninsulaire est peut-être moins assurée; certains pourraient être de fabrication locale, ce qui paraît le cas de l'exemplaire sarde de Monte Sa Idda (Mac White, 1951) et peut-être aussi de plusieurs haches britanniques ou irlandaises. En France,

la hache de La Vallée-au-Bac, elle aussi, semble assez différente de types les plus courants en Ibérie, mais ailleurs — en Ariège comme à Tarbes, en Gironde comme dans le Finistère, — les haches à deux anneaux revêtent les formes classiques du nord-ouest de la Péninsule. La composition de la hache du Folgoët confirme d'ailleurs son caractère d'importation ibérique (Briard, l. c.). Morphologiquement, la hache de Saint-Loubès se classerait dans le groupe 2 a de la typologie d'Eoin Mac White (l. c.), groupe représenté, par exemple, dans le dépôt de Huerta de Arriba, Burgos (Almagro, 1960). Ce type, directement inspiré des haches à talon et anneau unique, serait donc apparu assez tôt dans le « Bronze atlantique » mais sa position chronologique n'est pas très précise car il s'est maintenu longtemps. Notons tout de même que le dépôt de Huerta de Arriba n'est probablement pas aussi tardif qu'on l'a dit, car il contient des rasoirs proches de ceux de Rosnoën (Bronze final I de Bretagne).

La grande hache à talon et anneau unique n^o 1 appartient elle aussi au monde ibérique. Elle s'y rencontre surtout en Galice, dans les Cantabres, le nord du Portugal et la Meseta; sa répartition est donc plus large que celle des haches à deux anneaux auxquelles elle est fréquemment associée (dépôt de Huerta de Arriba). La plupart des auteurs espagnols et quelques autres (Savory, 1949; Hawkes, 1952) la pensent tardive et l'attribuent au Bronze final terminal, tout en la jugeant inspirée de modèles continentaux — français en particulier — qui appartiennent plutôt, cependant, au début du Bronze final. Cette interprétation ibérique de nos haches à talon et anneau serait donc revenue plus tard, portée par une sorte de reflux vers la France et particulièrement l'Aquitaine. La répartition de ce type de hache ne coïncide pas exactement avec celle des haches à deux anneaux. On le signale dans le Centre-Ouest et le nord de l'Aquitaine :

- dépôt de la Rouillasse à Soubise (Charente-Maritime) : 3 exemplaires (Roussot-Larroque, 1970);
- dépôt de Beaufort à Saint-Front-de-Pradoux (Dordogne) : 2 haches incomplètes (Coffyn, 1969);
- dépôt des environs de Blaye (Gironde) : 2 haches (Roussot-Larroque, 1973);
- dépôt d'Uchamp à Izon (Gironde) : au moins 1 hache incomplète (Drouyn, 1874; Roussot, 1972);
- dépôt de Saint-Denis-de-Pile (Gironde) : fragments de 2 haches (Coffyn, 1968 a).

Ces haches à un seul anneau, moins frappantes que les haches à deux anneaux, n'ont pas été signalées en dehors de notre région, mais nous pensons qu'elles existent ailleurs. Nous en avons remarqué une, bien typique, au musée de Lausanne; elle proviendrait de Normandie. Il serait souhaitable qu'un inventaire soit entrepris à l'échelle de la France afin de préciser la répartition et de suivre la diffusion de ces haches à partir des centres de fabrication ibériques. Ces importations, comme pour les haches à deux anneaux,

pourraient être en rapport avec un trafic international de l'étain et du cuivre, dont le nord-ouest de la Péninsule est richement pourvu. D'assez forts pourcentages d'étain caractérisent les haches à un seul anneau de type ibérique, tout comme les haches à deux anneaux : 23 % d'étain à Saint-Denis-de-Pile, 13,5 % à Blaye, 12,5 % à la Rouillasse (analyses effectuées par J. Bourhis au Laboratoire d'Anthropologie préhistorique de Rennes).

La hache à ailerons subterminaux et anneau pourrait être d'une relative ancienneté dans la série, à cause de sa massivité (si le dessin est fidèle, bien entendu). Les exemplaires, assez peu nombreux d'ailleurs, connus en Aquitaine, sont généralement plus cintrés. Pour la Gironde, nous citerons ceux de Cubzac-les-Ponts (musée d'Aquitaine), Pauillac (Coffyn, 1969 a), Saint-André-de-Cubzac ou Libourne (Roussot-Larroque, 1974), Saint-Estèphe (Roussot-Larroque, 1973), Saint-Germain-d'Esteuil (Berchon, 1891) et Saint-Germain-la-Rivière (Coffyn, 1969 b). En Dordogne, on connaît les haches de Saint-Front-de-Pradoux (Coffyn, 1969 a); quant à celle de Saint-Pierre-de-Côle, elle paraît être d'un type différent (hache à ailerons terminaux ?) mais, à vrai dire, elle est très abîmée.

La hache à ailerons médians est encore beaucoup plus rare en Aquitaine. En Gironde, on n'a signalé jusqu'ici que celle des Cazaux, à Saint-Girons-d'Aiguevive (ou Cartelègue) décrite par Berchon (Berchon, l.c., pl. X, 2); en Dordogne, nous ne connaissons que celle de la Barbignie à Villars (Daleau, 1896); dans les Landes, on cite celle des graviers de l'Adour à Saint-Sever, dont un moulage figure au Musée Dubalen de Mont-de-Marsan.

La dernière hache, à talon et anneau, appartient à un type plus courant, subrectangulaire, avec une lame plate sans décor, connu en Aquitaine dans plusieurs dépôts ou trouvailles isolées. En Gironde, nous pouvons citer les trouvailles suivantes :

- dépôt du Moulin-Neuf à Braud (Daleau, 1912);
- dépôt du Moulin-de-Prade à Cézac (Daleau, 1880);
- hache isolée de Donnezac (coll. Daleau);
- hache étiquetée « Médoc » au musée du Périgord (Coffyn, 1969 a);
- hache de Saint-André-de-Cubzac (Roussot-Larroque, 1974);
- hache de Saint-Laurent-des-Combes (musée de Saint-Emilion).

La Charente-Maritime (hache de la collection Cassagnaud au musée de La Rochelle) comme le Lot-et-Garonne (le Temple-sur-Lot) ont fourni des haches semblables et on pourrait certainement allonger cette liste. Ce type paraît assez largement réparti hors de notre région, dans le centre et l'ouest de la France en particulier, et semble le produit de fabrications locales.

3. — DATATION.

Approximativement contemporain de l'objet le plus récent — la hache à ailerons subterminaux — le dépôt de Saint-Loubès ne peut

guère se placer avant le Bronze final III ou, à l'extrême rigueur, la transition Bronze final II-III, si l'on admet que cette hache, par sa massivité et la brièveté de sa partie proximale, évoque certaines formes de transition connues ailleurs (haches de Saint-Brieuc-des-Iffs, du Bronze final II de Bretagne; Briard, l.c.); haches de Caix et de Saint-Riquier, Somme; Millotte, Cordier et Abauzit, 1968). En Aquitaine aussi, quelques haches à ailerons subterminaux peuvent apparaître avant le Bronze final III; nous pensons particulièrement à la hache de Castillon (Sireix et Roussot-Larroque, à paraître) ou encore peut-être aux haches de Saint-Front-de-Pradoux, précisément associées elles aussi à deux haches de type ibérique.

La hache à ailerons médians est une forme plus ancienne, apparue dès le Bronze final I, mais persistant durant le Bronze final II (dépôt de la Rivière, Doubs; Millotte, Cordier et Abauzit, l.c.).

La hache ibérique à talon et un ou deux anneaux, apparue en Aquitaine dès le Bronze final II (Saint-Denis-de-Pile) se rencontre encore dans notre pays au Bronze final III (la Rouillasse, le Folgoët). Enfin, la hache à talon et anneau n° 5 appartient sans doute aussi à une forme récente du type, puisqu'elle figure dans les dépôts de Braud et de Cézac avec des fragments d'épées du groupe de Saint-Denis-de-Pile ou une hache à douille à constriction médiane semblable à celle de Saint-Front-de-Pradoux.

Nous avons donc là un ensemble relativement homogène; quant aux lingots ou culots, s'ils étaient bien du type plano-convexe, comme nous le pensons, leur présence n'aurait rien d'étonnant dans ce contexte, car ils accompagnent en général les dépôts du Bronze final terminal.

A cette époque et, semble-t-il, depuis le Bronze final II, le Médoc, jadis « région pilote » en Aquitaine, voit sa prépondérance mise en question par d'autres régions jusque-là moins brillantes : Entre-Deux-Mers (Saint-Loubès, Izon), Libournais (Saint-Denis-de-Pile, Pineuilh), Bourgeais et Blayais (Cubzac, Saint-André-de-Cubzac, Braud, Cézac). Les dépôts les plus importants se situent maintenant plutôt dans la basse vallée de la Dordogne et sur la rive droite de l'estuaire. La position de Saint-Loubès, à la pointe occidentale de l'Entre-Deux-Mers, près de la Dordogne et de la naissance de l'estuaire de la Gironde, l'insère correctement dans cet ensemble. Tout se passe comme si, dès la fin du Bronze moyen, les routes commerciales s'étaient déplacées vers l'intérieur, la voie côtière étant progressivement supplantée par une voie terrestre où la vallée de la Dordogne et la rive nord de l'estuaire joueraient un rôle plus important que naguère. Faut-il donc abandonner la séduisante hypothèse de Childe et Hawkes qui sur les maigres cartes de répartition de haches à deux anneaux croyaient suivre le fabuleux commerce maritime de Tartessos, portant le bronze ibérique jusque dans les îles Britanniques, l'Irlande et le monde scandinave ? Une voie terrestre ne rendrait-elle pas mieux compte des trouvailles pyrénéennes, bien éloignées de

l'Atlantique, et dans ce cas, la région bordelaise ne jouerait-elle pas déjà ce rôle d'entrepôt qui fut si souvent le sien par la suite ? On ne peut guère dépasser pour le moment le domaine des conjectures.

II. — CREON OU SAINT-LOUBES ? HISTOIRE D'UN DEPOT DE BRONZES

La réapparition, après exactement un siècle d'oubli, du manuscrit de Félix Léal fut pour nous un choc, car l'assemblage d'objets qu'il présentait ressemble étrangement à un dépôt bien connu des protohistoriens sous le nom de « dépôt de Créon », si étrangement même que l'on peut sérieusement se demander s'il ne s'agit pas d'une seule et même trouvaille. Mais examinons maintenant les faits dans l'ordre chronologique.

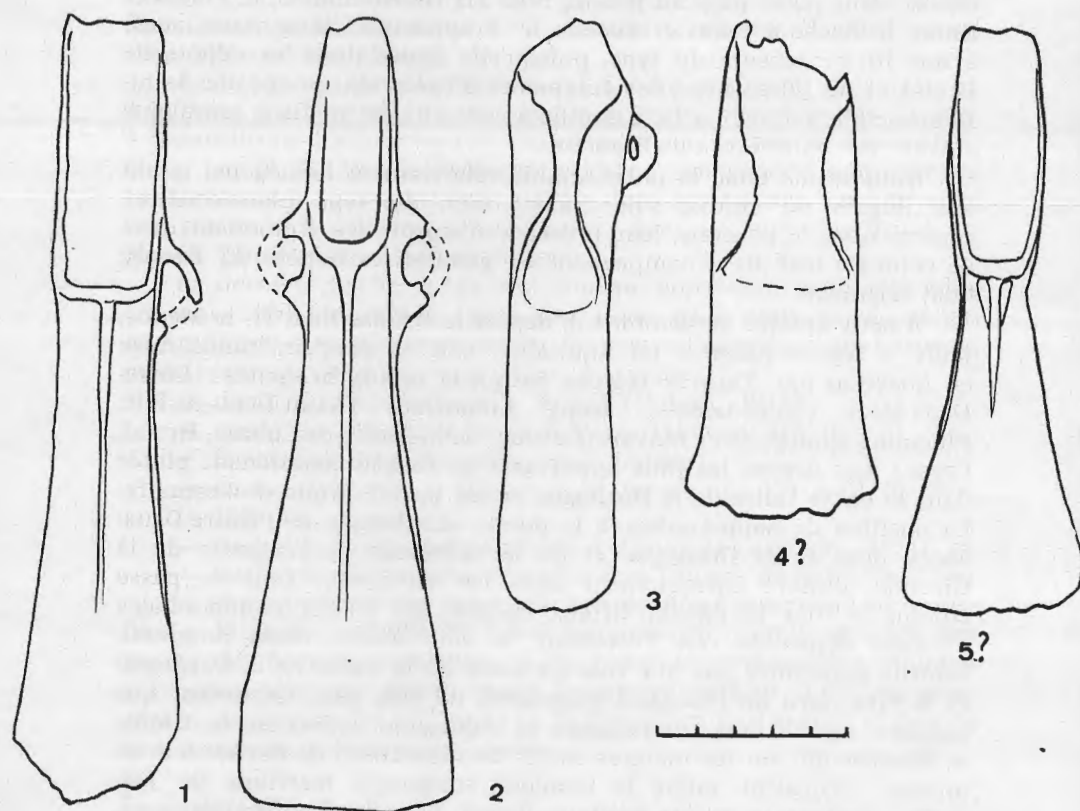


FIG. 2. — Haches en bronze de « Créon » (Gironde).
D'après A. Coffyn (1968 b).

En 1874, F. Léal envoie sa note à la Société Archéologique de Bordeaux, qui malheureusement ne la publie pas.

L'année suivante, à l'article *Créon* de son grand ouvrage, publié en 1875-76, Ernest Chantre signale « 4 haches, données au musée de Nérac, d'après M. Faugère-Dubourg, et trouvées avec 2 culots pesant de 10 à 15 kilogr. chacun ».

En 1878, le compte rendu de l'exposition du *Congrès international des sciences anthropologiques* parle de trois haches à talon et deux anneaux, présentées par le musée de Nérac et provenant de Langoiran (Chantre, 1878). Un peu plus tard, John Evans ne parle que d'une hache à talon et deux anneaux trouvée à Langoiran (Evans, 1882, p. 104).

Ces notations éparses dans diverses publications semblent n'avoir entre elles aucun rapport; Créon, Langoiran et Saint-Loubès ne sont pas des communes limitrophes, 7 km séparent Langoiran de Créon, 17 km séparent Créon de Saint-Loubès. Pourtant, une première enquête est en cours. Berchon, qui prépare son grand travail sur l'âge du Bronze en Gironde, intrigué, se renseigne à Nérac. Un premier informateur lui signale que les haches en question ont été données au musée de Nérac par le docteur Cazaux, de Langoiran, mais qu'elles ne proviennent pas de cette localité. D'après cet informateur, elles ont été trouvées « en réalité près de Créon, sur le bord d'un fossé, à 60 centimètres de profondeur... à côté d'un tas de pierres... elles étaient accompagnées de deux culots de bronze pesant, l'un 10 kilogrammes, l'autre 15 kilogrammes ». Ces derniers objets ont déjà disparu. Par la même voie, Berchon obtient le dessin de 4 haches, qu'il ne publiera malheureusement pas. Les indications qu'il a reçues (quatre haches et deux culots, provenant de Créon) concordent donc avec celles qu'avait utilisées Chantre et, de fait, elles proviennent sans doute du même informateur. Le dépôt de Langoiran n'existe donc pas; le lieu de la découverte se situe en réalité à Créon. Malgré sa rectification dans le texte (t. 16, p. 30-31), Berchon continue pourtant d'entretenir la confusion puisque la planche X, fig. 1 de son ouvrage, qui représente la hache à deux anneaux porte encore en légende « hache de Langoiran, musée de Nérac » !

Un second informateur, M. Passet, conservateur bénévole de ce musée, répond à Berchon. Il parle lui aussi de Créon, mais ce sont maintenant cinq haches dont il envoie les dessins à Bordeaux. Berchon n'en reproduira qu'une seule, la hache à 2 anneaux, se bornant à décrire les quatre autres :

« Une est à talon simple mais de grandes dimensions. Elle a 21 centimètres de long sur 6 de large au tranchant et pèse 1.000 grammes, poids exceptionnel.

« Une deuxième est aussi à talon, mais avec un anneau placé au niveau des deux parties de la hache. La longueur n'est que de 15 centimètres, son tranchant, ébréché, mesure 3 centimètres. Elle ne pèse que 450 grammes.

« Une troisième n'a que 3 centimètres de largeur au tranchant. Elle est à double aileron large, placé près du talon très étroit avec un anneau latéral très petit tout près de la portion subitement rétrécie, de façon à ne plus mesurer qu'un centimètre. Son poids est de 850 grammes.

« Une quatrième est à double coulisse entière, avec 5 centimètres de largeur au tranchant et ne pèse que 350 grammes.

« Quant à la cinquième, elle est très grande, sa longueur atteint 21 centimètres, et l'on remarque sur ses bords latéraux deux anneaux... dont la partie libre est brisée... C'est sans aucun doute celle citée par M. Evans. » (Berchon, 1891, p. 32-33.)

Un peu plus loin, résumant sa description, Berchon reprend : « D'après l'étiquette du musée de Nérac et les dessins de M. Passet, M. Chantre n'avait enregistré que 4 haches. Les deux culots ont disparu. Des 5 haches, l'une est à talon; une à double coulisse, *type médocain*, une à talon et anneau, une à double aileron et la cinquième à talon et double anneau. C'est celle signalée par M. Evans » (*ibid.*, p. 66).

Il est certain que Berchon ne vit jamais les haches du musée de Nérac et n'en parla que d'après les dessins de Passet; ils étaient d'ailleurs excellents si l'on en juge d'après celui que reproduit la planche X de l'ouvrage de Berchon. Comment expliquer, alors, que la description de Berchon ne corresponde pas à ce que retrouveront plus tard ceux qui viendront au musée de Nérac étudier le dépôt de Créon ? Ne faut-il pas s'étonner que son informateur parle d'abord de 4 haches puis de 5 haches ? Serait-ce que déjà une hache étrangère est venue s'amalgamer au dépôt dans les collections du musée de Nérac ?

La consultation du catalogue ancien de ce musée aurait pu apporter quelques éclaircissements sur ce point; il a malheureusement disparu il y a fort longtemps et l'inventaire actuellement accessible, dressé en 1927, porte la mention suivante : « Les objets anciens n'ont pu être tous catalogués avec les précisions nécessaires parce que le catalogue du musée a été perdu et que les indications qu'il contenait n'ont pu être que très imparfaitement retrouvées. » Cet inventaire reconstitué attribue encore les haches à Langoiran; il n'en donne aucune mesure, ne les décrit pas et n'en donne même pas le chiffre exact car les numéros d'inventaire ne sont pas par objet, mais *par carton* d'un ou plusieurs objets. Ainsi par exemple on trouve au n° 326-186 : « s.c. [sur carton] haches trouvées à Langoiran et à Sos. D^r Cazaux ». Tout ce que nous savons, c'est que les haches de « Langoiran » étaient au moins 3, car les n°s 329-189 et 330-190 correspondent chacun à une hache de cette provenance, mais combien de haches comptait le premier carton, nous l'ignorons. Quant aux étiquettes, elles ont été refaites à une époque récente car les inscriptions d'origine avaient disparu.

En 1968, A. Coffyn reprend l'étude du « dépôt de Créon » au musée de Nérac. Il constate tout d'abord la disparition de la grande hache à deux anneaux, volée entre 1962 et 1968. Dans les vitrines du musée, avec les haches du dépôt, figure une hache à talon sans anneau, de type normand dont A. Coffyn note fort justement qu'elle ne correspond pas à la description de Berchon et doit donc être étrangère au dépôt, d'autant que l'inventaire du musée signalait une hache à talon provenant de Normandie qui ne figure plus dans les collections. Ceci implique donc que la hache à talon authentique du dépôt aurait disparu entre 1890 et 1962. En troisième lieu, A. Coffyn élimine du dépôt la hache à rebords de type médocain décrite par Berchon (hache qui ne figure plus au musée, elle non plus); pour lui, Berchon, peu familiarisé avec les haches à ailerons médians — il a pourtant publié le dessin et la description de celle de Saint-Girons — aurait fait une confusion; la hache « à double coulisse » de Berchon serait en réalité la hache à ailerons médians du musée de Nérac.

On peut se demander cependant si Berchon, inventeur du type médocain de la hache à rebords, aurait vraiment pu commettre une telle confusion, et s'il ne faut pas plutôt penser que, tout comme la hache à talon normande justement éliminée par A. Coffyn, une hache à rebords de provenance différente n'avait pu être accidentellement mélangée aux objets du dépôt.

La même année, les haches de ce dépôt sont republiées par J.-P. Mohen et A. Coffyn, sans modification notable (Mohen et Coffyn, 1968).

En 1971, la découverte du manuscrit de F. Léal repose tout le problème du dépôt de Langoiran-Créon. Les analogies sont troublantes. C'est d'abord la date de découverte : le dépôt de Saint-Loubès a été trouvé en 1873; celui de Créon ou Langoiran apparaît vers 1874 au musée de Nérac nouvellement fondé; il ne semble pas avoir jamais été mentionné auparavant (il est vrai que l'intérêt pour l'âge du Bronze est tout récent). Autre détail digne d'attirer l'attention : Félix Léal, auteur de la communication sur le dépôt de Saint-Loubès, était juge de paix *du canton de Créon*. N'est-ce pas là l'origine de la confusion, de même qu'un peu plus tard on attribuera ce dépôt à Langoiran simplement parce que son possesseur, le D^r Cazaux, résidait dans cette commune ? En outre, dans les deux cas, les haches ont été trouvées précisément « à 60 cm de profondeur » et surtout, ce qui est plus déterminant, les deux dépôts ont sensiblement la même composition, le même nombre d'objets, et des objets très particuliers, comme la hache à deux anneaux, la grande hache à talon, la hache à ailerons médians, les deux culots...

Des divergences se manifestent aussi, il est vrai. Elles portent surtout sur la nature de la 4^e hache — à ailerons médians ou à rebords selon les auteurs — et de la 5^e hache — à anneau et tranchant étroit dans un cas, sans anneau et à large tranchant dans l'autre. Pour

cette dernière, le texte de Berchon laisse penser cependant qu'il s'agit d'une substitution récente au musée de Nérac. Quant à la hache n° 1, elle serait « à talon simple » selon Berchon, c'est-à-dire sans anneau, mais par ailleurs ses dimensions correspondent à celles de la grande hache à talon et anneau de « Créon ». D'autres différences de détail peuvent être évoquées; elles portent sur la longueur donnée par Léal aux haches n°s 3 et 4 et sur certains caractères mineurs, comme les anneaux des haches 1 et 2, entiers sur son dessin, brisés pour les auteurs plus récents. Sans doute peut-on admettre que ces anneaux ont été brisés après la trouvaille, ou que le dessinateur les avait reconstitués graphiquement. Il est plus difficile d'expliquer pourquoi l'aileron de gauche de la hache n° 3, cassé sur le dessin de Léal, ne l'est pas sur la pièce figurée par Mohen et Coffyn. Cette hache, il est vrai, mesurait 17 cm de long pour Léal, tandis que celle de Nérac n'a que 15,4 cm selon Mohen et Coffyn, ce qui ferait presque douter de l'identité des deux pièces, bien qu'elles se ressemblent fortement par ailleurs.

Enfin, sur le dessin de Léal la hache à ailerons médians présente une nette constriction médiane, détail typologique difficile à inventer à l'époque, et que ne présente pas la hache du musée de Nérac, dont la brisure au sommet est pourtant la même. De fait, une note manuscrite — sans doute de la main de G. Tholin, jadis conservateur du musée d'Agen — note conservée aux Archives départementales du Lot-et-Garonne, nous apprend que la hache n° 326-186 du musée de Nérac, donnée par le Dr Cazaux, et publiée par Mohen et Coffyn comme provenant du dépôt de « Créon », vient en réalité de Sos (Lot-et-Garonne). Cette erreur est imputable non aux auteurs précités, mais à l'inventaire « reconstitué » en 1927 du musée de Nérac. Il faut donc exclure cette hache à ailerons médians du dépôt que nous étudions. La substitution explique aisément les divergences constatées entre le dessin de Léal et la hache en question (absence de constriction médiane, ailerons moins refermés, etc.).

Peut-il y avoir eu, à la même époque, deux découvertes si semblables ? N'y a-t-il qu'un seul et même dépôt ? Nous ne cacherons pas que la seconde hypothèse a notre préférence, malgré les irritantes questions que soulève la confrontation de témoins dont les uns ont décrit les objets sans les avoir vus, les autres ont vu des objets, mais sans être sûrs que c'étaient bien les mêmes... Eternel problème de la critique des témoignages, familier aux historiens, mais aussi aux protohistoriens lorsqu'ils doivent travailler sur des ensembles archéologiques qu'ils n'ont pas eux-mêmes trouvés, ce qui est presque toujours le cas pour les dépôts de bronze. Passant de collection en collection, souvent décrits de seconde main, victimes de vols et de substitutions d'objets — ce qui est tout aussi grave — les dépôts deviennent vite méconnaissables. Celui de Saint-Loubès, qui n'a pourtant changé qu'une fois de mains depuis 1873 (ce qui est bien rare), aurait pourtant changé trois fois de provenance en

moins de 20 ans, et trois ou quatre fois de composition en un siècle. Des 7 objets qui le composaient à l'origine, 2 ont disparu entre 1873 et 1891, 1 entre 1891 et 1962, 1 entre 1962 et 1968, et, lorsqu'en 1971 nous avons voulu comparer le dessin de Léal avec les originaux du musée de Nérac, nous n'avons pu le faire que pour un seul objet ! En outre, deux substitutions d'objets ont eu lieu, en un siècle, à l'intérieur du musée. Encore ce dépôt est-il relativement connu, plusieurs fois publié ou signalé, et conservé dans un musée public depuis plus d'un siècle. Que dire alors de ces trouvailles anonymes qui n'ont fait l'objet, au mieux, que d'une vague mention dans un bulletin ou une monographie locale et qui, ballottées de collection en collection, ou pire, d'antiquaire en antiquaire, n'offrent même plus les garanties — assez illusoires on en conviendra — que paraissait présenter celui de Créon !

Si nous nous sommes attardée ici à l'« autopsie » de ce dépôt, c'est qu'il a pour nous valeur d'exemple. Il est indispensable et urgent que toute trouvaille de bronzes soit inventoriée, dessinée, photographiée, mesurée et publiée. A l'heure où les grands travaux détruisent rapidement les vestiges du passé, l'opinion du public éclairé des amateurs d'archéologie est sensibilisée à la disparition *physique* des témoins des époques révolues. Il faut maintenant que l'on se rende compte que le danger n'est pas moindre pour les objets de collection déjà engrangés, même pieusement conservés dans les collections publiques ou privées. Seule une publication détaillée peut les sauver, de la disparition physique — vol, incendie, perte — mais aussi de cette érosion de la mémoire et des étiquettes qui en fera inexorablement et plus rapidement qu'on ne le pense, des épaves sans état civil ou des objets douteux, *naïfs* de provenances fausses ou groupés en de faux ensembles susceptibles de tromper les chercheurs et d'entraver le travail scientifique. Toute publication devrait par avance répondre à la question : *Si ces objets disparaissent demain, pourra-t-on, à partir des dessins, des photos, des mesures et de la description, les réidentifier dans un grand tas d'objets semblables, tels qu'en recèlent les fonds anciens des musées et bien des collections privées ?*

C'est une forme de notre devoir d'archéologues d'en prendre conscience et d'en faire prendre conscience aux autres. Pour chaque trouvaille, un maximum de renseignements, un travail minutieux de critique des documents, une publication détaillée, tel est le seul moyen de sauver ces objets de collection qui sont, eux aussi, en péril.

J. ROUSSOT-LARROQUE.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO (M.). — *Inventaria Archaeologica, España*, fasc. 5, E 2 (1-2). Madrid, Instituto español de Prehistoria, 1960.
- BERCHON (E.). — Etudes paléo-archéologiques sur l'âge du Bronze, spécialement en Gironde. *Société Archéol. de Bordeaux*, t. 14, 1889, p. 17-154, 17 pl; t. 16, 1891, p. 5-85, 10 pl.
- BREA (B.). — La Sicilia prehistórica y sus relaciones con Oriente. *Ampurias*, XV-XVI, 1953, p. 137-235, 31 fig., 22 pl.
- BREUIL (abbé H.). — L'âge du Bronze dans le Bassin de Paris. *L'Anthropologie*, t. 16, 1905, p. 149-171, 11 fig.
- BRIARD (J.). — *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*. Rennes. Becde-lièvre, 1965, 352 p., 112 fig.
- CARTAILHAC (E.). — *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*. Paris, Reinwald, 1886, 347 p., 450 fig., IV pl.
- CHANTRE (E.). — *Etudes paléo-ethnologiques dans le bassin du Rhône. L'âge du Bronze*. Paris, Baudry, 1875-76, 3 vol. et 1 atlas.
- CHANTRE (E.). — Rapport sur la paléo-ethnologie — L'âge du Bronze et le premier âge du Fer — au Congrès international des Sciences anthropologiques. (C.R.) *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. 9, 1878, p. 356-359.
- COFFYN (A.). — Le dépôt de Saint-Denis-de-Pile et le Bronze final girondin. *Revue hist. et archéol. du Libournais*, t. 36, 1968, p. 3-14, 1 pl.
- COFFYN (A.). — Le dépôt de bronze de Créon (Gironde). *Revue hist. et archéol. du Libournais*, t. 36, 1968, p. 43-47, 1 fig.
- COFFYN (A.). — L'âge du Bronze au musée du Périgord. *Gallia-Préhistoire*, t. 12, 1969, p. 83-120, 17 fig.
- COFFYN (A.). — Le dépôt de bronze de la Roque à Saint-Germain-la-Rivière. *Revue hist. et archéol. du Libournais*, t. 37, 1969, 2, p. 41-46, 2 fig.
- CORDIER (G.) et GRUET (M.). — L'âge du Bronze et le Premier âge du Fer en Anjou. *Gallia Préhistoire*, t. 18, 1975, 1, p. 157-287, 68 fig.
- DALEAU (F.). — Une cachette de fondeur de l'âge du Bronze en Gironde (le Moulin-de-Prade à Cézac). *Société Archéol. de Bordeaux*, t. 7, 1880, p. 5-8, 1 pl.
- DALEAU (F.). — [Communication sans titre] *Société Archéol. de Bordeaux*, t. 21, 1896, p. XXXIV.
- DALEAU (F.). — Cachette de fondeur de Moulin-Neuf, commune de Braud (Gironde). *Société Archéol. de Bordeaux*, t. 34, 1913, p. 86-104, 4 fig., 1 pl.
- DESMAZIERES (O.). — La Protohistoire dans le département de Maine-et-Loire. Inventaire de l'âge du Bronze. *Bull. Soc. Préhist.*, t. 28, 1921, p. 280-294.
- DROUYN (L.). — Promenades archéologiques dans le département de la Gironde. *Société Archéol. de Bordeaux*, t. 1, 1874, p. 167-177, 6 fig.
- DURAND (J.-M.). — Inventaire des objets de métal de l'âge du Bronze découverts en Ariège. *Ogam*, t. 16, 1964, 4-6, p. 361-392.
- EVANS (J.). — *L'âge du Bronze*. Tr. fr., Paris, Germer-Baillière, 1882, 551 p., 540 fig.
- HAWKES (C.-F.-C.). — Las relaciones entre la península ibérica y las islas británicas, con respecto a Francia y la Europa Central y Mediterránea. *Ampurias*, XIV, 1952, p. 81-119, 9 fig., 2 pl.
- MAC WHITE (E.). — Estudios sobre las relaciones atlánticas de la Península Hispánica en la Edad del Bronce. *Dissertationes Matritenses*, II, Madrid, 1951, 115 p.
- MILLOTTE (J.-P.), CORDIER (G.) et ABAUZIT (P.). — Essai de typologie protohistorique : les haches à ailerons médians. *Revue Archéol. de l'Est*, t. 19, 1968, p. 7-67, 12 fig.

- MOHEN (J.-P.) et COFFYN (A.). — L'âge du Bronze au musée de Nérac (Lot-et-Garonne). *Bulletin Soc. Préhist. Fr.*, t. 65, 1968, 3, p. 749-756, 3 fig.
- ROUSSOT (A.). — Notes de Léo Drouyn sur la préhistoire girondine. *Rev. Hist. de Bordeaux et du département de la Gironde*, t. 21, 1972, p. 17-28, 6 fig.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — L'âge du Bronze. *Société Archéol. de Bordeaux*, exposition du centenaire, 1973, p. 15-47, 33 fig., 3 pl.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — Trois haches en bronze de Saint-André-de-Cubzac (Gironde). *Revue Hist. et Archéol. du Libournais*, t. 42, 1974, 4, p. 168-173, 3 fig.
- SAVORY (H.-N.). — The Atlantic Bronze Age in South-West Europe. *Proceedings of the Prehist. Soc.*, t. 15, 1949, p. 128-155, 8 fig., 1 pl.
- X. — Nouvelles et correspondances. *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. X, 1879, p. 191-2, et fig. 74.

**SAUVETAGE ARCHÉOLOGIQUE SUR UN SITE
DE L'ÉPOQUE DE HALLSTATT
LIVRANT DES RESTES DE BRIQUETAGES
LIÉS A L'EXTRACTION DU SEL
PLAGE DE L'AMELIE
(Commune de Soulac-sur-Mer, Gironde)**

par Gilbert LAROSIERE et Jacques MOREAU

Le site archéologique de la plage de l'Amélie est connu depuis plusieurs années. Il fait partie de la longue suite des stations du littoral atlantique médocain qui, toutes, sont au péril de la mer. Il est parmi celles-ci l'un des plus exposés puisque la couche archéologique est située sur l'estran de la plage et balayée à chaque marée. Les découvertes y ont été nombreuses et intéressantes. Elles comprennent des vestiges préhistoriques mais surtout protohistoriques (Hallstatt et Tène) et gallo-romains précoces qui n'ont pas été publiés à ce jour, en dehors de la très belle série de monnaies gauloises en argent, découverte par M^{lle} Dubarry et qui a fait l'objet d'une communication de M. J.-C. Zittvogel¹.

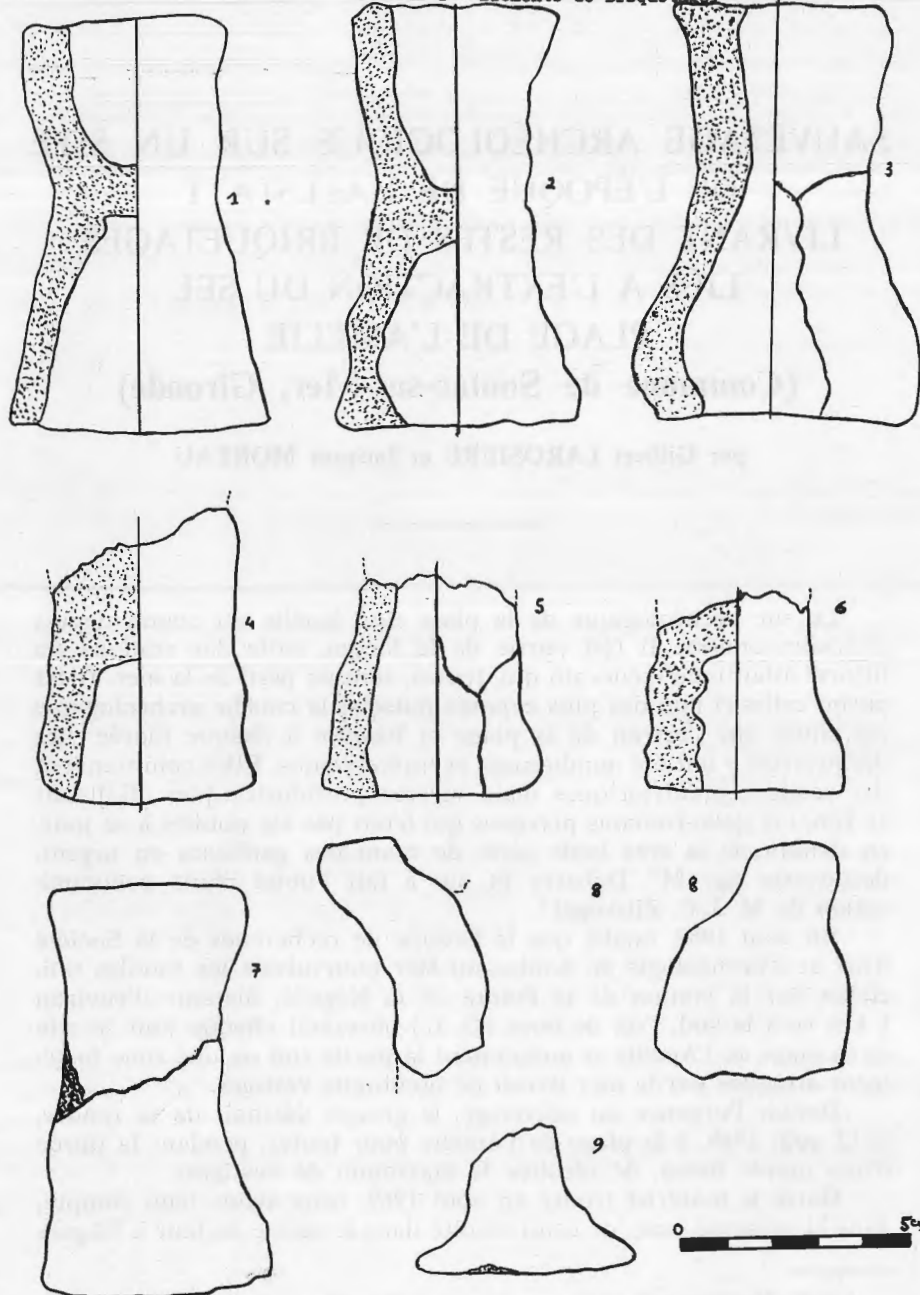
En août 1969, tandis que le Groupe de recherches de la Société d'art et d'archéologie de Soulac-sur-Mer poursuivait les fouilles officielles sur la station de la Pointe de la Négade, distante d'environ 1 km vers le sud, l'un de nous (G. L.) observait chaque jour le site de la plage de l'Amélie et notamment la partie sud où une zone fortement attaquée par la mer livrait de nombreux vestiges.

Devant l'urgence du sauvetage, le groupe décidait de se rendre, le 12 août 1969, à la plage de l'Amélie pour tenter, pendant la durée d'une marée basse, de récolter le maximum de vestiges.

Outre le matériel trouvé en août 1969, nous avons tenu compte, dans la présente note, de celui récolté dans le même secteur à Pâques

1. J.-C. ZITTVOGEL, « Monnaies gauloises « à la croix » et oboles d'argent découvertes à Soulac-sur-Mer (Gironde). *Bulletin de la Société française de Numismatique*, n° 23, 10 décembre 1968, p. 334.

PLANCHE I - Éléments de Briquetages



1970 et de quelques éléments récoltés par M^{lle} Dubarry à d'autres époques de l'année, mais il est bien certain que ceci ne représente qu'une infime partie en regard de ce que la mer a pu détruire ou disperser.

Notons enfin que les travaux de remblaiement de la plage de l'Amélie, au niveau de la station balnéaire, effectués en juin 1970, ont eu pour résultat l'ensablement complet du site qui, pendant toute l'année 1971 a été complètement masqué et, de ce fait, soustrait momentanément à l'érosion marine. L'hiver 1971-72 a vu sa réapparition progressive.

LE SITE

A la plage de l'Amélie, en descendant vers le sud, on pouvait, en 1969, observer, à basse mer, un ancien sol que recouvrait autrefois une haute dune de sable de formation éolienne récente.

Ce sol formé d'alluvions quaternaires comporte une couche de tourbe épaisse d'environ 20 cm recouvrant une couche d'argile verte pouvant atteindre par endroit 80 cm, au-dessous de laquelle apparaît une couche de gros galets liés par un sable argileux gris.

Le recul actuel permanent de la côte est très sensible en ce point. Sous les attaques de la mer, la dune de sable est rapidement emportée puis la tourbe est arrachée et l'argile lentement délitée sous l'effet incessant d'un ressac parfois violent, enfin la couche de gros galets elle-même est entamée et ceux-ci sont dispersés.

En août 1969, l'érosion a été particulièrement puissante dans la partie sud du site. Chaque marée enlevait de 3 à 5 cm de sol antique.

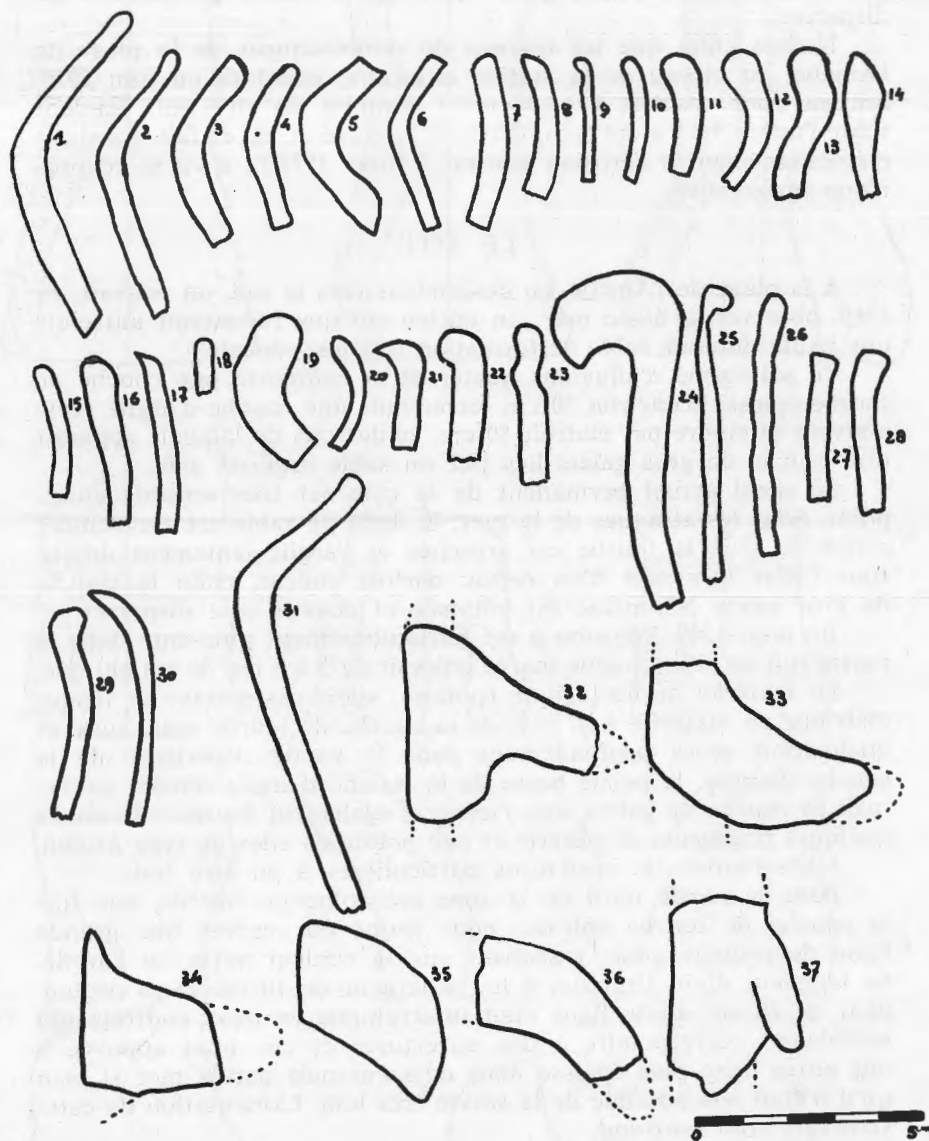
Le matériel archéologique (poterie, silex, ossements) se trouve distribué en majorité à la base de la couche de tourbe mais aussi et quelquefois assez profondément dans la partie supérieure de la couche d'argile; la partie basse de la couche d'argile semble stérile, mais la couche de galets sous-jacente a également fourni « in situ » quelques fragments de poterie et une pointe en silex de type Azilien.

L'observation de structures particulières a pu être faite.

Dans la partie nord de la zone archéologique visible, une fois la couche de tourbe enlevée, nous avons pu repérer une grande ligne de couleur grise, tranchant sur la couleur verte de l'argile. Sa longueur était d'environ 8 m, sa largeur de 10 cm et sa profondeur de 20 cm. Cette ligne était interrompue en deux endroits qui semblaient correspondre à des ouvertures et elle était appuyée à une autre ligne plus épaisse mais déjà entamée par la mer si bien qu'il n'était pas possible de la suivre très loin. L'orientation de cette structure était nord-sud.

A une trentaine de mètres en direction du sud-est, la mer mit au jour, dans les derniers temps de la prospection d'août 1969, divers éléments de structure, en particulier un emplacement très sombre, noirâtre, assez vaste, presque rectangulaire, composé de charbon de bois, de fins débris de poterie, de cendres et d'argile, le tout très

PLANCHE II
Profils de bords de vases et anses



dur, tranchant par sa teinte sur l'argile verte d'alentour. Il était limité au nord par une rangée de très gros galets fortement implantés dans l'argile.

Le long de la rangée de galets, un sondage a pu être effectué dans la couche sombre sur une surface carrée d'environ 25 cm de côté. A 20 cm de profondeur ont été rencontrés, couchés à plat, plusieurs piliers, de forme cylindrique, légèrement pincés en leur partie médiane, en terre cuite grise. Certains de ces piliers étaient creux, d'autres pleins.

Cet emplacement prometteur n'a pu être de nouveau prospecté car, le lendemain, une épaisse couche de sable provenant de la mer avait envahi la plage, dissimulant totalement cette zone.

Il paraît vraisemblable de penser que nous sommes en présence d'un four ayant été utilisé pour l'extraction du sel par évaporation de saumure. Ce genre de structure a déjà été observé en Bretagne sur des sites de briquetages, notamment Moustérien (Séné-Morbihan)², Le Curnic à Guissény (Finistère)³.

D'autres fragments de piliers en argile cuite rouge, de formes différentes, ont été trouvés dans les environs.

Quelques mètres plus bas, sur la plage, en direction du sud, nous avons pu remarquer deux trous espacés d'une dizaine de mètres. Ils avaient environ 30 cm de diamètre et une profondeur sensiblement égale. Ils étaient remplis de très petits fragments d'argile cuite, informes, mélangés à du charbon de bois. Ce sont peut-être là des traces de foyers mais le contenu très dur ne comprenait pas de matériel archéologique proprement dit.

EXAMEN DU MATERIEL

Plus d'un millier de fragments ont pu être recueillis, une statistique a été établie sur 861 d'entre eux. Elle donne la composition suivante :

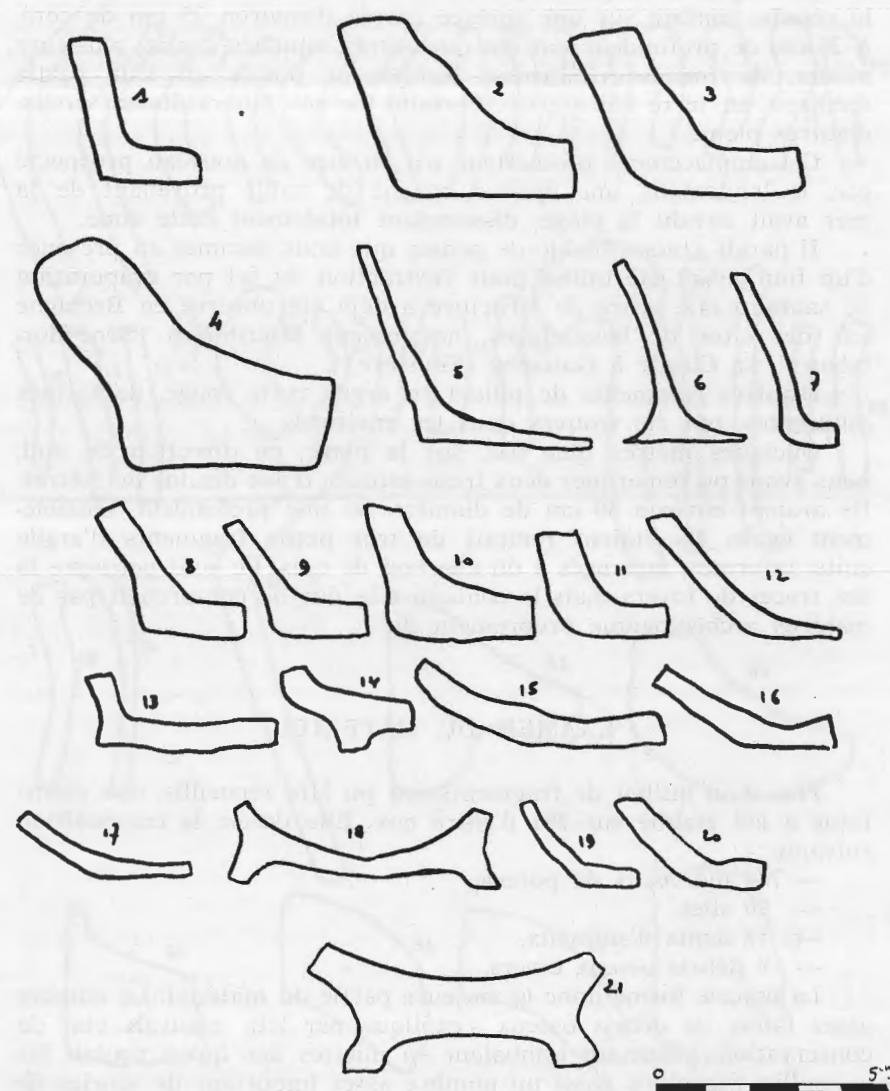
- 744 morceaux de poterie,
- 90 silex,
- 18 dents d'animaux,
- 9 débris osseux divers.

La poterie forme donc la majeure partie du matériel. Le nombre assez faible de débris osseux s'explique par leur mauvais état de conservation, beaucoup tombaient en miettes dès qu'on voulait les recueillir. Signalons aussi un nombre assez important de scories de fer dures et charbonneuses, mais notons l'absence d'objets en fer.

2. P.-L. GOULETQUER, D' J. LEJARDS, D' M. TESSIER, Etudes sur les briquetages - Les sites à augets de la côte sud de la Bretagne ». *Annales de Bretagne*, 1968.

3. P.R. GIOT, J. L'HELGOUACH et J. BRIARD, Le site du Curnic en Guissény, fin. *Annales de Bretagne*, LXXII, 1965, p. 49-70.

PLANCHE III
Profils de fonds de vases



1. LA POTERIE.

a) La qualité.

Nous avons essayé de classer la poterie par catégories :

- une céramique beige clair ou gris sale, à cassure noire, très grossière qui a servi à faire de gros objets (fig. 37, planche II; fig. 2, 3, 4, planche III);
- une céramique beige un peu plus fine, à cassure noire et dont la face interne est souvent noire. Elle est parfois décorée de cordons digités (fig. 1, 2, planche II; fig. 1, 2, 7, 8, planche IV) d'impressions digitales juxtaposées sur les bords (fig. 5, 6, planche IV), de mamelons (fig. 3, planche V), de reliefs divers (fig. 6, 7, planche V);
- une céramique rouge pâle, à cassure grise ou noire. Elle a servi à faire les anses (fig. 32 à 36, planche II), le fond de vase décoré d'empreintes digitales et la jatte à bord plat dont le profil complet a été relevé (fig. 3, planche VI);
- une céramique de teinte grise, assez mal cuite, est la matière de la petite coupe entière (fig. 1, planche VII), de la tasse carénée (fig. 4, planche VI) ainsi que la petite tasse à panse ronde (fig. 2, planche VI) dont les profils complets ont pu être relevés;
- une belle céramique gris foncé à cassure gris clair assez fine. Elle est abondante formant la majeure partie des profils à carène (fig. 1, planche VI), un fond plat (fig. 13, planche III) et un fond à rebords;
- une céramique noire très fine n'est représentée que par un tesson d'un tout petit vase (fig. 10, planche II);
- une céramique grise très claire a servi à façonner une petite fusaïole (fig. 4, planche IV).

Toute cette poterie est de fabrication locale quasi certaine, elle n'est pas tournée, le dégraissant employé est généralement le quartz, quelques paillettes de mica sont visibles çà et là indiquant que du sable a été mêlé à l'argile.

b) Les formes.

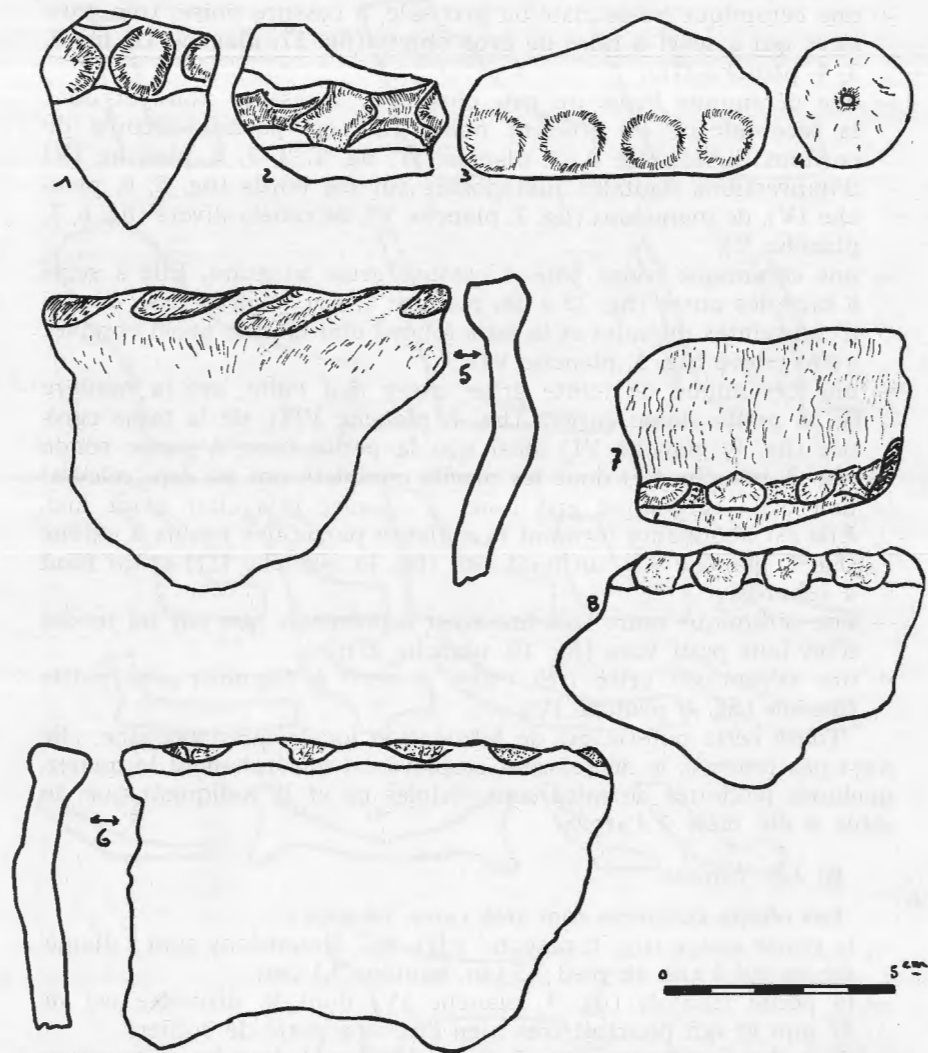
Les objets complets sont très rares, ce sont :

- la petite coupe (fig. 1, planche VII). Ses dimensions sont : diamètre au col 6 cm, au pied 3,5 cm, hauteur 3,3 cm;
- la petite fusaïole (fig. 4, planche IV) dont le diamètre est de 27 mm et qui pourrait très bien être une perle de collier;
- deux des 6 cylindres (fig. 3 et 4, planche I) dont les dimensions sont : diamètre 3 à 5 cm, hauteur 9 cm.

Par contre, plusieurs profils complets ont pu être reconnus sur des objets en partie remontés, parmi eux, nous pouvons noter :

- un vase à carène, à bord éversé assez haut et à pied creux (fig. 1, planche VI) qui a pour dimensions : diamètre au col 19,3 cm, à la carène 17,6 cm, au pied 8,4 cm pour une hauteur de 9,3 cm;

PLANCHE IV
Céramique décorée



Cette forme carénée à haut col est typique de la période de Hallstatt. Elle est voisine des formes rencontrées dans les vases accessoires des nécropoles hallstattiennes de la région du Bassin d'Arcachon — Pays de Buch (fouilles du Dr B. Peyneau) dont le mobilier a fait récemment l'objet d'une nouvelle étude⁴. La datation avancée pour ce type de vase est — 725 à — 625.

- une petite jatte pansue à fond légèrement ombiliqué (fig. 2, planche VI), diamètre 11 cm à la panse, hauteur 5,5 cm;
- une tasse à bord plat incliné vers l'intérieur et à fond légèrement ombiliqué, diamètre 18,8 cm à l'ouverture, 7,4 cm au fond, hauteur 6,5 cm (fig. 3, planche VI);
- un tout petit vase ovoïde presque aussi large au pied qu'à l'ouverture, diamètre au col 3 cm, à la panse 4,2 cm, hauteur 4,5 cm (fig. 2, planche VII);
- un petit vase à carène et col droit, diamètre au col 8 cm, hauteur 5,5 cm (fig. 4, planche VI).

Les quelques éléments de préhension rencontrés sont en céramique rouge grossière, ils sont souvent en mauvais état, sauf le n° 35, planche II qui est mieux cuit, ainsi que les n°s 32 et 37 de la même planche.

c) Les décors.

La poterie grossière peut être décorée de cordons en relief, ces cordons n'existent plus ou très rarement sur la poterie plus fine ou sont remplacés par une ligne en dépression (fig. 23, planche II).

Sur 12 fragments de bords nous avons rencontré sur la panse le décor de cordons digités six fois (fig. 1, 2, 8, 9, planche IV et fig. 1 et 2, planche V); dix autres bords sont simplement décorés par des impressions digitales juxtaposés (fig. 6 et 7, planche IV); un fragment est décoré d'un cordon simple en creux (fig. 4, planche V) et un autre de deux cordons en creux avec entre eux un décor à l'ongle (fig. 5, planche V).

Certains fragments de panses, malheureusement séparés de leurs bords respectifs portent également des décors, ce sont des mamelons sur poterie grossière (fig. 3, planche V), des reliefs géométriques (fig. 8, planche V) ou même une incision en onde.

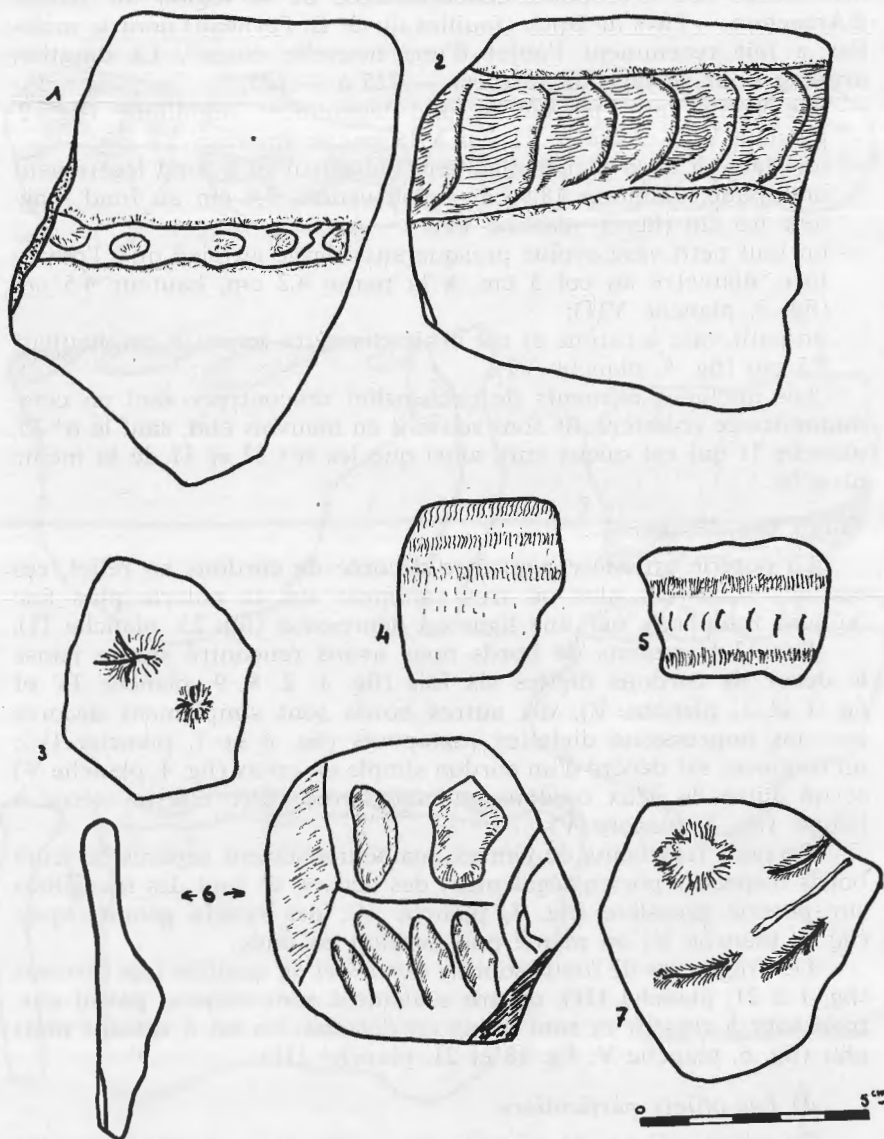
Les fragments de fonds sont de formes et de qualités très diverses (fig. 1 à 21, planche III), quatre seulement sont entiers; parmi eux, trois sont à ressaut et sont creux en dessous, un est à ressaut mais plat (fig. 6, planche V, fig. 18 et 21, planche III).

d) Les objets particuliers.

Certaines pièces de poterie nous ont paru particulièrement intéressantes : les cylindres ou briquetages protohistoriques.

4. J.-P. MOHEN et A. COFFYN, « Les nécropoles Hallstattiennes du Bassin d'Arcachon ». *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, LXV, 1971, p. 153-157.

PLANCHE V
Céramique décorée



Parmi ceux recueillis dans ce qui paraît être la structure d'un four, nous trouvons :

- deux cylindres complètement creux. L'un est entier (hauteur 93 mm, diamètre maximum 68 mm, diamètre minimum 38 mm), (fig. 3, planche I), l'autre est fragmenté (fig. 5, planche I);
- quatre cylindres creux aux deux extrémités et pleins dans la partie centrale (fig. 1, 2, 4, 6, planche I), on les appelle aussi piliers trompettes;
- un cylindre plein (fig. 7, planche I);
- un fragment d'un pilier plein évasé à une extrémité (fig. 9, planche I);

D'autres fragments de ce dernier type ont été rencontrés parmi le matériel recueilli sur la plage dans les environs. Ils ressemblent à ceux découverts sur les sites de la Pointe de Saint-Gildas (Loire-Atlantique) — Dr Tessier (Le Boucaud, l'Épinette)⁵.

Citons également un fragment qui appartient à un pilier trifurqué fig. 8, planche I).

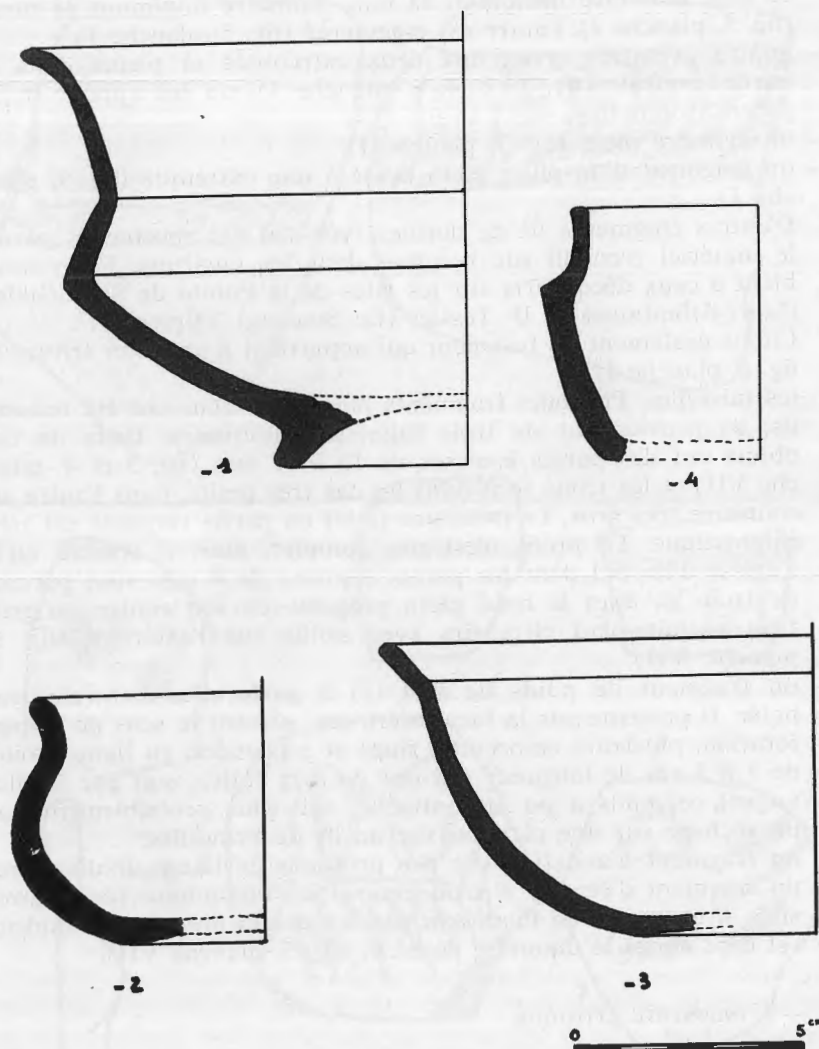
- les faisselles. Plusieurs fragments percés de trous ont été recueillis, ils proviennent de trois faisselles différentes. Deux de ces objets ont des parois épaisses de 15 à 17 mm (fig. 3 et 4, planche VII) et les trous sont dans un cas très petits, dans l'autre au contraire très gros. Le troisième objet en partie remonté est très énigmatique. Le profil n'est pas complet, mais il semble qu'il s'agisse d'un bol dont les parois épaisses de 4 mm sont percées de trous et dont le fond plein présente en son centre un gros trou parfaitement circulaire avec saillie sur l'extérieur (fig. 6, planche VII);
- un fragment de poids de filet (?) à perforation centrale très nette. Il présente sur la face inférieure, suivant le sens de la perforation, plusieurs empreintes fines et profondes, en ligne droite, de 1 à 3 cm de longueur qui ont pu être faites, soit par le filet auquel ce poids a pu être attaché, soit plus probablement par un séchage sur une claie ou sur un lit de brindilles;
- un fragment d'assiette plate peu profonde de 10 cm de diamètre;
- un fragment d'écuelle à trou central en céramique rouge grossière avec traces de modelage par les doigts dont la profondeur est de 2 cm et le diamètre de 8 cm (fig. 5, planche VII).

2. — L'INDUSTRIE LITHIQUE.

L'outillage en pierre rencontré au cours de ce sauvetage est assez varié, les éclats de silex dominant. La matière est souvent de couleur sombre et présente un faciès néolithique.

5. Dr M. TESSIER, « Sites côtiers de l'âge de Bronze du Pays de Retz (L.-A.), *Annales de Bretagne*, LXXII, 1965. « Découvertes d'un nouveau briquetage à Préfaïlles (L.-A.), *Annales de Bretagne*, LXXIV, 1968.

PLANCHE VI
Profils complets de quelques vases



On rencontre parmi ces pièces des nucléi, des percuteurs, des grattoirs sur éclats, des grattoirs à coches, des grattoirs ronds, des perçoirs et même un fragment de hache polie.

Tout cet outillage était intimement mélangé avec le matériel céramique de la station; malgré cela, il est bien difficile de dire s'il a été utilisé à la même époque car les vestiges d'époques antérieures et postérieures sont nombreux aux alentours.

3. — LE MATÉRIEL OSSEUX.

18 dents d'animaux ont été récoltées, elles n'ont pas encore fait l'objet d'une détermination précise. Signalons aussi un fragment de bois de cerf scié en deux endroits.

UNE STATION D'EXTRACTION DU SEL

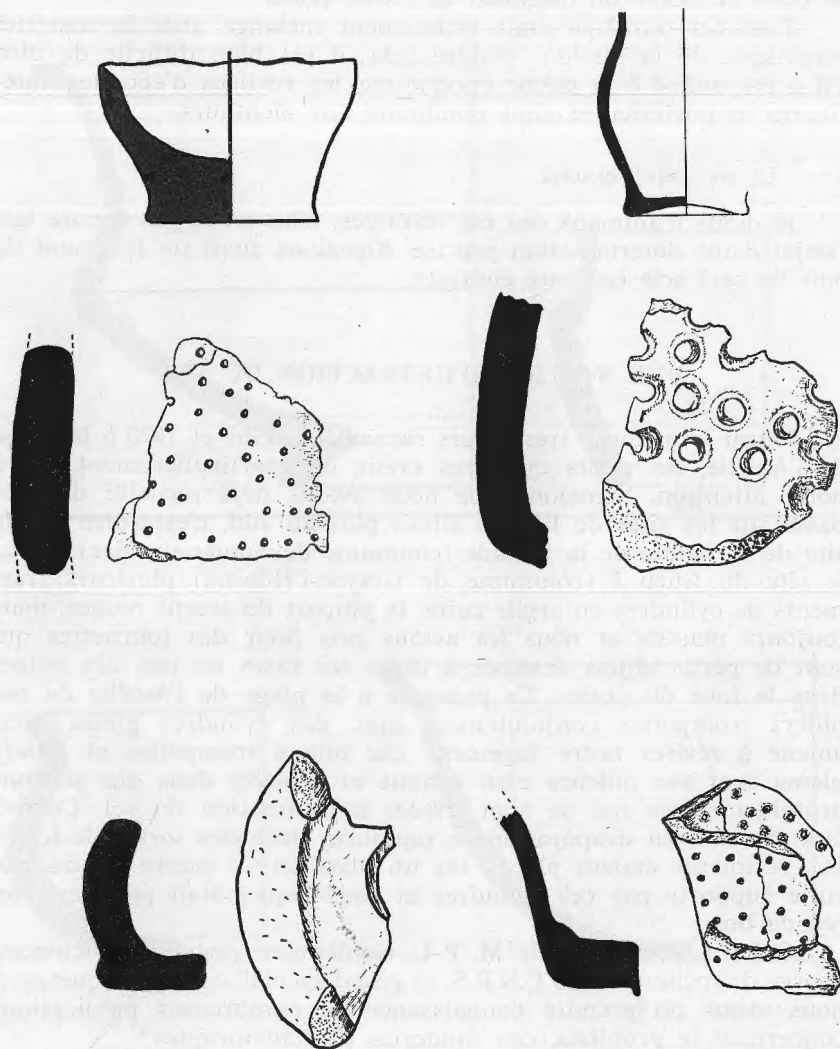
Parmi le matériel très divers recueilli en 1969 et 1970 à la plage de l'Amélie, les petits cylindres creux ont particulièrement attiré notre attention. Signalons que nous avons déjà recueilli dans le passé sur les sites de la côte situés plus au sud, c'est-à-dire sur le site de la Pointe de la Négade (commune de Soulac-sur-Mer) et sur le site du Gulp I (commune de Grayan-l'Hôpital) plusieurs fragments de cylindres en argile cuite, la plupart du temps rouges, mais toujours massifs et nous les avons pris pour des tournettes qui sont de petits objets destinés à isoler les vases les uns des autres dans le four du potier. La présence à la plage de l'Amélie de ces piliers trompettes conjointement avec des cylindres pleins nous amène à réviser notre jugement, car piliers trompettes et piliers pleins sont par ailleurs bien connus et signalés dans des stations protohistoriques qui se sont livrées à l'extraction du sel. Celui-ci était obtenu par évaporation de saumures dans des sortes de fours. Les récipients étaient placés sur un plancher de pierre ou d'argile cuite supporté par ces cylindres et sous lequel était entretenu un feu de bois.

Grâce à l'amabilité de M. P.-L. Gouletquer, docteur ès sciences, chargé de recherches au C.N.R.S. et grand spécialiste des Briquetages, nous avons pu prendre connaissance de nombreuses publications concernant le problème des sauneries protohistoriques⁶.

On constate que des sites fort nombreux, ayant fourni des éléments de briquetages, se répartissent, soit le long des côtes (Vendée, Bretagne, Normandie, nord de la France, Belgique et sud de l'Angleterre), soit dans des régions continentales célèbres pour leurs sources

6. Documents communiqués par le Centre de documentation et de recherche de la Maisoin du sel, 57 - Marsal. — Voir aussi P.-L. GOULETQUER, « Le sel avant l'histoire ». *Archéologie*, 42, p. 56 à 63.

PLANCHE VII
Objets divers



salées (Lorraine, par exemple) mais il semble bien que les sites de la côte atlantique médocaine n'aient jamais encore été signalés et soient actuellement les plus méridionaux reconnus parmi les sites côtiers de l'ouest de l'ancienne Gaule.

Le commerce du sel est supputé chez les Boïens du Bassin d'Arcachon⁷ mais, à notre connaissance, aucunes traces de briquetages n'ont encore été signalées dans ce secteur.

La découverte des restes de briquetage de la plage de l'Amélie nous paraît revêtir une certaine importance, mais surtout elle va nous permettre d'exprimer d'autres observations faites au cours de nos prospections de surface ou de nos fouilles de sauvetage le long de la côte médocaine, notamment à l'anse du Gulp, où l'extraction de sel était sans doute également pratiquée dans l'Antiquité. Une publication ultérieure rendra compte de ces recherches.

Fait à Saint-Cloud, le 24 juin 1972.

Gilbert LAROSIÈRE.
Jacques MOREAU.

7. Bordeaux Antique - R. Etienne, 1962, p. 60.

OBSERVATIONS SUR LE CRATÈRE DE DERVÉNI

Par J. MARCADÉ

J'ai seulement l'intention de vous présenter ici un très bel objet, célèbre avant même d'être officiellement publié et dont l'interprétation nous promet sans doute encore bien des savantes controverses.

Je sais que les purs archéologues affectent l'austérité. A les entendre, seules les conclusions historiques ont une importance réelle et la valeur d'art des découvertes ne saurait les séduire : « un seul tesson en apprend quelquefois davantage qu'un beau vase intégralement conservé ». Soit, mais il y a peut-être aussi dans cette attitude une part de dépit car, depuis la guerre, il semble que le hasard malin réserve les trouvailles massives les plus spectaculaires aux entrepreneurs de construction et aux ouvriers de travaux publics, bafouant ainsi sans égard les virtuoses de l'anascaphologie et les maîtres de la stratigraphie. Songez seulement aux grands bronzes du Pirée doublant d'un coup en 1959 notre documentation originale sur la statuaire majeure de l'Antiquité; songez aussi à cette collection inespérée de copies et de variantes en bronze d'œuvres de grands artistes du v^e et du iv^e siècle, apparue en 1964 dans le quartier d'Ambelokipi, à Athènes, par les soins de la Compagnie des Eaux ! C'est à coup sûr vexant... mais on aurait mauvaise grâce à boudier par principe les chefs-d'œuvre et à nier le prestige du métal, *a fortiori* du métal précieux : voir sortir de terre, inaltéré, l'or d'une parure divine, la monture rutilante de bijoux cachés ou le capiteux éclat d'un trésor monétaire est une expérience qui procure des émotions et laisse des souvenirs aux plus endurcis.

Le nom de Dervéni est entré dans l'histoire des découvertes mémorables il y a douze ans, le 15 janvier 1962. Ce jour-là, deux kilomètres environ avant le défilé proprement dit qui fait communiquer la plaine de Salonique avec le bassin des lacs de Langada et de Volvi, un engin mécanique qui travaillait à l'élargissement de la route allant de Salonique à Langada s'enfonça dans une tombe antique de 2,30 m sur 1,50 m, construite en grandes plaques de calcaire. Le caveau était stuqué intérieurement; il renfermait, avec



le cratère de bronze contenant les restes d'un corps incinéré, un copieux mobilier funéraire : couronne d'or, objets en bronze, en terre cuite, en albâtre, en verre, vases, strigiles, épées, pointes de lance en fer. Au-dessus des dalles de couverture, là où avait eu lieu la crémation, d'autres débris d'offrandes purent être recueillis, dont un papyrus carbonisé, le premier papyrus trouvé dans le sol grec.

Le lendemain, 16 janvier, l'incident se renouvelait; à quelques mètres du premier, un second tombeau était mis au jour : plus grand (3 m × 1,50 m), décoré de peintures (branches, feuilles et pampres traités en rouge) et encore plus riche. Avec un grand cratère brillant comme de l'or, 20 vases en argent, d'autres en bronze, en albâtre, en terre cuite, et des armes en fer, et les restes d'une cuirasse ornée de bronze doré, et des cnémides en bronze doré. Et parmi les cendres du mort, on trouvait un triobole en or de Philippe II.

Déjà il fallait distinguer une tombe Alpha et une tombe Bêta; la fouille d'urgence qui suivit ajouta quatre tombes : Γ, Δ, Ε Ζ.

Au total, la moisson était magnifique, abondante et fructueuse : elle fut engrangée dans le nouveau musée de Salonique et traitée dans les laboratoires avant d'accéder aux salles d'exposition. Lorsque je suis passé, il y a deux ans, à Salonique, le travail de restauration et de préservation était pratiquement achevé; à l'heure actuelle, la salle de Dervéni doit être ouverte. Mais avant que les objets aient trouvé leur place exacte dans les vitrines, l'accumulation de ces trésors était d'autant plus frappante. Très vite, le professeur Makaronas, pour l'ensemble de la trouvaille, et le professeur Kapsaménos dans *Gnomon*, pour le papyrus orphique, ont informé le monde savant; mais la publication « définitive », comme on dit, sera une entreprise redoutable. Un projet existe de collaboration, où l'Ecole d'Athènes aurait une part; c'est ce qui m'autorise à vous présenter quelques réflexions sur le cratère de la tombe Bêta, pièce maîtresse de tout le lot, partiellement reproduite déjà dans plusieurs ouvrages (dont la *Civilisation grecque*, de Ch. Delvoye), et moins facile à interpréter sans doute qu'on ne croirait d'abord.

*
**

Permettez-moi une comparaison : il en est du cratère de Dervéni comme de l'amphore de Panagjurischte. Vous vous rappelez le trésor d'orfèvrerie antique découvert en 1949 près de Panagjurischte, en Bulgarie méridionale et publié en 1956 par Svoboda et Zontschew. Il se compose de neuf pièces, quatre rhytons, trois vases plastiques, une phiale à omphalos et une amphore sans pied, le tout en or... L'attention s'est surtout concentrée sur l'amphore.

C'est la pièce la plus volumineuse (29 cm de haut; poids : 1,700 kg); elle ne porte d'autre inscription que des sigles relatifs à son poids et dont l'explication fait difficulté. Tandis que sur les rhytons le

nom des personnages représentés nous est fourni, ici la scène qui tourne autour de la panse met à l'épreuve la sagacité des exégètes, surtout s'il faut découvrir une unité d'intention dans le choix des personnages et des scènes représentées. La seule certitude est que l'épisode dramatique figuré par l'orfèvre se référerait à une tradition connue, à une source littéraire popularisée sans doute par la déclamation ou la mise en scène théâtrale.

Eh bien ! le cas est analogue pour le cratère de Dervéni, qu'il est temps d'examiner ensemble, et d'abord de décrire.

*
**

C'est un cratère à volutes, haut de 91 cm et pesant 40 kg. Sa matière ? On a d'abord parlé de bronze doré, mais dans une note de 1969 où il relève toutes les mentions et toutes les inexactitudes déjà imprimées sur le cratère, M. Photios Petsas souligne qu'il s'agit seulement d'orichalque. Reste à expliquer comment la surface a conservé presque partout la brillance et l'éclat du métal neuf et pourquoi par endroits l'oxydation a « mordu », semant des taches vertes. Les restes d'une étoffe qui aurait enveloppé le vase ne fournissent pas une raison suffisante. Une couverture protectrice avait été appliquée, sans nul doute, extérieurement (tout comme la paroi intérieure avait été enduite de cire), et s'il ne s'agit pas d'une dorure au mercure, il appartiendra aux chimistes de nous en révéler la composition.

Quoi qu'il en soit, le vaisseau de bronze, fait de quatre pièces principales (le corps avec le col et la lèvre, le pied et les deux grandes anses — sans parler bien entendu des sculptures complémentaires), était rehaussé d'argent.

Sur les ovales qui ourlent la lèvre, on lit deux inscriptions, une de chaque côté. Selon l'interprétation de J. Bousquet exposée dans le *BCH* 1966, le premier adjectif, au nominatif, est un possessif : « objet appartenant à Astion » ; le second, au génitif sous la forme normale en thessalien de Pélasgiotide, est un patronymique complétant le possessif : « objet appartenant à Astion, fils d'Anaxagoras, de Larissa ».

Autres rehauts d'argent : sous la lèvre et au pied, les rais-de-cœur du décor lesbique entremêlé de palmettes sont ponctués et rythmés par des larmes d'argent. Enfin le décor figuré est bien, pour l'essentiel, exprimé dans cet orichalque à reflets d'or qui a été tantôt travaillé au repoussé, ou ciselé, tantôt utilisé pour des pièces rapportées, demi-figures pour le relief des frises ou statuettes en ronde-bosse pour les personnages assis sur les godrons, à l'épaule du vase ; mais l'argent apporte le contrepoint de sa blancheur mate dans les guirlandes végétales, les bijoux et certains attributs. Encore faut-il compter avec les incrustations disparues.

Sur les anses proprement dites qui sont cannelées ici, à peu près comme dans l'orfèvrerie de Panagjurischte, sont greffées les volutes caractéristiques qui s'élèvent au-dessus de l'embouchure et s'arrondissent sur la lèvre. Un foisonnement complexe mais rigoureux de rinceaux, de demi-palmettes et de palmettes et une touffe de feuilles d'acanthé déchiquetées décorent en à-jour l'intervalle qui les sépare du col et contrefortent en même temps l'échafaudage. L'orbe des volutes est accompagnée par des corps de serpents dont la tête et la queue se détachent sur le plat de l'embouchure et, en vrille, vers l'extérieur du vase. L'œil est rempli par des têtes en médaillon comme cela se voit dans plusieurs grands cratères apuliens en terre cuite ; mais ici ce sont des masques barbus. Un masque d'Héraklès est reconnaissable au muse de lion qui le coiffe, un masque d'Acheloos, aux cornes qui pointent dans la chevelure ; les deux autres têtes divines, très semblables l'une à l'autre, ne se laissent pas nommer de façon sûre : G. Bakalakis, dans une note de l'*Anzeiger* de 1966, a proposé Poseidon et Hadès ; pourquoi pas Zeus ? à cause, peut-être des mèches serpentineuses qui auréolent tous ces personnages et de l'environnement de motifs chthoniens.

Entre les moulures ionique et lesbique de la lèvre et les godrons de l'épaule, la hauteur du col (plus modérée que dans la plupart des cratères d'argile apuliens) est divisée en deux zones : en haut, des animaux passant travaillés un à un et rapportés : cerf agenouillé sur ses membres antérieurs, la tête aux bois immenses baissée, le muse tendu comme pour boire ; panthère aux mamelles bien dessinées, à la démarche souple ; devant elle, une chèvre ou un bouquetin à longues cornes. Se suivant vers la gauche, à la queue levée, voici maintenant un sanglier, les soies de l'échine hérissées, la hure basse, prêt à charger ; un lion puissant emportant un chevreuil qu'il a tué ; un second lion ; et d'autres animaux encore se succèdent (et des griffons) dans cette zone supérieure du col, tandis que dans la zone inférieure, une guirlande de lierre en argent, nouée au milieu de chaque face, oppose ses corymbes et ses feuilles en forme de cœur.

Le bestiaire en lui-même est assez banal ; il appartient au répertoire, on le retrouve dans le cadre extérieur des mosaïques (et sans aller plus loin, à Pella) hors de tout rapport précis avec le sujet de l'emblème. De même les combats d'animaux qui cernent le bas de la panse (deux lions déchirant un taureau, deux griffons affrontant un cerf) sont des poncifs. Néanmoins la façon dont au col sont mis en meilleure vue la panthère femelle et le lion portant sa proie n'est sans doute pas fortuite : avec le lierre, ces silhouettes contribuent à créer l'atmosphère dionysiaque qui convient aux statuettes assises sur l'épaule du cratère. Quant aux combats d'animaux, placés comme ils le sont au-dessous d'une scène d'orgie et de *diasparagmos*, ils prolongent l'écho de la composition principale. Car ce cratère choisi comme urne cinéraire somptueuse pour recevoir dans la tombe les restes du défunt, n'est pas seulement évocateur dans sa luxuriance

végétale et animale des forces chthoniennes inépuisables : il illustre la foi dans la religion de Dionysos et ses mystères consolateurs, il constitue un hymne à sa puissance.

Techniquement, les quatre statuettes de métal assises sur l'épaule du cratère sont une curiosité; un rapprochement avec les vases d'argile italiotes de la série dite de Canosa reste lointain et les amphores greffées d'une demi-figurine de terre cuite venant en relief sur la panse — que l'on a trouvées il y a une douzaine d'années dans les fouilles des pentes sud de l'Acropole — sont davantage un prélude aux vases à relief de l'époque hellénistique qu'un parallèle à l'assemblage que nous avons ici. A tout prendre, pour ces petites sculptures en ronde bosse installées sur les inégalités d'un siège improvisé, on pense plutôt à ces bronzes fixés sur des bases plastiques en forme de rocher, qui ont peu à peu transposé dans les trois dimensions un schéma familier à la peinture de vases du ^v^e siècle et dont ensuite les adaptations en marbre attestent la faveur aux ^{III}^e et ^{II}^e siècles. C'est au temps de Lysippe et d'Alexandre que la formule s'en est, semble-t-il, définitivement imposée, avec des œuvres comme l'Héraclès Epitrapézios : cela correspond assez bien avec la chronologie probable du cratère de Dervéni, et, pour le thème, comment ne pas être tenté de placer les figures du thiasos que nous avons ici entre la Ménade Tragodia de la cruche d'Oxford, d'une part, le Satyre endormi de Munich, le Faune Barberini, d'autre part ?

Sur l'un des côtés du cratère, on ne peut hésiter à nommer un Satyre et une Ménade. Le premier, entièrement nu, le corps svelte et musclé à la fois, s'est endormi, la jambe gauche passée sous la pliure du genou droit, sa tête barbue au faciès socratique renversée en arrière, le bras droit plié ramené au-dessus de l'épaule, sans lâcher l'outre pleine que le bras gauche maintient contre son flanc. La Ménade, le bas des jambes croisé, le pied droit passé sur le pied gauche, a le buste incliné en arrière, la tête est complètement déjetée sur l'épaule gauche; le bras gauche glisse, inerte, par devant le corps (peut-être était-ce le long d'un thyrsos); le geste du bras droit, coude plié, la main revenant vers le cou, est suspendu, interrompu; les yeux chavirent. On sent comme un engourdissement bienheureux; et le chiton talaire qui drape les jambes et le ventre ne voile que la moitié du torse, et le sein droit jaillit, et le flanc est largement découvert jusqu'au bourrelet d'étoffe que retient la ceinture. De l'autre côté du cratère, le personnage féminin a une attitude plus simple et une tenue plus modeste; assise, elle s'est, dirait-on, endormie sans bouger, jambes rassemblées, le pied gauche croisé sur le pied droit, les mains sur les cuisses, la tête penchée, dodelinante, laissant apercevoir des mèches torsadées qui descendent sur la nuque. Le bras gauche est enveloppé dans le vêtement, le bras droit est nu ainsi que l'épaule, mais la bretelle rompue n'a glissé que jusqu'au sein dont le renflement retient encore l'étoffe. Son compagnon, car de nouveau il s'agit d'un couple, n'est pas cette fois un Satyre;



Détail du col.

mince et nu, à l'exception d'une draperie qui enveloppe les cuisses et le genou gauche, mais ne couvre pas le sexe, il montre une anatomie délicate et sa coiffure est quasi féminine. S'agit-il de Dionysos lui-même, comme l'ont écrit Makaronas et Bakalakis ? Je préférerais dire un Bacchant. La jambe gauche pliée passée sous la jambe droite, il prend appui de la main gauche, le bras raidi et le torse accompagne le mouvement du bras droit qui passe devant la poitrine et esquisse dans l'espace un geste indéfini, le regard vague suivant la direction de la main entrouverte (où passait peut-être jadis la hampe d'un thyrsos).

Est-ce pour l'incertain de ce geste, où l'ivresse dionysiaque s'exprime un peu comme l'éveil à la vie dans la fresque de la Sixtine ? Est-ce pour l'exactitude des proportions qui confère à ces figurines une admirable monumentalité ? Est-ce pour la disposition équilibrée, deux à deux, des personnages, comme les allégories du Jour et de la Nuit, de l'Aurore et du Crépuscule au tombeau des Médicis ? Le nom de Michel-Ange a déjà été prononcé à propos des quatre statuettes du cratère de Dervéni. Et de fait, l'expression plastique est à la mesure, ici aussi, d'une inspiration religieuse profondément sentie. Rarement, le thème du sommeil, frère de la mort, a été, dans l'art grec, utilisé avec autant d'opportunité et traité avec autant de grandeur que sur ce vase funéraire destiné à la tombe. Le sommeil dans l'apaisement comblé de l'ivresse chez les compagnons de Dionysos, devient une promesse pour ceux qui, initiés, glissent dans l'au-delà et la mort, pour eux, cesse d'être redoutable.

La poésie mystique des *Bacchantes* d'Euripide est l'ambiance naturelle de cette sculpture. Elle rappelle le récit que le messager fait à Penthée de sa rencontre avec Autonoé et ses compagnes : « Toutes elles dormaient, leur corps à l'abandon, les unes appuyées du dos à la chevelure d'un sapin, et les autres sur des feuilles de chêne, leur tête reposant au hasard sur le sol, chastement et non pas, ainsi que tu les dépeins, excitées par le vin et le bruit de la flûte, et cherchant à l'écart l'amour dans la forêt. » Mais, comme dans le récit du messager, l'animation renaît ensuite sur la panse du vase.

Sous la guirlande souple d'une vigne d'argent aux belles feuilles et aux vrilles serpentines, dans un paysage de nature où les mouvements du terrain et les rochers sont signalés sur le modelé du fond par de légers bossages et de minutieux piquetages, Dionysos et Ariane président à la danse orgiastique du thiasse. La composition, ici, est ininterrompue. En bonne vue, sur chaque face, un groupe se distingue : celui, calme, d'Ariane avec Dionysos flanqué de sa panthère; celui, tumultueux, de deux Ménades tourbillonnantes dont l'une qui chancelle est reçue par les genoux d'une compagne assise; mais les personnages voisins, les personnages extrêmes de chaque face, sont reliés entre eux par l'attitude et par le sens, de façon à assurer sous les anses la continuité de la frise : ce sont d'un côté deux Bacchantes dos à dos réunies par leur position symétrique et par le petit animal qu'elles tiennent, l'une par les membres antérieurs, l'autre par les membres postérieurs; ce sont d'autre part un guerrier barbu et un satyre barbu, dos à dos mais réunis par le contact de la chlamyde et de la peau de bête semblablement arrondies à l'arrière et liés symétriquement, pour le sens, à la silhouette féminine la plus proche : le satyre avec l'une des danseuses que son geste paraît encourager ou admirer; le guerrier avec la Bacchante qui porte un enfant sur l'épaule, figure importante sans doute à en juger par la proximité de Dionysos.

Pour définir d'un mot le sujet, on a parlé d'abord d'une hiérogamie de Dionysos et d'Ariane parmi l'accompagnement du thiasse. Bien sûr, c'est un couple amoureux que nous voyons au centre de la face principale. Le dieu juvénile, vers qui la panthère accroupie à ses pieds lève le mufle et une patte, est assis nu, sur un rocher dont une draperie adoucit les aspérités, dans une attitude nonchalante; le torse à la renverse, soutenu par un appui du coude gauche (on pense au Dionysos attribué par W. Fuchs au fronton du Métroon d'Olympie), le bras droit ramené sur la tête selon le geste du Lycien, il contemple avidement sa compagne vêtue jusqu'aux pieds mais dont le bras gauche abaissé laisse glisser la bretelle du chiton, dénudant l'épaule, et dont la main droite écarte la kalyptra. La jambe nue du dieu posée sur la cuisse drapée d'Ariane exprime aussi clairement l'attirance que le poignet saisi dans la hiérogamie fameuse de Sélinonte ou, pour rester dans le même horizon chronologique et ne pas sortir de l'orfèvrerie, que l'attouchement du bras sur le rhyton de Panagjurischte montrant Dionysos et Eriopé. Le

thème des amours de Dionysos a été souvent traité aussi, et avec des schémas comparables, sur les miroirs en bronze du IV^e siècle : un très bel exemplaire de Vonitsa d'Acarnanie vient d'entrer au Musée National d'Athènes.

La technique sur le document qui nous occupe est, comme dans le cas des miroirs, le repoussé. L'impeccable qualité du relief et la singularité des mains coulées à part en fonte pleine et rapportées, méritent certes d'être soulignées, mais l'intérêt de la frise principale du cratère de Dervéni ne se limite pas à nous offrir avec le couple divin une remarquable variation sur un thème banal. L'environnement est, à mon gré, plus curieux. Il n'est pas inattendu, bien sûr, de trouver auprès du dieu l'agitation de son thiasse. Mais point de thyrses ici et point de tambourin, point de flûte non plus : l'ivresse chorégraphique naît spontanément, dirait-on, de la possession divine, de l'*enthousiasmos*, chez ces femmes qui ne portent point de nébride ni de couronne de feuillage, mais portent des colliers et des bracelets d'argent. Leur danse est rendue avec précision et avec fougue. Le groupe central de la face secondaire est le plus expressif. Le tournoiement de la figure de gauche utilise toutes les ressources du graphisme que la peinture de vases avait su trouver, et l'envol tourbillonnant des plis courbes « gagne » encore par le relief réel du tissu de l'écharpe et de la robe dont l'effet sur un fond neutre a été si souvent exploité au IV^e siècle par les sculpteurs de métopes et de frises. L'étoffe qui laisse transparaître le modelé de la hanche, de la cuisse et de la jambe gauches jusqu'au pied dressé sur la pointe, mais qui dissimule au contraire entièrement la jambe droite jusqu'au pied attardé en arrière contribue à exalter l'attitude hardie du corps cambré et virevoltant, le coude droit pointé en l'air, la tête en rotation, le bras gauche tendu, abaissé en arrière, jusqu'au serpent qui unissait cette danseuse à sa partenaire comme dans une étourdissante danse du mouchoir. Etourdissante en effet, et la partenaire en question, dans un jaillissement de tissu diaphane, s'effondre frémissante sur les genoux d'une compagne assise qui la retient.

Après ce pas-de-deux frénétique, le couple des Bacchantes au chevreau apparaît plutôt calme. Nul doute néanmoins qu'elles dansent. L'une vue de trois quarts, avant tourné vers notre gauche, l'autre de trois quarts, arrière tourné vers notre droite, soulevant semblablement l'une et l'autre par-devant l'ampleur de leur robe, tandis que la main gauche, par derrière, tient aux pattes le jeune animal, le corps arqué et la tête renversée, elles commencent à pas comptés une évolution dont on sent qu'elle va s'accélérer. Il est tentant d'abord, et Bakalakis en 1966 paraît en avoir eu l'idée, de comparer, sur le meilleur fragment d'un cratère en bronze de Berlin publié par W. Züchner avant la guerre, les deux ménades qui se suivent tenant l'une par une patte antérieure, l'autre par une patte postérieure le même innocent cabri. Mais sur le cratère de Dervéni, les deux Bacchantes, sans thyrses ni coutelas, se tournent le dos et la suite de leur danse ne peut avoir pour conséquence que



Détail de la face principale : Ariane.



Détail de la face principale : Dionisos.

l'écartèlement et le démembrement tout vif de l'animal. Car les seins nus sous lesquels se recourbe comme un pétale la corolle d'étoffe (c'est un effet que l'on connaît aussi pour le IV^e siècle au torse de la gracieuse « Néréide » d'Athènes de style épidaurien) ne sont pas ici pour nourrir de leur lait jeunes faons ou petits louveteaux : ils expriment la montée de l'égarement inspiré par le dieu, dont le paroxysme se traduira par le *diasparagmos*. D'ailleurs, certains reliefs néo-attiques (à Tunis au Musée Alaoui, à Rome au Musée Barracco) montrent la même position relative de deux ménades qui, de la main gauche en arrière, tiennent respectivement la moitié antérieure et la moitié postérieure du même chevreau coupé par le milieu. La différence essentielle est l'absence de coutelas qui laisse imaginer pour la victime une mort plus cruelle encore.

La chorégraphie dionysiaque devient, à ce point, inquiétante, et inquiétant devient le coryphée rhabdophore qui surveille et ordonne la danse. Un satyre nu, d'une étrange beauté, le corps droit, jambes jointes, et levé sur les pointes, contemple le spectacle; la main droite ramenée contre les reins tient entre deux doigts l'extrémité d'un bâton noueux; la main gauche se lève comme pour battre la mesure, et dans le profil vigoureux (cheveux broussailleux sur le front bossué, barbe drue où se tordent les pans d'une épaisse moustache, nez charnu et lèvres larges), le regard est lucide et froid. Il semble indifférent à ce souffle d'orage qui gonfle et agite dans son dos une peau de bête nouée sous son cou par les pattes. On sent en lui le serviteur d'une divinité puissante et redoutable qui, lorsqu'elle le décide, peut donner aux impies de grandes et terribles leçons. Ses Bacchantes déchainées ont une force étrange et malheur à qui les attaque; les vaches meuglantes et les taureaux furieux ne leur résistent pas; ils sont par elles terrassés, lacérés et mis en pièces aussi bien que du petit gibier. Sans que le fer des javelots les arrête et fasse seulement saigner leur chair, elles dévastent les villages, « enlèvent les enfants dans les maisons et rien de ce qu'elles chargent sur leurs épaules, sans qu'aucun lien d'aucun genre serve à l'y attacher, ne choit sur le sol noir ».

J'emprunte de nouveau à Euripide, mais les deux dernières figures du cratère m'y invitent : cheveux dénoués, vipère au poing droit, la Bacchante la plus proche du couple amoureux de Dionysos et Ariane, avance vers la droite, demi-nue, les yeux perdus, levés au ciel. Sa marche ou pour mieux dire sa danse sur les pointes anime les flots ondoyants d'une robe que seuls retiennent sur le côté gauche du corps, au second plan, une agrafe d'épaule et la mince cordelette qui ceint la taille. Sur son épaule gauche elle a jeté un enfant nu dont sa main gauche empoigne la jambe gauche au-dessus de la cheville, et dans le dos on aperçoit, sinon la tête qu'il faut imaginer pendante, l'avant-bras et la main droite ouverte du bambin. Le motif évoque certaines ménades des reliefs néo-classiques qui portent ainsi un petit animal et dont l'autre main est armée d'un couteau. L'idée du *sparagmos*, une nouvelle fois, vient à l'esprit,

et plus terrible que jamais, parce que cette Bacchante, de toutes est la plus dévêtue, la plus évidemment féminine par conséquent et que sa proie est un enfant. Mais inconsciente, elle poursuit sa danse, étrangère à ses propres actes, abandonnée à la volonté du dieu qui l'anime, insoucieuse même du fer ou de la javeline que tient dans la main droite un guerrier qui s'approche.

C'est un homme dans la force de l'âge, barbu et moustachu, à l'épaisse chevelure. Retenue sous son cou par une grosse fibule ronde, sa chlamyde se déploie par derrière et volète en replis capricieux comme sous l'effet d'une volte rapide. N'est-ce pas du pétase, lui aussi dérangé par le mouvement, que l'on aperçoit les cordons flottants ? Le corps est nu, la poitrine barrée par un baudrier; mais l'épée est au fourreau contre la hanche et la façon dont la javeline (la hampe passant entre les jambes) est tenue près du fer par la main droite abaissée est étrange. La main gauche est levée : est-ce un geste de surprise ? est-ce pour équilibrer une marche hésitante, sur la pointe des pieds ? et que signifie la façon dont un seul pied, le pied gauche, est chaussé d'une bottine souple ? Un seul pied chaussé peut favoriser une marche secrète : ainsi, au témoignage de Thucydide, progressèrent les Platéens pour sortir en 428-427 de leur ville assiégée. Mais est-ce bien le cas ici d'une approche sournoise ? Ce guerrier aux armes inutiles, le voici au plus près des Bacchantes et du Satyre, évoluant sur le même plan qu'eux, évoluant comme eux, et c'est un pas de danse qu'il exécute à son tour, avec une application un peu dérisoire, mêlé quoi qu'il en ait à l'orgie du thiasse même s'il était venu d'abord pour épier et s'opposer, et participant bientôt lui-même à la fête cruelle du *sparagmos*, soit comme acteur, soit comme victime.

*
* *

La légende connaît plusieurs ennemis de Dionysos réduits à l'impuissance ainsi et châtiés par le dieu dans leur personne et dans leurs affections. Les plus célèbres sont Lycourgos et Penthée. La tragédie d'Euripide a pour thème le châtement de Penthée : s'agit-il donc de lui ? C'est douteux. Un moment sans doute, le roi de Thèbes, dans la pièce, envisage d'aller épier les Bacchantes avec ses armes avant de se laisser convaincre par Dionysos de prendre des habits de femme. Mais le travestissement fait partie de la vengeance divine : il est le signe que Penthée a perdu la raison, il le ridiculise aux yeux de ses sujets; il est important que ce soit sous cette parure grotesque, après avoir été secoué de l'arbre où il était monté, que Penthée trouve une mort lamentable, déchiré par des mains de femmes et la tête tranchée par Agavé, sa propre mère, qui, dans son égarement, a cru tuer un jeune lionceau.

Si le cratère de Dervéni entendait se référer au texte d'Euripide, il ne négligerait évidemment pas une donnée aussi importante. Il

est vrai que la légende de Penthée a inspiré d'autres pièces : dans le *Penthée* d'Eschyle, le roi n'empruntait pas de déguisement féminin; et il faut compter avec les adaptations de Iophon et de Chaerémon, dont nous ne savons pas grand-chose.

La proximité de la Bacchante portant sur son épaule un enfant rend pourtant plus tentant à tout prendre de reconnaître Lycourgos. Polyphradmon puis Eschyle ont puisé dans son aventure le sujet de tragédies et des documents figurés nombreux attestent la longue faveur de sa dramatique et édifiante histoire. Selon la légende, Lycourgos avait été châtié d'un criminel attentat contre Dionysos par une folie meurtrière; dans un accès de démence, il tuait son propre fils Dryas (Hygin ajoute sa propre épouse), en croyant couper un pied de vigne. Dans les *Bassarides* d'Eschyle, c'est parmi les danses et les chants des Bacchantes thraces que Lycourgos immolait ceux qui lui étaient le plus chers; elle exaltaient l'horrible massacre, elle le tournaient à la gloire de leur dieu et à leur propre gloire. Sur le cratère de Dervéni, l'enfant pourrait être Dryas, dont une Ménade s'est saisie et dont s'approche Lycourgos poussé par la contagion de l'*enthousiasmos* orgiaque, le meurtre étant sur le point de s'accomplir comme plus loin le *diasparagmos* du chevreau. Les attitudes sont des attitudes de danse, les personnages sont presque tous féminins : nous pourrions avoir là le souvenir d'une pièce où le jeu du chœur et les rôles de femme étaient très importants : cela irait pour Eschyle.

Il y a néanmoins des difficultés : l'imagerie la mieux assurée concernant la folie de Lycourgos le montre accomplissant son meurtre avec la double hache, ainsi que le spécifie la notice d'Apollodore. Dryas est en général présenté sous les traits d'un adolescent (il est vrai que l'art du IV^e siècle redécouvre l'enfance, et que le souvenir du Dionysos enfant que le roi de Thrace avait poursuivi avec ses nourrices et effrayé au point de le faire se jeter dans la mer, a pu suggérer l'idée de donner le même âge au fils de Lycourgos). Enfin, on comprend mal que Lycourgos — si c'est bien lui sur le cratère — n'ait qu'un pied chaussé (à moins que ce ne soit un signe d'égarement dionysiaque : dans la grande fresque de la Villa des Mystères, le dieu énamouré n'a, lui-même, qu'un pied chaussé). Au vrai, la question n'est pas close, j'en suis bien persuadé et sur l'identification des personnages on peut s'attendre, je le disais en commençant, à des joutes érudites. Mais une source littéraire est très probable et le cratère de Dervéni mérite d'être ajouté à l'iconographie réunie jadis par Philippart à propos des *Bacchantes*.

En tout état de cause, c'est un chef-d'œuvre insigne. L'orgiasme, la possession dionysiaque sont, il faut le souligner, traduits ici sans nulle outrance laide. La stylisation des attitudes et l'idéalisation des traits (même chez le satyre, même chez le guerrier barbu) s'accordent admirablement avec la composition chorégraphique que nous avons notée. Il y a là quelques chose d'harmonieusement raffiné, de très classique encore et de très grec. La date du cratère se situe proba-

blement dans le IV^e siècle. Le triobole en or de Philippe II qui était mêlé aux cendres fournit un *terminus post quem* pour la sépulture, mais le style des figures et leur type sont vraiment très proches des créations magistrales les plus marquantes : le canon est lysippique pour les personnages virils, les Ménades font penser à Scopas autant sinon plus qu'à la tradition callimachéenne, le mouvement « hélicoïdal » du Bacchant posé sur l'épaule du cratère évoque l'Apoxyomène du Vatican, et, de Praxitèle, on croirait reconnaître la grâce dans le couple amoureux de Dionysos et Ariane. Je ne vois aucune raison en tous cas, malgré Bakalakis, de descendre jusqu'au début du III^e siècle.

Je ne vois aucune raison non plus, malgré Schefold, de chercher du côté de l'Italie méridionale ou dans l'Égypte grecque l'origine de ce cratère. Déjà à propos du cratère en bronze de Berlin (qui est parmi les œuvres les plus proches à la fois par la technique, par le sujet, par le style et par la date) Ch. Picard avait raison, je crois, de protester contre la tendance de trop accorder à la Grande Grèce. Rhytons, situles et autres vases de métal trouvés nombreux en Macédoine, en Thrace, dans les Balkans, en Russie méridionale, sont-ils venus chaque fois de si loin ? A son tour, le cratère de Dervéni, dans sa conception, dans son art, dans son esprit apparaît plus près en réalité des *cadoi* à appliques sculptées provenant de la Méditerranée orientale et de l'Anatolie que de la céramique apulienne à laquelle on pense d'abord. Ecole « ionienne » ? je ne sais et plusieurs ateliers sans doute ont fonctionné, acquis à la culture grecque mais inégalement habiles, les uns franchement provinciaux (et l'orfèvrerie de Panagjurischte a quelque chose de provincial), d'autres animés par des maîtres du second classicisme capables de donner au style de Kertch dans la technique difficile du métal et de la vaisselle de luxe un magnifique écho. Le Pan des statères d'or de Panticapée, dans le troisième quart du IV^e siècle pourrait avoir été gravé dans l'atelier du même artiste qui a campé le guerrier barbu et le satyre debout auprès des Bacchantes du cratère de Dervéni... Les problèmes qui se posent sont nombreux et difficiles. Qu'il suffise pour aujourd'hui d'en avoir évoqué quelques-uns.

J. MARCADÉ.

SIGNATURE DU POTIER GALLO-ROMAIN PATERNUS, DÉCOUVERTE A VAYRES (GIRONDE)

par H. CROCHET

Le sol de la commune de Vayres recèle de riches vestiges archéologiques.

Les ramassages de surface, au lieu-dit « Maison Rouge », bien connus depuis les prospections de MM. Vacher et Videau (1), nous ont fourni récemment une signature du potier Paternus.

Le tesson support provient d'un grand bol en céramique sigillée semi-sphérique de forme 37 (classification Dragendorff).

La pâte fine laisse apparaître un dégraissant sableux, micacé (caractéristique des céramiques de Lezoux). Les parois, d'une épaisseur moyenne de 0,007 m, sont enduites d'un vernis de couleur ocre rouge (C.U.C. 172 (2)). A la cassure, la pâte apparaît de couleur terre cuite (C.U.C. 153).

Ce fragment céramique présente une rangée d'oves et deux registres de décors en relief, superposés et appliqués sur le pourtour du vase.

Le décor supérieur représente un chien à longue queue se dirigeant vers la droite.

Le décor inférieur représente l'arrière-train d'un animal paraissant être un canidé se dirigeant aussi vers la droite.

Le thème de ces motifs peut se résumer en une course de chiens ou scène de chasse (fig. 1).

Entre ces deux registres de décors, se trouve la grande signature du potier Paternus, en relief et rétrograde (lettres hautes de 0,008 m).

Cette signature incluse dans le décor n'était pas toujours isolée; il arrivait parfois que des vases en possédaient une deuxième, placée sur la bande unie située entre la lèvre du vase et les oves. Cette deuxième signature était posée avec un cachet rectangulaire du type de celui dont on se servait sur les vases unis; elle était très répandue dans la Gaule romaine et devait départager les produits des ouvriers mouleurs ayant travaillé sur les mêmes moules. On peut aussi penser qu'il y eut association entre le fabricant du moule

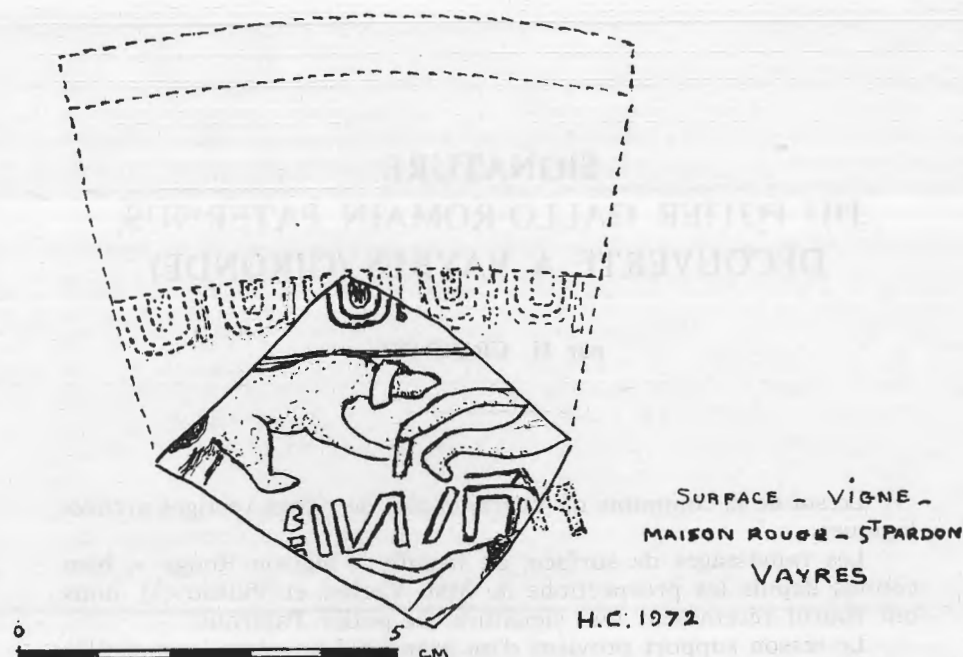


FIG. 1.

et ces mêmes ouvriers. Il a été trouvé des vases de même type portant la grande signature : Paternus associée aux noms des potiers Albinus, Avitus, Sextus.

La grande signature de Paternus paraît inédite dans notre région.

Elle a, par contre, été signalée au centre de la Gaule, dans les régions situées au-dessus de la Loire et en Grande-Bretagne (fig. 3).

Dans son ouvrage, *Terra sigillata*, Oswald (3) présente, planche XII, figure 1, un bol en céramique sigillée, de forme 37, décoré d'animaux domestiques et sauvages. Immédiatement au-dessous des oves, se lit la grande signature de Paternus (provenance : Wingham dans le Kent).

Une communication de Jean et Françoise Cartier (4), publiée dans la revue *OGAM*, tome XXI, fasc. 1 à 6, planche 41 et p. 90, signale la trouvaille à Beauvais, dans un puits gallo-romain, d'un bol forme 37, portant la grande signature Paternus entre deux registres de décors figurant une course de chiens se dirigeant en sens inverse (fig. 2).

Le tome XXIX, fascicule 2 de *Gallia*, reproduit aussi un bol forme 37. Il a été trouvé lors des fouilles de la villa gallo-romaine de Karadennec, à Saint-Fragant (Finistère). Ce vase possède la grande signature de Paternus mais celle-ci est renversée (5).

Les produits de ce fabricant de moules de Lezoux constituent un moyen de datation : en effet, ils étaient en usage dans une période variant entre 160 et 210 de notre ère.

Au sujet de céramiques portant deux signatures, il est intéressant de signaler que l'on produit actuellement à Limoges des objets portant deux signatures : la marque du fabricant de la pâte et celle du décorateur. Ce dernier n'est pas obligatoirement un employé de cette fabrique, mais un artisan indépendant.

Par contrat passé devant la Chambre syndicale des porcelainiers de Limoges, les fabricants de porcelaine sont astreints à fournir une partie de leur production aux artisans décorateurs.

Cette méthode d'association n'est donc pas nouvelle, puisque nos Gallo-Romains la pratiquaient il y a près de deux mille ans; elle devait être rentable et je pense qu'actuellement à Limoges il en est de même.

(Communication du 9 juin 1972.)

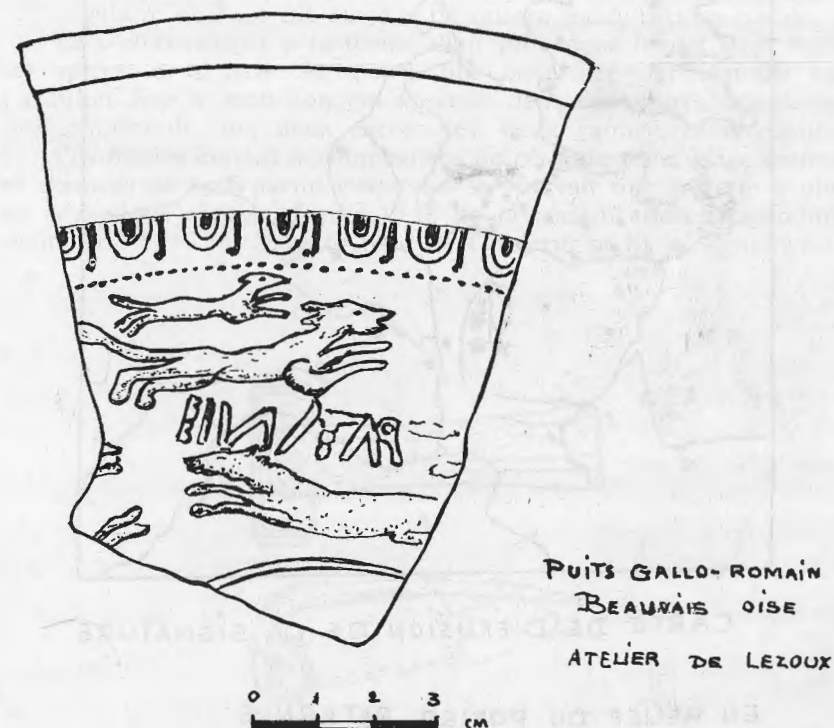
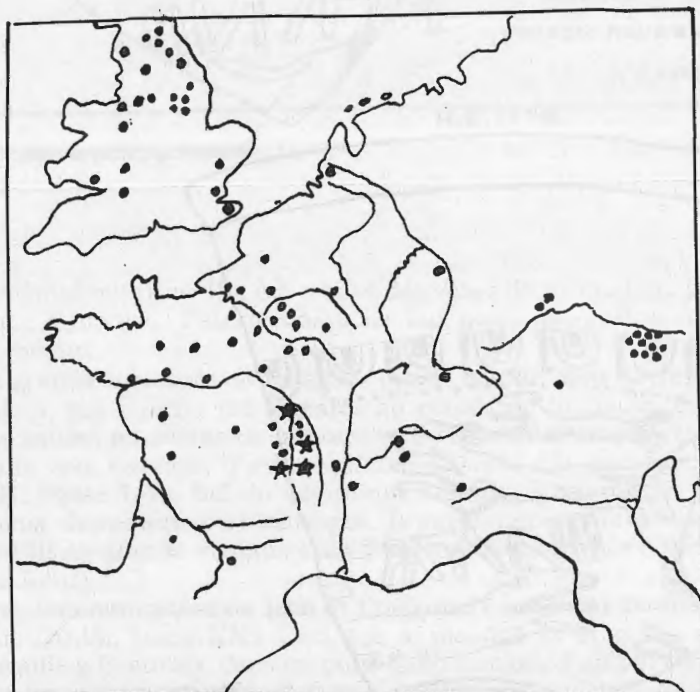


FIG. 2.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) A. VIDEAU et P. VACHER : Estampilles de potiers. *Revue historique et archéologique du libournais*, n° 64, 3^e et 4^e trimestres 1957.
- (2) E. SEGUY, 1936 : *Code universel des couleurs*, planche XII.
- (3) F. OSWALD et D. PRYCE : *Terra sigillata*, planche XII, p. 193.
- (4) B. OFFMANN, 1967 : Notes de céramologie antique II, OGAM, tome XIX, fasc. 1-2, p. 129 ; B. OFFMANN, 1967 : Notes de céramologie antique IV, OGAM, tome XIX, fasc. 5-6, p. 470 ; J. et F. CARTIER, 1969 : Puits gallo-romain à Beauvais, OGAM, tome XXI, fasc. 2, p. 90.
- (5) Villa gallo-romaine de Kradennec, Saint-Frégant (Finistère), 1971, Gallia, t. XXIX, fasc. 2, p. 246.



CARTE DE DIFFUSION DE LA SIGNATURE

EN RELIEF DU POTIER PATERNVS

FIG. 3.

OBJETS GALLO-ROMAINS TROUVÉS A VAYRES (GIRONDE)

par H. CROCHET

Dans la propriété du château, à Vayres (Gironde), un sondage opéré au point numéro 20 du plan de fouilles a donné pour résultat les trouvailles de deux fibules en bronze du même type et des céramiques gallo-romaines.

Une de ces fibules (fig. 1), la mieux conservée, possède un arc légèrement cintré de forme rectangulaire.

La tête de l'arc est soudée sur le couvre-ressort. La partie plate, rectangulaire de l'arc est décorée de quatre moulurations parallèles.

Le couvre-ressort a la forme d'un tube dans lequel sont logées les spires; à la base, se trouve une ouverture par laquelle sort l'ardillon. Sur le manchon, on aperçoit deux cannelures décoratives horizontales et, aux deux extrémités, deux cannelures circulaires.

Ces fibules étaient accompagnées de céramiques d'usage courant et d'autres de luxe parmi lesquelles se trouvait une assiette à pied, en céramique sigillée, forme 15-18 de la classification Dragendorff, diamètre : 0,167 m. Dans le fond de l'assiette se lit la signature du

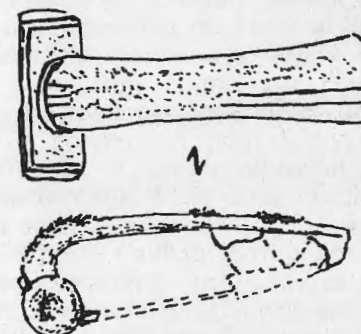
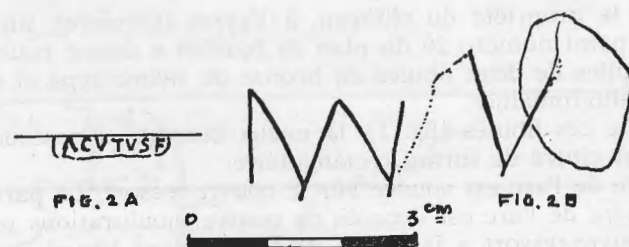


FIG. 1

potier Acutus (fig. 2 A) dans un cachet de forme rectangulaire aux extrémités arrondies. Les lettres ont une hauteur de 0,002 m. La pâte fine est de couleur saumon. Le vernis brillant est de couleur rouge-orangé; quelques marbres se voient sur les parois. Ce cachet très répandu possède des variantes; il a été signalé à Bordeaux, à Lamothe et dans bien d'autres sites gallo-romains.

Dans le pied de l'assiette, au revers, une deuxième signature a été gravée, après cuisson, avec un objet pointu; ce graffito indéchiffrable laisse supposer qu'il s'agit du nom du possesseur de la pièce (fig. 2 B).

Le potier Acutus était en activité dans une officine de Montans, dans la première moitié du premier siècle de notre ère.



LAMPES ROMAINES TROUVÉES AU PUY PAULIN A BORDEAUX EN 1906

par Daniel NONY

Durant le printemps et l'été 1906, le grand magasin « Les Dames de France » qui s'élève toujours au début de la rue Sainte-Catherine, à Bordeaux, entreprit de s'agrandir par une annexe située tout à côté, au sud de la rue Porte-Dijeaux, sur le Puy-Paulin. C'est un secteur capital de la ville antique, à l'intérieur de la ville ouverte du Haut-Empire comme de la ville close du Bas-Empire, et les travaux de fouilles importants amenèrent la découverte de nombreux vestiges mobiliers antiques. Nous sommes très mal renseignés sur ces travaux et le matériel découvert. Ils furent trop sommairement évoqués au cours des séances du 8 juin, du 13 juillet et du 12 octobre 1906 de la Société Archéologique où l'on ne mentionna avec précision qu'un fragment de lampe en forme de croissant (très probablement un réflecteur) et une monnaie d'Alexandrie à l'effigie de Numérien.

Quelques mois plus tard, la Société Archéologique se préoccupa d'organiser le Musée du Vieux Bordeaux à l'intérieur de la Porte Cailhau et, pour en garnir les vitrines affluèrent dons et dépôts. Une partie était constituée d'objets provenant des fouilles récentes des « Dames de France » : certains furent exposés, d'autres restèrent en boîte. La préparation de l'exposition du centenaire nous amena à réexaminer l'ensemble des objets antiques de la Porte Cailhau et nous fûmes alors frappé par l'étonnante similarité de ce matériel avec celui livré par les fouilles de sauvetage des allées de Tourny en 1971, notamment pour les vases en *terra sigillata* ou aux « parois fines », la sigillée noire ou grise paléo-chrétienne et les lampes en terre cuite. C'est cette dernière catégorie d'objets qui retient d'abord notre attention.

Le Musée de la Porte Cailhau livra à nos recherches cinquante et une lampes antiques en terre cuite entières ou en fragments, mais des étiquettes précises n'accompagnaient que quatre d'entre elles : une lampe-grenouille trouvée rue Gouvion (publiée dans la *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1974).

deux lampes mutilées venant de Tunisie et une lampe presque complète, notre n° 6, provenant des fouilles des « Dames de France ». Une cinquième, chrétienne, ornée d'un chrisme, avait été achetée à M. Chaigneau en 1911 et ne provient certainement pas de Bordeaux. Les quarante-six autres sont représentées principalement par des fragments et un grand nombre viennent de vitrines ou de boîtes contenant du mobilier des fouilles de 1906. Plus d'une vingtaine ne présentent aucun intérêt et nous avons retenu, dans celles subsistant, des lampes entières ou bien des fragments comportant des éléments de décor caractéristiques. Nous ne dissimulons pas que nous avons accepté le risque, minime à nos yeux, de publier des lampes trouvées à Bordeaux mais non lors des fouilles des « Dames de France » de 1906. Inversement, des lampes intéressantes ont été, provisoirement peut-être, laissées de côté car nous manquions de preuves nettes d'une trouvaille locale.

Abréviations bibliographiques.

DENEAUVE, *Carthage* : Jean DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Paris, C.N.R.S., 1969.
MENZEL, *Mainz* : H. MENZEL, *Antike Lampen in Römisch-Germanischen Zentralmuseum zu Mainz*, Mayence, 1969.
WALTERS, *B.M.C.* : H.B. WALTERS, *Catalogue of the Greek and Roman Lamps in the British Museum*, Londres, 1914.

1. LAMPE AU MÉDAILLON ORNÉ D'UN LAPIN

Longueur maximale conservée : 11,5 cm; diamètre : 7,3 cm; hauteur : 2,9 cm.

Lampe recollée incomplète, dotée vraisemblablement d'une anse et peut-être même d'un réflecteur. Son réservoir est rond, avec un médaillon de 4,3 cm de diamètre décoré d'un lapin à droite grignotant un fruit, qui pourrait être une grappe de raisins, au-dessous d'une grande feuille; trou de remplissage au-dessous. Le médaillon est très creux, le marli est lisse. Le bec, de 4,7 cm de longueur, est à volutes et se termine en ogive. Le pied, lisse, ne comporte aucune signature.

Pâte beige clair, sonore et légère. Couverte rouge foncé brillant.

Tant par sa forme que par son décor, cette lampe est fort répandue dans tout le monde romain. On peut se référer à Walters, *B.M.C.*, n° 774, p. 117, fig. 143; Menzel, *Mainz*, n° 300; Deneauve, *Carthage*, n° 335, pl. XLI; M. Ponsich, *les lampes romaines en terre cuite de la Maurétanie Tingitane*, Rabat, 1961, n° 304, pl. XXII, etc.

Premier siècle ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?)



FIG. 1.

2. MÉDAILLON A L'ÉLÉPHANT AVEC CORNAC

Diamètre : 8,8 cm; diamètre du médaillon : 6,5 cm.

Médaillon recollé (trois fragments) d'une lampe ronde sans anse. Éléphant allant à droite, portant un petit personnage habillé, avec des ailes ou un pan de son manteau dans le dos. De la main gauche, il tient une couronne, de la main droite, un aiguillon à croc recourbé (*ankus*); derrière lui, une longue palme; au-dessous, et sous un sol représenté par un trait horizontal, on distingue l'extrémité d'une palme couchée.

Pâte beige clair, légère. Couverte chocolat encore un peu brillant.

Nous n'avons pas trouvé d'autre exemple de ce décor : si l'éléphant, en buste ou en pied, figure parfois sur des lampes, il n'y a guère que Walters *B.M.C.*, n° 1069, p. 161 pour nous proposer, sur une lampe à bec rond, un éléphant allant à gauche et guidé par un cornac (signature de C. IVN. AL.), mais sans toutes ces allusions à un triomphe. L'éléphant, animal royal et pieux, ne peut appartenir, sous l'empire romain, qu'à l'empereur lui-même, mais ici nous préférons voir plutôt une allusion à un triomphe divin, celui de Dionysos, vainqueur et civilisateur de l'Asie, dont le cortège (*pompé*) comporte fréquemment, en sus de la traditionnelle panthère, des éléphants. Dans ce cas, le cornac de notre médaillon serait un amour ailé.

Vers 50 ap. J.-C. à 150 ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?)



FIG. 2.

3. MÉDAILLON ORNÉ D'UN CHIEN ET D'UN BOUC

Dimensions maximales conservées : 6,8 cm × 5,4 cm.

Médaillon mutilé décoré d'un chien allant à droite et d'un bouc allant dans la même direction. Le décor devait comporter au moins un autre sujet. Trou de remplissage central. Il s'agissait très vraisemblablement d'une lampe ronde.

Pâte beige clair. Couverte chocolat.

Nous n'avons pas trouvé d'autre exemple de ce décor : le point de départ paraît en être le berger gardant un troupeau (Walters, *B.M.C.*, n° 571, pl. XXI), motif qui se transforma en une frise circulaire sans berger ni élément végétal mais comportant au moins cinq animaux dont un chien (Walters, id., n° 735, fig. 130 ou Deneauve, *Carthage*, n° 339, pl.

XXIX). Notre médaillon, beaucoup plus aéré, paraît plus ancien que ce deuxième type.

Premier siècle ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?)

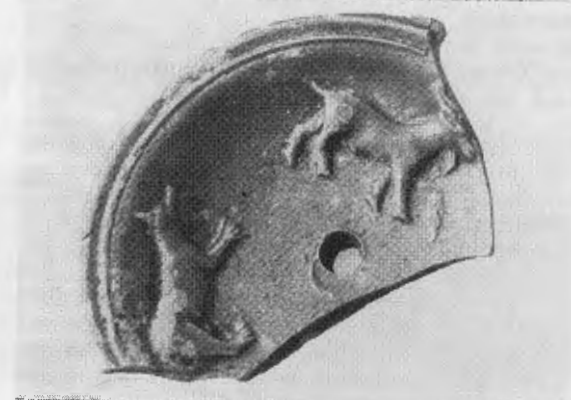


FIG. 3.

4. FRAGMENT DE MÉDAILLON ORNÉ D'UN BOUC

Dimensions maximales : 3,7 cm × 3,1 cm.

Au centre d'un médaillon, bouc accroupi à droite; entre ses pattes, trou de remplissage. Relief très net. Empreintes digitales sur la face interne.

Pâte beige clair légère, type « parois fines ». Couverte orange clair brillant.

Deneauve, *Carthage*, n° 354, pl. XLI, publie une lampe complète, sans anse, ronde à bec à volutes, ornée de ce motif.

Premier siècle ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?)



FIG. 4.

5. FRAGMENT DE LAMPE A DÉCOR DE ROSACE.

Dimensions maximales : 3,2 cm × 2,8 cm.

Ce fragment comporte un marli sans décor et un médaillon assez creux qui devait être orné d'une rosace à quatre pétales, dont deux sont en partie discernables.

Pâte beige rose. Couverte d'un orange luisant.

Ce type de décor, avec marli lisse, se rencontre aussi bien sur des lampes rondes à bec à volutes que sur des lampes rondes à bec rond cf. Menzel, *Mainz*, n° 162 et 276, pl. 31, n° 10 et 21; T. Szentleky, *Ancient Lamps*, Chicago, 1969, n° 101; S. Loeschke, *Lampen aus Vindonissa*, Zurich, 1969, n° 618 et 672; M. Ponsich, *Les lampes romaines en terre cuite à la Maurétanie Tingitane*, Rabat, 1961, n° 140; Deneauve, *Carthage*, n° 901. En Méditerranée orientale se rencontre un type comparable, mais généralement avec des rosaces à cinq pétales : cf. Th.-J. Oziol et J. Pouilloux, *Salamine de Chypre*, 1. *Les lampes*, Paris, 1969, n° 113, ou Ph. Bruneau, *Exploration archéologique de Délos*, XXVI, *Les lampes*, Paris, 1965, n° 4618. Ce sont des lampes très répandues dans tout le monde romain, à partir de plusieurs centres de fabrication. Walters, *B.M.C.*, n° 727, pl. XXIV, présente le type à un bec, comme, n° 844, pl. XXIV, le type à deux becs et réflecteur.

I^{er}-II^e s. ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?).

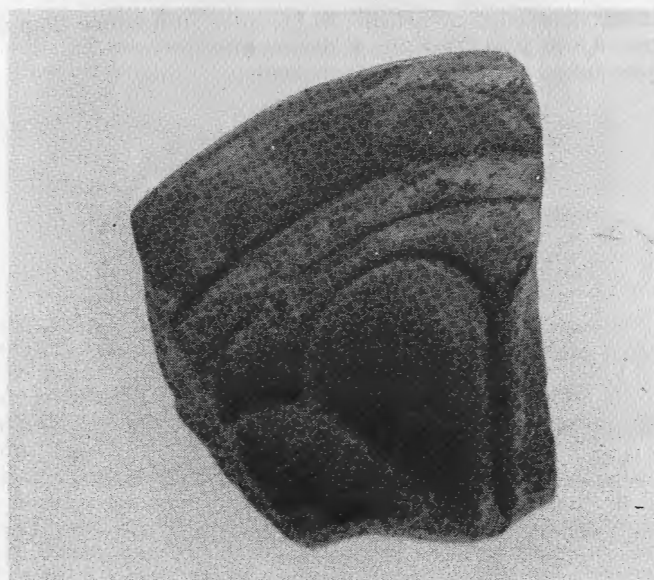


FIG. 5.

6. PETITE LAMPE A RÉFLECTEUR.

Longueur conservée : 8,5 cm env.; largeur : 4 cm; hauteur max. : 4 cm env. (du réservoir : 2,3 cm); diamètre du disque : 2 cm à l'intérieur du bourrelet.



FIG. 6.

Lampe presque complète, à la réserve du bec qui est cassé au milieu du trou de mèche. Le disque est très creux, avec trou de remplissage au

centre, et le marli est décoré d'une rangée circulaire d'oves qui s'interrompt à l'attache du réflecteur. Celui-ci, en forme de feuille stylisée, s'élève haut, et fait corps avec l'anse attenante au réservoir. Pied sans décor. Une étiquette manuscrite précise l'origine : *Dépôt/A. Bardié/D. de Fran.*

Pâte beige-saumon. Couverte variant de l'orange au chocolat.

Ce type semble assez peu répandu et nous ne pouvons guère le comparer qu'à une lampe de Pompéi, reproduite dans le catalogue de l'exposition du Petit-Palais *Pompéi*, Paris, 1973, n° 30, au bec allongé et circulaire à l'extrémité, beaucoup plus proche que Walters, *B.M.C.*, n° 481, p. 71, fig. 84.

Deuxième moitié du 1^{er} s. ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?).

7. FRAGMENT DE LAMPE A ANSE DE SUSPENSION.

Longeur conservée : 4,5 cm env.; largeur conservée : 6,8 cm env.

Il s'agit de la moitié approximativement de la partie supérieure du réservoir. Le disque central a une dépression assez marquée et au milieu se note l'arrachement de l'anse centrale de suspension. De part et d'autre on distingue partiellement deux trous de remplissage. Le marli est décoré de moitiés d'oves dont la rangée s'interrompt en face du bec disparu (il y en avait un à chaque extrémité de la lampe) par une palmette stylisée.



FIG. 7.

Pâte rose-saumon, dure et sonore. Couverte rouge brique.

On peut comparer ce type peu courant à une lampe de Tipasa publiée par J. Baradez, dans *Libyca*, IX, 1961, p. 139, ou à une lampe de Carthage, voir Deneauve, *Carthage*, n° 1069, toutes deux de composition semblable mais où la palmette est remplacée par un masque de théâtre. Cf. également Elda Joly, *Lucerne del Museo di Sabratha*, Rome, 1974, n° 161, pl. XI, p. 24 et 113.

Fin du 1^{er} s. ap. J.-C. — En provenance d'Italie (?) ou d'Afrique (?).

(A suivre.)

CONSIDÉRATIONS SUR LES ÉGLISES DE SAINT-ÉTIENNE, SAINT-SEURIN ET SON "PORGE" (cimetière)

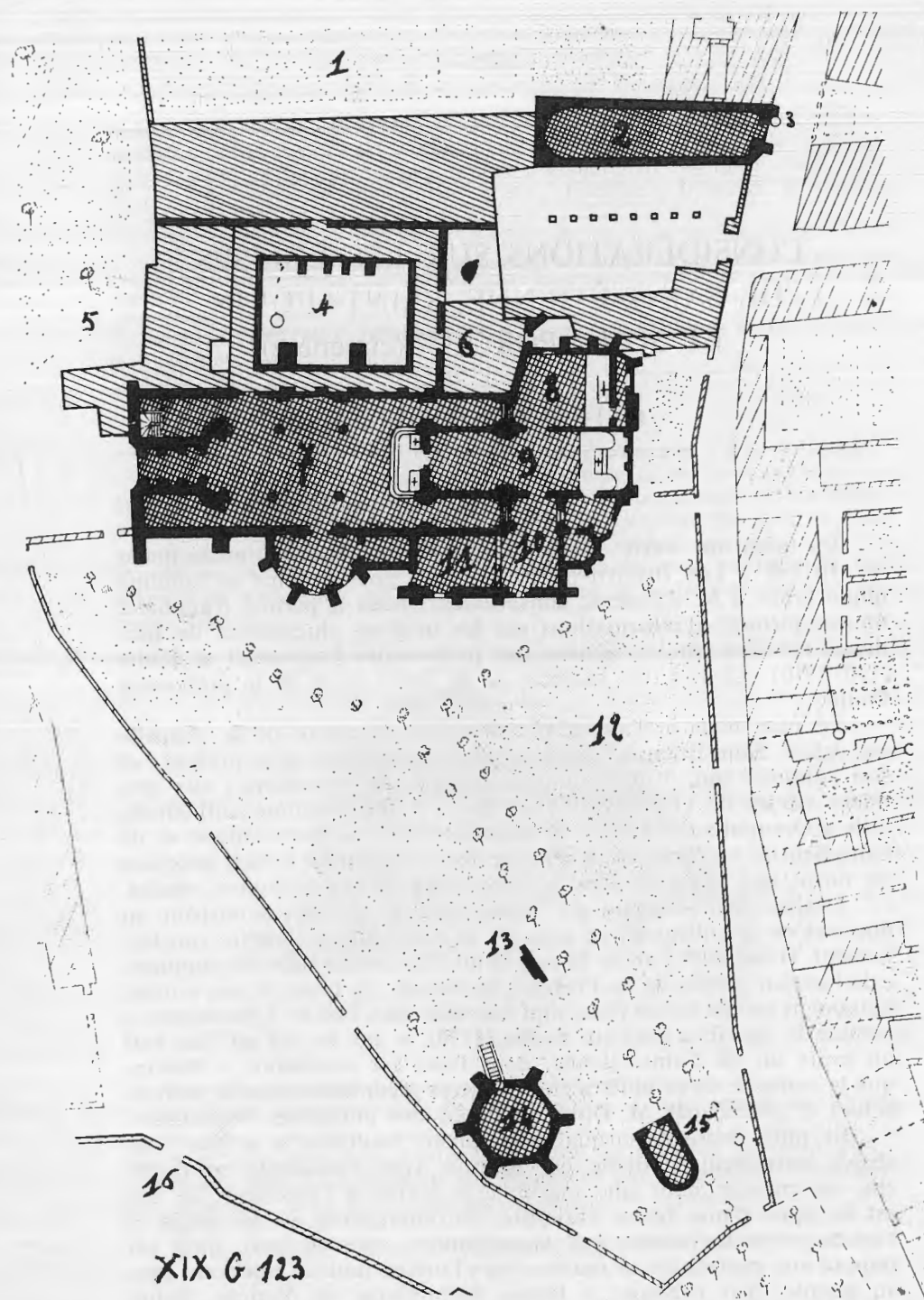
par l'abbé M. BOUDREAU

Un plan du XVIII^e siècle conservé au Archives municipales — attribué à Léo Drouyn (XIX-G-123) — photographié et communiqué grâce à M. Avisseau, conservateur, nous a permis d'apporter un complément d'informations sur les origines chrétiennes de Bordeaux révélées par les fouilles des professeurs Courteault et Radet (1909-1910) et celles très récentes de M. Duru et de M. le professeur Coupry.

Ce plan nous a d'abord révélé la forme exacte de la chapelle ou église Saint-Etienne, diversement dessinée jusqu'à présent, et son antiquité qui, d'après une juste tradition, remonterait aux premiers siècles de l'Eglise et ferait d'elle notre première cathédrale, celle d'Orientalis (vers 314), de Saint-Delphin, de Saint-Amand et de Saint-Seurin. Le choix de ce vocable pour le premier édifice religieux de notre cité est conforme à une tradition des premiers siècles.

L'église Saint-Etienne est représentée à 30 mètres environ au nord-est de la collégiale, au coin de la rue Rodrigue-Pérelle (anciennement Tronquerey) et de la rue Saint-Etienne actuelle où commençait l'ancien jardin de la Prévôté. Sa façade en biais et son entrée, nettement visible sur ce plan, sont tournées vers l'est et « s'avancent », comme le décrit le sacriste Barbe (1750), « sur la rue où l'on voit un puits dit de Saint-Etienne, dont l'eau est excellente ». Notons que la margelle de ce puits a été retrouvée récemment sous le trottoir actuel et placée par M. Duru au dépôt des antiquités bordelaises.

De plus, chose remarquable et *jamais soulignée* à ce jour, son abside nettement arrondie est tournée vers l'occident; en outre, elle est engagée dans une maçonnerie carrée à l'extérieur, ce qui est le signe d'une haute antiquité. En effet, c'est au IV^e siècle, à l'époque constantinienne (cf. Constitutions apostoliques), qu'il est imposé aux prêtres de se tourner vers l'orient tout en célébrant face au peuple : par exemple, à Rome, Saint-Pierre du Vatican, Saint-Jean de Latran, la première basilique constantinienne de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, reconstruite sous Théodose et désaxée depuis



- I Jardin de la Prévôté-2 St Etienne-3 Puits de St Etienne-
 4 Cloître-5 Place du Pradeau-6 St Martial-7 Basilique St Seur
 8 N.D. de la Rose-9 Choeur-10 St Jean-Baptiste-11 Ste Cather:
 12 Porche de St Seurin (cimetière)-13 Sarcophage de marbre-
 14 St Esprit-15 St Georges-16 Maison du Doyen-

lors; la première basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs, Saint-Sébastien sur la voie Appienne. Dans les fouilles récentes de Lyon, au flanc sud de la cathédrale Saint-Jean, on a retrouvé les vestiges d'une autre église Saint-Etienne avec une abside elle aussi tournée vers l'occident. Indifféremment orientées avant le IV^e siècle, (ex. l'église-cathédrale de Boios-Lamothe près du Teich, abside au nord). Au V^e siècle, on les tourne bout pour bout, comme par exemple la basilique paléochrétienne d'Andernos au nord du Bassin d'Arcachon. Ce changement fut pourtant retardé en Occident jusqu'au VIII^e siècle parfois. Mais notons que la forme carrée du chevet de Saint-Etienne de Bordeaux rappelle l'abside de la Basilica Hadriana de Tivoli (Tibur), les trois absides des temples du Forum de Sbeitla (Tunisie) puis la chapelle de Buda et les églises de Syrie (IV^e siècle).

De cette église Saint-Etienne nous n'avons aucun reste; mais, à défaut, le plan précité et la description du sacriste Barbe: « Une partie des murs est encore construite de petites pierres carrées entrecoupées horizontalement en certains endroits par de grosses briques, c'est ainsi qu'est fait le Palais Gallien... sans voûte, avec une charpente basse »; son unique nef est assez étroite pour la longueur, 30 m environ d'après le plan, comme les églises primitives.

Signes d'importance, au VI^e siècle, elle avait le droit de battre monnaie; elle avait un baptistère jusqu'au XVI^e siècle, alors que Saint-Seurin n'en possédait pas avant cette époque. La concession faite à Saint-André en 1222 atteste la priorité de ce droit à Saint-Etienne qui devait être la cathédrale primitive. De plus on y donnait la communion sous les deux espèces jusqu'en 1578, privilège et signe encore d'une haute antiquité. Un passage souterrain la mettait en communication avec l'église de la Trinité ou du Saint-Sauveur (nom antique lui aussi), l'actuelle crypte de Saint-Fort. Cette dernière conserve le niveau primitif du sol du cimetière voisin et fut probablement une église cimetériale adjointe, ainsi qu'on le voit en Afrique du Nord, à Tipasa spécialement, ou à Tarragone en Espagne, pour enterrer les évêques (le mystérieux Saint-Fort, Saint-Amand et Saint-Seurin à l'origine).

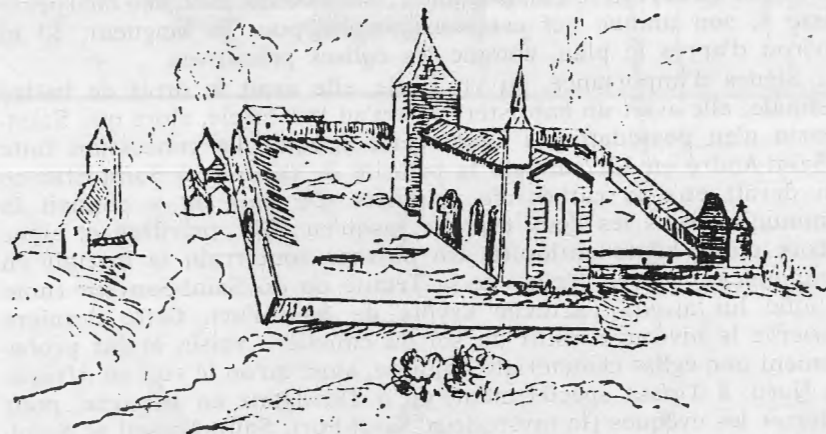
La pauvre église abandonnée tomba en ruines: elle fut détruite à partir de 1787; mais au début du dernier siècle, Caumont dit: « ...On achève de la démolir aujourd'hui. »

Autour de ces deux monuments et peut-être de la *Domus Episcopalis*, dont M. Duru semble avoir trouvé les portes cochères en vis-à-vis, au nord et au sud des absides de Saint-Seurin, s'est formé le premier cimetière dont on voit le souvenir dans le cloître (viridarium) et ses enfeux romans ou gothiques (cf. planches pittoresques d'Alexandre de Laborde, XIX^e siècle); avec ses cinq sarcophages antiques aujourd'hui enlevés: l'endroit s'appelle le Pradeau ou le Préau.

A l'est du cloître, on voit la chapelle Saint-Martial, considéré comme le fondateur de l'Eglise bordelaise; elle avait trois nefs non voûtées, remplacées en 1880 par la chapelle du Sacré-Cœur orientée

vers le nord. Le chœur de la basilique est, sur le plan, fermé par un jubé et communique avec les chapelles latérales par de petites portes; l'autel est au fond, en avant d'un monument qui abritait le sarcophage de saint Seurin.

Un dessin de M. Trapaud de Colombe (Archives municipales : XIX, G. 115) nous montre le mur qui entourait le premier cimetière et les anciennes chapelles : il était fait de remploi de petit appareil, nous dit-on. D'après ce même dessin, on voit s'élever au sud une autre petite église dans un champ qui est le second cimetière ou « Porge Saint-Seurin », construit au XIII^e siècle (1243). Le plan porte, de ce fait, une église Saint-Georges, anormalement orientée au sud-est, déjà ancienne en 1270. Ce saint Georges était évêque de Velay (Vellava), Haute-Loire, aujourd'hui Saint-Paulien, remplacé par le Puy-en-Velay. Il aurait été, disait-on, du nombre des 72 disciples qui accompagnèrent saint Front, évêque de Périgueux.



PETIT CIMETIÈRE DE SAINT-SEURIN, -- par M. TRAPAUD DE COLOMBE.

(A gauche, cimetière sud ouvert en 1243, église Saint-Georges ; Au centre, enclos du premier cimetière en 1550 ; Saint-Etienne à droite au nord.)

A l'ouest de cette église, on voit un hexagone, dit chapelle du Saint-Esprit. Il communiquait par un souterrain, paraît-il, avec les catacombes de Saint-Seurin. Fut-il un baptistère comme sa forme y fait penser ainsi que son nom ? Il devint un charnier et sur son sol surélevé on célébrait le service des morts aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il existait encore en 1795.

Entre les deux monuments, on distingue enfin, au milieu des allées qui devinrent les allées Damours ou d'Amour, un petit monument avec arcade qui abritait un sarcophage en marbre blanc, vide,

posé sur deux piédestaux avec couvercle, où l'on venait puiser une eau miraculeuse, comme à Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales) « pour guérir la maladie des yeux ». (cf. Archives municipales : XIX-G-113, et Cirot de la Ville : l'Eglise de Saint-Seurin, p. 211.)

On inhumait encore sous la Terreur, près de l'église, jusqu'à ce que la suppression et le transfert du cimetière, projetés par M. de Tourny, se réalisent enfin au XIX^e siècle, pour la salubrité du quartier.

M. BOUDREAU.

LES TAPISSERIES EXPOSÉES AU CHATEAU DE CADILLAC

par M. P. COUDROY DE LILLE

Depuis le printemps de 1969 quatre très belles tapisseries prêtées par le conservateur du musée de Cluny sont exposées au château de Cadillac; leurs grandes dimensions, 15 à 17 m² de surface, s'encadrent admirablement dans les immenses pièces du rez-de-chaussée à côté des cheminées monumentales du duc d'Épernon.

Il y a une belle verdure d'Aubusson, en bon état, dont les bordures très décoratives donnent une impression d'élégance et de raffinement, et trois tapisseries de batailles des guerres de Religion, qui font l'objet de cette étude historique. L'une représente la bataille de la Plaine Saint-Denis, en 1567, et les autres, deux phases différentes de la bataille de Jarnac en 1569. On est frappé par la clarté des coloris, la richesse des détails intéressant le costume militaire, l'armement, l'artillerie, les troupes en présence, mais aussi par la vie qui se dégage de ces scènes; il faut y admirer un art consommé de la composition bien que la réalisation soit un peu naïve, car l'auteur semble avoir cherché une reconstitution aussi fidèle que possible; la description est faite au moyen de légendes au bas de la tapisserie. Enfin les bordures décoratives contribuent à l'agrément de l'ensemble.

I. — LA TAPISSERIE DE LA PLAINE SAINT-DENIS.

Il faut évoquer les phases de la bataille elle-même pour comprendre les tapisseries. L'armée protestante, commandée par le prince de Condé, essayait d'encercler Paris pour prendre la ville, et les huguenots tenaient une bonne partie des environs: Saint-Denis, Le Bourget, Charenton, Aubervilliers, lesquels villages sont représentés sur la tapisserie. L'armée catholique, commandée par le vieux connétable de Montmorency, âgé de 75 ans, décida, le 10 novembre 1567, de rompre l'encercllement en fonçant sur un point. On voit sur la tapisserie, à la tête des troupes, le maréchal de Biron, qui, avec d'Auchy et La Rivière, vient charger les protestants de M. de Genlis, pendant que l'amiral de Coligny, bannières en tête, fond avec furie sur la Gendarmerie du connétable qui est malmenée. Voyant l'action bien engagée, le prince de Condé, avec ses lieute-

nants de Bouchavannes et de Séchelles, se jette dans la brèche; mais le centre protestant se trouve dégarni et Biron débordant la ligne huguenote, se retourne contre Condé qui est pris à revers et c'est la débandade.

Mais l'auteur insiste sur le drame de la victoire catholique : le vieux connétable, qui se trouvait au cœur de la mêlée, entouré de son fils le maréchal de Montmorency, du prince de Montpensier et du duc d'Aumale, est atteint par un coup de pistolet déchargé par un protestant d'origine écossaise, Stuart : très grièvement blessé, il meurt à Paris quelques jours après. Ainsi se trouvent justifiés deux quatrains moralisateurs, situés dans des cartouches au-dessus de la scène :

Hélas c'estoit assez d'avoir aux champs druydes
Veu couler notre sang pour la première foy
Sans qu'encor Saint Denis vit ses fers homicides
Tirer contre la France en la main des François.

Après avoir sept fois embrassé la victoire
Ce grand chef meurt icy avec beaucoup d'honneur
Juges si le vaincu méritoit tant de gloire
Combien on doit priser la gloire du vainqueur.

Plusieurs détails savoureux sont marqués avec réalisme : des arquebusiers protestants qui tirent, les enfants perdus, troupes d'assaut pratiquement sacrifiées, les Suisses gardant l'artillerie du connétable, la basilique Saint-Denis, etc.

II. — LA PREMIÈRE PHASE DE LA BATAILLE DE JARNAC.

Le 13 mars 1569 fut une bataille décisive pour l'armée catholique que commandait le duc d'Anjou, futur Henri III. Les troupes protestantes se dirigeaient vers la Picardie, sous les ordres de Condé, lorsqu'elles furent surprises aux environs de Jarnac par les catholiques. On voit sur la gauche de la tapisserie des troupes protestantes cheminer : celles de La Loue, Briquemaut, Puviau; se croyant protégées par la Charente, après avoir passé le pont de bois de Bassac, elles l'avaient détruit. Mais les catholiques avait rétabli ce pont, et foncèrent sur l'armée protestante qui fut vite dispersée par la cavalerie des reîtres de Ringrave et Bassompierre. Le gros des troupes protestantes, avec l'amiral de Coligny, La Rochefoucauld, Soubise, Montgomery, fait volte-face mais se trouve devant une armée puissante, amenée par les cheveu-légers conduits par M. de La Valette (père du duc d'Epéron) et malgré des prodiges de courage ce fut une affreuse boucherie dans l'armée protestante.

Plusieurs détails méritent d'être notés : la paisible Charente sur laquelle nage une suite de canards, les reîtres dont les chevaux avancement côte à côte, les nombreuses bannières qui chargent : de Fontarailles, de l'Amiral, de d'Andelot. Mais cette victoire coûta la vie au prince de Condé, ainsi que les inscriptions l'évoquent :

JARNAC tu vois ici des bandes amassées
Qui pourroient à la France oster tous ses malheurs
Si au lieu du discord qui règne en leurs pensées
La concorde et la paix habitoient en leurs cœurs.

Pour la FOY pour mon ROI pour ma chère patrie
J'entre dans ce combat et y finis ma vie.

III. — LA DÉROUTE DE JARNAC.

La 3^e tapisserie montre la débandade protestante; dans un réalisme étonnant on voit les piques dans tous les sens, les bannières à terre, des cavaliers qui fuient, des chevaux et des hommes renversés; il y a un art de la composition vraiment admirable pour montrer ce désastre, sans que l'ensemble cesse d'être cohérent.

L'auteur insiste sur plusieurs scènes tragiques; ainsi « M. de Fontarailles après avoir rompu les cheveu-légers ayant rallié une partie de sa troupe et chargeant au bataillon des soldats français, son cheval qui est tué et lui, fait prisonnier, blessé d'une arquebusade à la jambe ».

Enfin le drame le plus navrant est détaillé ainsi : « Monsieur le Prince de Condé ayant son cheval tué est engagé dessous. Un archer qui aide à lever Monsieur le Prince de dessous son cheval. Monsieur le Prince parle au Sieur d'Argencé. Le Sieur d'Argencé promet de sauver Monsieur le Prince. Le Sieur de Saint-Jean parle audit Prince. Montesquiou tue ledit Prince par derrière d'une pistolade à la teste dont la balle sort au-dessous de l'œil ». L'histoire connue de la bataille de Jarnac, rapportée dans « La France protestante », confirme en tous points la légende de la tapisserie. Et les strophes de la tapisserie déplorent cet événement :

Voici les coups mortels, la rage et la furie
De deux camps animés par un contraire effort
Ou ceux qui se devroient secourir en leur vie
Ce sont ceux maintenant qui se donnent la mort.

D'un feu Saint et divin ayant son âme esprise
Ce grand prince eust été des chrétiens le recours
Si lors qu'il alumoit le flambeau de l'esglise
Le malheur n'eust estaint le flambeau de ses jours.

COMMENTAIRES SUR CES TAPISSERIES.

C'est en examinant les bordures des tapisseries que l'on peut trouver des explications sur leur origine. En haut des trois tapisseries de batailles, se voient les deux mêmes écussons : — à gauche : écartelé d'or et de gueules, au sommet une couronne de baron; — à droite : d'azur au lion d'or. Et partout ailleurs, sur les côtés, en haut, en bas, divers emblèmes militaires : casques empanachés, cuirasses décorées, étendards, piques, boucliers, tambours, clairons, canons, boulets, etc.

La première mention écrite de ces tapisseries que j'ai trouvée figure dans la *Revue de l'Aunis & Saintonge*, en 1880, t. 3, p. 306 et elle a été reprise textuellement deux ans après dans la *Revue de Gascogne*. « Les armes d'Astarac sont fréquemment reproduites dans les bordures. Ces tapisseries, autrefois conservées à Toulouse, sont aujourd'hui au musée de Cluny où elles portent les numéros 6332 à 6334. » Ch. Braquehay, dans son étude sur les artistes de Cadillac, fait une confusion entre ces tapisseries et celles tissées au château par Claude de Lapière entre 1630 et 1640, narrant des batailles.

L'écusson de droite comporte effectivement les armoiries de la Maison d'Astarac, et d'Astarac-Fontrailles, cadette des anciens comtes d'Armagnac, écartelé d'or et de gueules; notre brave gentilhomme protestant est effectivement mentionné à Jarnac dans les légendes, avec de nombreux détails, et il semble y avoir joué un rôle important. Mais est-il pensable qu'il eût commandé ces trois immenses tapisseries pour célébrer deux batailles dans lesquelles son armée aurait été défaite ? et des défaites sévères, puisque le prince de Condé est tué, que lui-même eut la jambe coupée à Jarnac ? Voit-on un vaincu célébrer ses défaites ? Non, évidemment.

D'autre part, Michel d'Astarac, baron de Fontrailles, gouverneur de Lectoure pour le roi de Navarre, était trop petit personnage pour commander de telles tapisseries.

Or, par un hasard curieux, il se trouve que le blason « écartelé d'or et de gueules » appartient à une autre famille gasconne, célèbre à cette époque, la famille de Gontaut-Biron, l'une des quatre baronnies du Périgord. Et nous savons que le premier maréchal de Biron, Armand de Gontaut, a figuré à Saint-Denis, à Jarnac, puis à Montcontour dans les rangs de l'armée catholique et qu'en ces trois occasions son action a été importante, parfois décisive.

Ce qui est plus qu'une présomption, mais une véritable preuve, c'est le deuxième écusson, celui de droite : d'azur au lion d'or. C'est l'écusson de la femme de Biron : Jeanne d'Ornezan-Saint-Blancard ; il était très fréquent autrefois dans la décoration d'accoler les blasons de deux familles alliées.

Jeanne d'Ornezan était une très riche héritière; elle avait apporté par son mariage en 1559 à Armand de Gontaut-Biron, bon gentilhomme plus chargé de gloire militaire que de terres et d'écus, le magnifique château de Saint-Blancard, près de Masseube, que son grand-père Bertrand d'Ornezan, baron de Saint-Blancard, amiral de France sous François I^{er}, avait fait somptueusement rebâtir et décorer; et le château est resté jusqu'à une date récente dans la descendance Gontaut-Biron.

Et si l'on admet cette identification, les lices deviennent parlantes : Biron fut nommé grand maître de l'artillerie en 1569, ce qui explique la présence de boulets, canons, mines, etc. Enfin il y a à droite, un emblème qui pourrait bien être un bâton de maréchal, dignité à laquelle Biron accéda en 1577; nous savons d'autre part que Biron mourut en 1592, au siège d'Epernay; ainsi, les tapisseries

auraient donc au moins été commencées entre 1577 et 1592. Nous pouvons dire qu'elles datent du dernier quart du XVI^e siècle.

Ces tapisseries ont été faites à la demande d'un acteur de ces victoires de l'armée catholique, le maréchal de Biron, il est peu probable qu'elles soient sorties d'un atelier régional; par leur grandeur, la qualité de la composition et du dessin, elles durent sortir de grands ateliers de tapisseries de l'époque, sans doute flamands, grands spécialistes de cette technique.

Note ultérieure : ces tapisseries ont quitté Cadillac en 1972 et sont destinées à être exposées au château d'Ecouen. Cette mesure est regrettable, car Biron était un gascon, ces tapisseries ont été faites pour un de ses châteaux, soit Biron, soit Saint-Blancard, ou pour son hôtel de Toulouse et y sont restées longtemps. D'autre part, elles contribuaient à l'attrait touristique du château de Cadillac, un des plus beaux du Sud-Ouest.

P. COUDROY DE LILLE.

RECHERCHE DE VESTIGES ANTIQUES ET ANCIENS DANS UN VIEUX QUARTIER DE BORDEAUX

par H. CROCHET

Ce travail a pour but de regrouper sur des plans superposables toutes les traces de constructions anciennes dans un îlot délimité par les rues : Sainte-Catherine, du Cancéra, Arnaud-Miqueu et impasse de la Merci (fig. 1). Dans ce périmètre, il a été possible de relever et de mettre sur plan des substructions antiques gallo-romaines et des monuments disparus : la chapelle Sainte-Catherine, l'hôtel Saige, le couvent des dames du Bon-Pasteur, le Bazar bordelais, le théâtre des Folies bordelaises qui occupa l'emplacement des Nouvelles-Galeries actuelles.

En 1963, au cours de travaux d'agrandissement du magasin des Nouvelles-Galeries, rue Arnaud-Miqueu et impasse de la Merci, des substructions antiques ont été mises au jour à une profondeur de 3,30 m au-dessous du sol actuel. Une fouille de sauvetage fut opérée, elle révéla l'existence d'un ensemble de murs, de salles, une cour dallée avec bassin et une mosaïque¹.

LA CHAPELLE SAINTE-CATHERINE

La chapelle Sainte-Catherine se trouvait placée presque en face de la rue Guiraude et occupait le n° 60 (actuellement Nouvelles-Galeries) et une partie du n° 62 (actuellement bijouterie Privys). Elle était mitoyenne au nord de l'hôtel Saige. Large de 13 m sur 16 de profondeur, elle avait une superficie de 200 m² environ. Elle dépendait des paroisses Saint-Projet et Saint-Maixent. Comme tous les établissements religieux de cette époque, elle avait son cimetière : il était situé derrière la chapelle. Au fond de l'impasse de la Merci (appelée autrefois ruelle de Salaunes ou de Ferrière) on voit encore la porte qui y donnait accès; surmontée d'une croix, elle porte le n° 14 (fig. 2).

1. Cette fouille fera l'objet d'une publication ultérieure.

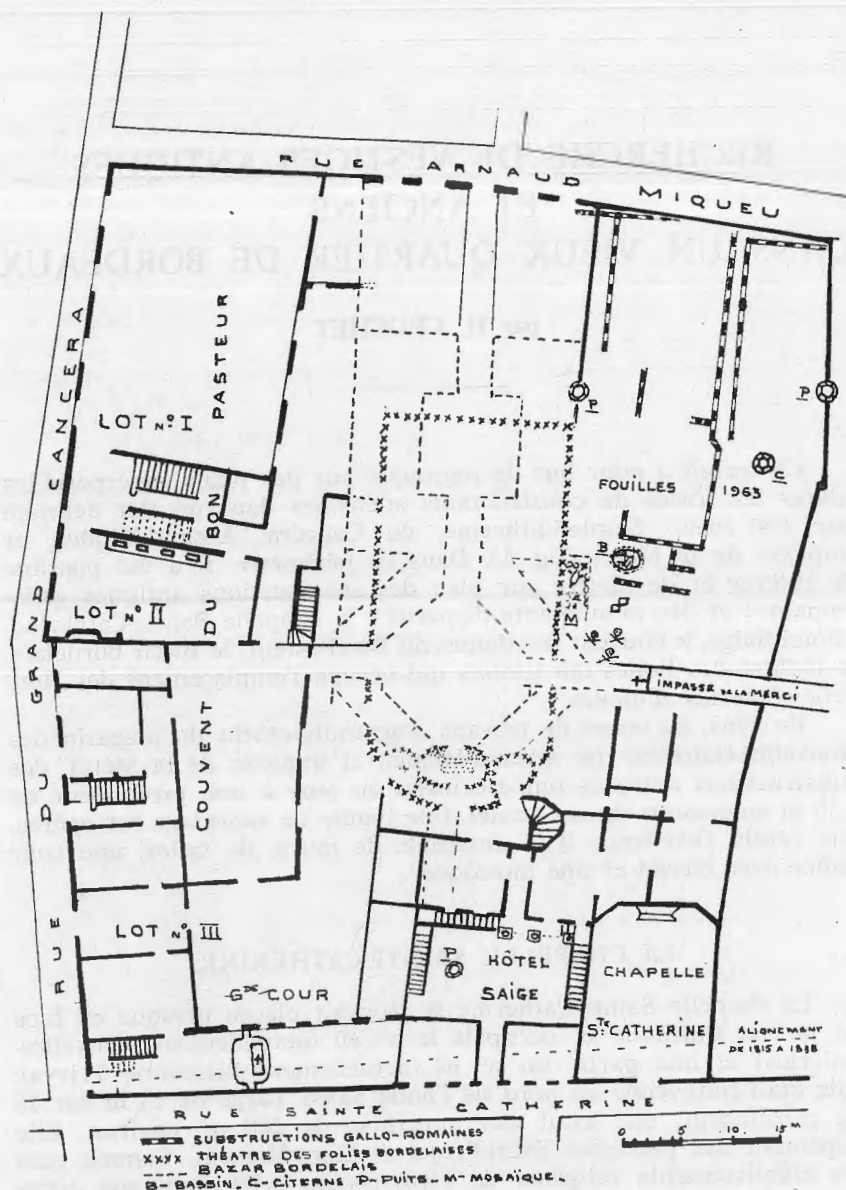


FIG. 1. — Plan du quartier de l'époque gallo-romaine à 1893.

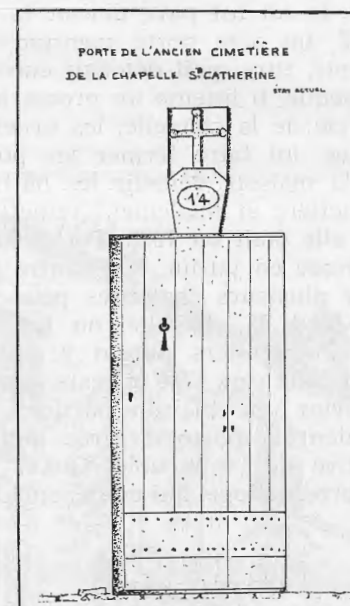


FIG. 2.

Cette chapelle avait été fondée par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem au XII^e siècle. On sait, par un acte qui se trouve dans les archives de Saint-Seurin, que les Templiers devaient demander le droit d'inhumation au Doyen et au Chapitre de cette église pour toute sépulture dans leur cimetière. Il en était de même en ce qui concernait le cimetière de la chapelle Sainte-Catherine qui a donné son nom à la rue dans laquelle elle était bâtie. Elle a dû précéder la construction de l'église Saint-Maixent qui existait avant l'an 1175.

Au Moyen Age, sainte Catherine était très populaire. Née à Alexandrie, elle eut la gloire de confondre par sa sagesse et son éloquence tout un aréopage de philosophes païens. Elle paya sa victoire du martyre. Attachée à une roue armée de pointes et de lames de fer, elle aurait dû être mise en pièces, mais ce fut la roue qui vola en éclats; ensuite Catherine fut décapitée.

Son érudition et l'esprit de piété qu'elle savait y joindre l'avaient fait choisir dans les écoles et les universités pour la patronne et le modèle des philosophes chrétiens. L'Université de Bordeaux solennisait sa fête dans l'église des Carmes. Son attribut ordinaire était la roue; c'est aussi la raison pour laquelle les ouvriers charrons l'avaient adoptée pour patronne et célébraient tous les ans sa fête dans l'église de Notre-Dame de Puy-Paulin. Elle était aussi patronne des marins dont le gouvernail rappelle la roue du supplice et, à ce titre, elle était honorée dans ce quartier proche du port de la Devèze, « lou Muscley », lieu de déchargement des moules.

A côté de la chapelle, était un corps de logis réservé au commandeur du Temple; un petit clocher s'élevait à un angle de cet immeuble.

Le 3 février 1559, le sol fut pavé devant la chapelle.

Le 6 février 1668, un acte porte mention de : M. de Motet, commandeur du Temple, titre qu'il détenait encore en cette qualité en 1674. Vers cette époque, il intente un procès à M^{me} Lalanne pour lui faire remettre la clé de la chapelle, les ornements, les meubles qu'elle y avait trouvés, lui faire fermer les portes et ouvertures communiquant avec la maison, démolir les bâtiments qu'elle avait fait élever sur le cimetière et finalement remettre et laisser ladite chapelle en l'état où elle était en 1627. Par la suite, une partie du cimetière fut transformée en jardin; sur l'autre partie, le président Lalanne fit construire plusieurs chambres pour sa maison.

Douze ans plus tard, la chapelle, en très mauvais état, fut réparée et les maîtres tapissiers purent y établir leur confrérie. Elle cessa de servir au culte vers 1760 et resta longtemps abandonnée. Par la suite, elle devint une maison particulière. Les sculptures gothiques qui décoraient la porte d'entrée indiquaient néanmoins la destination primitive de l'immeuble. Quant au dernier vestige de la chapelle et au corps de logis qui en dépendaient, ils disparurent en 1835.

HOTEL SAIGE

L'hôtel Saige (fig. 1 et 3) se trouvait en face de la rue Guiraud, entre le couvent des Dames du Bon-Pasteur et la chapelle Sainte-Catherine. Il occupait les n^{os} 54 et 56 de la rue Sainte-Catherine où était l'entrée principale et le n^o 5 de la rue du Petit-Cancéra. Les numéros des rues sont ceux qui figurent sur le plan d'alignement de la rue Sainte-Catherine de 1815 à 1837. Toutefois une note parue en 1753 nous fait connaître qu'il existait déjà un projet d'alignement depuis la Porte du Médoc jusqu'à la partie de la rue Sainte-Catherine où débouche la rue Guiraud, soit sur une longueur de 130 toises. Parmi les noms des propriétaires dont les immeubles étaient frappés d'alignement, nous relevons ceux du président Barbot, de Meslon et Duplessis, conseillers au Parlement, de Dupré, procureur au Parlement, de Dudon, avocat général, des Ravésies, de Ségur, Saige, etc.

Cet hôtel, ancienne demeure des gouverneurs de Guyenne, fut occupé par les maréchaux de Matignon et d'Ornano et par plusieurs membres de la famille Saige. A différentes époques, on trouve trace de membres importants de cette famille : Le 1^{er} juillet 1623, on apprend qu'un Pierre Saige, marchand, a présenté ses lettres de bourgeoisie, document signé par de Hosten, Philippe et Jean Saige, frères. Un François Saige, armateur, avait construit pour M. Lombard, compagnie « l'Occident », deux navires : la Marianne », flûte à deux ponts, jaugeant 60 tonneaux, et « l'Occident », 200 tonneaux. C'est probablement le même qui construisit le « Saint-Philippe » de 60 tonneaux et le « Saint-Jean-de-Bordeaux » de 65 tonneaux, appartenant tous les deux à M. Philippe Saige.



Hôtel Saige au 6^e canton, démolie en 1835. On voit encore les deux tours de Guyenne. Les maréchaux de Matignon et d'Ornano y ont habité.

FIG. 3. — L'hôtel Saige avant sa démolition en 1835.

En 1673, un Pierre Saige est consul, juge en 1688 et directeur en 1694 et 1706.

Au mois d'octobre 1676, par suite de la guerre déclarée à la Hollande, plusieurs navires bordelais furent capturés par la flotte hollandaise et la place commerciale de Bordeaux fut écrasée par des faillites. Le chantier Saige, comme ceux de ses concurrents, se vit obligé de chômer.

Au XVIII^e siècle, la chronique bordelaise de M. de la Montaigne² fait revivre la nuit du vendredi 17 au samedi 18 juillet 1761 où « le feu prit à une maison près de Monsieur Saige, dans la rue Sainte-Catherine. Outre deux maisons qui furent entièrement brûlées, il se brûla aussi une partie de l'aile gauche, en entrant dans la maison de Monsieur Saige, celle précisément où étaient ses papiers, son argent, mais on eut le temps de sauver tout cela. L'incendie aurait été plus important s'il y avait eu plus de vent qu'il en faisait, que le Jurat de police, Monsieur Brochon, s'opiniâtra longtemps à ne vouloir point qu'on sonnât le Beffroi qu'il ne se fût assuré par lui-même. Il y resta à donner des ordres pendant tout le temps qu'il y eut du danger. On craignit longtemps pour toute l'île du Bon-Pasteur. Toutefois, Monsieur Saige y perdit cependant deux ou trois sacs d'argent assez considérables ».

Le 29 janvier 1765, François-Armand Saige, avocat général au Parlement, avait épousé Jaquette de Verthamon, fille de M. de Verthamon, seigneur de Chalucet d'Ambloy, président à la seconde Chambre des Enquêtes. François-Armand fut guillotiné le 25 octobre 1793, place Nationale, actuellement Gambetta, alors qu'il était maire de Bordeaux.

Que reste-t-il du vieil hôtel Saige de la rue Sainte-Catherine ? Une note de Camille de Mensignac nous signale que des statuettes de la Renaissance (collection Dubois) provenant de l'ancien hôtel, ornaient les écoinçons d'une porte Renaissance (notes complémentaires de M. Girault, Bulle. S.A.B., t. XI, fasc. II, 1888, p. 72-79). Ces statuettes furent transportées dans un jardin de la rue Lafaurie-de-Monbadon.

Dans la maison portant le n° 2 de la rue de Turenne, on trouvait une porte du même hôtel Saige. Elle a été récemment placée dans une propriété privée près de Portets, d'après M. Bernard Théron, séance du 13 avril 1973.

COUVENT DES DAMES DU BON-PASTEUR

L'origine des couvents du Bon-Pasteur remonte au début du XVIII^e siècle : « Madame de Combé, Irlandaise et Protestante, qui, s'étant convertie à Paris, en 1712, consacra le reste de ses jours à la pratique des bonnes œuvres. Elle avait été touchée du sort de ces malheureuses filles ayant vécu dans le libertinage et n'ayant aucun

2. Voir bibliographie.

asile où elles pussent se mettre à l'abri du danger des rechutes. Madame de Combé se donna tant de soins qu'elle parvint à leur procurer une retraite. Cette pieuse dame ayant déterminé plusieurs personnes vertueuses à seconder ses bonnes intentions, se mit à la tête de la nouvelle communauté dont l'objet fut de recevoir gratuitement les repenties de bonne volonté.

« La nécessité et les avantages de cet établissement déterminèrent bientôt plusieurs grandes villes du Royaume à suivre l'exemple de la capitale, les mœurs du peuple étant plus corrompues dans les villes commerçantes à cause de l'affluence des étrangers qui n'y font pas moins circuler leurs vices que leurs richesses ». (Dom Devienne.)³

L'utilité d'une maison du Bon-Pasteur dans Bordeaux y était sensible. Elle fut fondée en 1738 par le président Latresne, « seigneur aussi distingué par sa piété que par sa naissance ». Il donna une maison où de pieuses demoiselles se retirèrent. Quelques années plus tard, le couvent occupait la partie de la rue du Grand-Cancéra se trouvant entre la rue Sainte-Catherine et la rue du Petit-Cancéra, soit les n°s 46 à 58, les n°s 50 et 52 rue Sainte-Catherine et les n°s 1 et 3 rue du Petit-Cancéra (voir pl. III). En peu de temps il se trouva une trentaine de filles et l'on songea alors à procurer plus de solidité à cet établissement : la Ville y donna son consentement, et l'archevêque de Bordeaux adressa au Roi une supplique :

Supplique de l'Archevêque tendant à l'obtention de lettres patentes en faveur des religieuses du Bon-Pasteur :

« ... On a commencé, disait-il, il y a environ 20 ans à Bordeaux l'établissement d'une maison du Bon-Pasteur pour y recevoir gratuitement des filles qui, après avoir vécu dans le libertinage, s'y retirèrent de leur plein gré pour y faire pénitence et se préserver des rechutes.

« Monsieur de Latresne, Chevalier d'honneur au Parlement, leur avait donné une maison pour servir de logement aux premières pénitentes qui s'y retirèrent. Des demoiselles pieuses s'y enfermèrent avec elles pour les conduire. On y rassembla bientôt une trentaine de filles qui édifièrent autant le public par leur piété qu'elles l'avaient mal édifié par leurs scandales. Actuellement la maison renferme plus de soixante pénitentes. Le travail de ces filles suffit presque pour leur subsistance et leur entretien en sorte que, ne recevant que peu d'aumônes des fidèles, les autres œuvres de piété déjà établies à Bordeaux n'ont souffert aucun dommage à cet établissement. Ces motifs ont engagé les jurats à consentir à l'établissement de la Maison du Bon-Pasteur dès l'année 1738, en sorte qu'il ne manque plus pour la rendre solide que des lettres patentes; un revenu de 3 000 livres de rente net suffirait. »

Louis Jacques, Archevêque de Bordeaux.

Les lettres patentes obtenues⁴, on garda pour supérieure M^{lle} Dumas qui exerçait ces fonctions depuis plusieurs années. C'était

3. Voir Bibliographie : Dom Devienne.

4. Voir Bibliographie : « Nicolai ».

une fille riche qui donnait tous ses revenus à la communauté et qui avait d'ailleurs toutes les qualités propres à la conduire. Le Bon-Pasteur ainsi établi vit augmenter considérablement le nombre de ses pensionnaires.

Le recensement de 1747 accusait 70 personnes présentes dans le couvent, dans ce chiffre sont comprises les filles religieuses et repenties.

Au début du XIX^e siècle, le couvent du Bon-Pasteur fut vendu en 3 lots. A cette époque ou postérieurement, une partie du lot n° 2 dans lequel est inclus le n° 54 de la rue du Grand-Cancéra, fut acquis par le propriétaire de l'hôtel Saige.

LE BAZAR BORDELAIS

PROJET

d'après les notes manuscrites de M. Lanthois.

En 1827, M. Lanthois était propriétaire de l'ancien hôtel Saige. Un projet de lettre nous permet de connaître ses intentions de fonder un ensemble commercial sur l'emplacement de son hôtel et des maisons avoisinantes.

D'après un aperçu qui ne paraît nullement exagéré, on ferait un passage (à l'instar de ceux que l'on voit encore à Paris) ayant quatre issues dans ce quartier marchand et populeux, avec une façade rue Sainte-Catherine, une autre rue du Grand-Cancéra, une troisième rue du Petit-Cancéra et une issue sur l'impasse aboutissant rue de la Merci. L'ensemble formerait un établissement utile et contribuerait à l'embellissement de ce quartier de Bordeaux. M. Lanthois écrit :

« Sauf la révision qui devra être faite par un ingénieur architecte qui relèvera exactement le terrain et qui se rendra mieux compte de son importance que je ne puis le faire moi-même, je trouve qu'on peut y construire :

- 2 belles maisons à 3 étages sur entresol, façade rue Sainte-Catherine qui devront produire au moins 1 500 f. l'une 3 000 F.
- 2 belles maisons sur la rue du Petit-Cancéra 1 000 f. 2 000 F.
- 1 belle maison sur la rue du Grand-Cancéra 1 500 F.
- 4 magasins sur la rue Sainte-Catherine.
- 6 magasins sous une galerie vitrée qui déboucheraient sur une cour circulaire.
- 6 magasins dans celle qui conduirait de la cour, rue du Petit-Cancéra.
- 4 magasins dans celle qui conduirait rue du Grand-Cancéra.
- 4 magasins dans celle qui conduirait à l'issue de l'impasse.
- 2 sur la rue du Grand-Cancéra.
- 4 sur la rue du Petit-Cancéra.
- 6 dans le pourtour d'une rotonde, au centre.

soit : 36 magasins loués à 800 l'un dans l'autre, avec un petit logement 28 800 F.

35 300 F.

A déduire pour impositions et entretien : 4 300 F.

Ce qui ferait un revenu annuel de : 31 000 F.

Il faut donc maintenant qu'un ingénieur architecte habile et qui ait visité la capitale après avoir visité le terrain, donne son opinion et me fasse connaître ses idées d'exécution; il faut qu'il aille apprécier le secours qui peut être retiré des anciens matériaux pour les nouvelles constructions projetées; il faut enfin un devis très approximatif des sommes qui pourront être nécessaires pour les constructions et les rendre en état de location. »

Voici la liste des principaux commerces que voulait établir M. Lanthois :

Epicier	Quincaillerie fine	Parfumeur
Horloger	Tailleur	Etoffes
Charcutier	Miroitier	Pâtissier
Chapelier	Rubans	Salle d'expédition
Bijoutier	Coiffeur	Confiseur
Restaurateur	Bottier	Coutelier
Tapissier	Cordonnier	Tabac
Pharmacien	Estampes	

Cette même année (1827), M. Lanthois s'adresse à un architecte et lui demande de lui faire un projet de construction sur le terrain de son hôtel. Un devis se montant à 476 444 F lui fut présenté.

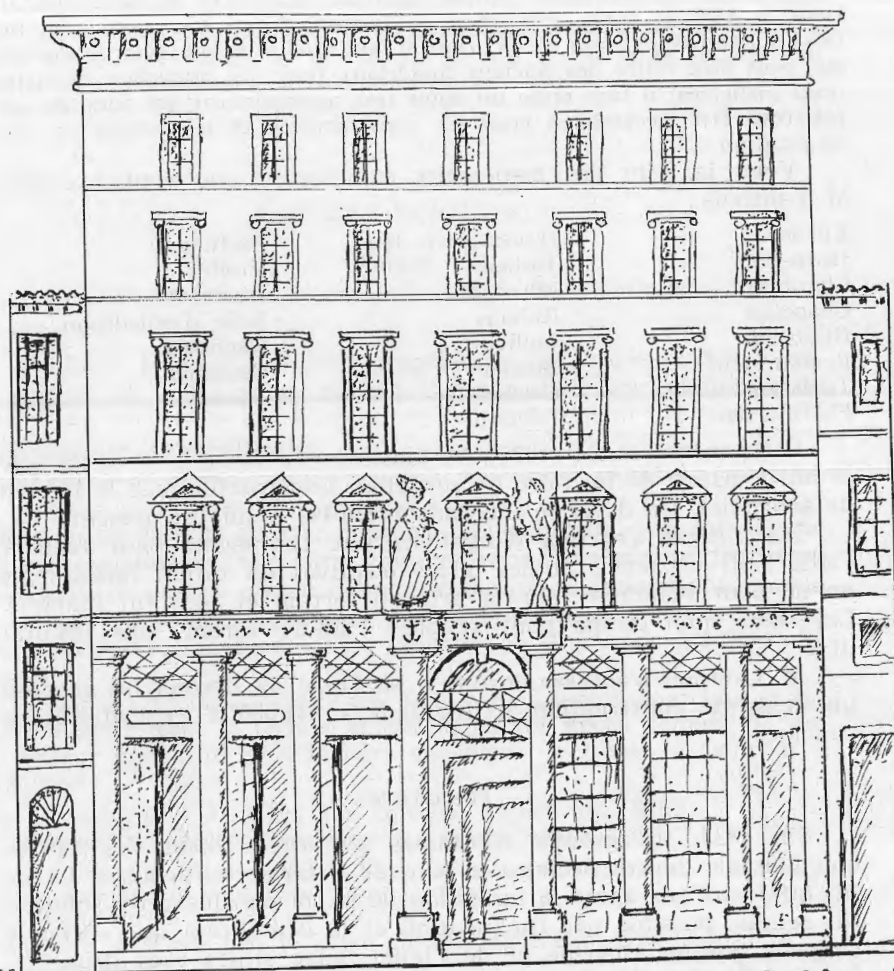
L'architecte s'occupa d'organiser une compagnie pour réaliser l'affaire. Il y parvint et des offres positives lui furent faites mais on ne peut s'entendre sur le prix du terrain et tout fut manqué. Les soins qu'il donna pour renouer l'affaire furent sans résultat utile.

M. Lanthois s'adressa ensuite à M. Thiac. Ce dernier lui proposa un devis de construction se montant à 442 000 F et l'affaire fut conclue.

FONDATION

En 1833, un groupe d'hommes d'affaires fonda l'entreprise commerciale devant prendre le nom de « Bazar bordelais ». Ce ne fut que deux ans après la fondation de la société que cette solution fut rendue possible par l'acquisition et la démolition de l'ancienne chapelle Sainte-Catherine et de l'hôtel Saige situés tous deux rue Sainte-Catherine (fig. 4).

Le plan de l'immeuble qui devait s'élever sur cet emplacement fut l'œuvre de l'architecte Joseph-Adolphe Thiac. Les travaux de construction furent placés sous la surveillance d'un élève de Jean Burguet, l'ingénieur bordelais Eugène Lamarle qui devait, quelques années plus tard, en 1851, se voir confier la reconstruction du Théâtre Français détruit par un incendie.



Lith. de Constant à Bord.

BAZARD BORDELAIS

Rue S^{te} Catherine

FIG. 4.

La construction de l'immeuble proprement dit fut accordée à l'un des meilleurs entrepreneurs de la région, Isnel Escarraguel, qui, avec le concours de ses frères Dominique, Grégoire et Jacques, procéda par la suite à la construction de nombreux ponts et viaducs dans le Sud-Ouest ainsi que du phare du Cap-Ferret (pl. V : médaille commémorative).

Architecte, ingénieur et entrepreneurs firent de leur mieux pour mener rapidement à bien la tâche qui leur était confiée. Les actionnaires étaient impatients de voir fructifier leurs capitaux. Il fallait en effet rattraper le temps perdu par la recherche d'un emplacement; c'est pourquoi à la fin de la même année, en novembre 1835, la bâtisse était terminée et le Bazar bordelais ouvrait toutes grandes ses portes au public.

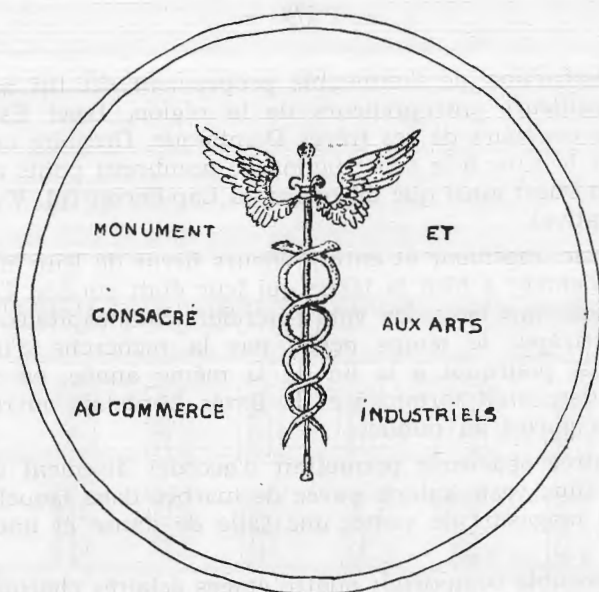
Une entrée spacieuse permettait d'accéder aisément dans l'immeuble par une vaste galerie pavée de marbre dans laquelle étaient compris 30 magasins de vente, une salle de danse et une salle de concert.

Cet immeuble comportait quatre étages éclairés chacun par sept fenêtres. Au rez-de-chaussée, deux colonnes doriques surmontées par deux imposantes statues en plâtre représentant le commerce et la marine, décoraient la porte principale. A droite et à gauche de cette entrée, s'ouvraient trois magasins de vente séparés par des pilastres du même ordre que les colonnes. Les magnifiques galeries du rez-de-chaussée et de l'entresol, ornées de statues et de glaces, avaient fait classer le Bazar au nombre des monuments de la ville (fig. 4).

Dès l'ouverture, l'ensemble des magasins fut loué pour une somme globale de 50 000 F par un spéculateur qui s'empressa de les sous-louer séparément, réalisant ainsi un bénéfice important.

Le Bazar bordelais, sans doute placé sous de mauvais auspices, devait avoir une brève existence et voir débiter sa carrière artistique d'une façon tragique. En effet, dans la nuit du 20 au 21 décembre 1835, c'est-à-dire un mois après son ouverture, la veille de l'inauguration de la salle des concerts, des récipients contenant des charbons ardents disposés dans cette salle dans le but de sécher rapidement les peintures, provoquèrent un incendie qui se communiqua à la salle de danse. Ces deux salles furent la proie des flammes. Grâce aux prompts secours, les magasins purent être préservés du désastre, mais toute la façade de la rue du Cancéra ainsi qu'une maison particulière voisine furent détruites. Les dommages s'élevèrent à 100 000 F.

Les affaires débutèrent donc particulièrement mal pour le Bazar bordelais. Elles ne firent qu'empirer avec le temps à tel point que trois ans après son ouverture, à la requête des financiers qui avaient avancé les fonds pour la construction de l'immeuble et qui étaient lassés d'en attendre le remboursement, cette entreprise fut vendue le 13 juin 1838 à l'audience des criées du Tribunal de première



instance et adjugée à un groupe de trois acheteurs : MM. Jacques Doussou, Louis-Edouard Mutel et Jules-César Nègre.

Les nouveaux propriétaires du Bazar bordelais ne furent pas plus heureux que leurs prédécesseurs. Un des co-propriétaires, notaire à Castres, se rendant compte que l'administration du Bazar laissait à désirer, vint lui-même la gérer. La direction de cette vaste entreprise demandait en effet une surveillance et un séjour permanents dans l'édifice. Ce qu'il fallait amender en premier lieu, c'était la moralité de certaines locataires et des usages abusifs dont l'établissement avait à souffrir. Les deux passages du Bazar, par leur isolement, donnaient en effet lieu journellement à des rendez-vous et scènes d'immoralité. Celui donnant issue rue du Cancéra fut supprimé par le propriétaire afin de faire cesser le scandale, au grand mécontentement d'ailleurs de beaucoup de personnes. Il n'était pas possible de supprimer celui qui débouchait rue Arnaud-Miqueu, car les deux magasins du rez-de-chaussée à la sortie du passage étaient occupés en vertu d'un bail par un négociant qui les faisait servir d'entrepôts à papier. Il les fermait chaque jour à la tombée de la nuit et cette partie du passage était dans l'isolement le plus complet. Aussi le concierge eut-il à soutenir des luttes avec des personnes surprises en flagrant délit. Le propriétaire lui-même n'avait pas été à l'abri d'incidents regrettables malgré sa qualité de co-propriétaire invoquée, car ces mêmes personnes protestaient contre toute opposition à un droit prétendument acquis.

Plus tard, les co-propriétaires voulant absolument faire cesser cet état de choses, louèrent les deux magasins de droite et de gauche rue Arnaud-Miqueu à un industriel, avec obligation d'un important éclairage. Dans l'un des deux magasins furent établis quatre billards, dans l'autre, une simple estrade destinée à recevoir un piano; quelques tables devaient servir à la consommation. Cette salle pouvait à peine contenir cent cinquante personnes, mais l'imprudent industriel n'avait pas prévu l'influence de certains, intéressés au refus de l'autorisation préfectorale.

Pour appuyer ce refus, il parut un pamphlet dans « La Guienne », à la date du 25 février 1869 :

O Muse de la chope et du petit verre,
Du haut de ton Parnasse
Dont les échos répètent à l'envi le refrain à la mode :
« As-tu fini, Joseph ? »
Et où, glorieux, tu trônes au milieu d'un nuage tabagique,
Tu dois être contente !
Tes adorateurs n'ont pas assez de temples
Pour t'offrir l'encens de leurs pipes
Et le Delta, et l'Alcazar ne suffisent plus à leur fanatisme
Bientôt le Bazar bordelais sera transformé
En café chantant, fumant, sirotant
Et ceci, sublime déesse, n'est-ce pas un canard ?
Tu peux l'avalier sur parole.
D'ailleurs, passage ou café-concert,
Ce sera toujours un... « Bazar » !

Un changement plus important et plus durable devait intervenir après la guerre de 1870, par la création d'une salle de spectacle : « Le Théâtre des Folies bordelaises ».

« LES FOLIES BORDELAISES »

Aux termes de conventions faites à Toulouse en date du 25 mars 1872, les demandeurs ont autorisé la *dame de Savy de Gardeil* (veuve *Daubèze*) à démolir certaines parties de l'immeuble situé 56, rue Sainte-Catherine, dénommé « Bazar bordelais » et à construire à leur place une salle en forme de théâtre destinée à un café-concert, spectacles et bals, lui en donner location à partir des immeubles entourant l'espace sur lequel devait être élevée la construction ci-dessus.

Le bail fut conclu moyennant un loyer de 22 000 F.

Cette salle de spectacle fut construite par Marius Faget, architecte; elle était incluse dans le « Bazar bordelais » qui la entourait dans sa partie nord et est.

Elle était classée parmi les salles de spectacles secondaires mais était cependant très fréquentée par les Bordelais. Elle eut comme directeurs MM. Verdier et Lecœur, puis, après la mort de ce dernier, M. F. Bory, qui devint bientôt après le directeur effectif tout en dirigeant les « Folies Bergère » de la Capitale. Toutes les étoiles du café-concert y défilèrent : Valti, la reine des « gommeuses », que coiffait un gigantesque chapeau; Paula Brébion, la charmante Duparc à la voix délicieuse; Yvette Guibert, l'exquise diseuse, etc. Du côté masculin : Bourgès, le prince des pochards; Ouvrard, le spirituel Pitou inimitable dans ses chansons; Paulus, l'inoubliable créateur du « Père la Victoire » et d'une foule de refrains.

En 1874, Virginie Déjazet donna quelques représentations aux « Folies bordelaises ». La célèbre artiste de passage dans notre ville se débattait dans une gêne affreuse. L'offre lui fut faite de venir jouer sur la scène du petit théâtre de la rue Sainte-Catherine et elle y avait consenti. Les représentations de Virginie Déjazet aux « Folies bordelaises » constituèrent les plus beaux titres de gloire de ce théâtre.

Voici quelques titres de pièces jouées au théâtre des « Folies bordelaises » de 1875 à 1882 :

15 septembre	1875	Le tour du monde (pièce locale)
5 octobre	1875	Les quatre saisons (pièce en cinq tableaux)
31 décembre	1875	Le tour de l'année dans un fauteuil (revue locale en deux actes)
24 mars	1876	Les pommes d'or (pièce-féerie)
15 septembre	1876	L'île de la faridondaine (pièce en six tableaux)
20 octobre	1876	Mardi Gras, ne t'en vas pas (pièce avec danses)
5 novembre	1876	Rose thé (opérette en deux actes)
26 novembre	1876	La Grammaire (Vaudeville)

?	1877	Allez ! Roulez ! (grande revue en douze tableaux)
?	1877	Le voyage aux étoiles (féerie en 9 tableaux)
5 février	1878	Les dames de la table
1 mars	1878	Le sergent à plumes (opérette)
?	1878	Allez ! Roulez ! (reprise)
?	1879	?
30 janvier	1880	L'anneau du diable (féerie en 10 tableaux)
18 septembre	1880	On demande des culottières (Folie-Vaudeville)
19 octobre	1880	Une femme qui bégaye (opérette)
25 novembre	1880	L'école de Noisy-les-Mèches (opérette)
28 décembre	1880	Les cadets de Gascogne (opérette)
13 avril	1881	Les oreilles de Midas (opéra-bouffe)
18 mars	1881	Gandolfo (opérette)
Juillet à août	1881	Les pilules du Diable (grande féerie en 9 actes et 20 tableaux)
6 octobre	1881	Les oreilles d'âne (opérette)
16 décembre	1881	L'Ecole de Noisy-les-Mèches (reprise)
28 décembre	1881	Choufleuri restera chez lui (opérette d'Offenbach)
12 janvier	1882	Reprise de « Choufleuri..... »
16 février	1882	Chi Mang Fo (opérette)
25 février	1882	Une rivière de Carnaval
31 mai	1882	Gandolfo (reprise)

Toutefois, le théâtre dut fermer ses portes, en plein succès du reste, le 30 avril 1893, à l'expiration du bail. Le directeur, M. F. Bory, devint, cette même année, le directeur de la scène du Grand-Théâtre.

FONDATION D'UN GRAND MAGASIN : « LES NOUVELLES GALERIES »

Un extrait de jugement à la cour d'appel de Bordeaux nous fait connaître la fondation d'une nouvelle société dont voici les conclusions pour l'un des contractants, M. Canlorbe :

« Le 7 octobre 1892, était fondée à Paris une société en commandite dont l'associé en nom était M. Chauvin et qui devait, sous la raison sociale « Chauvin et Co » fonder et exploiter à Bordeaux un grand magasin et effectuer en vue de cette exploitation les locations d'immeubles et constructions nécessaires. Attendu que M. Chauvin était décédé le 20 décembre 1893, l'associé en nom est aujourd'hui M. Canlorbe & Co; attendu que pour établir les grands magasins qu'ils projetaient MM. Canlorbe et Co entrèrent en rapport avec les propriétaires d'un vaste immeuble situé rue Sainte-Catherine sous le nom de « Folies bordelaises » ou « Passage bordelais » et portant les numéros 54-56-58, rue Sainte-Catherine, le n° 54 rue du Cancéra, le n° 5 rue Arnaud-Miqueu; que l'immeuble était dans un mauvais état, faute de réparations; que, d'autre part, le principal revenu de tout l'immeuble provenant de la location consentie au directeur des « Folies bordelaises » dont le bail avait expiré au mois de

septembre 1893, sans qu'un renouvellement puisse être espéré; que les concluant devenaient locataires de l'immeuble des « Folies bordelaises » avec stipulation que les preneurs auraient la faculté d'acquérir l'immeuble à l'expiration du bail.

« Le 13 avril 1894, le nouveau magasin ouvrit ses portes sous le nom de « Nouvelles Galeries ».

« Cinq ans après l'ouverture, un projet d'agrandissement du magasin, rue du Cancéra n° 58, rue Sainte-Catherine n°s 50 et 52 et la transformation de la vieille façade est accepté par M. Lamire, entrepreneur de travaux, pour la somme totale de 284.579,65 F.

Acte passé à Paris, le 25 octobre 1899; portant: « Lu et approuvé ».

Signé: Lamaizière, administrateur.
Lacombe, architecte.

LA VIE DES « NOUVELLES GALERIES »

Depuis le début du siècle, les affaires de ce magasin n'ont cessé de prospérer et une très nombreuse clientèle lui est restée fidèle. En 1954-55 un gros effort de modernisation fut entrepris et des travaux importants furent réalisés. Il se distingua en outre par de nombreuses innovations: expositions économiques ou artistiques au « Couroucou ». Les trois étages de vente couvrent alors une superficie de 8 000 m² et occupent 750 personnes.

En 1963, des agrandissements sont opérés. Les vieux immeubles portant les numéros 13 et 15 de la rue Arnaud-Miqueu et le numéro 12 de l'impasse de la Merci sont démolis, rebâti et inclus dans l'ensemble du grand magasin.

Le 2 octobre 1964 eut lieu l'inauguration solennelle des travaux d'agrandissement et de modernisation. A cette manifestation assistaient M. Delaunay, préfet d'Aquitaine; M^e Moynet, adjoint, représentant M. Chaban-Delmas, maire de Bordeaux, et bien d'autres personnalités. Ces travaux avaient permis de porter la surface de vente à près de 12 000 m². Le personnel employé passait au nombre de 1 100. Une cafétéria de 100 places et un restaurant où l'on pouvait servir 800 repas étaient créés.

L'année précédente, comme nous l'avons dit au début de cette étude, une mosaïque avait été mise au jour au cours des travaux et sauvée (voir *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXV, M. Crochet, p. 63). Elle fut restaurée par les établissements Cazenave, de Libourne. La direction des « Nouvelles Galeries » eut l'heureuse idée d'en décorer l'un des murs du restaurant qu'elle couvre de ses 12 m² et où chacun peut l'admirer.

Le vendredi 29 janvier 1965, à 18 heures, le professeur Jacques Coupry, directeur des Antiquités historiques d'Aquitaine, et M. Daniel Nony la présentèrent officiellement à de nombreux invités parmi lesquels la Société Archéologique de Bordeaux était largement représentée.

Cette découverte mémorable avait été précédée au cours des ans de maintes trouvailles gallo-romaines et cela dès le temps des « Folies bordelaises ». On nous permettra de les rappeler ici.

TROUVAILLES FAITES SOUS LE SOL DES « FOLIES BORDELAISES ».

A la séance du 8 décembre 1893, le Président de la Société Archéologique de Bordeaux annonçait qu'une mosaïque d'environ 60 m² avait été détruite dans le sol des anciennes « Folies bordelaises », rue Sainte-Catherine. Il déplora les actes de vandalisme trop fréquemment renouvelés par ceux qui, dans les chantiers de terrassement ou de construction, ont la conduite des travaux. L'assemblée unanime partagea ses regrets.

Le 30 mars 1914, M. Brouillaud présenta à la Société plusieurs poteries gallo-romaines extraites du sous-sol du n° 56 de la rue du Cancéra.

Enfin, M. Lacombe, architecte, fit don à la Société archéologique, pour son musée, d'une pièce restaurée et incomplète mais remarquable: un de ces vases de luxe en sigillée, orné de panneaux dans lesquels sont représentés des personnages et des végétaux sous arcatures.

Au temps du « Bazar bordelais », d'importantes trouvailles ont été faites aussi dans le sous-sol. Voici d'abord ce que signale Jouanet: « De toutes les statues antiques que possède Bordeaux, la plus digne d'attention est cette belle figure de marbre blanc que l'on voit sous une niche à gauche, dans le grand escalier de la Bibliothèque publique. La statue fut découverte en 1782 dans la rue des Glacières; ses mains sont détruites mais la tête paraît être d'emprunt, ayant été trouvée loin de là, en construisant le Bazar bordelais.

En 1853, au cours de travaux, il a été trouvé un cippe représentant un homme debout de face, vêtu d'une longue tunique et d'un manteau flottant qui lui couvre les épaules.

Ainsi, du XVII^e siècle à nos jours, nous avons pu suivre les transformations du quartier le plus commerçant de ce qui fut le centre vivant de Bordeaux. Nous l'avons pu, grâce aux chroniqueurs et historiens bordelais, aux archives officielles ou familiales. Je tiens, en particulier, à exprimer ici toute ma gratitude au docteur Castéra pour les documents personnels et inédits qu'il a bien voulu mettre à ma disposition, concernant le « Bazar bordelais » et le théâtre des « Folies bordelaises ». Je remercie également M. Théron qui m'a procuré une photocopie de l'hôtel Saige, de la rue Sainte-Catherine.

H. CROCHET.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGIER, tome VIII, 4^e fasc., Société Archéologique de Bordeaux, 1881.
BERNADAU, *Le viographe bordelais*, p. 78-208.
BRAQUEHAYE, tome XI, 2^e fasc., Société Archéologique de Bordeaux, 1888.
BROUILLAUD, tome XXXVI, mémoires 1-2, Société Archéologique de Bordeaux, 1914.
CASTERA (D^r), Documents personnels sur le « Bazar bordelais » et le Théâtre des « Folies bordelaises ».
CROCHET et NONY, « Un temple paléo-chrétien, *Revue du Musée de Bordeaux*, p. 14.
DESGRAVES, *Evocation du vieux Bordeaux*, p. 127-128.
DEVIIENNE (Dom), *Histoire de Bordeaux*, tome II, p. 38-149.
DOMY, Notes manuscrites, dossier 2163, Société Archéologique de Bordeaux.
DUCOURNEAU, *La Guyenne historique et monumentale*, tome II, p. 138-171.
FERRUS, *Bordeaux historique* : « La rue Sainte-Catherine », p. 39-40.
GUERIN (J. et B.), *Des hommes et des activités*, p. 824.
JULLIAN (Camille), *Bordeaux vers 1450*, p. 233-450.
MONTAIGNE (F. de la), *Chronique bordelaise*, p. 78-86.
MENSIGNAC (C. de), Notes manuscrites, dossier 3, Société Archéologique de Bordeaux.
NICOLAÏ, *Essai statistique des communautés religieuses au XVIII^e siècle*, p. 46.
THOMAS (F.M.), tome XXV, 2^e fasc., Bulletin Société Archéologique de Bordeaux.

PLANS - CROQUIS - DESSINS

- Plan de la Chapelle Sainte-Catherine : Archives départementales, 11z 1146.
Plan de l'hôtel Saige : Archives départementales, 11z 1146.
Plan du couvent des Dames du Bon-Pasteur : Archives municipales, X 5².
Plan de l'alignement de la rue Sainte-Catherine : Archives municipales, X 22.
Croquis et documents : projet de construction du Bazar bordelais : Archives départementales, 5 J 110.
Croquis et documents : projet de construction du Bazar et du Théâtre des Folies bordelaises : D^r CASTERA.
Dessin crayon de l'hôtel Saige : Archives départementales, 33124.
Dessin de la façade du Bazar bordelais : Archives municipales, XDI.
Dessin de la porte du cimetière Sainte-Catherine : H.C., 1972.

PIERRE-JACQUES BERGERET, FILS, 1742-1807

par Robert COULON et Jean-Michel CARNOY

I. — LES SURPRISES D'UN « PORTEFEUILLE »

par R. COULON

La présente communication fait suite à la présentation de deux planches de dessins d'architecte dont j'avais chargé notre collègue, M. Vivez, en 1968. Il avait, en mon nom, demandé à l'assemblée réunie en séance d'examiner ces planches signées « Bergeret fils, à Paris » et datées, l'une de janvier 1775, et l'autre d'août 1776. Ces deux dessins provenaient d'un ensemble de quarante-deux planches contenues dans un portefeuille que j'avais, quelque temps auparavant, acheté à Bordeaux.

Commençons par l'examen des œuvres. Ensuite, je ferai connaître une partie de la documentation que j'ai pu réunir sur l'homme, sa famille, sa formation, ses amis.

D'emblée, l'auteur des dessins, Bergeret fils, paraissait appartenir à la génération d'artistes qu'Emil Kaufmann a nommés « les architectes de la Révolution française ». Les œuvres, dessinées de 1775 à 1792, participaient des tendances nouvelles du dernier quart du XVIII^e siècle, répertoire décoratif emprunté à l'Antique, formes géométriques élémentaires, esprit préromantique des jardins.

Les qualités architectoniques, chez l'auteur de ces plans, étaient évidentes. Ses œuvres pouvaient rivaliser avec celles des maîtres d'œuvre les plus doués de l'époque Louis XVI.

Le rendu des projets et les paysages à l'aquarelle qui les encadraient témoignaient de la sensibilité artistique et aussi de la maîtrise technique d'un artiste de premier plan. Or, l'artiste qui avait signé ces dessins était inconnu. Il était surprenant qu'il n'existât aucune publication mentionnant l'œuvre architecturale de Bergeret fils et qu'il ne fût signalé par aucun des spécialistes, historiens de l'art du XVIII^e siècle.

Je me suis donné pour tâche d'enquêter, afin de mettre en lumière la personnalité de l'architecte et, pour cela, j'ai demandé le concours de tous ceux qui pouvaient m'orienter.

Un élément essentiel de cette recherche fut la collaboration importante et efficace de M. le professeur Marcadé, président de la Société Archéologique de Bordeaux. Avant toute enquête, en 1968, par le seul examen d'un des dessins de 1775, il avait, en observateur rigoureux, déterminé un rapport direct et une correspondance précise entre les statues de ce dessin et les modèles conservés en Italie : d'où sa quasi-certitude d'un voyage italien de son auteur, ce qui fut vérifié en 1970.

A la suite de la présentation des dessins de 1775 à 1776 à la Société Archéologique, M. Jean-Michel Carnoy, élève de M. le professeur Marcadé, a pris comme travail d'étude et de recherche l'identification des statues figurant dans les dessins de Bergeret fils et l'utilisation des motifs antiques dans les projets de cet artiste.

Après avoir cherché dans diverses directions, abandonné et repris à plusieurs reprises le problème, j'ai eu la satisfaction, en novembre 1970, d'identifier Bergeret fils. La lecture d'un livre sur *La théorie des jardins*, publié en 1776 par Jean-Marie Morel, a attiré mon attention sur le financier, Bergeret de Grandcourt, connu pour un voyage fait en Italie en compagnie de son fils et de Fragonard, ainsi que sur la propriété du Bois-de-Cassan, à l'Isle-Adam, au bord de l'Oise, qui appartenait à Bergeret fils. J'ai confronté le plan d'état-major avec un *plan topographique muet du portefeuille* et ils coïncidaient parfaitement. La preuve indiscutable de liens entre le bois de Cassan, Bergeret fils et les plans que nous étudions vient d'être recueillie sur place à l'Isle-Adam par M. Carnoy et confirmée par de multiples documents (voir ci-dessous : 2^e partie).

On a publié de nombreux ouvrages sur Fragonard, où l'on trouve des renseignements sur Bergeret père et aussi sur son fils. Retenons le travail de Georges Wildenstein¹ qui souligne les relations affectueuses de Bergeret fils et de Fragonard. On peut lire, page 31 de cet ouvrage : « ...Il l'avait eu comme professeur de dessin. Un descendant de la femme de Jacques Bergeret a raconté à Portalis que le jeune homme « débarrassa longtemps Fragonard de toute préoccupation matérielle ». C'est ainsi que le peintre venait chaque soir à la « Folie Bergeret », ancienne *Folie Beaujon*² : « Toute la maison était à ses ordres : jeunes et vieux avaient accepté tous ses caprices. On ne mangeait que les plats plaisant au « Bon Frago » qui ne faisait pas faute d'user de la véritable affection qu'il inspirait... On dessinait, on faisait de la musique. Fragonard aimait beaucoup ces réunions, mais le retour au logis lui était « pénible » à travers les Champs-Élysées déserts et Bergeret l'accompagnait et le ramenait. »

1. FRAGONARD, par Georges WILDENSTEIN, éd. Phaidon, 1960.

2. Le portefeuille de M. Coulon contient deux élévations de cette « Folie » que Nicolas Beaujon, financier bordelais, né en 1718, 11, rue du Parlement, avait fait édifier vers 1780, à proximité du Palais de l'Élysée, sa résidence ordinaire. C'était, en plein cœur de Paris, une sorte de ferme hollandaise dans un parc de 50 ha. A la mort de Beaujon, Pierre-Jacques Bergeret l'avait achetée. L'intérieur, décrit par A. Masson dans *Un mécène bordelais : Beaujon*, était d'un luxe inouï.

Né le 24 octobre 1742 à Paris, Pierre-Jacques Bergeret fut le premier enfant d'une famille favorisée d'une immense fortune et qui était alliée aux plus riches financiers et amateurs d'art du temps. Son père, Pierre-Jacques-Onésime Bergeret de Grandcourt, était receveur général des Finances de la généralité de Montauban. Sa mère, Marguerite-Josèphe Richard, avait une ascendance d'artistes célèbres : les Boullogne. Nous connaissons son visage par le portrait de François Boucher qui est à la National Gallery de Washington.

A l'âge de 9 ans, Pierre-Jacques perdit sa mère. Celle-ci avait un frère l'abbé Richard de Saint-Non, qui fut un graveur de talent. Il consacra sa vie à faire connaître les monuments prestigieux et les œuvres de ses amis, par ses eaux-fortes et ses aquarelles.

L'abbé de Saint-Non, disciple de l'archéologue, le comte de Caylus, fit en Italie un voyage prolongé de 1759 à 1761, en compagnie d'Hubert Robert et de Fragonard. Il revint à Paris avec ce dernier qui fut toute sa vie son ami fidèle.

La vocation de la création artistique avait été léguée par les peintres Boullogne à leurs descendants, l'abbé de Saint-Non et Pierre-Jacques Bergeret. La qualité de l'œuvre d'architecture de ce dernier est due à ses dons personnels et à la formation esthétique que lui ont donnée deux grands artistes : Fragonard et l'abbé de Saint-Non, son oncle. Ils ont cultivé son goût du dessin et lui ont donné le sens de la composition équilibrée. Les aquarelles des paysages sur lesquels se détachent les élévations perspectives de certains plans témoignent d'une grande habileté et du sens délicat des nuances que possède l'artiste (voir planche VIII).

Le procédé de l'aquarelle n'était pas communément employé en France au XVIII^e siècle. Natoire, directeur de l'Académie de France à Rome, fut parmi les premiers artistes de notre pays à employer couramment l'aquarelle. Pierre-Jacques Bergeret aurait-il appris, par Natoire ou ses élèves, le procédé à Rome, en 1773-74 ? Les paysages à l'aquarelle de Bergeret sont obtenus par la seule couleur, ce ne sont pas des dessins coloriés.

Sur l'étude technique de l'architecture par Bergeret durant la période de transition du rococo au néo-classicisme, nous sommes, pour le moment, réduits aux suppositions.

La confusion des biographes entre les actes du père et ceux du fils est continuelle. Elle s'explique par leurs prénoms communs de Pierre-Jacques et par leurs fonctions, l'un et l'autre ayant porté le titre de receveur général des Finances.

En 1772, Bergeret a fait un voyage de six mois en Angleterre. Est-ce l'architecte ou son père ? L'artiste aurait alors connu sur place les œuvres néo-classiques anglaises. Sa formation aurait alors été européenne, étant donné qu'en 1773-74, guidé par le peintre Fragonard, Pierre-Jacques Bergeret, accompagné de son père, visita l'Italie.

Ce séjour italien mériterait à lui seul une étude développée. Nous en connaissons l'itinéraire par le journal que Bergeret père a

tenu et qui fut publié par la Société des Antiquaires de l'Ouest en 1895.

Ce journal de voyage rapporte qu'à Rome, Bergeret a rencontré Piranèse qui cumulait les qualités d'architecte, d'ornemaniste, de graveur et de marchand d'antiquités. L'influence des beaux relevés et des inventions de Piranèse, leurs qualités picturales n'ont pu qu'ajouter aux leçons de Fragonard et contribuer à communiquer à l'œuvre dessinée de Pierre-Jacques Bergeret le charme et l'art d'un artiste peintre alliés à la rigueur de l'architecte.

C'est durant ce voyage que Fragonard a dessiné au lavis de bistre le portrait d'un jeune homme en tenue de voyage; on lit, à droite : Rome 1774. Cette œuvre est conservée au Cabinet de dessins du Louvre. Le peintre a beaucoup travaillé durant ce voyage et a fait les portraits de ses compagnons de route à la sanguine et au lavis. Bergeret père eut le sien gravé ensuite par Demarteau; sa « gouvernante », qu'il devait épouser plus tard, en eut deux dont l'un se trouve au musée de Besançon; M^{me} Fragonard et même le postillon eurent les leurs, celui de ce dernier conservé au musée de Montpellier. On admettra sans difficulté que Fragonard a certainement fait, en Italie, un dessin représentant son ancien élève et ami, Pierre-Jacques Bergeret. Je crois que la sanguine du Louvre a son visage. Bien sûr, on peut objecter que ce dessin pourrait représenter un inconnu fortuitement rencontré. Mais, si l'on retrouve le même visage peint par Fragonard en France, ce sera la preuve que l'homme avec lequel il était à Rome en 1774 était un de ses familiers. Si sur ce portrait le modèle est un dessinateur, ce sera un deuxième indice qui confirmera l'identification du jeune homme inconnu du « Cabinet des estampes ».

Or, précisément, un autre portrait du modèle romain existe aussi au Louvre. Il est actuellement nommé : *Portrait de jeune artiste ou : La peinture* ». (Pourquoi « la peinture », puisque le modèle tient à la main un carton à dessin ?) Cette toile avait été nommée précédemment : *Portrait dit du peintre Naigeon*, en raison de sa provenance, son attribution étant fondée sur le fait qu'il avait appartenu, au XIX^e siècle, à la famille de ce peintre; mais ses propriétaires le tenaient pour celui d'un inconnu. Au surplus, si l'on admet que ce portrait et le dessin représentent le même personnage, il est impossible que ce soit Naigeon qui, en 1774, alors adolescent, ne se trouvait pas à Rome.

Je suis convaincu que les futures recherches sur Bergeret fils confirmeraient, par des documents d'archives, l'attribution que je propose pour ces deux portraits.

La description des traits physiques donnée par le passeport délivré à Bergeret en 1792, par la municipalité de l'Isle-Adam confirment les traits du portrait : menton un peu saillant, yeux bleus, front haut, bouche moyenne. Pour terminer sur ce point, je dois ajouter qu'au Louvre des portraits dits de « l'abbé de Saint-Non » ressemblent étonnamment au voyageur romain, mais par contre,

n'ont aucune ressemblance avec l'auto-portrait de 1766, gravé par Saint-Non.

Après la période monarchique de la Révolution française, les témoignages de l'activité artistique de Bergeret fils ne nous sont plus connus. 1792 doit être la date de conception et d'exécution du projet de monument dédié à « la Liberté » et à « l'Egalité » et destiné à abriter les débats des représentants de la Nation. Les « Droits de l'Homme » ont été proclamés; sur le mur, on peut lire son affirmation fondamentale : « Les hommes sont libres et égaux en droit. »

Encore, par excès de prudence, doit-on considérer son attribution comme douteuse, ainsi qu'en a jugé finalement M. Jean-Michel Carnoy³.

*
**

L'art et l'amitié avaient lié Fragonard, Bergeret et l'abbé de Saint-Non. Ils participèrent activement aux courants d'idées caractéristiques de leur siècle; amis des Philosophes et des Encyclopédistes, ils aspiraient comme eux à de généreuses réformes politiques et sociales. L'abbé de Saint-Non avait pris part à l'agitation parlementaire et pour cela avait été exilé à Poitiers. Il fréquentait le salon de M^{me} Geoffrin; sur recommandation de d'Alembert, il rendit visite à Voltaire à Ferney et avait été un familier de Jean-Jacques Rousseau. Fragonard et lui firent chacun, en 1778, une gravure en hommage à Franklin, Vénérable de la loge maçonnique des « Neuf-Sœurs », à Paris; Fragonard était d'ailleurs affilié à la franc-maçonnerie.

Qu'est devenu ce trio d'amis pendant la Révolution ?

L'abbé de Saint-Non se signale, en 1789, par des « dons patriotiques à la Nation » (procès-verbal de l'Assemblée nationale). Les mesures révolutionnaires prises quelque temps après le privent de ses ressources. Il meurt le 25 novembre 1791. Après s'être éloigné du tumulte de Paris pendant un certain temps, Fragonard revient et David le fait nommer, en 1793, conservateur des collections nationales. Il disparaîtra en 1806, le 22 août. Quant à Pierre-Jacques Bergeret, arrêté comme receveur-général des Finances le 29 novembre 1793, il évita la guillotine. Remis en liberté en février 1794, il mourut à Paris le 24 mars 1807.

La documentation déjà réunie est d'une telle richesse que seul le désir de ne pas déborder les limites que nous nous sommes imposées nous empêche de les exploiter plus avant.

Laissons donc la parole à Jean-Michel Carnoy.

3. Mémoire page 93.

II. — RESULTATS D'UNE ENQUETE A L'ISLE-ADAM

(D'après les notes fournies par Jean-Michel Carnoy,
à la suite de sa communication.)

M. Carnoy a précisé d'abord qu'en prévision de travaux en cours, il ne parlera pas dans cette communication de « l'utilisation » des motifs antiques dans la collection des dessins de l'architecte Bergeret.

Au départ, J.-M. Carnoy était en présence de 42 planches illustrées de dessins d'architecture de formats variés, allant du 112 × 79 au 331 × 22 cm, de conception et de rendu différents. La plupart, à première vue, avaient entre elles un air de parenté évident. Quatre seulement étaient signées et datées, mais de nombreuses notes manuscrites de la même petite écriture caractéristique permettaient de les attribuer *dans leur grande majorité* à un même auteur⁴. Trois pouvaient être considérés comme dessins clés : un plan géométral d'une propriété et deux élévations de la *Chartreuse-Beaujon*.

E. de Gamay (article G.B.A., mai 1955) signale que « P.-J. Bergeret ayant la passion des jardins à l'anglaise, avait fait aménager son parc de Cassan suivant la mode du temps en creusant des pièces d'eau et une rivière », au retour de son voyage en Italie. Cela invitait à se rendre à l'Isle-Adam, petit village situé à une trentaine de kilomètres au N.-E. de Paris. C'est ce que fit J.-M. Carnoy qui trouva rapidement sur place la preuve que les recherches de M. Coulon autour de la famille Bergeret de Grandcourt étaient justifiées.

Il fut accueilli par les grands panneaux (la route était balisée depuis Paris) du promoteur qui faisait niveler et combler les rivières pour bâtir « Les Maisons de Cassan ». L'enquête arrivait *in extremis* pour retrouver dans le vaste chantier les contours du domaine et quelques *rare vestiges* : un vieux pont et des canalisations en pierre (on savait que l'eau venait de trois sources situées au N.-E.); *deux lions de pierre* provenant du château (actuellement chez un collectionneur de l'Isle-Adam), *des grilles en fer forgé* datant du dernier château ainsi qu'une *terrasse avec grille* de la même époque (on en retrouve les motifs sur un dessin de Bergeret) et le Pavillon chinois décrit en détail par E. de Gamay (G.B.A., 55) et Léon Fort (Bulletin de la Société Archéologique de Pontoise et du Vexin, 1965).

Les recherches de Jean-Michel Carnoy ont été considérées avec sympathie par les diverses autorités du lieu, aussi bien à la « Société des amis de l'Isle-Adam » qu'au Syndicat d'initiative. M. Fort, membre de la « Société historique et archéologique de Pontoise », a communiqué à J.-M. Carnoy un plan très semblable à celui de M. Coulon, daté de 1790 et portant : « Plan du Domaine de Cassan à M. Bergeret ». Il est signé « Blanchet ». Les deux dessins projetés en séance à Bordeaux ont frappé par leur similitude, jusque dans

4. Projets inédits de l'architecte Pierre-Jacques Bergeret (dessins de la collection Coulon). Six seulement seront, en fin d'étude, déclarés d'attribution douteuse par J.-M. Carnoy.

certains détails : buttes, allées sinueuses, etc. On a observé aussi des différences : la pièce d'eau est plus vaste, le château plus important et de conception autre. De nombreux bâtiments ont été rajoutés sur le premier plan; un seul se retrouve identique sur les deux dessins : *un petit pavillon chinois*.

M. Robert Fort qui possède un très joli dessin aquarellé du pavillon a permis d'en prendre un cliché qui a été projeté à la Société Archéologique. Le *soubassement* en pierre de taille porte une terrasse accessible par deux doubles escaliers. C'est sur cette terrasse que s'élève le pavillon proprement dit, de plan octogonal, haut d'une dizaine de mètres, en pierre et en bois. Une double toiture aux angles relevés « à la chinoise » est soutenue par des colonnes. Une salle circulaire occupe la partie basse, accessible par deux couloirs dissimulés sous les escaliers. Au milieu de la salle, une piscine reçoit les eaux de la pièce d'eau mitoyenne, qui tombaient en cascade avec un fort débit et étaient recueillies par un petit bassin situé entre le retour des escaliers. Trois colonnes lisses soutiennent les retombées de la voûte en calotte aplatie qui couvre la salle.

Pour avoir une idée du charme exotique de cette construction, il faut en restituer par la pensée détails et couleurs d'origine : les fenêtres avec le dessin géométrique du vitrage, le dallage de marbre polychrome, les couleurs rouge, prune aux rechapés blancs qui couvraient les murs et les clochettes de bronze qui pendaient partout et tintinnabulaient au moindre souffle d'air. Ce pavillon, très beau, est l'un des rares témoignages des folies chinoises du XVIII^e siècle. Très ruiné dans sa partie supérieure, il était menacé par le promoteur malgré son inscription aux monuments historiques.

Un des dessins de la collection Coulon peut lui être comparé, mais il n'a pas de soubassement et le nombre de colonnes est triple; la planche présente deux variantes : le grand plan géométral montre le pavillon au milieu d'une place où aboutissent huit allées menant à huit escaliers d'entrée; le petit plan place la construction au milieu d'un bassin octogonal, l'accès se fait par quatre ponts à quatre escaliers seulement. Ces dessins se présentent comme des lavis aux teintes délicates vert, bleu et ocre.

Il faut remarquer sur les planches l'inachèvement de certains édifices, comme coupés par les limites du domaine. Ce détail permet de penser que le plan IV est un projet très ambitieux d'aménagement de la propriété, Cassan ayant gardé une physionomie plus conforme au plan de 1790. Un autre détail vient confirmer cette hypothèse : certains dessins de la collection, eux aussi non datés, paraissent se rapporter à des bâtiments du plan : un théâtre pour lequel était prévu un splendide rideau de scène, un bâtiment semi-circulaire précédant un escalier monumental. On pourrait penser, bien sûr, à un projet de pavillon entouré d'eau, mais ces pavillons sont datés de 1775, or la propriété n'a été acquise par Bergeret qu'en 1778. L'ensemble de ces projets traduit à la perfection le goût de l'époque : on connaît

des quantités de ces jardins anglo-chinois tant en France qu'en Angleterre ou en Allemagne⁵. Ils se caractérisent en général par un mélange d'architecture néo-classique antiquisante pour le bâtiment principal, d'architecture exotique (chinoise surtout) pour les « fabriques » et autres folies, le tout au milieu de jardins aux plantes rares et aux allées sinueuses. Il y a un contraste entre les recherches de géométrie et de symétrie architecturales (le plan du château projeté est basé sur le cercle) et la fantaisie des parcs.

« Voyons maintenant l'histoire de Cassan d'après des documents souvent imprécis, voire contradictoire⁶. Au xvr^e siècle, à l'Isle-Adam, le domaine de Châteaupré consistait en un grand terrain, moitié bois, moitié marais. La partie marécageuse était sillonnée de rivières, d'étangs avec des îles, c'est sur l'une d'elles qu'était construit le château... Ce domaine était alors la propriété de Guillaume d'Aragon qui avait épousé Anne d'Auvergne. Devenue veuve, cette dernière épousa, le 11 juillet 1567, Philippe de Cassan, gentilhomme piémontais qui avait été vraisemblablement attiré à la Cour de France par Catherine de Médicis⁷. »

D'après Léon Fort, Bergeret n'a pas créé le domaine de toute pièce, mais il en a judicieusement aménagé l'hydrographie. Le 1^{er} mars 1778, Nicolas de Cassan vendit le domaine à un sien cousin nommé Pierre-Jacques Bergeret, l'auteur des dessins. C'est lui qui revendit la propriété à Pierre-Denis Courtillier, architecte, le 9 Brumaire An XII.

« Le château consistait à cette époque en une construction située sur une île proche de la route connue sous le nom de « Voie aux vaches ». On y avait accès par deux ponts de bois. Il comprenait un rez-de-chaussée avec salle à manger, salon, salle de billard, chambres à coucher, boudoir et salle de bain. Deux étages, dont l'un mansardé, cuisine et office à côté, couverts en terrasse communiquant avec le premier étage. A droite de l'entrée, était l'habitation du concierge avec hangar, vacherie, etc.⁸ »

L'architecte revendit le château l'année suivante à Louis Hippolyte Charles, officier du général Leclerc, qui le passe ensuite à Jacques Recapé. Ce dernier laisse plus ou moins Cassan à l'abandon, mais le château et le mobilier existent encore en 1866. A cette date, M. Bonin qui a fait fortune en installant le gaz à Paris, achète Cassan qu'il restaure, le parc est rénové par l'architecte du Bois de Boulogne et un autre château est construit sur les hauteurs. En 1903, nouvel acquéreur, M. Béjot, qui fait démolir certains

5. Voir les cahiers de LE ROUGE, « Jardins anglo-chinois à la mode (1776-81).

6. Léon FORT, *mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. XLIX, 1941 ; E. DARRAS : la famille Bergeret, *id.*, t. XLII, 1933 ; G. WILDENSTEIN : Un amateur de Boucher... Bergeret, *G.B.A.*, 1961, p. 39 ; TORNÉZY : Bergeret et Fragonard, *Journal de voyage...*, Poitiers, 1895 ; GONCOURT : L'art au XVIII^e siècle, p. 254-256.

7. Mémoire Carnoy, p. 51.

8. Léon Fort manuscrit inédit concernant l'histoire de l'Isle-Adam, communiqué par M. Robert Fort (mémoire Carnoy, p. 51).

bâtiments du XVIII^e siècle, le château de son prédécesseur et en élève un autre à la place. Pendant la guerre, le parc a servi de dépôt de munitions aux Allemands et donc de cible aux Américains...

Peut-être serait-il temps de présenter un élément de l'enquête faite par Jean-Michel Carnoy à l'Isle-Adam, élément qui n'est pas sans valeur, car il restitue la propriété avant qu'interviennent tous ces bouleversements. Il s'agit d'un témoignage littéraire de premier ordre, celui de Balzac⁹.

*
**

A la fin de sa première année d'université, le futur romancier, jeune homme de 18 ans, est invité à faire un séjour à l'Isle-Adam chez M. de Villers la Faye, maire de la commune et ami de sa famille. C'était en 1817. *Bergeret n'était mort que depuis dix ans*. Le cadre de vie qu'il avait créé existait encore, presque inchangé ; beaucoup de gens l'avaient connu. L'hôte de Balzac était un érudit septuagénaire n'ignorant rien du monde qui avait précédé la Révolution. Comme Saint-Non il avait été parlementaire et d'Eglise. Au cours de nombreuses promenades, animées par de longues conversations, le jeune homme apprit à connaître des caractères, des situations. Le séjour à l'Isle-Adam fut pour sa future carrière de romancier une expérience décisive, une source féconde d'inspiration que l'on décèle dans nombre de ses romans. *Il revint pendant plusieurs années*, complétant chaque fois sa connaissance des personnages et la description du parc de Cassan ; la voici, telle qu'on la trouve, dans *Physiologie du mariage*¹⁰ :

« En 1819, j'habitais une chaumière au sein de la délicieuse vallée de l'Isle-Adam. Mon ermitage était voisin du *parc de Cassan*, la plus suave retraite, la plus coquette pour le promeneur, la plus humide en été de toutes celles que le luxe et l'art ont créées. Cette verte chartreuse est due à un *fermier-général du bon vieux temps*, un certain *Bergeret*, homme célèbre pour son originalité et qui entre autres *héliogaballeries*, allait à l'Opéra les cheveux poudrés d'or, illuminait pour lui seul son parc ou se donnait à lui-même une fête somptueuse. Ce *bourgeois Sardanapale* était revenu d'Italie si passionné pour les sites de cette belle contrée que, par un accès de fanatisme, il dépensa quatre ou cinq millions à faire copier dans son parc les vues qu'il avait en portefeuille. Les plus ravissantes oppositions de feuillages, les arbres les plus rares, les longues vallées, les points de vue les plus pittoresques du dehors, les Iles Borromées flottant sur des eaux claires et capricieuses, sont autant de rayons qui viennent apporter leurs trésors d'optique à un centre unique, à une *Isola bella* » d'où l'œil enchanté aperçoit chaque détail à son

9. « Balzac à l'Isle-Adam », par Pierre LAVERNY, président du Syndicat d'initiative de l'Isle-Adam (Bulletin d'information de la Préfecture du Val-d'Oise).

10. Edition complète du « Club du Livre », tome 12, p. 927.

gré, à une île au sein de laquelle est une petite maison cachée sous les panaches de quelques saules centenaires, à une île bordée de glaïeuls, de roseaux, de fleurs et qui ressemble à une émeraude richement sertie... »

Dans *Un début dans la vie*, ce sont de nouvelles allusions au site et aux personnages¹¹ : « ...L'Isle-Adam est une charmante petite ville appuyée de deux gros villages, celui de Nogent et celui de Parmain, remarquables tous deux par de magnifiques carrières qui ont fourni les matériaux des plus beaux édifices du Paris moderne et de l'étranger... Quoique remarquable par d'admirables sites, par des châteaux célèbres que des princes, des moines ou de fameux dessinateurs ont bâtis comme Cassan, Sters, Le Val, Nointel, Persan, etc., en 1822, ce pays échappait à la concurrence... » *Nointel qui vient d'être cité était réellement une propriété de Bergeret et son beau parc était encore partiellement conservé il y a quelques années.*

Dans *Les Paysans*¹², Bergeret s'appelle Bouret et l'on retrouve dans son domaine imaginaire des Aygues, au nom évocateur des eaux, le charme particulier de Cassan; le moulin avec son barrage, une arche de pierre moussue, l'obélisque jumelle de celle qui se dressait dans le bois d'Apollon. Un visiteur ami décrit dans une lettre : « un air de solitude qui rappelle d'autant mieux les chartreuses que, dans une île factice, il se trouve une chartreuse sérieusement ruinée et d'une élégance intérieure digne du voluptueux financier qui l'ordonna... » Balzac continue : « Après huit jours de promenade avec la Comtesse, l'illustre rédacteur du « Journal des débats » connaissait à fond le pavillon chinois, les ponts, les îles, la chartreuse... les kiosques, enfin tous les détours inventés par les architectes de jardins et auxquels neuf cents arpents peuvent se prêter. » Il insiste sur la beauté des ferronneries : « une grille du temps où la serrurerie faisait de ces filigranes aériens qui ne ressemblent pas mal aux traits enroulés dans l'exemple d'un maître d'écriture... Cette grille est d'ailleurs encadrée par deux pavillons de concierge semblables à ceux du Palais de Versailles et couronnés par des vases de proportions colossales ». Le romancier signale une autre grille somptueuse « dans le genre de celle forgée par Buffon pour le Jardin des Plantes... ». Parmi les rares vestiges trouvés à Cassan par Jean-Michel Carnoy, il a signalé « des grilles en fer forgé dont les motifs sont les mêmes que ceux de la Folie Beaujon que Bergeret avait achetée à Paris; une question se pose : remploi ?... ou copie ? »

Ainsi, ce que l'on aurait pu croire simple imagination de romancier vient à l'appui des planches de Bergeret fils et donne vie à une enquête difficile (voir note ci-dessous¹³).

11. Ed. complète du « Club du livre », t. 3, p. 360-402.

12. Id., *ibid.*, t. 3, p. 917-918.

13. Note de la rédaction. — Circonstance curieuse : en septembre 1846, Balzac, alors âgé de 47 ans, acquit une partie de ce qui restait de l'ancienne Folie-

Parmi les nombreux hôtes de Cassan, Fragonard eut toujours une place privilégiée. C'est là qu'il vint soigner sa fille Rosalie, c'est là qu'elle mourut à l'âge de 18 ans.

Au cours de ses recherches, J.-M. Carnoy a rencontré le nom de deux architectes : Courtyllier et Pâris. Le premier, assez obscur, avait, d'après M. de Gamay, été sollicité pour le parc de Cassan; c'est lui qui racheta la propriété en 1803. « Le deuxième est mieux connu. Pierre-Adrien Pâris avait la réputation d'être l'élève de l'Ecole de Rome qui connaissait le mieux les antiquités de la Péninsule, ce qui l'avait fait choisir par Bergeret et Fragonard comme guide, lors de leur voyage en Italie, en 1773. Il y a une grande parenté entre ses dessins et ceux que possède M. Coulon. Pâris a peut-être travaillé pour Bergeret à la Folie du Roule, mais on sait avec certitude qu'il a construit pour Beaujon un moulin gothique rappelant le château de la collection que nous avons étudiée. »

E. de Gamay parle d'un certain Jean-Marie Morel qui a décrit une célèbre théorie des jardins (1776) et aurait établi sa réputation par ses travaux pour le receveur Bergeret. Il aurait même élevé une colonne au centre d'une étoile de douze allées dans les bois d'Apollon à Cassan (voir planche IV).

« On pourrait penser que celui qui a signé certains dessins : « Bergeret fils », n'en a pas été le seul auteur : à la même époque, de riches propriétaires n'ont pas, en effet, hésité à signer des projets auxquels ils avaient participé de façon plus financière que technique ou artistique, par exemple Racine de Monville a signé le plan qu'avait fait son architecte Barbier pour son jardin du Désert de Retz. »

« Mais il faut souligner que, dans le cas présent, Bergeret a annoté certains détails de dessin de l'écriture minuscule qui est bien la sienne. On possède même au dos de quelques planches des relevés de charpente ou des agrandissements de colonnes avec des indications manuscrites : l'auteur des annotations est donc certainement celui des dessins. Rien d'étonnant à cela si l'on se rappelle ce qu'a dit M. Coulon sur la tradition artistique de la famille Bergeret. Les inventaires après décès témoignent même de la présence d'outils de dessinateurs et d'architectes dont a pu se servir Pierre Jacques (Wildenstein, G.B.A., 1966)¹⁴. La possibilité d'une influence n'est évidemment pas exclue : comment ne pas être influencé quand on a dans ses intimes des gens comme Fragonard ? De fait, le graphisme de certaines statues ou de paysages d'arrière-plan peuvent faire penser au Maître. »

Jean-Michel Carnoy termine sa communication accompagnée de projections par le projet (voir planche II) qui fut, on s'en souvient,

Beaujon que Bergeret fils avait achetée, après la mort en 1786 du financier bordelais. Ce fut là que le romancier mourut, le 18 août 1850. Plus rien ne reste des bâtiments mais une rue porte le nom de Balzac et une plaque est apposée au n° 12. (D'après *Evocation du Vieux Paris*, par J. HILLAIRET.)

14. Voir planche V.

avec le plan de Cassan, à la base de cette étude¹⁵ : alignement de copies d'antiques sur l'élévation d'un pavillon entouré d'eau, daté de 1775.

Sur le document que l'on possède, on compte 38 statues; 20 d'entre elles ont leur réplique au musée du Capitole où l'on peut voir encore l'original de six autres¹⁶ : Zeus ou Jupiter Meilichius; satyre debout; Dionysos jeune; Vénus dite du Capitole; Satyre; Zeus tonnant. Il faut remarquer deux particularités : la présence de deux Michel-Ange : Bacchus et David et l'inversion de deux dessins, comme vus dans un miroir ou mal décalqués. Cette dernière observation conduisait à penser à l'utilisation d'un carton de dessins, peut-être communiqué à l'auteur du projet par un de ses proches : Fragonard ou Saint-Non, ou encore à celle d'une publication de l'époque sur les édifices et les statues antiques, antérieure à 1775, date du projet Bergeret. Cette recherche a donné les meilleurs résultats; l'utilisation des modèles antiques dans un dessin d'architecture était un fait courant et cela depuis la Renaissance. Palladio reproduisait ces modèles que l'on retrouve dans le projet (voir planche II); mais c'est le journal de Pierre-Jacques-Onésime Bergeret qui a mis J.-M. Carnoy sur la voie la plus utile sous forme d'une note signalant pour mémoire le recueil en quatre tomes de Bottari. Cet ouvrage existe à la Bibliothèque nationale, ce qui a permis de retrouver dans le tome III la plupart des sources iconographiques manquant encore pour les statues de la collection Coulon.

Le dessin des statues, les élévations et les coupes rehaussées d'aquarelle et présentées sur un fond de paysage constituent un mérite essentiel des planches étudiées, mais non le seul. Nous avons vu grandir son intérêt à chaque énigme déchiffrée : Cassan identifié, nous avons pu le recréer par l'analyse des plans, lui donner vie grâce aux descriptions de Balzac. Le « Journal » de voyage nous a fait pénétrer dans le milieu où vécut Pierre-Jacques Bergeret dont la figure encore mystérieuse commence à émerger de l'ombre. Comme son père, avec lequel il a été souvent confondu, il était de ces grands financiers amateurs d'art « qui ont fait l'art du XVIII^e siècle. Leur rôle de mécènes était connu depuis longtemps. Avec Bergeret fils, nous découvrons qu'il y eut aussi parmi eux des architectes de talent ».

15. Voir planches II et III. Le projet est signé en bas, à gauche : « Bergeret fils inv. et fecit au mois de janvier 1775 à Paris ».

16. Répertoire de la statuaire antique de Salomon Reinach (Clarac). Catalogue de Stuart Jones.

INVENTAIRE DES PLANCHES DE LA COLLECTION¹⁷

(Classement de J.-M. CARNOY)

Présentation :

Lot numéro 1 : AUTOUR DU DOMAINE DE CASSAN :

1. grand plan géométral
2. bâtiment hémicyclique
3. élévation d'un bâtiment hémicyclique à rotonde
4. coupe
5. coupe d'un « théâtre »
6. coupe de l'école de chirurgie de Gondouin

Folies chinoises :

7. bâtiment hémicyclique
8. pavillon octogonal au milieu d'un bois
9. petit édifice octogonal
10. petit édifice octogonal
11. petit édifice encadré de volières
12. petit belvédère
13. jardin Rue de la Madeleine

Folies antiquisantes :

14. pavillon circulaire
15. pavillons entourés d'eau
16. pavillon circulaire entouré de statues
17. pavillon de plan carré (entouré de colonnes)
18. pavillon de plan carré (à trois arcades)
19. pavillon de plan cruciforme
20. pavillon à rotonde et escalier concave convexe
21. pavillon de plan octogonal à deux ailes

Lot numéro 2 : PAVILLONS ENTOURÉS D'EAU AU MILIEU DE BOIS ET DÉRIVÉS :

22. pavillon entouré d'eau au milieu d'un bois
23. pavillon entouré d'eau au milieu d'un bois
24. élévation et coupe du pavillon précédent
25. pavillon entouré d'eau (géométral)
26. élévation du précédent (brique et pierre)
27. pavillon entouré d'eau sur soubassement circulaire
28. pavillon rond à coupes
29. pavillon rond (dessin de mosaïque)
30. pavillon octogonal (avec lions couchés)

17. Un dossier photographique complet est disponible au Centre de documentation pédagogique de Bordeaux, 3, place de la Ferme-de-Richemont. Référence : dossier Bergeret, à M. Coulon.

Toutes les planches publiées dans le présent bulletin sont empruntées à ce dossier ; opérateur photographique : M. Pierre BARDOU.

Lot numéro 3 : DIVERS :

- 31. grand édifice (élévation et trait)
- 32. forteresse néo-gothique
- 33. Folie Beaujon (façade)
- 34. Folie Beaujon (côté)
- 35. intérieur d'appartement
- 36. petite porte triomphale

Lot numéro 4 : PROJETS D'ATTRIBUTION DOUTEUSE :

- 37. grande porte triomphale
- 38. petit pavillon carré à coupole dans le style palladien
- 39. grand pavillon à coupole et absides
- 41. monument funéraire
- 42. palais de justice.

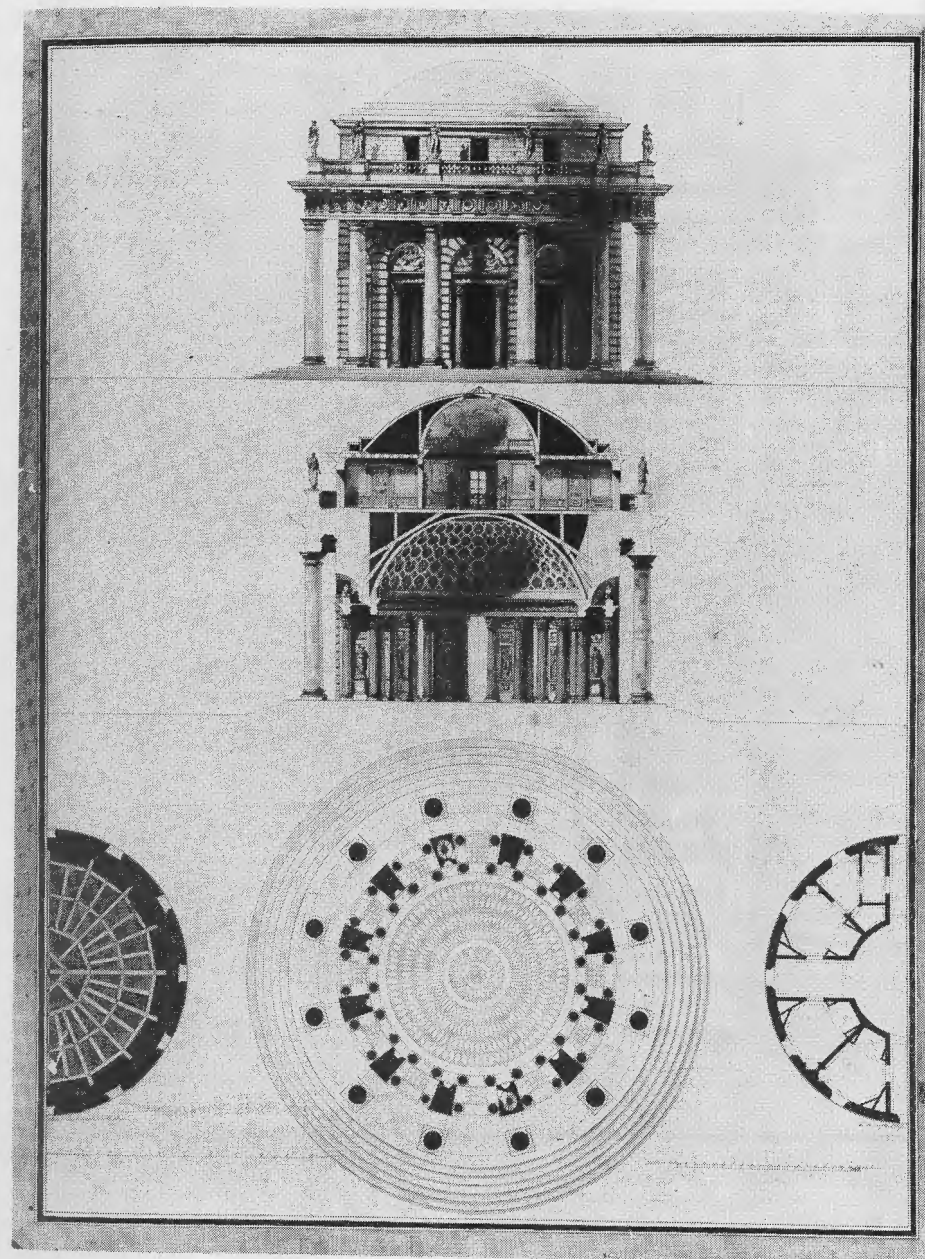


PLANCHE I. — *Petit bâtiment en forme de rotonde.*

Au rez-de-chaussée une salle circulaire couverte d'une coupole de même qu'un petit étage en attique. L'édifice est entouré d'un péristyle de colonnes toscanes à fûts lisses et d'une balustrade interrompue par les socles de douze statues.
Dessin à la plume, rehaut de lavis sépia, gris bleuté.
Dimensions : 64 × 49 cm.

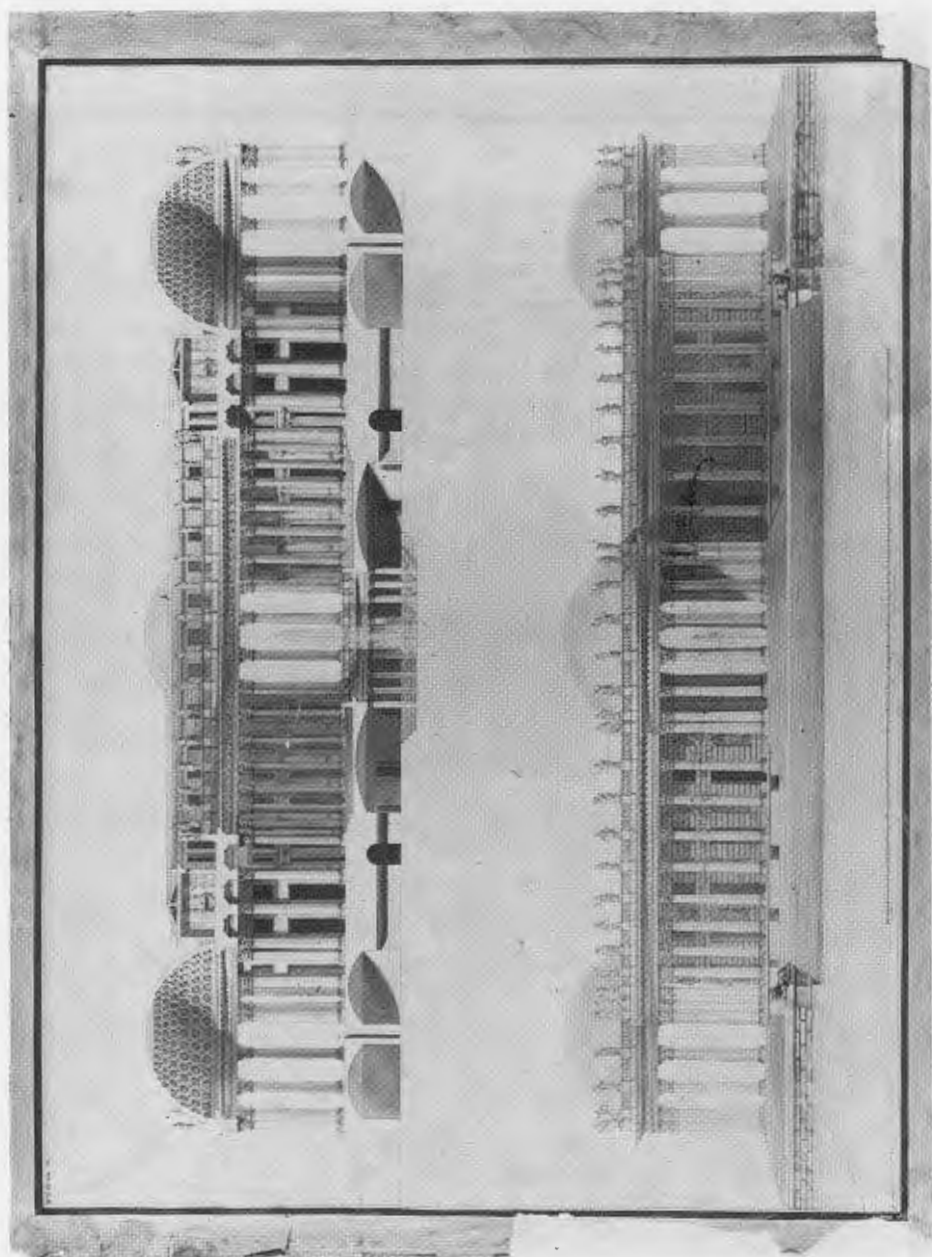


PLANCHE II. — *Grand bâtiment entouré d'eau construit sur un plan circulaire.*
 Dessin à la plume. Lavis indiquant les ombres et les reliefs, encre de Chine sépia et bleu.
 Restitution des dimensions réelles de l'ensemble : longueur : environ 90 m ; hauteur : environ 18 m ; hauteur des statues avec socles : 2,5 m (mémoire Carnoy, p. 78).
 La planche est signée d'une écriture minuscule en bas et à gauche : « Bergeret fils inv. et fecit au mois de janvier 1775 à Paris ».
 Dimensions de l'ensemble : 69 × 52 cm.

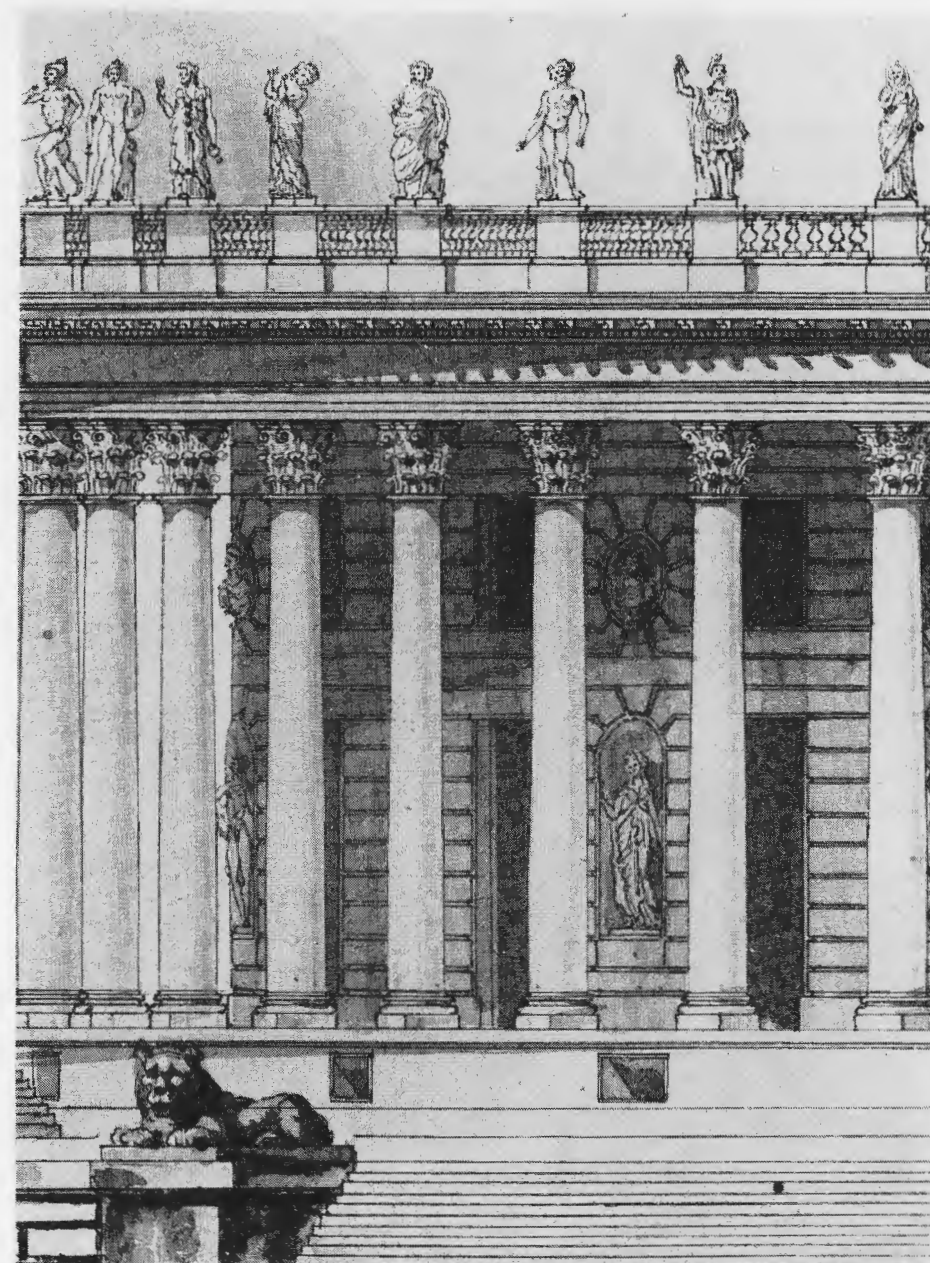


PLANCHE III. — *Détail de la partie gauche de la construction précédente.*



PLANCHE IV. — Plan du terrain de la propriété de Pierre-Jacques Bergeret, à l'Isté-Adam, au N.-E. de Paris. Divers projets de constructions.

Dessin rehaussé de couleur verte et bleue pour la végétation et le relief, rouge pour les murs des bâtiments.

Un plan d'eau au tracé sinueux s'inscrit dans un domaine boisé aux contours irréguliers. Les nombreuses de dimensions variables. Projets de bâtiments dont certains peuvent être retrouvés dans la collection des planches. Actuellement, seule demeure la Folie chinoise.

Dimensions : 112 × 79 cm.

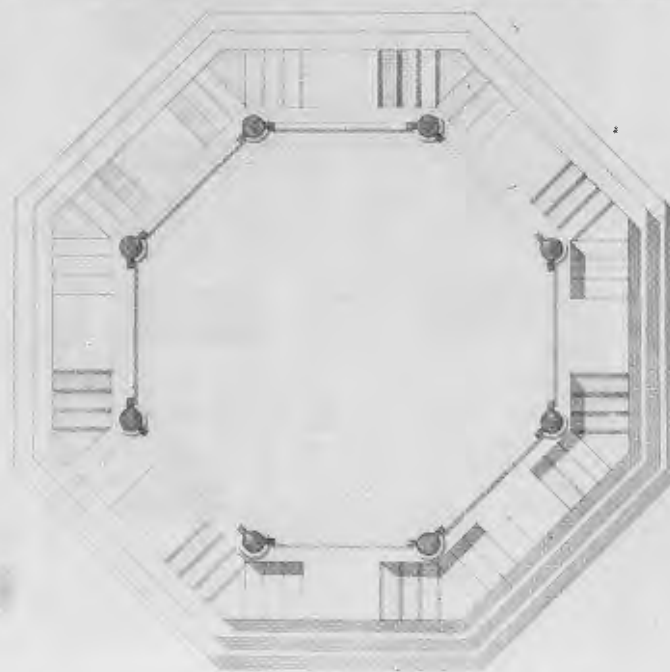


PLANCHE V. — Folie chinoise.

Ce petit édifice octogonal, légèrement modifié, édifié par P.-J. Bergeret, figure sur le plan précédent. Le bâtiment de cette « Folie » existait encore ces dernières années sur le terrain.

Dessin à la plume et encre de Chine. Lavis vert, rose, jaune, ocre, marron.

Dimensions : 63 × 48 cm.

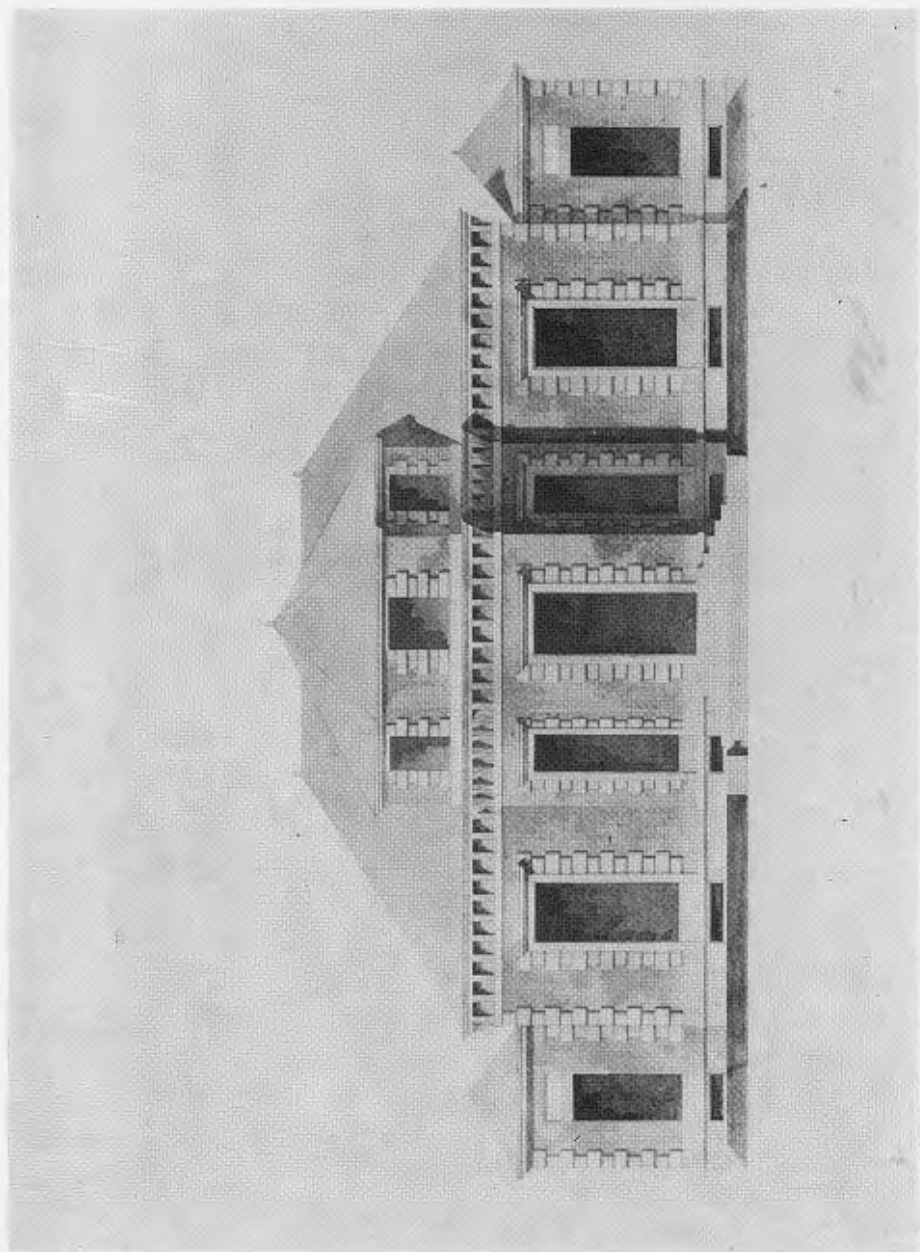


PLANCHE VI. — A Paris, immeuble de résidence de P.-J. Bergeret,
situé sur un terrain de 50 hectares.

L'Arc de Triomphe de l'Etoile fut construit au XIX^e siècle à un des angles. Cette propriété était appelée *Folie Beaujon* et prit ensuite le nom de *Folie Bergeret*. — Corps principal rectangulaire avec un petit avant-corps au centre et deux petites ailes latérales.

Dessin à l'encre de Chine, coloré : ardoise, vert, brique, sépia.

Dimensions : 64 × 48 cm.

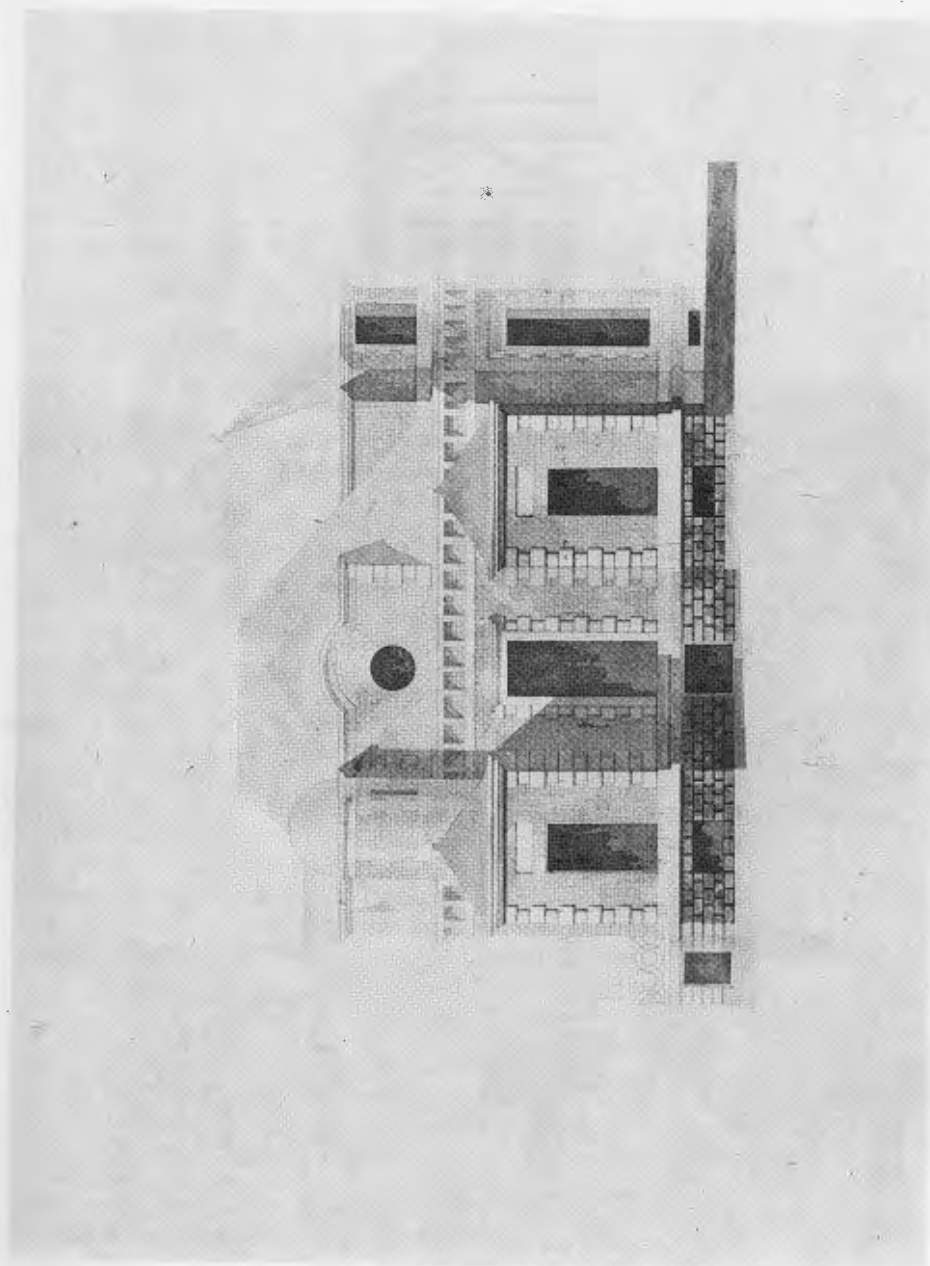


PLANCHE VII. — Vue latérale N.-O. de la construction précédente.

Au-dessus de l'un des deux petits pavillons, semblables à ceux de la façade S.-O., s'élève une petite tour cylindrique. Au centre de la toiture, une mansarde à œil de bœuf non représentée sur la première élévation.

Dimensions : 64 × 68 cm.

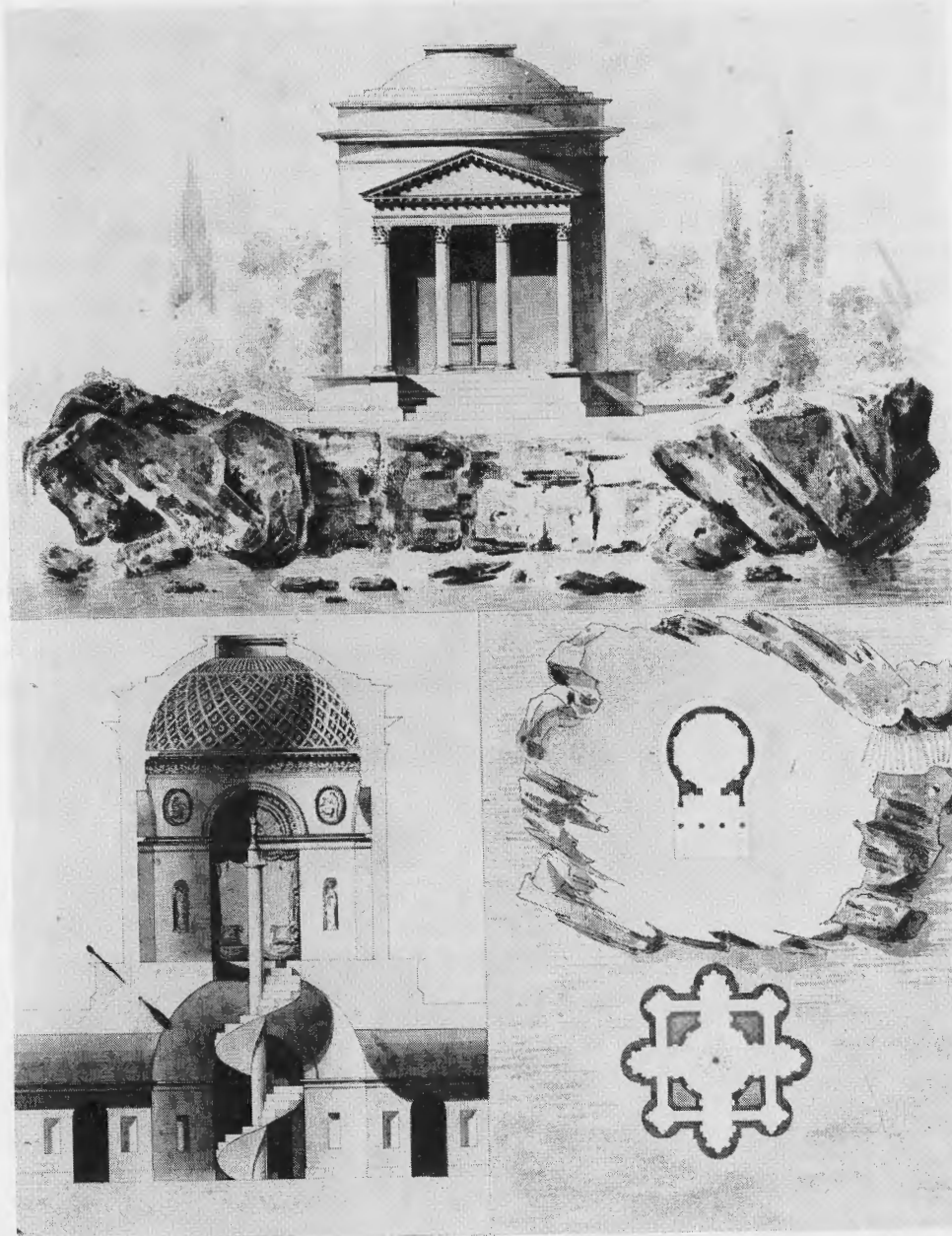


PLANCHE VIII. — *Projet d'une Folie de plan circulaire à coupole.*

Dessin à la plume avec rehaut rouge, rose, bleu. Paysage à l'aquarelle : vert, gris, marron. C'est une sorte de petit temple prostyle, entouré d'eau, sur un îlot rocheux : 1. élévation ; 2. coupe, en bas à gauche ; 3. a) plan du rez-de-chaussée ; b) plan du sous-sol. Dimensions : 56 x 44 cm.

UN PORTRAIT INCONNU DE JULES VIEILLARD : miniature de DAGOTY - 1838

par Robert COULON et Charles LASSERRE

Le portrait que nous vous présentons a été trouvé, il y a environ trente ans, au « Marché Neuf », sur les quais, par l'un de nous, M. Coulon. Il s'agit d'une miniature sur carte, signée Dagoty, 1838. Par sa qualité d'exécution, cette miniature apporte une intéressante contribution à l'œuvre de l'artiste qui, écrit M^{me} Jacqueline du Pasquier dans sa remarquable étude de la *Revue des Musées* (Bordeaux, 1969) ; « consacra près de 50 ans de sa vie à pérenniser avec dévouement et ténacité les traits de la riche bourgeoisie bordelaise ». R. Jeanvrot, grâce à son érudition passionnée, avait su retrouver le nom de certains visages de négociants ou d'armateurs, de leur famille et avait ainsi fait revivre ces physionomies oubliées.

Dagoty est un nom connu, sans qu'il ait été possible à M^{me} du Pasquier d'établir une filiation entre les membres de cette famille connue dans l'histoire de l'art. Il y eut des graveurs, des porcelainiers et nous en trouvons parmi les manufacturiers parisiens qui avaient résolu « de faire assaut de virtuosité et de somptuosité » à l'exposition de 1819. Dagoty et Honoré qui présentaient des vases genre Wedgwood dont l'un reproduisait les bas-reliefs de la Fontaine des Innocents avaient été récompensés officiellement.

Pierre-Edouard Dagoty, objet de notre propos, était né à Florence le 12 septembre 1775, huit avant la mort de son père qui avait fait « l'essentiel de sa carrière en Italie ». Agé de 18 ans, Pierre-Edouard, après être entré à l'Académie de peinture de sa ville natale, cité des arts, et obtenu un premier prix, voyagea en Italie. Désireux de connaître notre pays et surtout notre capitale, il vint en France, fit un détour par Toulouse, puis par Bordeaux. Là, il s'installa définitivement, d'abord 2, rue du Pont-de-la-Mousque, puis 7, rue Huguerie, après son mariage avec la fille d'un armateur bordelais, Jeanne-Clara Ferrand, qui lui donna six enfants. Il jouit de la réputation d'un excellent portraitiste, miniaturiste distingué et modeste. Tel est l'artiste dont nous vous présentons l'œuvre datée de 1838. Il est alors âgé de 63 ans et la dernière de ses miniatures date de 1844. C'est une œuvre qui, pour être tardive, n'en est pas moins d'une remarquable exécution.



Portrait de Jules Vieillard.
(Aquarelle par Dagoty, 1838.)

C'est nous l'avons signalé, une miniature sur carte (112×140) dont Isabey avait lancé la mode au début du XIX^e siècle, peinte à l'aquarelle. Elle représente un personnage assis qui donne l'impression d'émerger d'un nuage, comme M^{me} Bourdeaux (fig. 7 de l'article de M^{me} du Pasquier). Le fond est clair, très discrètement et uniformément teinté de bistre. Le visage particulièrement soigné est traité par un pointillé très fin, bien visible à la loupe, donnant, comme l'écrit M^{me} du Pasquier « une impression lisse et onctueuse ». Les proportions front, nez, menton (F.N.M.) sont égales; le regard attentif et bienveillant est animé par un léger sourire. Le visage, suivant la mode du temps, est encadré d'une barbe en collier, menton dégagé. Barbe et cheveux sont bruns. Un point de gouache, près de la pupille, donne de la vie au regard. La bouche est petite, les lèvres sont harmonieusement dessinées; un sillon très discret partant de l'aile du nez s'oriente vers leur commissure.

Le vêtement, d'une coupe impeccable, au gilet rabattu, qu'Alfred d'Orsay avait mis à la mode en 1828, est sombre, peint au pointillé, avec des touches plus longues pour en préciser les contours. Le col de la chemise largement ouvert dégage le cou. Le fauteuil couleur de bois fruitier est capitoné de bleu.

Techniquement le visage est une réussite : sa jeunesse attentive et réfléchie répond certainement au sujet de vingt-cinq ans que l'artiste a représenté.

Nous n'avons eu pour l'identifier que le buste en Parian de Maggesi, une des œuvres majeures de la collection Jeanvrot léguée à la Ville de Bordeaux par son acquéreur, M. Doumézy, dont le mérite est grand. Les années ont marqué le visage de notre personnage, le front est dégarni, mais on retrouve chez cet homme de plus de 50 ans les mêmes traits caractéristiques du visage : mêmes proportions : front, nez, menton; même forme de nez, barbe en collier libérant le menton, bouche petite, lèvres finalement dessinées, regard direct, bienveillant et légèrement souriant; une cape couvre les épaules. La boutonnière est ornée de la Légion d'honneur. La cravate dont le nœud a pris à cette époque une importance considérable est artistement nouée. L'industriel est au faîte de sa gloire et de sa réputation.

Si nous avons cru pouvoir rapprocher la miniature de Dagoty d'exécution remarquable du buste en Parian de Jules Vieillard parvenu à l'âge mûr, c'est que nous avons trouvé dans l'expression du visage et dans ses caractéristiques des points communs qui nous ont autorisés à penser qu'il s'agit du même personnage à des âges différents.

Robert COULON.
Charles LASSERRE.

**UNE ASSIETTE HISTORIQUE
DE LA MANUFACTURE J. VIEILLARD :
Maximiliano Primero Emperador de Mexico**

par M. LUNG et Charles LASSERRE

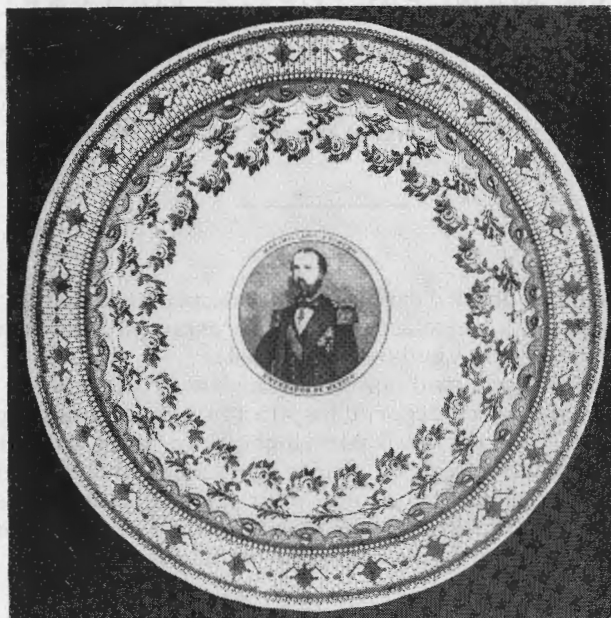
Cette assiette, objet d'exportation et de propagande, est marquée des trois croissants entrelacés, première estampille de la manufacture de faïence fine J. Vieillard (vers 1864).

L'aile et le marli sont assez curieusement décorés en camaïeu de teinte chocolat, et ce décor, d'inspiration apparemment mexicaine, se termine à la base du marli par vingt-quatre roses au bout de leur tige orientée obliquement de droite à gauche pour une moitié de l'assiette et de gauche à droite pour l'autre moitié. L'extrémité des rameaux fleuris forme ainsi une dentelure régulière autour du centre avec une harmonie agréable mais sans grande vocation artistique.

Au centre : un médaillon à double contour où, entre les deux lignes circulaires, on lit : « MAXIMILIANO PRIMERO EMPERADOR DE MEXICO ». L'Empereur est représenté en habit de gala avec épaulettes, grand cordon, cravate de Commandeur, décorations multiples. Il porte barbe et favoris et paraît lithographié en noir sur fond grisaille. Diamètre du médaillon : 53 mm. Diamètre de l'assiette : 225 mm.

On connaît les dessous du drame mexicain et le dénouement sinistre d'une affaire dont la chronologie fut courte. Frère de l'empereur d'Autriche, François-Joseph, l'archiduc Maximilien, né en 1832, était soutenu par la France, l'Angleterre et l'Espagne. Ces deux dernières puissances qui avaient débarqué des troupes les rembarquèrent un an après, cependant que les Français prenaient part à la marche de Maximilien qui prit effectivement possession de son trône en 1864. Il essaya en vain de gouverner et resta seul, Bazaine ayant été rappelé en France avec son armée. Charlotte, sa femme, fille du roi Léopold de Belgique, tenta vainement un dernier effort auprès de Napoléon III pour obtenir des renforts. Les Mexicains, en pleine révolution, fusillèrent l'empereur Maximilien en 1867. La malheureuse Charlotte devait perdre la raison; et le rideau tomba

sur le drame mexicain dont nul n'avait prévu le dénouement tragique, aventure si peu en accord avec l'homme de mise modeste, à l'air triste et froid que représente avec beaucoup de vraisemblance l'assiette de Jules Vieillard.



BULLETIN ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

TOME LXVIII

GROUPE JULES DELPIT - IV
ANNÉES 1971-1973



BORDEAUX

BISCAYE FRÈRES

IMPRIMEURS

18 à 22, rue du Peugue

1976

PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES DE 1971 à 1973

Toutes les séances ont été présidées par M. P. ROUDIÉ

SEANCE DU 16 JANVIER 1971

Présentations :

M. LUNG :

- un porte-crayon en or offert par le duc de Nemours à M. Mestrezat, directeur du chemin de fer de la Teste, 1845, avec une lettre d'accompagnement annonçant une prime de 200 F à répartir entre les ouvriers.
- lithographie de de Galard représentant Talma (1819),
- pièce de 5 F ouverte et transformée en porte médaillon clandestin contenant un médaillon du XVIII^e et le consentement de M. Bahour père, retenu à Paris, au mariage de sa fille Eugénie avec M. Mestrezat.

M. MARQUASSUZAA, revenant sur une communication précédente au sujet d'un texte de conjuration, explique pourquoi on s'adresse à saint Philippe : phonétiquement, en grec, son nom peut s'interpréter comme « ami des chevaux »...

M. MOUILLESSEAU : étude sur Georges Sabarot, architecte du XVIII^e siècle (voir p. 259).

SEANCE DU 20 FEVRIER 1971

M. DABADIE (essai généalogique) : sur ce nom.

Après avoir rappelé l'origine de ce nom (abbé laïque équivalent à fermier des dîmes d'une abbaye), il signale les textes les plus anciens où il apparaît : 1180, 1333... Enfin, il donne onze degrés de sa famille en débutant en 1673.

Après quelques commentaires sur l'intérêt des généalogies par lesquelles la petite histoire rejoint souvent la grande, M. Roudié donne lecture d'un texte que lui a communiqué M. COUDROY DE LILLE. Il s'agit de fragment d'inventaire d'une boutique d'apothicaire (1622) à Marciac (Gers). Il reste les folios 95, 96, 97. La valeur globale du fonds représentait 180 livres.

Ce texte a été étudié au début du XX^e siècle et semble avoir été plus important à cette époque car la transcription faite alors est plus étendue que le texte actuel.

Ce texte donne 112 articles avec indication du poids, du prix à l'once et du total. Parfois le poids est donné en « hachou ».

Le Dr SERVANTIE signale qu'il existe des inventaires d'apothicaire dans le fonds Ithier (Bibliothèque municipale).

M. ROUDIÉ : texte de la bibliothèque Méjane d'Aix-en-Provence. Il s'agit d'un extrait des registres du Parlement de Bordeaux concernant la paroisse de Saint-Laurent-d'Arce (près de Saint-André-de-Cubzac).

Le 5 juin 1587, le Parlement rappelle que tous les membres de la communauté doivent participer à la garde de l'église qui semble avoir reçu à cette époque des éléments de fortification.

SEANCE DU 27 MARS 1971

Présentations :

M. COULON : dessin à la plume sur parchemin (fin du XVII^e siècle) représentant un tabernacle à aile et baldaquin en bois sculpté, pièce très rare et qui devait accompagner un devis du sculpteur.

M. le Dr Ch. LASSERRE, à l'occasion de la présence à l'exposition « Bordeaux, 2000 ans d'histoire », où l'on peut admirer l'un des sarcophages découverts à Saint-Médard-d'Eyrans en 1804, conservés au Louvre : deux exemplaires de la publication « Antiquités bordelaises », 1806, l'un broché, sans planches, l'autre relié avec ex-libris de G. Labat avec les remarquables planches de Lacour.

M. B. THÉRON : devis de sculpture de Richefort (voir p. 267).

Il serait intéressant de savoir si cette décoration, dont ce devis donne des détails précis quant à la nature des éléments, empruntés au répertoire classique, subsiste encore dans ce bel immeuble dont la façade ne manque pas de grandeur et dont le style, en son ensemble plus ancien, laisserait supposer qu'il s'agissait alors d'une réfection de l'ornementation intérieure dans le goût du temps.

Cette présentation donne lieu à un échange de vues et à une recommandation du président pour la recherche de documents semblables permettant l'identification des architectes ayant construit les beaux immeubles de cette époque que Bordeaux a la fierté de posséder.

SEANCE DU 24 AVRIL 1971

M^{me} COCULA, assistante d'histoire moderne à la Faculté de Bordeaux, fait un exposé sur l'activité commerciale de Jean Gabut, marchand de Bergerac, d'après son livre-journal (1730-1739).

C'était un négociant qui ne traitait que des affaires de moyenne importance. Il n'en commerçait pas moins, non seulement avec sa ville et les localités situées en amont dans la vallée, mais encore avec Bordeaux et avec Amsterdam. Ce dernier trait met en relief un fait connu par d'autres sources : les relations étroites existant au XVIII^e siècle entre Bergerac et la Hollande. L'émigration vers ce pays de nombreux protestants bergeracois favorise grandement ces rapports. Gabut y expédiait

du papier, des graines de genièvre et surtout du vin blanc liquoreux, très prisé là-bas. L'embarquement se faisait à Libourne sur des navires hollandais. Les relations avec Bordeaux étaient plus complexes; Gabut en faisait venir du poisson, de l'huile, du savon, du sucre qu'il redistribuait vers l'amont par l'intermédiaire de bateliers et de voituriers. Il faisait également venir du sel de Libourne, important entrepôt de ce produit. Cet exposé très méthodique et d'une grande clarté est une contribution intéressante à la connaissance de la vie économique de Bergerac et de la vallée de la Dordogne au XVIII^e siècle. Il fut suivi d'un échange de vues.

M. ROUDIÉ : contrat du 20 juillet 1692 par lequel le peintre bordelais Claude Fournier s'engagea à faire un tabernacle pour l'église de Saint-Morillon, de peindre la voûte, les colonnes et pilastres de l'église, ainsi que le retable, de dorer le cadre du grand autel et d'y peindre un tableau représentant saint Morillon en évêque. Le tabernacle existe encore.

SEANCE DU 15 MAI 1971

Présentation :

M. ROUDIÉ : trois groupes de documents concernant des maisons de campagne girondines de la fin du XVIII^e siècle (voir p. 275).

SEANCE DU 20 JUIN 1971

M. MOUILLESSEUX : un théâtre bordelais sous l'Empire : le « théâtre de la Gaieté » (voir p. 295).

M. le Pr PARISSET souligne l'existence de l'équipe Laclotte-Rieutord. Il est probable que Rieutord dessinait et que Laclotte entreprenait.

SEANCE DU 23 OCTOBRE 1971

M. J.-Cl. DROUIN : « mémoires de Calvimont ».

Le vicomte de Calvimont fut un ardent légitimiste rallié plus tard... Il s'agit d'un volume manuscrit de 569 pages, couvrant la période de 1804-1848, probablement écrit par un secrétaire, mais annoté par A. de Calvimont lui-même.

Parallèlement à cette découverte récente dans les fonds de la Société, M. Secret publie dans le *Bulletin de la Société du Périgord* (t. XCVIII) des extraits concernant le Périgord tirés d'une copie dactylographiée appartenant à M^{me} Magne. Le volume de la Société passé à M^{lle} de Calvimont, de Brives, fut acheté plus tard par une de ses cousines. Est-ce l'exemplaire qui a servi à faire la copie dactylographiée ?

Albert de Calvimont, né le 12 mai 1804, décédé le 16 février 1858 fut, après son ralliement, sous-préfet de Nontron, préfet de Dordogne, maître des requêtes au Conseil d'Etat...

Lors de la rédaction des « Souvenirs » il n'est plus légitimiste (vers 1847-48). C'est un royaliste constitutionnel; ce n'est pas un ultra.

Il est très dur pour la Congrégation... Républicain par principe, royaliste par sentiment. Il tient à sa noblesse (orgueil de caste), d'où son amertume.

Il est très dur pour les héros (!) de Juillet... Il constate que ce fut la prise de pouvoir de la bourgeoisie. Il compare les soldats de Condé et les démissionnaires de 1830... Il reproche aux légitimistes de ne pas avoir pris les armes.

En 1832-33, il publie « Le Revenant » dont il est le principal rédacteur. D'abord avec Nogent, puis seul... C'est le journal officiel de la duchesse de Berry. Il tire à 4 000 en 1833. Plus tard, il fut rédacteur à la *Gazette de France*.

En 1839, il revient en Périgord... faute de moyens. Il se rallie en 1840 pour des raisons matérielles, par la déception de l'ingratitude de ses amis, lassé par M. de Genoude pour lequel il montre une véritable haine (haine pour un homme nouveau qui a réussi ?).

Il apporte de multiples renseignements sur le journalisme, les légitimistes, les événements de Juillet... Royaliste sentimental, il est surtout conservateur.

SEANCE DU 20 NOVEMBRE 1971

Présentations :

M. ROUDIÉ : série unique de documents sur le retable disparu de l'église d'Aillas, documents découverts et communiqués par M. COUDROY DE LILLE (voir p. 239).

M. DUPOUY : fascicule découvert chez un bouquiniste parisien par M. Mondon.

Il s'agit d'un fascicule imprimé en 1764 à Bordeaux indiquant un ensemble de lettres patentes et d'arrêts du Parlement concernant les droits et avantages des quêteurs délégués par les Pères de la Mercy, et se terminant par la désignation d'un marguillier délégué pour l'église de Bagas : Pierre Dumoulin, Sr de Lantic, maire de La Réole.

Les lettres patentes décernées en 1716 reprennent et confirment des lettres patentes de 1650 et répartissent le territoire entre les Pères de la Mercy et les Pères de la Trinité pour quêter en faveur du rachat des captifs des Turcs.

Les arrêts mettent au point des démêlés dus à l'usurpation de l'autre ordre ou au non-respect des avantages des marguilliers délégués (exemption du logement des gens d'armes, etc.).

Joint à ce cahier (imprimé par Albrespy, libraire, rue du Poisson-Salé, c'est-à-dire rue Sainte-Catherine entre la rue du Loup et le cours d'Alsace. Quittance de 6 livres recueillies à Bagas (15 juin 1776).

M. Dupouy rappelle que M. Dumoulin (né en 1717) eut des démêlés au sujet de la mairie de La Réole avec divers dont Faucher, père, des « jumeaux de La Réole ».

Son fils, J.-J. Dumoulin, fut un des principaux artisans de la condamnation des frères Faucher.

Il est probable que le cahier vient de la succession dispersée du petit-fils de J.-J. Dumoulin.

A l'occasion de cette présentation, M. MARQUASSUZAA présente un cahier analogue de 6 feuillets (lettres patentes de 1650, et multiples arrêts du Parlement) désignant Pierre de Laborde comme marguillier pour les Pères de la Mercy, à Bourg, avec quittance de 40 livres du 13 août 1683. Ce cahier vient du fonds Daleau. Il présente ensuite le costume des Pères de la Mercy (peintures de Zurbaran).

M. Roudié remercie les divers présentateurs et émet le vœu que les recherches sur les activités des Pères de la Mercy tant à Bordeaux qu'à Alger soient poursuivies. On sait déjà qu'en 1750, le P. Fau présentait une communication à l'Académie de Bordeaux sur Alger.

SEANCE DU 18 DECEMBRE 1971

Présentations :

M. ROUDIÉ : document envoyé par M. DU BUIT, de Versailles. Il s'agit d'une lettre adressée par J. Florac, bourgeois de Bordeaux, à Guillaume Montagu, notaire royal à Excideuil, au sujet d'une vente de bois et au sujet de l'entrée du maréchal de Richelieu à Bordeaux en 1758.

M. COULON : série de documents sur Roch Etienne de Vichy, dernier abbé de Saint-Ferme avant la Révolution... Evêque d'Autun après le Concordat. Né le 8 juillet 1753 à Poulaguet, près de Brioude, décédé le 3 avril 1829.

M. Coulon présente une généalogie manuscrite de sa famille, qui servit à celle imprimée par Courcelle (t. IV) et un arbre généalogique illustré établi en 1717 par le parrain de Roch Etienne.

Parmi sa parenté, il faut citer la marquise du Deffand, née de Vichy. Il présente ensuite ses divers titres cléricaux (juin 1775, mars 1780, septembre 1781). En 1778, il est nommé prieur d'Anzy. Le 10 juillet 1783, il est nommé aumônier de la Reine, puis abbé de Saint-Ferme, en succession de F. de Fontanges. Tous les titres successifs sont présentés.

Le 26 janvier 1788, il visite son abbaye de Saint-Ferme, où il réside dans le domaine du Parc (162 hectares), puis fait divers investissements. En 1790, l'abbé de Vichy perd Anzy et Saint-Ferme, ainsi que sa charge d'aumônier.

Vers avril 1791, il émigre en Bavière dont il connaissait le prince qui avait longtemps résidé à Versailles. Le 10 vendémiaire an X, attestation de Mgr de Belloy, évêque de Paris... Il fut alors vicaire général à Evreux, aumônier de M^{me} Royale, puis évêque d'Autun... C'est là qu'il commanda à Ingres « le martyre de saint Symphorien » pour lequel il demanda au peintre de très strictes conditions.

Il possédait alors une importante collection de tableaux dont l'analyse sera présentée plus tard.

Cette présentation est enrichie par la présentation de tous les documents manuscrits, attestations originales, livres d'époques.

SEANCE DU 15 JANVIER 1972

Présentations :

M. ROUDIÉ : copie dactylographiée par M. Forton (+) d'un catalogue de l'œuvre gravée de Léo Drouin. Ce catalogue a été rédigé par L. Drouin lui-même.

Il indique 1 550 numéros (date, sujet, technique, lieu de publication).

M. ROUDIÉ a regroupé un ensemble de documents graphiques appartenant à la Société en vue de présentation (projets d'architectes, monuments vus par des archéologues, paysages...). Il présente 3 albums de dessins de Ch. Marionneau.

Ch. Marionneau (1823-1896), auteur d'ouvrages et critique d'art fut aussi un artiste dans la première partie de son existence. Bordelais, élève des Beaux-Arts à Paris en 1846, puis en Italie avec Garnier (architecte de l'Opéra) et Bouguereau. Il présenta à divers salons entre 1849 et 1865.

Il légua ses papiers à la Bibliothèque municipale de Bordeaux et quelques dessins de lui se trouvent dans les albums des commissions archéologiques aux Archives départementales.

Il a légué 3 albums de dessins à la Société Archéologique. De technique variée, ces dessins médiocres au début s'améliorent rapidement. Il a surtout réussi les dessins à la plume et aux deux crayons.

Les sujets sont variés, surtout des monuments et des paysages. Le premier album contient des dessins faits entre 1838 et 1840 (surtout région de Bourg, un voyage en Périgord). Il contient également quelques dessins de L. Gintrac et 9 de Louis Bally. Le deuxième album (1841-1843) contient des dessins concernant le Lot-et-Garonne, l'Angoumois et les Pyrénées. Le troisième album (1844-1851) montre des aspects de la nature, surtout aux environs de Nantes.

M. ROUDIÉ présente ensuite sept albums légués à la Société par E. Piganeau (1833-1911), archéologue et artiste toute sa vie. Elève à Bordeaux de l'école dirigée par J.-P. Alaux, puis élève des Beaux-Arts à Paris (1856-62).

Il fut professeur de dessin à Bordeaux et, à partir de 1878, professeur à l'école des Beaux-Arts.

Ces dessins de monuments sont classés par arrondissement, mais sans ordre et sur des papiers de toutes tailles et formes. Il est surtout intéressant par la qualité et la précision de ses dessins, mais manque de la sensibilité que montre Marionneau.

SEANCE DU 19 FEVRIER 1972

Présentations :

M. le Dr LASSERRE : « Notice sur les bains des Quinconces », par J. Moulinié, 1826, offerte à M. Ségué, rue de l'Observance, par les Administrateurs. Après les lettres patentes de 1785 ordonnant la démolition du château Trompette, il y avait seulement deux bastions détruits vers 1800... le reste était en ruines.

La démolition ne fut sérieusement reprise que vers 1817. Une concession pour construire des bains publics fut faite à M. Coulon; la construction fut confiée à Michel Laclotte et à Michel Bonfin. Les premiers

administrateurs provisoires furent Balguerie Stutenberg, Exschaw et Wustemberg.

1 000 actions de 900 F furent émises. La redevance à la ville de Bordeaux était de 300 F par an.

M. LASSERRE : plans et dessins des bains (style néo-classique; 33 m de côté; deux pavillons pour soins ordinaires ou médicaux avec café et restaurant). Les traitements étaient analogues à ceux pratiqués actuellement.

Les prix étaient élevés : un bain ordinaire 2 F; un bain d'étuve 10 F; une douche 5 F; une bouteille d'eau minérale 1,50 F. Rappelons qu'il s'agissait alors de « louis » de 20 F dont on connaît la valeur actuelle !!!

En 1898, les bains très détériorés furent détruits et le projet de salle des fêtes abandonné.

M. COULON : album regroupant 142 vignettes par Jean Duplessis-Berteaux faites entre 1774 et 1819. Il s'agit de scènes populaires et des travailleurs de divers métiers ayant un important intérêt documentaire.

Né en 1754, mort en 1819, Duplessis-Berteaux fut le graveur des petites gens. Il appartint au club des Cordeliers. Son œuvre est de qualité; il fut le « Callot » de son temps.

M. DUPUCH : petit album de dessins de Piganeau qu'il a acheté à Meriadeck.

Il s'agit de 130 dessins de Saint-Emilion, dont 20 se retrouvent dans le « guide de Saint-Emilion », et de quelques feuilles de notes, assez abîmées par l'humidité.

Certains dessins sont directement sur le cahier, d'autres ont été collés dessus. Trois sont datés 1871, 1905 et 1911. Ces dessins permettent de connaître certains monuments disparus ou de connaître l'état de certains autres à cette époque.

M^{lle} ESPAGNET signale que lors d'une conférence faite par un petit-neveu de Ducos lors de l'inauguration du Monument aux Girondins, Piganeau aurait montré à ce dernier de nombreux dessins de Saint-Emilion et Ducos déclare lui avoir conseillé d'en tirer un album.

M. ROUDIÉ, recherchant le lieu de sépulture d'Alain le Grand, sire d'Albret, 1440-1522, a consulté aux Archives de Pau son testament. Alain le Grand fut père du cardinal Amanieu d'Albret, le beau-père de César Borgia, père de Jean, roi de Navarre, puis tuteur d'Henri II de Navarre, son petit-fils. Faute de temps, il se contente de présenter le document; l'étude en sera présentée plus tard.

SEANCE DU 18 MARS 1972

M. ROUDIÉ reprend la présentation du testament d'Alain le Grand, sire d'Albret (1440-1522). Ce dernier des grands vasseaux de la couronne fut père de Jean, roi de Navarre par mariage, grand-père d'Henri, roi de Navarre. Il fut enseveli dans la collégiale de Casteljaloux qu'il avait fondée (et non dans le couvent des Cordeliers comme ses prédécesseurs).

Il fait de multiples legs à ses serviteurs et officiers, les confirmant dans leur poste et prévoyant des dédommagements éventuels. Il cède ses biens à son petit-fils en prévoyant que le second fils de celui-ci sera héritier d'Albret, l'aîné héritant la Navarre.

M. LOUPES, assistant d'histoire moderne à la Faculté, présente « les limitations de la Sauveté de Saint-Seurin ».

Cet enclos juridictionnel autour de Saint-Seurin, reconnu dès le XII^e siècle, fut confirmé par bulle pontificale en 1181. Pour le chapitre, et pour l'archevêque, il s'agit d'une délégation de l'autorité épiscopale. Pour la Jurade, pour le Parlement, pour les tenanciers parfois, c'est le résultat d'une succession d'usurpation.

Il est probable que la vérité se trouve entre les deux. Une transaction de 1347 reconnaît au chapitre la basse justice dans le reste de la paroisse. Le ressort religieux de Saint-Seurin s'étend sur la paroisse actuelle, Caudéran, Le Bouscat, N.-D. de Puypaulin, Saint-Rémy, Saint-Christoly. Le ressort foncier et seigneurial correspond à Caudéran et Le Bouscat. Le ressort judiciaire s'étend sur la Sauveté, et en basse justice sur le reste de la paroisse.

La Sauveté se limite vers la Palu de Bordeaux (Jardin public), la Croix de Seguey, la Croix Blanche, et la levée du Peugue. Elle correspond au faubourg de Saint-Seurin.

Le chapitre cherche l'appui de personnalités de Bordeaux et Paris, établit des actes conservatoires, rédige des mémoires, pour résister à la Jurade qui cherche à établir son autorité sur le faubourg. 1638, les jurats font emprisonner 3 officiers du chapitre. Plus tard, archers et chapitre se disputent des cadavres !!! 1759, la Jurade nomme un commissaire de police à Saint-Seurin. 1773, lettres patentes limitant la juridiction, réduisant la Sauveté, remettant la justice criminelle à la Jurade. Le chapitre conserve le droit de fouage.

La Sauveté comprend environ une surface de 250 toises sur 200, approximativement 10 hectares, le cinquantième de l'ancienne Sauveté. Elle comprend la collégiale et la chapelle capitulaire, le cimetière, des places, des maisons et jardins. La collégiale et les bâtiments annexes représentent environ un hectare. Le cimetière, 2 000 toises, enclos parfaitement en 1754, transféré par décision de 1772 non exécutée. Les places du Pradau et des allées d'Amour, de surfaces bien différentes à celles de nos jours. Il existe aussi 10 maisons canoniales (pour 16 chanoines et des maisons de divers types : des échoppes souvent vétustes, 3 maisons de caractère (trésorerie, la maison de M. Dumas qui s'étend sur 6 000 m²); celle du doyen.

Ces lettres patentes améliorent les relations mais ne suppriment pas toute animosité. Les jurats retardent la plantation des bornes. Le chapitre proteste contre le percement de la rue Judaïque actuelle. Par ailleurs, le chapitre refuse de s'enfermer dans cette Sauveté anachronique. Il cède des vacants pour améliorer le cadre monumental du quartier, restaurer l'orgue, etc.

SEANCE DU 14 AVRIL 1972

M. COULON : « rapport sur l'état de la ville de Bordeaux en 1718, par Salmon » (voir p. 243).

Il s'agit d'un rapport manuscrit rédigé à Bayonne le 8 juillet 1718 par un nommé Salmon. C'est une enquête complète, ayant les apparences d'un travail officiel.

Avant de donner lecture de la pièce présentée, M. Coulon donne brièvement les précisions utiles pour la placer dans son contexte historique.

Philippe d'Orléans exerce la régence pendant la minorité de Louis XV. La Guienne a pour intendant M. de Lamoignon; pour gouverneur militaire, le fameux maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre. Berwick, devenu Français, fait partie du Conseil de Régence; il est considéré comme un des meilleurs hommes de guerre de son temps; Montesquieu le tenait en haute estime. Magistrat de 29 ans, Montesquieu était alors directeur de l'Académie de Bordeaux et travaillait aux « Lettres persanes ». Le maire était le comte d'Estrades; l'archevêque, Mgr Bazin de Bezou.

L'auteur du mémoire de 1718 n'a laissé dans l'ombre rien de ce qui peut donner de la ville un aspect complet : le site, le nombre des maisons d'habitation, les bâtiments du Roi, le chiffre de la population, le caractère des Bordelais, la liste complète des bâtiments religieux, tout ce qui concerne le clergé, l'administration communale, la justice, les métiers exercés... Il insiste particulièrement sur la valeur des défenses, les arsenaux, etc.

La guerre déclarée à l'Espagne, six mois plus tard, le commandement exercé par Berwick qui franchit la frontière, occupa Fontarabie et Saint-Sébastien, permettent de supposer qu'il y a peut-être un rapport entre cette enquête et les événements militaires qui se préparaient. Nous ignorons toutefois qui l'avait ordonnée et à qui les résultats en ont été transmis.

Le style précis et dépouillé, comme il convient, laisse peu de place au pittoresque, si ce n'est dans le portrait des habitants à l'esprit vif mais « glorieux et intéressé.. se croyant au-dessus des autres, etc. ».

Au total, nous avons là une mine de renseignements dans les domaines les plus divers.

SEANCE DU 13 MAI 1972

Présentations :

M^{me} OLIVEAU : lettre manuscrite du 11 juillet 1648 de Christine, duchesse de Savoie, reine de Chypre, au Sire de la Valbonne, président du conseil genevois, pour le remercier des réjouissances données par lui à Annessy (sic) à l'occasion de la majorité de son « Altesse Royale », Monsieur son Fils.

Ce document semble être venu à Bordeaux par l'intermédiaire de la famille Dubouloz, propriétaires à Annessy, avant 1778, dont un membre (tante de la présentatrice) vint finir ses jours à Bordeaux.

Christine, duchesse de Savoie, était la deuxième fille d'Henri IV et de Marie de Médicis. Elle avait épousé, en 1619, à l'âge de 13 ans, Victor Amédée, 1^{er} duc de Savoie, âgé de 19 ans de plus qu'elle. Il mourut en 1637. François Hyacinthe, son fils aîné, mourut en 1638. Il fallait conserver la Savoie au deuxième fils Charles Emmanuel II, qui n'eut sa majorité (14 ans) que le 20 juin 1648, malgré les beaux-frères de la duchesse alliés aux Espagnols. Maurice épousa Louise, troisième enfant de Christine, et fut la souche des Savoie-Carignan.

En 1648, la duchesse usa de subterfuge pour proclamer la majorité et la souveraineté de son fils, et elle le fit à Ivraie dont le gouverneur était le prince Thomas, son beau-frère et ennemi.

La lettre de la duchesse remercie le sieur de la Valbonne de sa lettre du 22 juin, compte rendu de la fête célébrée à Annessy. C'était l'adhésion populaire au règne du jeune duc.

Le jeune duc épousa Françoise, fille de Gaston d'Orléans, morte un an plus tard, puis Jeanne Baptiste de Nemours, fille de l'avant-dernier duc.

La duchesse Christine mourut en 1662, son fils en 1675, et une seconde princesse française assura la régence.

M. PEYROUS : testament de Vital Carles qui organisa la fondation de l'hôpital Saint-André (24 décembre 1390).

La fondation de l'hôpital Saint-André marque une grande date dans l'histoire hospitalière de Bordeaux. En effet, bien que notre cité possédât alors un nombre assez important d'hôpitaux, la plupart de ceux-ci se consacraient soit à l'accueil des pèlerins, soit à l'éducation des orphelins, soit encore au soin des malheureux atteints de maux incurables. Il n'en existait point, à la seule exception des petits hôpitaux du Saint-Esprit et de N.-D. du Cahernan, pour accueillir les simples malades. C'est la raison pour laquelle Vital Carles, chanoine de l'église primatiale, institua la maison de Saint-André.

L'original de son testament ne semble pas nous être parvenu. Mais des copies fidèles datant du XVII^e siècle et d'ailleurs d'accès malaisé, montrent qu'il se posa au fondateur de délicats problèmes juridiques. En effet, de son temps, l'ancienne organisation mise en place dans la grande période d'expansion des hôpitaux aux douzième et treizième siècles, était entrée en décadence.

En dépit des efforts de la Papauté, particulièrement de Clément V, et de l'épiscopat, on n'était pas parvenu à enrayer le mouvement. Diriger un hôpital devenait chaque jour plus difficile. Toute nouvelle fondation risquait donc d'être frappée de stérilité dès ses origines. Vital Carles sut combiner les avantages de tous les systèmes juridiques existant avant lui et parvint très habilement à en écarter les inconvénients. Après quelques hésitations, il mit la maison sous la haute protection de la ville de Bordeaux qui nommait son directeur ou hospitalier sur présentation par la communauté. Il plaça à sa tête un laïc, ce qui constituait une innovation, et lui prescrivit rigoureusement ses devoirs temporels et spirituels, dans la grande ligne de la charité chrétienne. Il créa enfin une communauté destinée au service des malades, composée de prêtres et de laïcs, hommes et femmes. Tout fut prévu jusque dans le détail. Vital Carles parvint ainsi à réaliser ce que beaucoup avaient vainement essayé avant lui. Son œuvre, à mi-chemin entre l'ancien droit hospitalier et le droit nouveau qui allait naître, correspondait tout à fait à ce que l'on attendait. Alors que toutes les autres maisons identiques de la cité allaient disparaître, ces sages dispositions originelles assurèrent la pérennité de Saint-André.

Un exemplaire du testament est inséré à la suite d'une édition de la chronique de de Lurbe aux Archives départementales. Une autre copie est à la Bibliothèque nationale, Gd 940.

SEANCE DU 14 JUIN 1972

La dernière séance du groupe Jules-Delpit s'est tenue le 14 juin dernier, à la veille des vacances. Rompant avec la règle qui veut que des pièces d'archives soient présentées à chaque réunion mensuelle, M. Paul Roudié, président du groupe, avait voulu donner à cette séance un caractère d'exception lié à la préparation du centenaire de la Société Archéologique. Cette célébration sera notamment marquée, pendant l'automne 1973, par une exposition des meilleurs éléments du musée privé de la Société, dans les domaines les plus divers.

Chargé du recensement de ce qui concerne le dessin, la peinture ou la gravure, M. Roudié s'est trouvé en présence d'un véritable trésor, tant par le nombre des œuvres dont il dresse le catalogue, que par leurs qualités artistiques ou documentaires : projets d'architectures qui font l'objet d'une étude spéciale; cartes et plans; dessins allant du XVII^e au XX^e siècle, avec prédominance du XVIII^e et du XIX^e. Presque tout intéresse Bordeaux ou l'Aquitaine. On trouve des inédits signés de noms connus et appréciés, comme Lacour Père ou Lacour Fils, Paillère, Charles Marionneau, Piganeau, Léo Drouyn, Brascassat, Bernède... On trouve aussi des ouvrages intéressants, bien qu'anonymes ou signés par des inconnus de talent dont la personnalité pose des énigmes. Tout ne pourra être exposé, un choix s'impose; tout n'a pu nous être communiqué; tout ne peut être rapporté dans le cadre étroit d'un compte rendu et c'est mieux ainsi.

Parmi les œuvres dont nous avons eu la primeur, citons seulement un plan géométrique de Bordeaux, à l'encre de Chine noire et rouge, minutieux, précis, exact, daté de 1681; deux paysages signés de Galard dont un étang de Lacanau; deux lavis des frères Augustin et Paul Roger de la famille des grands négociants bordelais; un dessin inachevé de Lacour (1816) montrant, prise du fleuve, une tour du château Trompette avant sa démolition; un lavis de Sarraill, élève de Lacour Fils, auteur, à l'hôtel Johnston, de grisailles attribuées injustement au maître; des dessins très bien venus d'habitations typiquement bordelaises dans la rue Sainte-Croix signés Henry G. Guion Jude (1840), un Anglais qui reste mystérieux, etc.

Les œuvres, maniées avec un respect quasi religieux, circulent; M. Roudié les présente, les remplaçant dans leur temps, éclairant une personnalité, rectifiant une erreur, avec la sobre érudition que l'on connaît et apprécie. Une séance de choix.

SEANCE DU 21 OCTOBRE 1972

Présentations :

M. AVISSEAU : les « 100 jours » d'après le journal rédigé par Indiana de Sèze, alors âgée de 17 ans et demi.

Elle était fille de Victor, premier recteur de l'Académie de Bordeaux en 1809, nièce de Raymond, le défenseur de Louis XVI. Elle épousa Jules Doazan; leur fille épousa Jules Mabit dont la fille épousa Renaud de Sèze. Pr à Paris.

Ce journal se recoupe avec de multiples pièces d'inspiration monarchique. En 1789, Bordeaux avait 100 000 habitants; en 1814, il n'en avait

plus que 60 000, dont 12 000 à l'assistance ! En février 1815, le duc et la duchesse d'Angoulême sont invités à Bordeaux pour commémorer le 12 mars 1814. Indiana a été désignée pour les accueillir à leur arrivée (5 mars) : réception, revue des troupes, bal. Le 9 mars, le duc d'Angoulême est informé du débarquement au golf Juan le 1^{er} mars. Le 10, il part pour Toulouse. Le 20 mars (Napoléon entre à Paris), le calme règne à Bordeaux; on discute sur l'uniforme d'une compagnie de Gardes du Roi. Le 29 mars, la nouvelle arrive à Bordeaux... Le 1^{er} avril, les troupes casernées à Bordeaux refusant de marcher, la duchesse part pour Pauillac où elle embarque le 2.

Le journal exprime tous les sentiments d'Indiana devant ces événements... Le 27 juin elle se réjouit de la nouvelle de Waterloo. Elle couvre d'injures le général Clauzel qui restera à Bordeaux jusqu'au 21 juillet (le roi est entré à Paris le 8). Bordeaux sera la dernière ville à retrouver le drapeau blanc. En décembre 1815, le duc d'Angoulême sera à nouveau reçu à Bordeaux.

Les informations sont exactes et peuvent se contrôler avec « le mémorial bordelais ».

M. Avisseau présente à cette occasion diverses brochures de l'époque, le « Mémorial Bordelais », seul journal alors existant à Bordeaux, et présente diverses diapositives montrant le duc et la duchesse d'Angoulême, leur accueil à Bordeaux, l'embarquement à Pauillac, peintures ou dessins de l'époque.

M. LACOSTE-LAGRANGE : un document de 1778 confié par le Dr CARAYON : autorisation donnée par la communauté des maîtres chirurgiens de Libourne à François Bourain de pratiquer la saignée dans la paroisse de Frontenac, en l'absence de chirurgien dans cette paroisse et au vu d'un certificat de bonne vie et mœurs.

SEANCE DU 18 NOVEMBRE 1972

Présentations :

M^{me} OLIVEAU : pièces d'un procès pour coups et blessures intenté par Charles Peixotto le 7 nivôse an IX contre Charles Gillie, architecte.

Sur l'invitation de Béraud, entrepreneur, il serait allé visiter sa maison de Talence pour voir un « temple » qui avait besoin de réparations... Là, il aurait été assailli par Gillie... qui se serait ensuite enfui. 9 témoins confirment avoir vu arriver Peixotto et Béraud, puis la fuite de deux ou trois personnages, enfin avoir vu Peixotto le visage ensanglanté. Mais certains précisent que Peixotto aurait refusé une reconnaissance de dette.

Gillie, architecte, réclame à Peixotto 150 000 F qu'il lui devait, l'accuse d'escroquerie; lui reproche d'avoir fait venir pour construire sa maison un « étranger » qui se serait entendu avec lui pour berner les ouvriers qui n'auraient reçu que des acomptes...

A cette occasion, M^{me} Oliveau a pu constater que sur les plans, il existe seulement des dessins des jardins, mais une simple indication en masse de la maison.

De ces documents, il ressort que la maison était construite en 1769, mais Louis qui est souvent désigné comme son auteur n'aurait commencé

à travailler qu'en 1773. Où étaient les « temples » dont les dégâts avaient justifié la visite de Peixotto à Talence ? Qu'était réellement Peixotto ?

M. COULON : règlement de la Fabrique de Johnston, et à cette occasion le contrat de mariage d'un ouvrier H. Toutin (25 juillet 1848) habitant 10, rue Causserouge, ce qui devait poser des problèmes pour des journées de travail de 14 heures (5 h à 19 h en été) avec arrêt de 9 h à 10 h et de 14 h à 15 h pour les repas). Un tel règlement serait assez mal vu de nos jours et permet d'apprécier le progrès social depuis.

M. MARQUASSUZAA étudie un feuillet manuscrit enluminé d'antiphonaire du XVI^e siècle de provenance espagnole.

SEANCE DU 16 DECEMBRE 1972

Présentations :

Dr LACOSTE-LAGRANGE : documents provenant des Archives de la Société dont le brevet de la décoration du « brassard blanc » (1814) et une gravure du fort du Hâ tel qu'il se présentait au début du XIX^e siècle. On y voit la tour conservée et la grosse tour carrée récemment disparue.

Dr LASSERRE : aquarelle d'A. Paillère (1783-1862) présentant un « général en herbe ». A. Paillère était fils de Jean-Baptiste, graveur bordelais bien connu et frère de Louis Vincent Léon, lui aussi peintre connu.

M. Julien LAFERRIÈRE, en étudiant les archives de notaire, a découvert dans les minutes du notaire Dugadenhye (3E 5 208, fol. 51, 165, 207, 353) les pièces d'un procès en usurpation de noblesse.

Philibert du Sault, noble de 3 générations, conseiller au Parlement de Bordeaux, attaque François Jolly, secrétaire en la chancellerie, audien-
cier au Parlement, d'avoir usurpé le titre d'écuyer. Le premier acte précise que Ph. du Sault a obtenu 3 arrêts devant le Parlement de Bretagne en 1645 et 1646 interdisant à F. Jolly de prendre la qualité d'écuyer. Il a fait appel devant le Grand Conseil. Ph. du Sault le reconnaît noble de charge mais non noble d'extraction et lui demande de retirer sa demande devant le Grand Conseil. Il précise qu'on ne peut s'agréger vraiment à la noblesse et prendre le titre d'écuyer qu'à partir d'un aïeul anobli (2 février 1648).

Mais le 4 février 1648, à Paris, le Grand Conseil condamne Ph. du Sault. Nouvel acte de du Sault contre Jolly seul qu'il indique fils de Mathurin, petit mercier de Loudun devenu depuis mendiant et nécessaire (29 mai 1648). En même temps, il essaie de séparer F. Jolly de ses collègues car, parallèlement à ce procès, la contestation séparait en pratique deux chambres du Parlement.

Deux témoins, Thomas de Gorrichon, sr. de Boisrénaud, et Paul de Boimarin, sr. de Chazelles, témoignent le 22 juin et le 13 septembre 1648 sur l'ascendance de F. Jolly. Andrée Jolly, tante de François, a épousé Marcel Bernard, secrétaire du Roi, et cette charge a été prise par F. Jolly qui a obligé les héritiers à se contenter de ce qu'il voulait. Son père était marchand de pots à Loudun et semble avoir failli.

Les secrétaires du roi, dont entre autres François du Sault, se qualifient d'écuyer et font appel au Grand Conseil. Protestation de Ph. du Sault 6 juillet 1651. Le 2 janvier 1657, un arrêt du Grand Conseil reconnaît Jolly comme écuyer et condamne du Sault...

Plus tard, il n'y aura que des difficultés de paiement.

Quelle est l'origine de cette affaire :

A la fin du XVI^e siècle, deux jeunes filles, Michelle et Andrée Jolly, sont femmes de chambre de la dame d'Archiac en Saintonge, et placent leur parenté, dont entre autres le père d'Agrippa d'Aubigné. Elles épousent de riches bourgeois. Andrée Jolly épouse Marcel Bernard qui devint secrétaire du roi, charge anoblissante, et n'en eut pas d'enfant. L'héritage fut recueilli par François Jolly aux dépens, semble-t-il des héritiers Fontenau, difficulté qui fut arrangée par le mariage de trois sœurs de F. Jolly avec trois Fontenau. Mais les du Sault étaient aussi héritiers...

Les du Sault sont gens importants à Archiac depuis environ un siècle. Ils possèdent une seigneurie qui relève de Saint-Eugène, seigneurie appartenant à Bernard, puis à Jolly...

Par ailleurs les du Sault sont catholiques et les Jolly protestants. (En 1655, Jolly fait un accord avec un charretier bordelais pour être transporté tous les dimanches en carrosse au temple de Bègles.)

Il y avait donc, derrière ce procès, rivalité d'héritier, de seigneur. d'intérêt, et de religion. Il faut noter de très importantes relations à cette époque entre Archiac et Bordeaux. De nombreux habitants d'Archiac ont des postes au Parlement ou à son entour.

SEANCE DU 20 JANVIER 1973

Présentations :

M. COULON rappelle que la Préfecture du Lot-et-Garonne a réalisé en 1830 une vente importante de documents d'archives, puis en 1843, nouvelle vente de 4 614 kg, puis à nouveau 1 911 kg en avril 1845.

Entre autres furent vendus 3 dossiers sur la carte de Belleyrne et de nombreux registres de la série L.

M. COULON : registres (1793-95) reproduisant les arrêtés et décisions des représentants en mission et ce qui peut s'y rapporter.

Il s'agit d'un registre de 25 x 40 cm recouvert de parchemin dont 492 pages sont remplies, concernant le district de Marmande. 469 affaires sont enregistrées sur 21 mois (octobre 93 - juin 95). Certains documents sont connus par ailleurs, d'autres sont inédits. Certains ont pour sujet la réquisition des grains (28 octobre 1793; Tallien et Isabeau) et la reprise de Bordeaux. D'autres les tarifs du passage de la Garonne à Langon (Baudot, Isabeau, Tallien). Acquiescement de membres de la commission populaire de Bordeaux à la demande d'habitants de La Réole (3^e mois an II). Réquisition de volontaires pour l'armée des Pyrénées. Décret sur les relations entre propriétaires et colons. Réquisition de tapis et de tapisseries en guise de couvertures pour l'armée des Pyrénées. Destructions de châteaux. Déportation de Basques (Cavaignac et Pinay) habitant sur la frontière. Manifestations de femmes demandant le rétablissement du culte (13 floréal, an III) dans la région de Castillones.

M. P. COUDROY DE LILLE : acte d'état civil de Cadillac prouvant le passage de la troupe de Molière dans cette localité en mars 1649 (voir p. 237).

SEANCE DU 17 FEVRIER 1973

Présentation :

Dr LACOSTE-LAGRANGE : ensemble de documents qui montrent comment un acheteur de bien national prenait ses précautions contre tous changements de gouvernement.

Le 9 juin 1790, Ch. Cl. B. de Reilhac, habitant au château de Sieurac à Duravel (Lot), laissait une procuration à sa femme et émigrerait vers les Antilles où d'ailleurs il mourut vers août 1799. Sieurac fut saisi et vendu le 15 prairial, an II (3 juin 1794) à M. Pierre Alexis Duclaux, notaire à Duravel. Désireux de se prémunir contre les diverses éventualités, celui-ci chercha à vendre le domaine de Sieurac avec les garanties de la famille de l'émigré : son oncle et sa sœur. Finalement, le 1^{er} avril 1806, il cède à M. Ch. Cl. de Reilhac, oncle de l'émigré, le domaine de Sieurac pour dix mille francs et ce dernier le recède immédiatement à M^{me} Martin, née Combettes d'Hautesserre pour la même somme. L'acquéreur était ainsi assuré de toutes garanties.

Mais, simultanément, Duclaux versait à M. de Reilhac et à sa nièce la somme de trois mille trois cent trente-trois francs pour qu'il renonce à toutes prétentions sur le domaine de Sieurac. Mais « au cas de satisfaction légale », le remboursement de cette somme était prévu. Le 16 septembre 1826, la Commission de liquidation de l'indemnité réglée par la loi du 27 avril 1825 fixait cette indemnité à 31 159 francs et cinq centimes.

Aussi, discussion : Duclaux réclame sa part, en argent... On la lui offre « en valeur pareille à celle qu'elle obtiendra »... et sans intérêt...

Finalement un arbitrage du 9 avril 1827 fait rembourser à Duclaux la somme de 3 333 francs avec intérêt à 5 %, non pas depuis 1806, mais depuis la date où l'indemnité a été réglée.

Il est probable que dans bien d'autres endroits, la famille des anciens propriétaires accorda d'une façon ou d'une autre sa garantie à l'acquéreur de biens nationaux.

SEANCE DU 17 MARS 1973

Présentations :

M. COULON : musée d'Edouard Bonie, qui fut président de la Société Archéologique en 1890.

Collectionneur acharné, habitant Bordeaux depuis vingt ans, il légua à la Ville le musée qu'il avait établi chez lui, musée qui réunissait 3 249 pièces dans un bâtiment aménagé selon ses goûts.

François Bonie, né à Bordeaux en 1789, décoré à Bautzen, colonel d'artillerie, eut quatre fils : trois officiers (Charles, né en 1871, marin; Alphonse, né en 1828, colonel; Théophile, né en 1829, général) et Edouard né en 1819, qui fut magistrat.

La statistique générale de Férét donne une description du musée. Les collections réunissaient des objets ramenés par ses frères (éléments ethnographiques d'Océanie, par exemple), des prises de guerre, et souvent des objets dus à des déprédations. La maison d'E. Bonie avait été aménagée selon un exotisme vu par son créateur... ce qui entraînait certains sourires. Toutefois, les éléments réunis, entassés même, présentaient souvent un intérêt considérable.

E. Bonie avait légué immeuble et collection avec des prescriptions très détaillées et à la condition que tout resterait en l'état où il l'avait établi. Le legs fut reçu le 1^{er} août 1895... En 1939, il recevait environ 700 visiteurs par an.

Un rapport de M. Mesuret critiquant l'orientalisme du XIX^e siècle entraîna la fermeture, la dispersion et souvent la disparition des pièces.

E. Bonie fut un des collectionneurs importants du XIX^e siècle, mais si la recherche d'objets fut une de ses activités, s'il sut posséder beaucoup de choses créant même un véritable encombrement, il ne sut pas comprendre ce qu'il réunissait, n'ayant rien étudié ou même motivé une présentation. Aveuglé par sa fatuité, il ne sut pas profiter vraiment de son musée.

Il est dommage toutefois que ce musée ait disparu car il montrait diverses conceptions du XIX^e siècle dans un immeuble d'époque.

D^r LASSERRE : divers documents concernant un Louis XVII en 1823 à La Martinique.

SEANCE DU 14 AVRIL 1973

Présentations :

M^{me} BEYNIS : commission de garde-côte de 1759 pour M. de Court, signée par le duc de Penthièvre.

M. COUDROY DE LILLE : documents sur les verreries du Bazadais.

Les prérogatives nobiliaires étaient attribuées au travail du verre. Cette noblesse était fragile car il fallait continuer à exercer. Il semble que dans le Bazadais où les divers matériaux se trouvaient sur place, les verreries furent nombreuses et prospères.

— Copie de 1627 d'un acte de 1596 : privilèges accordés par Henri IV aux gentilhommes verriers pour Jacob de Grenier, de Jaure en Comminges dont le cousin Pierre Dulaurens est verrier à Roumestaing en Bazadais (près de Cocumont).

— Autre acte de 1662, signalant la verrerie de Tobie de Popaye, près d'Aillas.

— Acte du 3 mai 1668, copie de 1697 (Archives départementales) : A la suite des enquêtes de noblesse par l'intendant Pellot, cet acte constate la filiation de la famille de Suère d'Arbas en Aspet (Comminges) et de Sigalens en Bazadais, pour Raymond de Suère.

— Acte du 19 septembre 1720, copie de 1764 pour la famille de Noyers, de Sarrancolin, dont un membre est verrier à Bernos.

— Acte du 30 septembre 1789 : contrat de fabrication de bouteilles entre Marie Brizard et Roger et J.-B. de Noyers, verrier à Bernos. Sur un terrain fourni par Brizard, de Noyers doit diriger la verrerie, fixer les travaux et salaires, embaucher et renvoyer, contrôler les travaux. Les paiements seront faits par le comptable de Brizard, mais, de Noyers ne peut faire de travaux pour quelqu'un d'autre... Il s'agit donc de la prise en exclusivité d'un maître verrier.

— D'après les actes d'état civil, il semble que le personnel des verreries vient de Comminges, ou du nord-est (Liège, Lens, la Suisse pour plusieurs).

Diverses verreries sont donc attestées à Roumestaing, Aillas, Sigalens, au XVII^e siècle, Saint-Symphorien, Préchacq, Pompejac, Villandraut au XVIII^e siècle, Saint-Léger-de-Balson, Castelnau, etc.

Cette présentation est le début d'une enquête fort intéressante sur certains éléments importants de l'économie d'une région.

M. Julien LAFFERRIÈRE signale l'inventaire de Simon Chazeau en 1647, marchand de verre, dont les marchandises viennent d'un peu partout, souvent du Périgord (Double). Il semble donc que cette marchandise était moins fragile qu'on ne pense, puisqu'elle résistait aux difficultés de transport.

SEANCE DU 19 MAI 1973

M. MARQUASSUZAA donne lecture d'une lettre de M. DOUMEZY faisant suite à la récente communication de M. Coulon sur le musée Bonie. Il s'étonne que certains éléments de ces collections aient pu être dilapidés.

M. COURTOIS a découvert un « état des péages sur la Garonne et sur le Lot » existant sur le territoire dépendant de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Guyenne.

Il s'agit de 2 cahiers (Arch. départementales Gironde 8 B 820), l'un de 32 pages (dont 2 blanches); l'autre de 12 (dont 6 blanches). Le 2^e cahier est un extrait du premier et concerne les péages affermés par Parrant. Il permet de confirmer la lecture de certains passages altérés du premier cahier.

Ce cahier fut établi par Antoine Martin en 1716 et remplace et complète un relevé précédent (probablement celui présenté par M. Loirette t. LXIII, p. 27, du Bulletin de la Société. — Arch. dép. C2580).

Il présente 38 péages sur la Garonne et 11 sur le Lot.

— Il n'existe aucun péage entre Bordeaux et la mer.

— Péage de la Maison de Lalande à Bordeaux, sur le sel, payé à Langon; affermé par Parrant.

— Péages de Cadillac et Langon, appartenant au duc d'Antin, affermés par Parrant.

— Péage de Saint-Macaire, appartenant au duc de Foix, payé à Langon, affermé par Parrant.

— Péage de Jauberges, appartenant à M. de Parsac, payé à Langon, affermé par Parrant.

— Péage de Gironde, appartenant à M. du Hamel, payé à Langon, affermé par Parrant.

— Péage de La Réole :

pour l'hôpital et les jurats,

pour la dame de Razac,

pour le Sr. Gombaud Lagrange.

pour les Pères Bénédictins et pour leur prieur.

Les 4 premiers représentent 2 700 livres, sont payés à Langon, affermés à Durand qui sous-affirme à Parrant. Mais le péage pour le prieur des Bénédictins représente à lui seul 3 200 livres, est payé à Sainte-Bazeille et sous-affirmé à Durant par Durand.

— Péage de Tartifume, appartenant au Sr. du Marsin, payé à Sainte-Bazeille, affermé par Dubouil.

— Péages de M. de Bouillon comme duc d'Albret, affermés, puis mis en régie à cause d'un moindre rendement; levés à Merlhon, Sainte-Bazeille, Taillebourg, Mas-d'Agenais et Manhuit, perçus à Marmande.

- Péage perçu à Meilhan appartenant à M. Chambert, trésorier de France, affermé par Inurre.
- Autre péage à Meilhan, à Saint-Pichon-Longueville, perçu à Marmande
- Péage levé à Marmande par le marquis de Richelieu commé engagiste de l'Agenais, en régie.
- Péages de Caumont, de Faville et Tonneins-Dessus, appartenant à M. le duc de La Force, affermé par Dubouil, levés à Sainte-Bazeille.
- Péage du Mas-d'Agenais, appartenant au prieur et au chapitre, affermé par Dubouil, payé à Sainte-Bazeille.
- Péage de Calonges, appartenant à M. de Ribérac, perçu à Sainte-Bazeille, affermé par Dubouil.
- Péage de Lagrère, appartenant à M. de La Vauguyon, affermé par Dubouil, payé à Sainte-Bazeille.
- Péages de Nicole, appartenant au marquis de Richelieu, duc d'Aiguillon, ainsi que ceux d'Aiguillon et Thouars, payés à Sainte-Bazeille, affermé par Dubouil.
- Péage de Clermont-Dessous, à M. de Rastignac; payé au péage de Lusignan, affermé par Nollet.
- Péage de Lusignan, affermé par Nollet.
- Péages d'Agen : Le Barrouillage appartenant aux consuls, affermé pour 20 livres. Le Quarantin, appartenant au chapitre de la Cathédrale affermé à Miossens pour 70 livres et 16 sacs de sel. Autre Quarantin, appartenant au chapitre de la Collégiale Saint-Caprais, affermé à Miossens pour 3 200 livres et 16 sacs de sel. Autre Quarantin pour le payement des officiers du Présidial d'Agen sur le sel et les poissons salés, affermé à Miossens pour 4 100 livres. Enfin, péage royal sur le sel, engagé au marquis de Richelieu, affermé à Miossens, correspondant 2 sols 6 deniers par pipe de sel.
- Péage de Lafox, appartenant au comte de Lognac, affermé par Dubouil, levé à Sainte-Bazeille.
- Péage de Clermont-Dessus appartenant à M. de Galgier, affermé par Dubouil, levé à Sainte-Bazeille. Au-delà, on n'est plus dans la juridiction de la Maîtrise de Bordeaux.

SUR LE LOT

- Péage d'Aiguillon, appartenant à M. de Richelieu, levé à Sainte-Bazeille, affermé par Dubouil.
- Péage du Quarantin sur le sel et le poisson salé (50 sols par pipe), pour les officiers du Présidial d'Agen.
- Péage de Tombebouc, appartenant au marquis de Richelieu, affermé par Dubouil, levé à Sainte-Bazeille.
- Péage de Roubillon, id.
- Péage de Castelmoron, appartenant à M. de Belzunce, affermé par Dubouil, levé à Sainte-Bazeille.
- Péages du Pélagon, du Temple, de Sainte-Livrade, appartenant au marquis de Richelieu, affermé par Dubouil.
- Péages de Hauterive, de Casseneuil et de Terrasson revendus par MM. de Roquelaure, Masparrot et refusés par les Bateliers.

Ces registres permettent de mieux évaluer l'importance des péages et l'importance de la navigation fluviale jusqu'aux confins de la Guienne. A la suite de cette enquête et des enquêtes similaires faites dans les autres généralités, de très nombreux péages furent supprimés.

SEANCE DU 17 NOVEMBRE 1973

Présentations :

M. DUPOUY : procès-verbal de perquisition au château de Malromé le 21 juin 1742.

Il ne s'agit pas du château où habita Toulouse-Lautrec à Saint-André-du-Bois, mais du château qui donna son nom à ce dernier. Situé à 17 km au sud de Sainte-Foy, dans la commune de Saint-Jean-de-Duras, ce château a laissé la place à une exploitation agricole dans laquelle on ne découvre que peu de vestiges.

Ce dossier comprend deux pièces :

— une lettre d'expédition du sous-brigadier Martin Guyon en résidence à Sainte-Foy de Mgr le duc de Broglie;

— un compte rendu d'enquête effectué à la demande de M. le baron de Malromé, prévôt général de Guyenne, qui transmettait les ordres du commandant des Gardes françaises, duc de Biron, en vue de l'arrestation de son fils, M. de Malromé, enseigne aux Gardes françaises, porté déserteur qui aurait pu trouver refuge au château de Malromé chez son grand-père. Enquête discrète et sans résultat. Il faut noter qu'à cette époque, on était en pleine guerre de Succession d'Autriche.

Il s'agit de la famille des Geneste, baron de Malromé. Jean-Baptiste de Malromé épousa Catherine Forcade de La Roquette en 1753... Veuve, elle fut appelée à siéger aux assemblées primaires de la noblesse en 1789. Elle était propriétaire du château de Malromé à Saint-Jean-de-Duras et du château de Tastes à Saint-André-du-Bois. Elle avait un frère, Etienne de Forcade, et légua ses biens en 1784 au 4^e fils, Jean (qui fut plus tard juge de paix à Paris). En 1812, il épousa Louise Papillon de Lesteyre, veuve de Leroy de Saint-Arnaud, ancien préfet (dont elle avait eu deux fils, Achille, futur maréchal de France, et Louis Adolphe, mort à Saint-André-du-Bois). Ils eurent un fils, Adolphe, qui épousa Elisabeth de Tresigny. En 1851, une réunion de famille se serait tenue à Saint-André-du-Bois pour décider la participation au coup d'Etat. Adolphe Forcade fut ministre des Finances, 1860, des Travaux publics, du Commerce, 1866; de l'Intérieur, 18689... En 1862, il fit restaurer le château de Tastes, à Saint-André-du-Bois qui semble avoir alors pris le nom de Malromé. En 1872. Adolphe Forcade se présenta à la députation à La Réole mais en vain. Il mourut à Paris en 1874. Sa veuve, Adelaïde Catlar Fergusson, céda Malromé à la comtesse de Toulouse-Lautrec en 1883.

SEANCE DU 8 DECEMBRE 1973

Documents divers :

1) Communiqué par M^{me} P. GLOTIN :

Acte notarié du 24 germinal, an VIII, par lequel Arnaud Corcelles aîné cède au citoyen Jean Roux, parfumeur, un grand tableau de maître-autel représentant la reconnaissance de la Vraie Croix peinte par le citoyen Lethière, actuellement exposée à la cathédrale Saint-André, pour la somme de 2 320 francs.

Il semble qu'il s'agit de l'architecte Corcelle, mais, comment était-il propriétaire de ce tableau ? Quel était-il ? Qu'est-il devenu ?

Lethière (1769-1832) fut grand prix de Rome en 1786, pensionnaire de l'Académie de peinture... En 1807, il fut directeur de l'Académie de peinture (villa Médicis), membre de l'Institut, 1818.

2) Communiqué par M^{me} GEFERÉ :

Journal de voyage d'une jeune Trembladaise inconnue, en juillet 1828 (voir p. 305).

LA TROUPE DE MOLIÈRE A CADILLAC EN 1649

Documents transcrits et présentés par Pierre COUDROY DE LILLE

En étudiant les anciens registres baptistaires de la paroisse Saint-Martin-de-Cadillac, j'ai fait une découverte intéressante : la trace du séjour de la troupe de Molière, alors dirigée par Charles du Fresne, en mars 1649. Georges D'Welles, le savant spécialiste du duc d'Épernon, n'a pas connu ce document car il ne le mentionne pas dans son article de la *Revue Historique de Bordeaux* de 1955, t. 14, n° 4.

Il s'agit du baptême du fils d'un comédien de la troupe, François Lacour; au bas de l'acte, de nombreux acteurs signent, mais malheureusement pas Jean-Baptiste Poquelin.

Voici la transcription du texte :

« Le Dix huitième jour du mois de mars 1649 a esté baptisé Claude de Lacour fils de François et de demoiselle Madeleine du Fresne, conjoints. A esté présent au saint baptesme par Monsieur Claude Symony, conseiller du Roy et Secrétaire de Monseigneur le duc d'Espéron et par demoy-selle Marie Breste compère et comère. »

PRESENTS : Claude SYMONY. Marie BRETTE. X & X PREVILLE.
PENSENX. DE PINEL. MONCASSIN. F. DE LA COUR père.
BOROCHÉ. BERTRANDY. DUFRESNE. CHATEAUNEUF.

Bernard de La Valette, 2^e duc d'Épernon, recrute en 1645 pour son compte divers comédiens de troupes ayant plus ou moins fait naufrage, dont Molière, et fonde une compagnie attachée à sa personne sous la direction d'un comédien chevronné : Charles du Fresne; cette troupe va parcourir la province pendant douze ans, en particulier les bords de la Garonne, et il n'est pas étonnant que le château somptueux de Cadillac ait hébergé nos baladins.

En 1645-46 la troupe est à Bordeaux pour distraire le duc d'Épernon, alors gouverneur de la province, et ses invités; en 1646, elle est à Nantes, à Toulouse, à Agen; en 1647, à Toulouse, Albi, Carcassonne; en 1648, à Paris, à Montauban, à Nantes, à Bordeaux; en mars 1649 elle est donc à Cadillac, puis en mai à Toulouse, à Montpellier, à Narbonne, etc.

Grâce à Georges Mongrédien, nous les connaissons bien, ces comédiens errants. Charles du Fresne, Normand, dirigeait depuis 1632 la

qualité de syndic de lad. église promet lui payer quand il aura posé lesdits rétables. En foi de quoi, nous, signé à Aillas ce 1 mars 1705. »

Signés : Castellane syndic La Sablonnière

Moi La Sablonnière promet aussi de bailler les 2 chandeliers pascals nommés dans la susdite police passée avec led. sieur de Lauvergne.

Signés : Castellane La Sablonnière

— 2 —

19 mars 1705 : Lettre à Mons. Castellane, syndic.

« Monsieur,

Vous aurez la bonté de payer à Légé, médecin (?) de Bazas, la somme de 15 livres que je vous tiendrai en compte sur le travail que je fis pour votre église d'Aillas, et suis avec respect, Monsieur, votre affectionné serviteur.

La Sablonnière.

J'ai payé à Légé sur le présent billet 4 livres 10 sols. »

— 3 —

21 mars 1705 : Lettre à Mons. Castellane, syndic.

« Monsieur,

Il y a longtemps que le tableau de Saint-Pierre, de votre église d'Aillas est achevé et prêt à poser. Vous pouvez l'envoyer chercher quand il vous plaira. J'en fis le marché avec M. Lauvergne qui promet de m'en faire donner 45 livres, sur quoi j'ai reçu 15 livres par Monsieur Delas Lagravère à Barie par ordre de M. Chevassier en l'absence de M. Lauvergne.

Reste 30 livres que vous aurez la bonté s'il vous plaît de m'envoyer par ceux qui viendront chercher le tableau. Il faudra 2 hommes pour le porter commodément.

Ce sera pourtant quand il vous plaira et vous prie de croire que je suis avec toute la sincérité possible, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

A Fontet, le 21 mars 1705, B. Rivière, peintre. »

— 4 —

17 mai 1705 : Reçu.

« J'ai reçu de Monsieur Castellane, syndic de l'église d'Aillas, la somme de 6 livres 5 sous sur le travail que je fis pour ladite église.

La Sablonnière. »

— 5 —

5 octobre 1707 : Lettre à Mons. Castellane.

« Monsieur,

L'on m'a fait comprendre que vous ne vouliez pas que le Maître vitrier ne levât pas toutes les vitres de l'église. Il serait bon que vous vinssiez jusqu'ici pour que vous prissiez garde que toutes les fenêtres en ont besoin et surtout celle qui est au fond de la chapelle de M. Lauvergne et qui n'est pas de la chapelle à ce qu'on m'a dit, pour que l'église fût en état et qu'elle n'ait pas besoin de réparations de longtemps.

Mon avis serait de les vitrier toutes et ajouter ce qui y manque... Je ne crois pas être ici demain matin entre 7 et 8 h que je vous prie de venir pour parler au vitrier de ce que vous voulez, car je dois aller à Berthez, n'épargnez pas un peu d'argent puisque l'église n'en a que pour être ornée.

Je suis Vous souhaitant parfaite santé votre obéissant serviteur.

Halabardin, Curé du Grand Aillas. »

— 6 —

7 octobre 1701 : Reçu.

Je reçus de M. Castellane syndic de l'église du Grand Aillas la somme de 13 livres pour le travail que je fais au vitrage de ladite église. De quoi je le tiens quitte.

Legrand vitrier.

L'église Notre-Dame de Mouchac d'Aillas n'a pas conservé les deux rétables mentionnés, ni les chandeliers, ni le tableau de saint Pierre. L'autel de saint Pierre a lui-même disparu, car les anciens vocables des chapelles ont été changés.

Ainsi, la chapelle absidiale de gauche est dédiée à saint Martin actuellement, alors qu'avant la révolution c'était la chapelle Sainte-Madeleine, où avaient droit de sépulture les de Lauvergne en tant que seigneurs de Labescau. La chapelle absidiale de droite était à saint Michel; les membres de la famille de Seingresse y étaient inhumés.

La nef actuelle comporte deux autels modernes, l'un à la Sainte Vierge, l'autre au Sacré Cœur.

Il m'a paru intéressant d'essayer de retrouver la trace de ces artisans dans les registres paroissiaux de Bazas; ils devaient avoir une certaine notoriété puisqu'on leur confia la décoration d'églises.

1. Mathieu La Sablonnière, notre menuisier, naquit à Bazas, le 11 septembre 1655, fils de François, maître cordonnier. Sa mère, Marguerite Mignot, était fille d'Etienne Mignot, maître serrurier, devenu par la suite maître arquebusier, et sœur de Jean Mignot, lui aussi maître serrurier. Il épousa, en l'église Notre-Dame de Mercadilh, paroisse où il se fixa, le 24 novembre 1680, Anne Langelier, fille de Jean Langelier, maître arquebusier, dont il eut plusieurs filles; entre autres :

a) Françoise La Sablonnière, qui épousa en 1702 Guillaume Baquey, maître sculpteur, originaire de Marmande; parmi bien d'autres travaux, il exécuta pour la municipalité en 1733 les armoiries de la ville de Bazas; il mourut en 1739, à Bazas, où il s'était établi.

b) autre Françoise La Sablonnière, mariée en 1722 à Jean Dary, maître tapissier, établi lui aussi à Bazas.

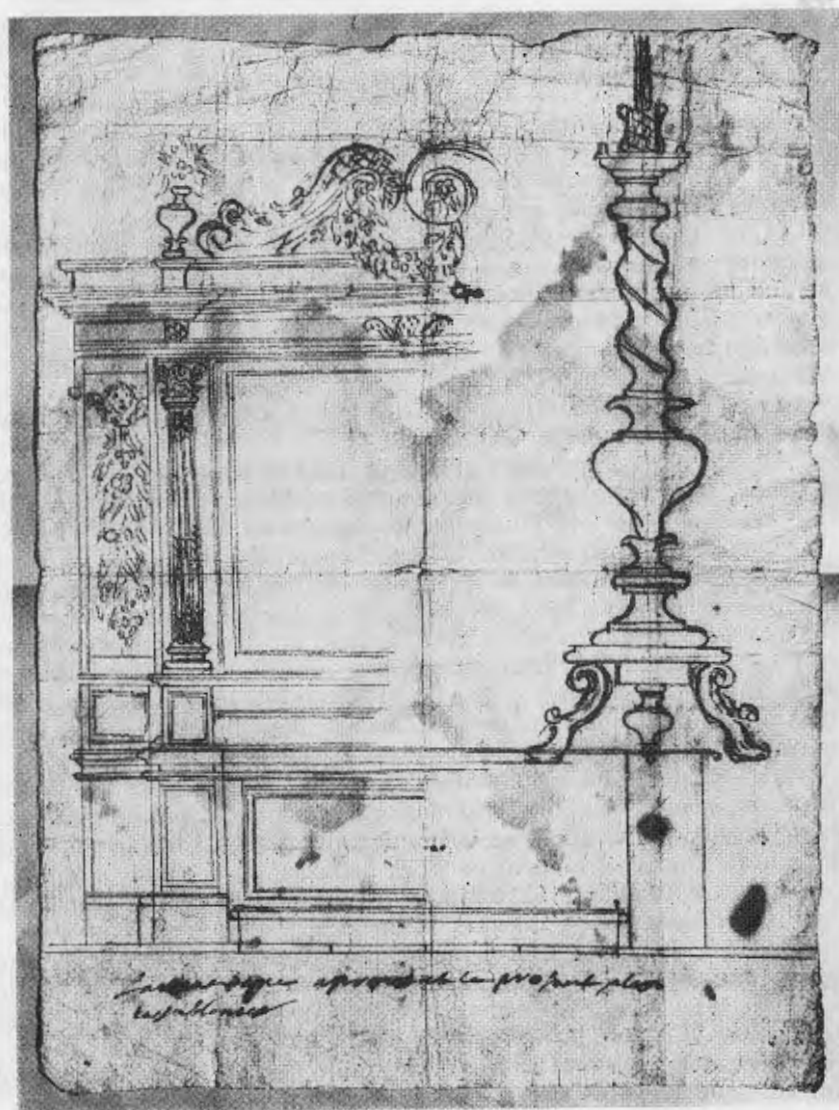
Mathieu La Sablonnière, veuf en 1698, épousa en 2^e noces Françoise Gros en 1700, dont il eut plusieurs enfants. Il mourut le 29 mai 1708 dans sa maison de la rue Fondespan, et fut inhumé à Notre-Dame.

2. Jean Legrand, vitrier, † 1718, était fils de François Legrand, lui aussi vitrier.

3. *Blaise Rivière*, peintre établi à Fontet, épousa en 1705 Catherine Larrieu, fut père et grand-père de peintres comme lui. En 1733 il fit divers travaux de peinture dans l'église Saint-Front de Fontet.

Ainsi, ces artisans pratiquaient souvent le même métier de père en fils, étaient parents ou alliés entre eux. Dans une petite ville comme Bazas, il y avait ainsi un foyer d'artisans sédentaires qui y développaient une activité artistique.

Pierre COUDROY DE LILLE.



INSTRUCTION TOUCHANT LA VILLE DE BORDEAUX

par SALMON (8 juillet 1718)

Document présenté par M. R. COULON

TABLE DES MATIERES CONTENUES dans ce mémoire sur la Ville de Bordeaux

1. Son origine.
2. Sa situation.
3. Maisons aux habitants et les bâtiments appartenant au Roy.
4. Les habitants, leur nombre, leur caractère et les secours que l'on peut en tirer.
5. Le Clergé.
6. Détail des églises et leur revenu.
7. Magistrat, sa juridiction, son revenu et ses privilèges.
8. Justice, ce qu'il y a de tribunaux, les officiers qui les composent et leur revenu fixe.
9. Métiers.
10. Ouvriers sans maîtrises.
11. Manufactures et Commerces.
12. Citermes et fontaines.
13. Rivières, leurs sources et leurs embouchures.
14. Moulins.
15. Casernes.
16. Arsenaux.
17. Salles d'armes.
18. Magasins de vivres et de fourrages.
19. Fortifications.
20. Projets.

1. SON ORIGINE

Bordeaux est la capitale de toute la Guienne, quelques auteurs ont cru que son origine venait de ce que des peuples, à cause de la beauté de son port voulurent s'y établir et commencèrent par y bastir un bourg sur le bord de l'eau de la Garonne qu'ils nommèrent Bourdeaux ou Bordeaux, ce dernier est plus usité.

Quelques recherches que j'ay pû faire chez les curieux et les savants et dans quelques bibliothèques, je n'y ai rien pû découvrir de positif; ils

m'ont tous assuré que lorsque les anglois partirent du royaume, ils emportèrent avec eux tous les papiers qu'ils mirent dans la tour de Londres où ils sont encore aujourd'hui.

2. SA SITUATION

Sa situation est une des plus heureuses et plus belles de l'Europe après Constantinople, sur le bord de la Garonne dans un endroit où elle forme un port en croissant qui la fait nommer par quelques-uns le port de la Lune; il est à 44 degrés, 50 minutes de latitude et 17 degrés, 30 minutes de longitude.

Ce port est l'un des meilleurs qui se voie, le mouillage en est excellent; les vaisseaux y sont à couvert des vents et toujours à flot, ayant en basse mer depuis l'entrée du port qui commence aux Chartrons jusqu'à la porte de la Grave, vis-à-vis saint Michel 17, 16, 15, 14, 13, 12 pieds d'eau.

Dans les petites marées qui arrivent aux premiers et derniers quartiers de la lune l'eau ne monte que 7 pieds de haut et, dans les grosses marées qui sont aux nouvelles et pleines lune et surtout aux équinoxes, alors le reflux de la mer monte jusqu'à 17 pieds.

Ces marées diminuent et augmentent à proportion que la lune croît et décroît, observant que les plus grandes sont toujours aux équinoxes.

Le plus haut endroit jusques où le reflux de la mer monte dans la Garonne est à Sainte-Macaire qui est à 30 lieux de son embouchure, où est située la tour de Cordouan.

Il peut mouiller dans ce port jusqu'à 1.200 barques et vaisseaux, où il s'en trouve de 5 à 600 tonneaux, ce qui rend cette ville très marchande.

L'air y est très bon.

Les qualités du terrain de sa situation est graviers ou grave, les environs, du côté du midy, levant et couchant sont de même; au nord, le long de la rivière, sont deux lisières de terre grasse appelée « palu ».

3. COMBIEN IL Y A DE MAISONS AUX HABITANS & DE BASTIMENS APPARTENANT AU ROY

Il y a à Bordeaux, compris les faux bourgs, environ 4.500 maisons; les maisons qui appartiennent au Roy sont; le Palais où le Parlement rend la justice. Ce Palais est celui des anciens Ducs de Guienne, un Hôtel de la Monnoye et le Palais de Puy-Paulin où logent MM les Intendants; cette dernière maison est fort ancienne, c'estoit autrefois une forteresse.

4. LES HABITANTS

Leur nombre, leur caractère et les secours que l'on peut en tirer

La quantité de bastimens qui entrent et qui sortent tous les jours du port, apportent et emmènent un si grand nombre de personnes de toutes parts, qu'il n'est pas possible de savoir précisément le nombre de ses habitants.

Par la recherche que j'en ai faite de ceux qui reçoivent les capitations et le dixième, il se trouve, à peu près, 5345 chefs de maison qui sont cou-

chés sur les rôles qui paient; comme il y a une infinité de gens qui ne paient rien dont on ne peut pas découvrir au juste la quantité. Selon les recherches que j'ay fait aux curés des paroisses, il peut y avoir 35.000 âmes.

Il y a quarante compagnies de bourgeois de 80 hommes chacune qui font 3200 propres à porter les armes. Il m'a paru qu'il y en avoit beaucoup plus d'autres et que cela pourroit aller à 9 à 10 milles hommes en état de défendre la ville.

Tous les peuples de cette province sont vifs avec beaucoup d'esprit, remplis de feu, propres aux sciences et arts et aux armes, sont bons soldats; avec ces belles perfections, ils aiment peu le travail et la peine; aussi rarement poussent-ils les sciences à leur perfection. Ils sont patient pour venir à bout de leurs desseins surtout lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, vains, glorieux, croiant être infiniment au-dessus des autres hommes; la plupart ne parlant de leur noblesse, biens et actions qu'avec exagération et emphase, le menu peuple, grands larrons aymant quasy tous la bonne chère.

L'utilité que le Roy peut tirer de cette province est très considérable, à commencer par les matelots dont il y en a 6000; y compris la partie de Toulouse qui n'est pas considérable, propre à mettre sur les vaisseaux, outre cela des agrest sçavoir: goudron, bray, toutes sortes de gommages que produisent les pins, cordages, cables, ancres et bons vins pour la subsistence des flottes étant perveilleux pour soutenir l'effort de la mer. Cette ville produit aussi quantité de bons officiers et soldats.

5. CLERGE

St André de Bordeaux est l'église metropolitaine de la Guienne, elle a pour suffragans: Agen, Engoulême, Xaintes, Poitiers, Périgueux, Condom, La Rochelle, Luçon et Sarlat; cette eglise est fort ancienne, son premier évêque a été St Gilbert, l'an 71 et en 591, elle fut érigée en archevêché par Clotaire. Elle a un célèbre chapitre composé de 26 chanoines, de 4 demy-chanoines et de 4 archidiaconés qui peuvent être possédés independamen du chapitre et par le chapitre, attendu que l'archevêque nomme ces 4 archidiaconés, après le doyen sont les principales dignités. Celles d'après sont le chantre, le Trésorier, un sacristain, un sous-doyen et un sous-chantre. Après cela, il y a dix prestres du bas-choeur dont le curé est le premier, un maistre de musique avec 6 enfans de choeur musiciens dont le détail des revenus est cy-après.

Dans le faubourg St Surin est une ancienne collegiale, remarquable par son cimetière; le plus ancien de la crétienté avec celui d'Arles où il y a 16 chanoines capitulaires et 4 demy-chanoine semy prébendés du nombre de ces chanoines sont les dignités expliqué dans le détail. Cette eglise est aussy paroisse.

Il y a dans la ville une ancienne abbaye de bénédictins réformés avec paroisse où il y a un abbé commendataire avec 24 moines. Y compris ces trois églises, il y a 14 paroisses, une abbaye, deux prieurés, 16 couvens d'Hommes, 9 de filles, 4 chapelles et 3 hôpitaux.

6. DETAIL DES EGLISES DE BORDEAUX

et leurs revenus

Noms des Eglises	Nombre des Prestres	Revenu en L.T.
<i>St André</i> Metropolitaine et paroisse	L'Archevesque 26 chanoines, chacun 1.000 4 1/2 chanoines chacun 500 Place double du doyen 1 procureur archidiaconné 2 autres, chacun de 23.000 1 4 ^e archidiaconné Le Chantre,) Le Tresorier) Le Sacristain) Le Sous-doyen) Le Sous-chantre) 1 curé 1 M ^e de musique avec 6 enfants de chœur 15 musiciens, chacun 300 8 prestres du bas-chœur chacun 400	32.000 26.000 2.000 3.000 4.500 4.000 1.500 2.900 1.200 1.800 4.500 3.200
<i>St Surin</i> Collegiale et paroisse	16 chanoines, chacun 700 4 1/2 chanoines chacun 350 Place du Doyen Celle du chantre Trésorier Le Curé 3 vicaires, chacun 360 6 prestres de bas-chœur chacun 300 1 M ^e de musique avec 6 enfants de chœur 9 musiciens	11.200 1.400 700 600 500 1.200 1.080 1.800 1.200 1.980
<i>Ste Croix</i> Abbaye et paroisse	1 Abbé commendataire 24 Moines 1 Curé 1 Vicaire 1 Sacristain	7.000 16.000 1.200 200 150
<i>St Pierre</i> paroisse	1 Curé 7 Beneficiers chacun 400 2 Chapelins chacun 150 2 Sacristains chacun 300 1 Vicaire 2 Chapiers chacun 150 4 Prestres habitués qui n'ont que leurs messes 10 Acolites	800 2.800 300 600 300 300 400
<i>St Rémy</i> paroisse	1 Curé 4 Chapelins chacun 100	2.000 400

Noms des Eglises

Nombre des Prestres

Revenu

	1 Autre chapelin de 1 de 2 Vicaires chacun de 400 1 Sacristain 2 Chapiers chacun 150 6 Prestres habitués	400 300 800 400 300
<i>St Michel</i> paroisse	1 Curé 23 Beneficiers chacun 600 2 Vicaires chacun 350 1 Sacristain 1 Chapelin 1 Curé	3.000 13.800 750 350 300 2.000
<i>Ste Eulalie</i> paroisse	5 Beneficiers chacun 350 2 Vicaires chacun 300 1 Sacristain 2 Chapiers chacun 100 4 Prestres habitués	1.750 600 300 200
<i>St Siméon</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 1 Sacristain 2 Chapiers chacun 100 10 Prestres habitués 6 Acolites	800 150 150 200
<i>St Projet</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 1 Sacristain 7 Beneficiers chacun 300 4 Prestres habitués	700 300 300 2.100
<i>St Maixan</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 1 Sacristain 2 Chapiers chacun 36 6 Prestres habitués	600 120 120 72
<i>St Paulin</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 2 Chapiers chacun 36 6 Prestres habitués	600 350 72
<i>St Eloy</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 1 Sacristain 2 Chapelins chacun 90 5 Prestres habitués	800 250 250 180
<i>Ste Colombe</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 4 Beneficiers chacun 300 2 Chapiers chacun 50 3 Prestres habitués 4 Acolites	600 250 1.200 100
<i>St Cristoly</i> paroisse	1 Curé 1 Vicaire 1 Sacristain 4 Acolites	600 200 200

4 Chapelles :			
Celle de St Jean	1 Chapelin, ces trois		
Le Temple	chapelles sont de Malte	1.200	
Ste Catherine			
une aux Chartrons	1 Chapelin	400	
2 Prieurés :			
Celui de St Jacques	pour les pèlerins possédé par les		
	Jésuites	8.000	
et			
Celui de St Martin	possédé par les Feuillants	1.500	
Les Irlandois :	18 Prestres ou dans les ordres	1.200	
Le Petit Séminaire	8		
Etudiants	20	10.000	
Le Grand Séminaire	12	15.000	
Prestres	10 22	15.000	
3 Hôpitaux :			
Celuy des malades	1 Supérieure 300	50.000	
	3 Prestres à 200, 600		
La Manufacture	3 Prestres à 200, 600	25.000	
Les Enfants trouvés	1 Homonié, 58 enfants à la Maison,		
	autant en nourrice la ville donne	8.000	
	50 Chanoines, 235 Prestres		

*Noms des Eglises — Nombres des prestres
et moines — revenus — Moines rentés*

Jésuites			
Le Collège	38	4.000	
	(plus il possède un prieuré à St Ma-		
	caire de l'ordre de St Benoist)	12.000	
et le Noviciat	16	8.000	
Les Jacobins	40	20.000	
Les Grands Carmes	45	12.000	
Les Petits Carmes	36	2.000	
Ceux des Chartrons	12	1.600	
Les Feuillants	118	6.500	
La Mercy	28	3.000	
Les minimes	28	2.500	
Les Augustins	40	5.000	
Les Chartreux	36	15.000	
Total	337 moines rentés	91.600	

Moines mendiants :			
La Maison Professe			
des Jésuites	25		
Les Cordeliers	60		
Les Recolets	55		
Les Capucins	60		
Total	200 moines sans rantes		

Religieuses :			
Notre Dame	70)		
Pensionnaires	30)	102	8.000
Sœurs Laies	2)		
La Visitation	50)		
Sœurs Laies	3)	53	6.000
Les Orphelines	60)		
Pensionnaires	15)	77	5.000
Sœurs Laies	2)		
Les Bénédictines	50)	53	6.000
Sœurs Laies	3)		
Grandes Carmélites	30)	33	6.000
Sœurs Laies	3)		
Petites Carmélites	26)	28	8.000
Sœurs Laies	2)		
La Magdelaine	20)	22	1.800
Sœurs Laies	2)		
Les Annonciades	50		9.000
Les Orphelines	16		1.500
Les Minimettes	8		2.000
Total	397 religieuses		
	45 pensionnaires		53.300

RECAPITULATION

Chanoines	50)	295	293.774
Prestres	245)		
Moines rentés	337		91.600
Moines sans rentes	200		
Religieuses	397		53.300
Total			438.674

7. MAGISTRAT

(sa juridiction — son revenu et son privilège)

Cette place a un célèbre Hôtel de ville qui a un revenu de 317.000 L. Il y a un maire avec 6 jurats, un procureur du Roy, un greffier et les autres bas officiers. Le Roy nomme maire qu'il lui plait, il est ordinairement à vie; des 6 jurats il y en a toujours 2 gentilshommes, 2 avocats et deux marchands. Ils ont la même autorité, les uns que les autres. Ils exercent la police à leur tour. Ils sont chacun, 2 ans, jurats. L'Election se fait tous les ans, le 24 juillet par les prud'hommes qui en proposent 3 de chaque estat, desquels le Roy choisit les trois qu'il lui plaist, un de chaque condition; ces trois nouveaux relèvent les trois qui ont été deux ans en charge.

Les Prud'hommes qui font tous les ans l'élection de jurats sont au nombre de 24 composés de gentilshommes, avocats et negocians des plus notables de la ville qui ont la plupart passé par les charges et qui y aspirent. Ce sont les jurats qui les nomment; ils leur font preter serment de ne donner leurs voix qu'à des personnes de mérite et de probité.

Quoy que l'Hôtel de Ville ait tous les ans un gros revenu de 317.000 livres, elle (sic) a des charges encore plus grandes dont elle ne peut s'ac-

quitter que lors qu'elle aura achevé le remboursement des maisons démolies au glacis du Château Trompette pour lesquelles elle paye tous les ans 90.000 livres, à l'Hôpital des Enfants trouvés 8.000 livres, les gages du Maire, 1.500 livres, celles de chaque jurat 900 livres qui font pour les 6 ensemble, 5.400 livres, le procureur syndic, 1.500 livres, le clerc de ville 800 livres, le greffier 800 livres et le trésorier aussy 800 livres de gages.

Une compagnie de 60 archers que l'on appelle soldats du guayt qui ont chacun 120 livres de gages par an, montant à la somme de 7.200 livres. Les Officiers de cette compagnie sont payés par le Roy.

Outre les charges et gages ci-dessus expliqués, montant à 116.000 livres, il y en a quantité d'autres qui sont un labyrinthe où je ne puis pénétrer quelque recherche que j'en ay pû faire, les feux de joye, les entrées des personnes éminentes, l'entretien de la maison, des meubles ustanciles du commandant de la Province, l'entretien de la Ville et quantité de rentes qu'elle paye à des particuliers qui y ont placé leur argent; toutes ces dépenses là, ensemble excèdent le revenu dont elle ne pourra se débiter que lorsqu'elle aura achevé de rembourser les maisons démolies comme il a été dit.

Les Jurats sont seigneurs haut justiciers de plusieurs villages aux environs de la ville, leur juridiction est souveraine en certains chefs de police comme pour le chatimen des filoux, vagabons, et filles de joye qu'ils font fouetter dans une cour de l'Hôtel de Ville, en champ clos. Ils sont aussy en concurrence avec le lieutenant criminel dont les causes et les autres vont par appel au Parlement.

En l'absence du Gouverneur ils commandent à la ville et ont les clefs.

Leurs privilèges sont que ceux qui ne sont pas gentilshommes pendant leur jurade sont sur le même pied de noble. Et du jour qu'ils sont élus jurats jusqu'à leur mort, ils ont leurs causes commises en première instance au Sénéchal de Libourne et de là, au Conseil.

A l'égard de leur établissement, j'ay cherché dans la Cronique bordelaise, dans leurs anciens et nouveaux estatuts de la ville et cité de Bordeaux, j'ay trouvé qu'en 1173, Henry, roy d'Angleterre octroya aux habitants de Bordeaux la libre élection de maire de ladite ville; j'ay suivi desuite, d'année par année où j'ay trouvé qu'en 1276, l'archevesque de Bordeaux se plaignant au Roy Philippe Trois, dit Le Hardy. des torts faits et grief par le Sénéchal de Guyenne, maires et jurats au clergé de la ville; ce qui m'a fait juger qu'il falloit que les jurats eussent été créés en 1173, en même temps que le maire puisque cent trois ans qu'il y a d'intervalle de l'un à l'autre, il n'en fait aucune mention de jurats.

I ya une université avec ses quatre facultés, fondée en 1441 par le pape Eugène.

Deux collèges, celui de Guienne, d'un temps immemorial fondé par la ville et l'autre de Jésuites.

Outre celà, il y a une Académie royale de belles-lettres, sciences et arts, établie par le feu Roy en 1712. Il y a aussy une Académie à monter à cheval.

8. JUSTICE

(ce qu'il y a de tribunaux, les officiers qui les composent)
(et leur revenu fixe)

Il y a plusieurs tribunaux, scavoir le Parlement composé de la Grande Chambre, de deux Chambres des Enquestes, d'une Chambre de

la Tournelle et d'une Chambre des requettes du Palais; tout ce corps est composé de 10 présidens à mortier, y compris le Premier Président, de 90 conseillers, 2 chevaliers d'honneur et des gens du Roy qui sont 2 avocats généraux et un procureur général, deux greffiers, 18 huissiers, 90 procureurs et autan d'avocats.

Le Premier Président est par commission,

il a de gages	6.051-5
a un brevet de retenue de	150.000
Les Charges de Président à mortier valent depuis 80 jusqu'à 90 mille livres	
Elles ont de gages	1.875-0
Elles payent de polette ou d'annuel	450-0
Celles de Conseiller valent 40 à 45 mille livres	
Elles ont de gages	375-0
Elles payent de polette	200-0
Les Charges de Greffier en chef valent de 58 à 60.000 livres	
Elles ont de gages	181-5
Elles sont héréditaires	
Les Charges d'Avocats généraux valent 45 mille livres	
Ont de gages	2.250-0
Payent de polette	333-6
Le Procureur général par commission a de gages	2.250
Les Chevaliers d'honneur valent 30 à 35 mille livres	
Ont de gages	2.000
Elles sont héréditaires	
Les Procureurs sont héréditaires, n'ont aucun gage	
Les Charges d'Huissiers valent 7 à 8.000 livres	
Ils ont de gages	93-15
Avant 1701 les Charges de CONSEILLER au Parlement payait 400 l d'annuel, les Présidens 1.000 l	
Les Avocats généraux : 553 l	
Une Cour des Aydes, cette cour est souveraine, composée d'une Chambre avec huit Présidens, y compris le premier, trente quatre conseillers avec les Gens du Roy	
La Charge de Premier Président vaut	80.000-0-0
Il a des gages	2.230-0-0
Paye de polette.	222-4-6
Les autres Charges de Président valent 35 à 40 mille livres	
ils ont de gages	2.250-0-0
paye d'annuel	166-13-4
Les Conseillers, les charges valent 16 à 20.000 livres	
ont de gages	1.125-0-0
payent d'annuel	100-0-0
Les Avocats généraux payent de polette	55-11-1
Le Procureur du Roy payent de polette	66-13-4
Un BUREAU des Trésoriers de France, composé de 26 et quatre du Parquet, les charges de Trésorier de France valent 40 mille livres	
Ont de gages	2.400-0-0
Payent d'annuel	255-0-0
Ils jugent souverainement jusqu'à 500 livres comme les Présidiaux, au-dessus de cette somme les sentences vont par appel au Parlement	

Le Sénéchal ou siège présidial est composé d'un Président qui est lieutenant général dont la charge vaut 80.000 livres	
Elle a de gages	2.320
Paye polette ou annuel	1.700
D'un Lieutenant-criminel cette charge vaut 12.000 livres	
elle a de gages	330
D'un Lieutenant particulier dont la charge vaut 6.000 livres	
a de gages	250
L'Assesseur, la charge vaut 8.000 livres	
a de gages	(?)
Les Conseillers — les charges valent 4.000 livres	
toutes ces charges n'ont pas été achetées	
paye polette	(?)
Cette justice ressort du Parlement	
La Table de marbre il y a un lieutenant général dont la charge vaut 30.000 livres	
a de gages	1.800
Les Conseillers, les charges valent 10.000 l	
ont de gages	600
Cette justice ressort du Parlement.	
L'Amirauté est composée d'un lieutenant-gl	
avec les gens du Roy	
La Charge de Lieutenant général vaut 60.000 livres	
a de gages	2.100
Celle du Procureur du Roy vaut 12.000 livres	
a de gages	450
Cette justice ressort à la Table de marbre	
L'Election est composée d'un Président et de Conseillers ou élus	
La Charge de Président vaut 10.000 livres	
a de gages	400
Les Charges de Conseiller valent 7.000 livres	
ont de gages	250
Avec les gens du Roy cette justice a son ressort à la Cour des Aydes	
Le Juge des Ports qui est le juge ordinaire du Bureau de la Comptable, avec un procureur du Roy	
Les Jurats — Il a été expliqué au 7 ^e article	
Le Juge ordinaire de la Sauvetat qui appartient au Chapitre St André, composé d'un Juge et d'un Procureur d'office, cette juridiction ne s'étend qu'à une certaine distance de l'Eglise. Il juge en première instance du criminel et des autres causes qui arrivent dans cette dépendance — les sentences vont par appel au Parlement.	
Le Juge de la Cadeyre qui est le juge dela Prévôté Royale d'Entre-deux-mers composés du Juge de Cruon (Créon) et d'un Procureur du Roy	
Le Clergé est composé de Conseillers au Parlement, au Sénéchal et de Chanoines	
L'Officialité est composée d'un official, d'un promoteur et d'un greffier	
Un Intendant	
Les juges consuls qui jugent souverainement et par corps pour les lettres d'eschange et fait de marchandises.	

La Monnoye a une petite juridiction qui ressort à la Cour des Monnoyes de Paris

9. METIERS

Après une exacte recherche des métiers que j'ay faite des corps de métiers qui sont à Bordeaux, j'ay trouvé ce qui suit :

NOMS DES MÉTIERS	NOMBRE DES MAISTRES	NOMBRE DES GARCONS
Chirurgiens	60	100
Apoticaire	12	20
Orfèvres	15	8
Maréchaux	13	30
Serruriers	35	55
Fourbisseurs	4	4
Clouetiers	10	30
Taillandiers	6	4
Coutelliers	14	9
Chaudronniers	11	15
Epingliers	9	12
Fondeurs	5	2
Tourneurs	17	10
Couvreurs	18	36
Menuisiers	90	100
Charpentiers	21	12
Charrons	12	20
Bahutiers	4	2
Ebenistes	4	2
Maçons	38	200
Vitriers	18	2
Paveurs	8	10
Lanterniers	6	7
Pintiers	24	20
Taillleurs d'homme et femme	138	314
Perruquiers	63	40
Tapissiers	12	2
Tinturiers	13	8
Chapeliers	12	20
Tisserands	22	10
Tanneurs	20	40
Parcheminiers	15	2
Gantiers et Blanchets	25	28
Tondeurs	7	12
Bonnetiers	11	35
Chaussetiers	133	10
Seilliers	22	8
Cordonniers d'homme et fem	160	440
Savetiers	60	80
Cordiers	8	30
Franeurs	5	
Pâtissiers	60	20
Boulangers	41	100
Bouchers	26	20

Sargeurs	24	12
Ouvriers en or, argent, soye	27	6
Imprimeurs	12	30
Boutonniers	17	25
Drapiers	16	10
Maîtres écrivains	20	7
Horlogeurs	6	4
Sculpteurs	8	2
Brodeurs	6	10
Epronniérs	2	
Armuriers	11	18
Guesniers	3	2

Total : 56 Mètiérs 1458 maîtres garçons : 2055

10. OUVRIERS SANS MAISTRISÉ

Charpentiers de barriques ou tonneliers	400
Porteurs de chaises	200
Portefaix	500
Bouviérs et Charretiers	150
Total	1 250

11. MANUFACTURES & COMMÈRCES

Il y a plusieurs manufactures dont la principale est un Hôpital où l'on met les pauvres orphelins des deux sexes dès l'âge de 6 à 7 ans pour y apprendre des métiers.

Il y a des filles qui font les plus beaux points qui se fassent dans le monde, des belles dentelles, de la tapisserie au petit point, elles filent de la laine, tricotent des bas et font des épingles.

Elles sont encore 450 filles qui sont divisées en plusieurs salles où il y a une maîtresse à chacune.

Le nombre des garçons n'est pas si grand. Il n'y en a que 150. On leur apprend à filer de la laine, à tricoter, à faire des bas au métier, à teindre le fil et le mettre en echevaux, on leur apprend aussi la serrurerie et la menuiserie.

Il ya quatorze manufactures ou raffineries de sucre, où il s'en raffine tous les ans jusqu'à 5.000 barriques du brutte qui vient dans les Isles, chaque barrique pèse 450 livres qui font 25.000 quintaux.

Il y a aussi une grande et belle fayancerie où il se fait de très belles fayances et de très fines.

Le Principal commerce de cette ville est en vins, et eaux-de-vie dont les Etrangers viennent en lever la plus grande partie. Il en sort de son port jusqu'à 80.000 tonneaux de vin par an et 25.000 pièces d'eau-de-vie, du vinaigre, du sel, des prunes, du sucre comme il vien d'estre expliqué, du godron, du bray, résines et autres gommés qué produisent les pins qui sont dans les Landes au bord de la mer, des cordages, des cloux que l'on

envoie dans les autres ports pour la construction des vaisseaux, de la chandelle, du suif pour les Isles.

Le Tonneau de vin, jauge de Bordeaux est composé de quatre barriques, la barrique de 32 veltes ou verges, la velte est de 3 pots 1/2 de Bordeaux qui font 8 pintes et un demy-setier mesure de Paris, de manière que la barrique contient 264 pintes de Paris et le tonneau 1056 qui paye différents droits pour la sortie qui se montent 20 L. 7 quand c'est pour le compte des françois et pour l'étranger, de même.

Détail des Droits que l'on paye pour les françois

Convoy	13 L.	
Contrôle	1 L. 6	
4 sols par Lt.	2 L. 17 -2	17 L. 3 s. 2 d.
Comptable	1 L. 1 -1	
Contrôle	2 -2	
4 sols pour Lt.	4 -8	1 L. 7 s. 10 d.
Courtage	1 L. 10 -0	
4 sols pour livre	6 -P	1 L. 16 s. 0
		20 L. 7 s. 0 d.

La pièce d'eau-de-vie est réglée à Bordeaux à 50 veltes qui font 412 pintes 1/2, mesure de Paris qui paye pour droit quand c'est pour le compte des françois, 28 L. et pour les étrangers 31 L. 10 s.

Détail des droits pour les françois

Convoy	15 L. 0	
Contrôle	1 L. 10	
4 sols pour livre	3 L. 6	19 L. 16 s. 0
Comptable	5 L.	
Contrôle	10	
4 sols pour Lt.	1 L. 2	6 L. 12 s. 0
Courtage	1 L. 10	
4 sols pour Lt.	6	1 L. 16 s. 0
		28 L. 4 s. 0

La Pipe de sel qui contient 6 mines paye indifferemment 27 L, 1 S 3 d.
Le Tonneau de vinaigre paye indifferemment 15 L.

Depuis vingt ans les vins de Graves ont valu jusqu'en 1709, bon an, mal an, depuis 120 à 130 L. le tonneau et après la grande gelée de cette année, il monta jusqu'à 380 L.; depuis ce temps il a toujours été en diminuant jusqu'à présent qu'il est revenu aux mêmes prix de 120 à 130 L., cette diminution a été proportionnelle.

12. CITERNES & FONTAINES

La ville est arrosée de six fontaines dont les eaux sont très bonnes, du nombre desquelles, il y en a une medecinale.

Il y a aussi, quantité de puits dans le gravier dont les eaux sont assez bonnes. Il n'y a point de citernes, la ville n'en ayant pas besoin.

13. RIVIÈRES

leurs sources et leurs embouchures

La Garonne, l'un des plus beaux fleuves du Royaume, lave les murs de la ville, et y forme l'un des plus beaux et des meilleurs ports de l'Europe; comme il a été expliqué, de 4 à 500 toises de large sur une demi-lieue de long.

La largeur de cette rivière devant le Chateau Trompette est de 350 toises; elle est plus large vis-à-vis la Manufacture.

Il n'y a aucun quai à plus de quinze lieues au-dessus.

Il prend sa source aux Pyrénées.

Les principales rivières qui se jettent dedans, au-dessus de la ville sont le Tarn qui vient des Cévennes, le Lot qui sort du Gévaudan, le Drot qui a la source dans le Quercy; à 5 lieues au-dessous, se joint la Dordogne qui prend sa source en Auvergne. L'endroit de la jonction avec la Garonne forme le Becq d'Embès, où elles perdent toutes les deux leurs noms. De cette jonction au Becq d'Embès, à la mer, elles s'appellent la Gironde.

Son embouchure est au Nord-Ouest où est bâtie la tour de Cordouan qui sert de fanal pour empêcher que la nuit les vaisseaux ne se jettent à la côte et n'y fassent naufrage.

14. MOULINS

Il n'y a à Bordeaux qu'un seul moulin à eau — les farines se font par ceux qui sont sur les rivières et ruisseaux des environs. Les moulins à vent sont très petits et font beaucoup moins de farine que ceux des environs de Paris.

15. CASERNES

Les habitants ayant le privilège de ne jamais loger de troupes dans la ville, on n'a pas eu besoin de faire des casernes.

16. ARSENAUX

Il n'y a à la ville qu'un seul magasin qui sert de dépôt pour la Province où il y a dix pièces de canon de fonte savoir six petits de 3 pieds 1/2 de long, de 4 (?) de balles propres pour faire la guerre dans les montagnes, un mulet emporte deux avec deux affûts et huit coups à tirer, les 4 autres pièces sont de campagne aussi de 4 livres dont deux ont leurs affûts, les deux autres sur le ventre. Il y a 110 milliers de plomb en saumons et 15 milliers en balles dans de mauvais barils quelques avant-trains pourris de peu d'utilité.

Il n'y a aucun autre canon de fonte dans la ville — seulement des pièces de feu propres à mettre sur les vaisseaux qui appartiennent aux marchands.

17. SALLES D'ARMES

Il n'y a d'autre salle d'armes que celle qui est au Chateau Trompette, ni d'autre magasin à poudre que ceux qui sont dans les trois châteaux.

18. MAGASINS DE VIVRE ET DE FOURRAGES

Comme il n'y a jamais eu de troupes en cette ville de garnisons, n'y de passages, l'on n'y a fait aucun magasin pour le Roy.

19. FORTIFICATIONS

Il n'y a pour fortification dans cette place que trois châteaux qui la commandent dont le plus considérable est le Chateau Trompette où il y a gouverneur, lieutenant du Roy, Major, Ayde Major; ce château commande pour le service, aux deux autres. Le second est le Fort-Louis ou de Sainte-Croix où il y a un commandant et le troisième est le Chateau du Hâ où il y a une compagnie qui se relève tous les mois, de même que les deux qui sont au Fort Sainte Croix que l'on destache des troupes qui sont au Chateau Trompette où ils envoient tous les jours, prendre l'ordre du Gouverneur ou de celui qui commande en son absence.

Le corps de la ville est enceinté de murailles, flanqué d'espace en espace, par des tours avec un grand fossé au-devant sans être revêtu. Cette enceinte est seulement hors d'insulte pour les attaques d'embles mais hors d'état de soutenir un siège.

20. PROJETS

Comme ce serait aller contre les intérêts de l'Etat que de fortifier cette place, il n'est pas besoin de faire des projets.

Nota. — Il est à remarquer que la plupart des revenus de cette province sont quasi tous en vins et eaux-de-vie et qu'il n'est pas possible de les déterminer au juste; Y ayant des années où ces liqueurs sont beaucoup plus chères, les unes que les autres, j'ay été obligé de prendre un milieu.

Fait à Bayonne, le 8^e Juillet 1718.

SALMON.

GEORGES SABAROT (1744-1794)

Architecte bordelais

par Jean-Pierre MOUILLESEUX

Le nom de Georges Sabarot se trouve au hasard des recherches sur l'architecture à Bordeaux dans le dernier tiers du XVIII^e siècle¹. C'est grâce aux archives bordelaises que nous pouvons aujourd'hui tenter d'esquisser le profil biographique d'un des architectes encore peu connus². Né à Bordeaux en 1744 dans une famille d'ouvriers du bâtiment³ (son père est tailleur de pierre, son parrain plâtrier)⁴, Georges Sabarot connaît une existence limitée à l'univers de sa profession. Devenu maître-architecte en 1768 (c'est une promotion sociale pour un fils de tailleur de pierre), il s'unit en 1771, par son mariage, aux Béraud, véritable dynastie d'architectes bordelais⁵. Ses liens avec ses confrères se manifestent à l'occasion de baptêmes et de mariages⁶. Le cadre corporatif joue dans la France de l'Ancien Régime le rôle d'une cellule « coiffant » celle des familles. L'existence que mène Sabarot est celle d'un petit bourgeois à l'abri du besoin, semble-t-il. Sa maison, située rue Porte d'Albret, près du

1. Voir FÉRET, *Statistique de la Gironde*, t. III, *Biographie*, Bordeaux, 1889.

2. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance pour l'aide et l'accueil qui ont été à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, aux Archives départementales de la Gironde et surtout aux Archives municipales de Bordeaux.

3. Samedi 18 avril 1744, paroisse Saint-André : baptême de Georges Sabarot né la veille, fils d'Alexis S. : Arch. mun. de Bordeaux, CG. 95, acte 188.

Son parrain, Georges Eymnier, est plâtrier. De 1754 à 1766 un procès oppose Jean Barthès, maître plâtrier, à Georges Eymnier et Alexis Sabarot, maîtres plâtriers associés. (Arch. dép. B. 3784). En 1777, figurent au rôle de la Capitation un Sabarot dit La Bonté, plâtrier, rue Ségur et un Georges Emnié (*sic*) dit la Douceur de perle, rue de l'Etoile (Arch. dép. C. 2792) ; Le père de Georges Sabarot, Alexis, meurt, rue Ségur, le 3 floréal an II à l'âge de 84 ans (Arch. comm. 3 E 6, acte 1049).

5. Mariage de G. Sabarot, maître-architecte juré, et d'Anne, fille de Nicolas Béraud, architecte, le 19 novembre 1771, paroisse de Saint-Seurin ; cité par MELLER, in : *Etat-civil des familles bordelaises avant la Révolution, Bordeaux*, 1909.

6. Exemple : Simone Goudin, veuve Vincendon (architecte) est marraine de J.-Baptiste Sabarot en 1782. En 1786, Georges Sabarot est témoin au mariage de J.-F. Durieux, tailleur de pierre...

Fort du Hâ⁷, est d'un aspect cossu et l'inventaire de ses biens, fait au moment de sa mort, nous renseigne de façon utile sur son train de vie. L'abondance et la qualité du linge, de la vaisselle, du mobilier (des bronzes dorés, deux statues en plâtre, un tableau...), voilà autant d'indices d'un certain luxe et même d'un goût pour la culture : en effet un « instrument pour l'électricité en verre et cuivre » figure dans un cabinet et la bibliothèque comprend au moins 135 volumes (dont près de la moitié sont reliés) avec les 35 tomes de *l'Encyclopédie* et « un livre espagnol »⁸. A ces biens mobiliers s'ajoute une petite fortune immobilière de rapport, développée sans doute à la faveur de la Révolution : 9 loyers payés en 1793 rapportent plus de 3 000 livres par an : des échoppes pour la plupart situées dans le quartier de l'Archevêché, *rue J'adore l'Egalité* (l'actuelle rue Monbazon), *place de la Montagne* (place Pey-Berland) et *place Nationale* (place Gambetta)⁹. En juillet 1792 il a acquis l'usufruit et la jouissance des biens appartenant à Mathieu Desbieys, « prêtre et bibliothécaire de l'Académie de Bordeaux », exilé en Espagne¹⁰.

L'œuvre d'architecte de Sabarot est moins connue, parce que les documents sont encore dispersés, et nous ne sommes pas en mesure de lui attribuer beaucoup de travaux. N'oublions pas que Sabarot — comme nombre de ses confrères — a été à la fois architecte, entrepreneur et agent immobilier et qu'il a beaucoup travaillé en équipe. Il est reçu en 1768 dans la « Communauté des maîtres-maçons et architectes de Bordeaux » où il s'intègre bien puisqu'il y occupe d'importantes fonctions de gestion : il est élu capitaine (1770), trésorier (1780) et deux fois bayle (ou syndic) de la corporation (1772, 1777)¹¹. On ne sait rien de sa formation qui a dû s'accomplir dans les bureaux de confrères plus âgés et sur les chantiers. Faut-il voir dans un dessin de *Décoration géométrale d'une fontaine dorique* (fig. 1) un de ces projets soumis comme chef-d'œuvre de réception¹² ? Ce n'est pas, en tout cas, le sujet qui lui a été proposé, mais le thème est donné à d'autres candidats, à plusieurs reprises. L'aspect maladroit et surchargé du dessin traduit à la fois un certain éclectisme, où se retrouve l'influence des planches du théoricien Blondel, et l'utilisation extrême d'éléments décoratifs variés : de bas en haut, lions couchés, fleuves barbus, vasque soutenue par des dauphins,

7. Son emplacement est porté sur un plan des terrains de l'Archevêché (Arch. mun. Rec. 30 VIII - A/45) et correspond à la maison actuellement située à l'angle de la rue Dufau et de la rue des Frères-Bonie. D'autre part, nous avons retrouvé un plan de maison, jouxtant la porte d'Albret, signé Sabarot (Arch. mun. XI-T/27), et la disposition des locaux actuels est la même.

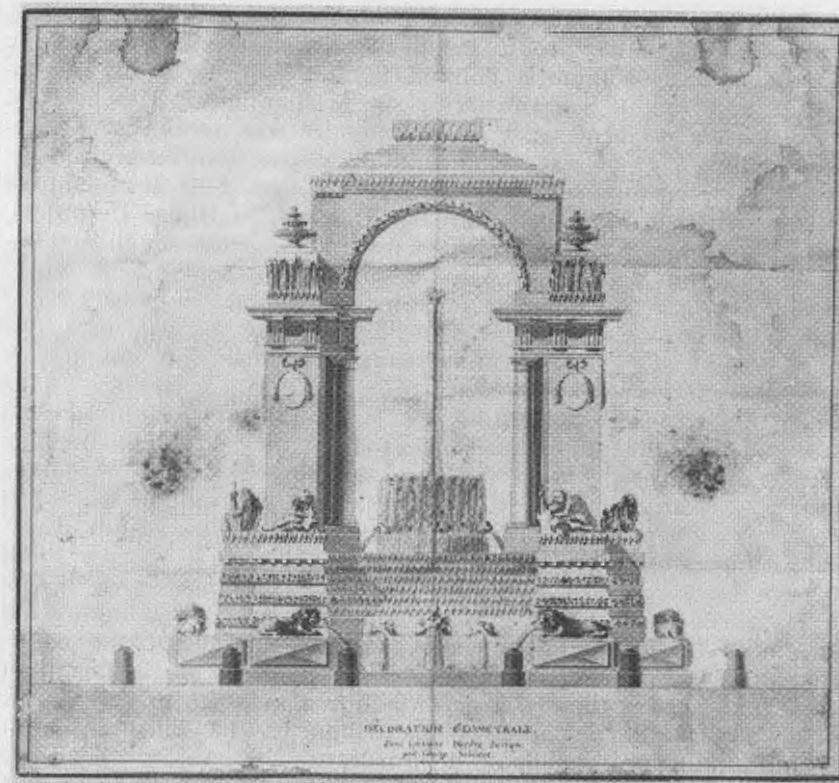
8. Arch. dép. Q 937 - Inventaire fait le 15 thermidor an II.

9. Arch. dép. Q 1364.

10. Arch. dép. Q 1791.

11. Arch. dép. C 1757, Registre des délibérations de la Communauté.

12. *Décoration géométrale d'une fontaine dorique* par Georges Sabarot, plume et lavis, hauteur 0,438 m, largeur 0,465 m ; donné aux Archives municipales de Bordeaux en octobre 1970.



Cliché Inventaire Général, Commission Aquitaine.

FIG. 1. — *Décoration géométrale d'une fontaine dorique* ; par G. Sabarot, Bordeaux (Archives municipales).

médallions, entablement dorique, guirlandes de feuilles de chêne, couronnement à degrés, le tout accompagné de congélations — de rigueur sur une fontaine ! Le décor contraste par ses reminiscences « rocaille » (au sens propre du mot) avec la sobriété de la structure : un arc en plein cintre s'appuyant sur deux colonnes engagées dans des massifs de maçonnerie. Sabarot est appelé à s'occuper de la construction du Palais archiépiscopal sur les plans du Parisien Joseph Etienne (remplacé en 1776 par R.-F. Bonfin), ainsi que du lotissement des terrains de l'Archevêché. En 1775, il est témoin et victime d'un épisode des luttes sanglantes qui opposent les compagnons des deux chantiers du Bordeaux d'alors¹³. Une rixe dégenère : un compa-

13. Déjà en 1769, défense est faite aux Compagnons de s'attrouper, voir le catalogue *Archives bordelais et Néo-classicisme*, Bordeaux, Archives municipales, 1970, n° 11.

gnon tailleur de pierre, la Réjouissance d'Orléans, employé au chantier du Grand-Théâtre, profite « d'un moment d'absence du dit sieur Sabarot pour assommer le nommé Eymnié son neveu et apprentif (*sic*) ». Prévenu, Sabarot arrive sur le chantier de l'Archevêché où se déroule la scène, et, voulant défendre son neveu, est « vivement maltraité ». Aussi la Communauté des maîtres-architectes émet-elle une vigoureuse protestation¹⁴. C'est avec deux des membres les plus actifs de la Corporation, Jean Laclotte et Blaise Despujols, qu'il s'associe en 1778, pour diriger, tous trois comme syndics, d'importants travaux de réfection dans les prisons du Palais de Justice¹⁵. En 1787 et 1788, il aménage le couvent des Minimettes et en reconstruit la chapelle. Le couvent abrite l'Assemblée des Dames de la Foi, fondée en 1649 pour entreprendre la conversion des jeunes filles protestantes, et instituée en 1676 comme un véritable établissement à vocation de formation¹⁶. A la Révolution, la Communauté est composée de 13 sœurs (presque toutes ont plus de 50 ans). La fortune du couvent est bien maigre : peu de ressources (quelques petits loyers) mais beaucoup de dettes. Sabarot d'ailleurs n'est pas encore totalement payé au moment de la Révolution et fait partie des créanciers¹⁷. Le couvent — aujourd'hui disparu — occupe alors un petit terrain situé à l'angle de la rue des Minimes et de la rue du Hâ (près de l'actuel cours du Maréchal-Joffre). Les bâtiments sont modestes, peu homogènes et regroupés autour d'une cour : réfectoire, appartement, chambres des religieuses, petit jardin et « une petite église réparée à neuf, laquelle a sa porte principale sur la cour d'entrée; sur le chœur est une tribune¹⁸ ». La collection Delpit de la Bibliothèque municipale de Bordeaux conserve les dessins de la reconstruction du couvent des Minimettes : un plan non signé¹⁹ et deux élévations signées que nous reproduisons ici pour la première fois²⁰. Le portail du couvent (fig. 2)²¹ encadré de bossages conserve une structure du XVII^e siècle, avec un fronton cintré contenant une niche avec une statue de la Vierge à l'Enfant. Entre le couronnement et la porte proprement dite, figurent trois blasons

14. Arch. dép. C. 1 757, délibération du 5 juillet 1795, publiée in extenso dans *Recherches sur l'activité du bâtiment au XVIII^e siècle à Bordeaux*, T.E.R. par J.-P. MOUILLESEUX, Faculté des lettres de Bordeaux, 1969, tome II, dactylographié.

15. Arch. dép. C. 3 457. *Rolle des journées et fournitures des matériaux* (...), mai 1778.

16. Arch. mun. Delpit 37.

17. Arch. dép. Q. 1 534, 19 août 1790.

18. *Idem*.

19. *Plan du couvent des Minimes et de celui des Minimettes*, plume et lavis, sur papier bleu ; hauteur 0,365 m ; largeur 0,613 m² ; Bibl. mun. Delpit XIII/22.

20. L'existence des dessins a été signalée par FERET dans sa *Biographie* (...), ouvrage cité.

21. *Portail du couvent des Minimettes construit en 1788 par Sabarot Architecte*, plume et lavis ; hauteur 0,493 m ; largeur 0,442 m² ; cachet de la collection Delpit ; Bibl. mun. Delpit XIII/23.

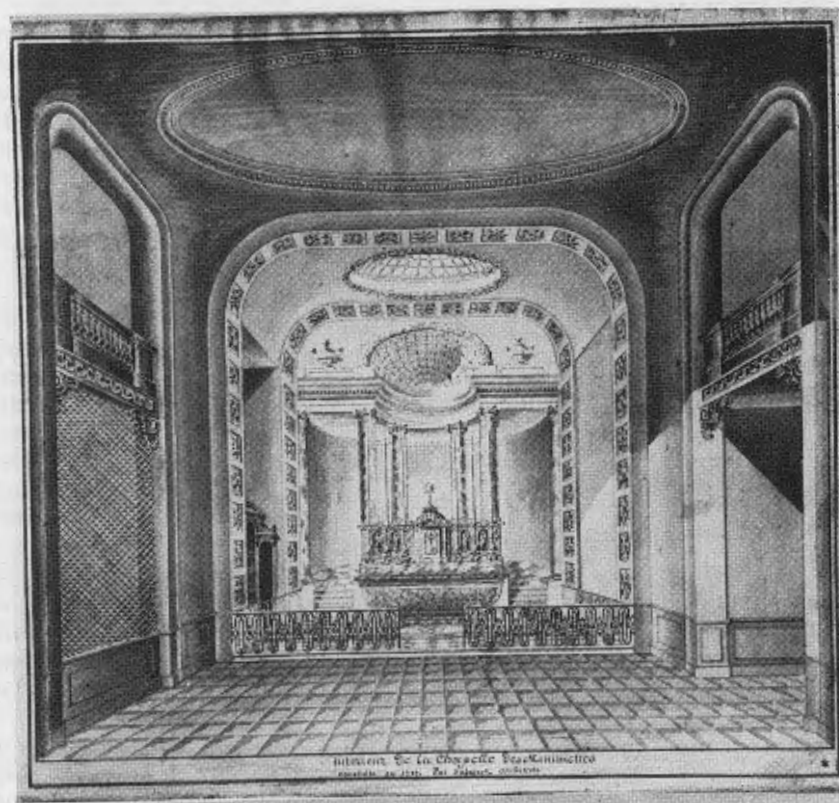


Cliché Inventaire Général. Commission Aquitaine.

FIG. 2. — Portail du couvent des Minimettes (1788), par G. Sabarot, Bordeaux (Bibliothèque municipale).

remontant probablement à la fondation du couvent. On aperçoit au fond de la cour et à droite, la porte d'entrée de la chapelle au décor caractéristique de la fin du XVIII^e siècle. Deux battants donnent accès à la chapelle, au milieu d'un mur sans décoration; au-dessus de la porte, une figure sculptée de la *Religion* assise, puis une corniche à modillons dominée par une baie semi-circulaire dont la voûture est ornée de caissons à rosettes, comme pour la voûte du vestibule de l'hôtel Boyer-Fonfrède (construit sur les plans de Louis) ou pour celle de la coupole de l'hôtel Saint-Marc (cours d'Albret); la façade est couronnée par un fronton triangulaire. La *Vue intérieure de la Chapelle* (fig. 3)²² montre le nouveau chœur. A droite et à gauche (où se trouve la clôture) deux tribunes à balustres, supportées par

22. *Intérieur de la chapelle des Minimettes construite en 1787 par Sabarot Architecte*, plume et lavis ; hauteur 0,497 m ; largeur 0,548 m ; cachet de la collection Delpit ; Bibl. mun. Delpit XIII/24.



Cliché Inventaire Général. Commission Aquitaine.

FIG. 3. — Intérieur de la chapelle des Minimettes (1787), par G. Sabarot, Bordeaux (Bibliothèque municipale).

des consoles à volutes rocaille, et une frise de crossettes (en forme de vagues affrontées), caractéristiques des années 1750-1760. Une grille, aux motifs d'ovales, sert de table de communion. Deux parties composent le chœur : une travée plus large que profonde en avant de l'autel, encadrée de caissons et éclairée par une petite coupole vitrée (?), et, en arrière de l'autel, un petit déambulatoire en hémicycle compris entre le mur et les colonnes ioniques entourant le tabernacle. Ce dernier décor, malgré la maladresse du dessin — ne semble pas être du trompe-l'œil, si l'on considère que l'entablement, au-dessus de l'autel, décrit en demi-cercle en profondeur pour supporter une petite coupole en cul-de-four, ornée de caissons et de rosettes. Sur les deux côtés de l'autel, l'entablement, supporté par les colonnes, reçoit en couronnement deux pots-à-feu. Le tabernacle de l'autel est encadré de deux niches à statuette. La polychromie légère de l'ensemble (l'autel, peint en faux-marbre, comme les colonnes) complète cette

impression d'un décor de théâtre au vocabulaire éclectique et même retardataire.

Parmi d'autres activités — dont certaines encore mal connues — citons une vente de terrain, sur les allées de Tourny, en 1782²³, et une participation directe à la construction de la rue Rolland²⁴. Au début de la Révolution, comme les autres architectes bordelais, Sabarot est chargé de nombreuses expertises pour estimer les Biens nationaux : ancien collège de la Madeleine²⁵, etc. Il fait même hommage à la municipalité, en 1790, « de divers projets d'embellissements dans le quartier de Sainte-Eulalie pour rendre la vente des emplacements des monastères plus avantageuse à la Nation ». La municipalité le remercie « en louant son patriotisme et son zèle pour la chose publique²⁶ ». Mais très vite, Sabarot fait preuve d'un « zèle » moins révolutionnaire puisqu'en 1791 le maire lui interdit de se rendre aux réunions des *Amis de la Patrie* (club composé de personnages en vue comme l'avocat Lumière, Acquart fils, etc.). Sans doute hostile à la Constitution civile du clergé (12 juillet 1790), il signe en 1792 une pétition au maire « protestant des sentiments religieux des défenseurs d'une certaine liberté de conscience²⁷ ». Sabarot est lié par son métier et par sa famille (sa belle-sœur est Ursuline) aux milieux ecclésiastiques. Au moment de la Convention montagnarde et de la Terreur, les fidèles du clergé réfractaire se retrouvent tout naturellement suspect de « contre-révolution ». Des dénonciations l'accusent d'avoir fait « depuis le commencement de la Révolution un repaire d'aristocratie chez lui, continuellement », d'avoir été « un chaud partisan (*sic*) de l'ouverture des église (*sic*) non constitutionnel (*sic*) ». Cannaud (s'agit-il du tailleur de pierre du même nom ?) l'accuse d'être un « mové républicain » (*sic*)²⁸. Le *Journal du Club National* du 6 thermidor an II (24 juillet 1794) annonce que Sabarot « fameux aristocrate de tous les temps, a été trouvé chez lui entre le plafond et le toit ». Voici les termes de son interrogatoire (4 thermidor an II) :

— Pourquoi te tenais-tu caché chez toi ?

— Parceque j'ai été depuis longtemps insulté comme aristocrate par diverses personnes (...) Je ne suis point ennemi de la Révolution, personne ne l'aime mieux que moy.

— As-tu ta carte de section et ton certificat de paiement de la section *g^{me} Tell* ? (la place G. Tell est l'actuelle place Rohan).

— Non, ni l'un ni l'autre, je n'ai osé me présenter à ma section par (*sic*) des mortifications que je craignais d'essuyer.

23. Le 15 décembre 1782, il vend un terrain situé à l'emplacement actuel de la Maison Meyer ; cité par X. VÉDERE, « Les Allées de Tourny », *Revue Historique de Bordeaux* (...), XXIV, 1931, p. 178.

24. Arch. mun. Fonds Vivie, manuscrit 236 p. 215.

25. Arch. mun. Pér. Rév. N 3.

26. Arch. mun. Pér. Rév.

27. Arch. mun. Pér. Rév. P. 4.

28. Arch. dép. 14 L 34 et Arch. mun. Fonds Vivie, M. 236, p. 216.

- Dans quelle partie de la maison était (sic)-tu caché ?
- Dans un fond de plafond dont l'entrée était par le tuyau de la cheminée.
- Par qui a-t-elle été faite ?
- Par moi.
- Et n'y a (sic)-tu pas caché des armes ?
- Non.
- (...) Tu avais eu le temps d'aller aux Minimes pour y jouer le rôle de grand maître ou introducteur, lorsqu'une réunion de personnes — dont au moins la moitié étaient des ennemis de la Révolution — s'y rendirent sous le prétexte de religion.
- J'y ai été à la messe, mais je n'y ai jamais introduit personne.
- Tu étais signataire du Club des Monarchiens, de celui des Cordeliers.
- Je l'ai fait parce que j'ai cru que la loi me le permettait.
- Quelle était la femme trouvée chez toi ?
- Ma belle-sœur, religieuse de Ste Ursule²⁹.

Le 11 thermidor (29 juillet 1794), Sabarot est condamné à mort et exécuté à Bordeaux³⁰. Quatre jours plus tard on apprend la chute de Robespierre (le 9 thermidor). Sa veuve, chargée de 9 enfants, va réclamer la levée des séquestres des biens du condamné³¹.

Jean-Pierre MOUILLESEUX.

29. *Idem*.

30. Acte de décès II Thermidor an II, Arch. Mun. 3 E6, acte 1903.

31. Arch. mun. Delpit 185, et Fonds Vivie, M. 236, p. 213 et p. 217.

LA DÉCORATION D'UN HOTEL BORDELAIS A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

Document transcrit et présenté par Bernard THERON

Le document présenté est conservé aux Archives de la Gironde, série J, fonds des dons et acquisitions, classé sous la cote 3 J C 58. Il s'agit d'un devis de sculpture fait par Jean Richefort, architecte, pour l'hôtel de M. de Terrefort, conseiller au Parlement de Bordeaux, situé fossé des Tanneurs, n° 7 (aujourd'hui 23-25, cours Pasteur).

François-Joseph de Chaperon de Terrefort naquit à Bordeaux, paroisse Saint-Projet, le 22 août 1734. Il fut élu conseiller au Parlement de Bordeaux, le 7 mars 1789, et mourut guillotiné à Bordeaux le 22 messidor an II.

Jean Richefort est un architecte bordelais peu connu. Nous avons cependant sur lui quelques renseignements : il fut reçu maître en 1747, il fut bayle de la corporation des maîtres-architectes en 1774-1775, il paya 24 livres de capitation en 1777, il habitait fossés de Bourgogne en 1772 et rue du Noviciat des Jésuites en 1789 et il mourut le 15 août 1791.

En 1785, il fut chargé de faire un devis pour la décoration intérieure de l'hôtel de M. de Terrefort. Il s'agissait de décorer le vestibule, la salle à manger, le salon de compagnie, le salon de musique, la chambre à coucher de Madame, au second étage de la chambre à coucher de Monsieur, et celle des demoiselles, le devis s'élève à la somme de 6 265 livres, 22 sols, 6 deniers. Mais il dut revoir son devis que M. de Terrefort a trouvé trop élevé et pour la somme de 5 171 livres, 15 sols, il fut accepté : le compte fut soldé le 4 février 1786.

Mémoire de la sculpture faite par ordre de Monsieur de Terreford conseiller au Parlement dans son hautel situé sur le fossés des tanneurs sous la conduite de Monsieur Richefort architecte.

savoir,

plus, Dans le grand vestibule douze chapiteaux de deux pies et demi de grandeur de l'ordre ionique entique enrichi d'aube fluronné et de perle enfil-

	lée et d'une guirlande sortant des volutes elle est formée de fleuron et de feuille de lorié a vingt six livres chaque les douze se mont à ..	100
plus,	Dix neu de ruban arrangé avec des cloux a crochets et des annos qui soutienne des médaillons à dix livres chaque les dix se monte	312
plus,	une console antique orné d'une feuille d'aquante et de piastre et de feston de lorié sortant des volute, ...	24
		436

Salle à manger

	Deux cent huit rozasse placée aux panneaux des portes et du lambrie a vingt sols pièces cy	208
plus,	à la porte qui fait l'antrée du salon de compagnie tous les enquadrement des panneau sont orné pour cy	30
plus,	une roze de plafond cy	24
		26

Salon de Compagnie

	La corniche emplatre a quatre vingt cinq pies de pourtour elle en richie de quatre ornement savoir de feuille d'acante avec des fleurons et des tigette de fleur qui sorte des millieux plus des rubans tournans des feuilles d'auliviers et de perles enfilée a quatre livres cinq sols le pies courant cy	361,5
plus,	Un tors sintré pour le haut qui forme le double en cadrement des chambranle des portes. Il est enrichy de feuille de chene et de rubans il ont vingt cinq pies de pourtour chacun a trois livre le piez fait soixante quinze livres chaque Et pour les quatres y compris le trumeau des Croise monte	300
	Ideme dix huit pies aux trumeau de la cheminée	54
plus,	Les corniche des portes ont cinq pies et demi de longueur elle sont enrichie de feuille d'acante de perle et feuille d'eau a cinquante sols le pies se monte traize livres quinze sols chaque corniche et les trois cy	40,5
plus,	trois frize a lantique formée derond avec des rozasse en soleil et en feuille de persil et de double fleuron et tigette a vingt quatre livres chaque cy	72
plus,	les chambranle ont vingte deux pies de pourtour chaque il son orné de feuille de persil et perle a trante sols le pies les deux ornement fait trante trois livres chaque et pour les trois cy	99

plus,	Deux consolle de profil qui termine la frise et qui se marie avec la corniche et le chambranle a trois livres chaque et pour les six cy	18
		944,100
plus,	Trante sept pies de feuille de laurié et de perle qui font l'anquadrement de panneau des portes à trante sols le pies. Les deux ornement se montent à cinquante cinq livre chaque et pour les trois cy	167,5
plus,	huit pies denarcelle enfilée aux montant des portes a vingt sols le pies fait huit livres chaque montant pour les trois cy	24
plus,	huit pies de cordon qui forme l'ancadrement des frise a douze sols le pies fait quatre livre seize sols pour chaque porte et pour les trois cy	14 l. 8 s.
plus,	deux frise antique riche a chaque porte a neuf livres la frize et pour les six cy	54 l.
plus,	neuf pies de vis sans fin qui forme lanquadrement des rozasse triangulaire a douze sols le pies fait cinq livres huit sols pour chaque et pour les cinq cy	27 l.
plus,	dix rozasse triangulaire placée aux ecoinson des portes des trumeau des croisée et des cheminée a huit livres chaque et pour les dix cy	80 l.
plus,	soixante onze pies de perles au chanbranle des croisée cy	42 l. 12 s.
plus,	dix neuf pies de feuilles de laurier et de perle qui forme l'anquadrement de la tour creuse à trante sols le pies cy	28 l. 10 s.
plus,	dix huit pies de feuille de persil et de perle qui forme lanquadrement des pilastres ou son place les trophée a vingt sols le pies fait dix huit livres chaque et pour les deux cy	36 l.
plus,	trante deux pies des même ornement qui fait lanquadrement des pilastre du coté de la cheminée a vingt sols le pies cy	32 l.
plus,	soixante pies de symaise enrichy antre la rozette à vingt cinq sols le pies cy	75 l.
plus,	vingt pies de bordure de glasse à la cheminée Ideme vingt un pies au trumeau des croisée a trante cinq sols le pies pour les deux bordure cy	71 l. 15 s.
plus,	deux corniche qui couronne les bordure des glasses a dix livres chaque cy	20 l.
plus,	cens cinquante quatre pies de bordure de tapperie enrichy d'aube fluronne de perle et de feuille d'ornement a cinquante sols le pies cy	385 l.
plus,	deux trophée de Musique dans les pilastre a coté des croisée il sont former par des neuf de ruban attaché a un cloux doux sorte trois rand de perle qui supporte une couronne de lorier de	

	dessous son suspendu des attribus de musique et termine par des chute de fleur pour les deux ...	100 l.
plus,	cinq antique de différant genre savoir sur la cheminée et un autel antique sur lequel est sacrifié une tourterelle au bas de l'ôtel son placé des attribus de divers sujet comme amour militaire pastroal et autre sur lequel est posé le poeme de l'ard d'aimer le tout est terminé par des branche d'aulivier le haut et couronne par des feston de fleur.	
plus,	sur la porte d'antrée et un trophée d'agriculture avec tous ses attribut le haut et termine par des branches de chene avec des cordons.	
plus,	sur la porte qui donne dans le salon de musique et un trophée des beau arts formé par un globe terrestre sur lequel est posé un aigle qui dans son bec tien des perle qui marque la richesse des siances sur les coté du globe sons les attribus d'architecture, de géométrie, d'astronomie et autre, le tout et couronné par des guirlande de perle arrangée avec des drapperie.	
plus,	a la porte pinte et un trophée pastroal arrangé avec divers attribus le haut et couronné par des branche de jasmin et des drapperie.	
plus,	aux trumeau des croisée et un trophée chanpetre forme par un tron d'arbre ou son suspendu plusieurs attribus d'armouù et de musique et autre sur les branche de l'arbre sont deux oiseau qui semble vouloir saccoupler le haut et couronne par des branche d'aulivié a cent deux livres chaque trophée cy	510 l.
plus,	soixante douze rozasse placée aux panneau des portes et du lambris a vingt sols chaque cy ..	72 l.
		2 684 l.

Salon de musique

	La corniche en platre a cinquante six pies de pourtour elle est enrichie de feuille de refan fleuronné de culo enfilée et de feuille en ecuson a cinquante sous le pies courant cy	140 l.
plus,	trante gautre pies de rubans tournans qui forme le double enquadrement des panos a douze sols le pies se monte à vingt livres huit sols chaque panneau et pour les neuf cy	183 l. 12 s.
plus,	a chaque panneau vingt cinq pies deux pouces d'aube antique perlée et fluronnée a trante sols le peis fait trante sept livre quinze sols deux deniers chaque panneau et pour les neuf cy	339 16 l. 6 s.
plus,	memme quantité de cordon a cotte des aube a douze sols le pies fait quinze livre chaque et pour les neuf cy	135 l.
plus,	traize pies de feuille deaux qui forme lancadrement des trophée et des frize de chaque panneau	

	a douze sols le pies fait sept livres saize sols chaque et pour les neuf cy	70 l. 40 s.
plus,	les chanbranle de la croizée et de la porte a glace porté chacun vingt huit pies de pourtour il son enrichy de feuille de persil et de perle a vingt quatre sols le pies les deux ornement se monte a	67 l. 40 s.
plus,	les enquadrement des sept pilastre comporte chacun vingt quatre pies derée de cœur a douze sols le pies se monte a quatorse livre huit sols chaque et pour les sept cy	100 l. 16 s.
plus,	a la porte traize pies de rubans tournans qui forme le double enquadrement de l'atique a douze sols le pies cy	7 l. 16 s.
plus,	onze pies qui fait la bordure de l'atique a douze sols le pies cy	6 l. 12 s.
plus,	une corniche de six pies de longueur anrichy de trèfle et de feuille de Roze	12 l.
plus,	l'architrave et ornée d'une double tresse et d'un cordon cy	9 l.
plus,	le chanbranle de la porte en forme de pilastre et enrichie de dix sept pies de piastre enfilée a quarante sols le pies cy	34 l.
plus,	quarante six pies deux ornement qui forme l'enquadrement des petits panneau de lambrasure de la porte a vingt quatre sols le pies cy	48 l. 2 s.
plus,	aux panneau de la porte trante sept pies de feuille d'aulivier a douze sols le pies cy	22 l. 4 s.
plus,	huit pies de cordon qui fait l'anquadrement des frise a douze sols le pies cy	8 l.
plus,	deux consolle antique qui suport la corniche et qui pose sur l'architrave elle sont enrichie de feuille d'acante de piastre de fluron et feuille de soreau a dix livres chaque cy	20 l.
plus,	dans la frise et un trophée d'amour composé de deux oiseau accouplé sur des nuages il sont couronné par des branche de roze qui sorte de dessous un carquois de guerrier le tout et termine par un arcque flèche guirlande de fleur neuf de rubans cordon et glans cy	50 l.
plus,	latique et composé de deux enfants qui samuse l'un a pinsé de la lire et l'autre arrange une guirlande de fleur pour la couronne de dessous les enfants sorte d'un rinsau d'acante qui forme des tigettes de fleuron le tout fait en roulement dans le gout antique cy	72 l.
	A la cheminée traize pies de rubans tournont aux double enquadrement de latique a douze sols le pies cy	7 l. 16 s.
	Onze pies de feuille d'eau qui fait la bordure de latique a douze sols le pies cy	6 l. 12 s.
	une corniche de memme que la porte	12 l.
	une double fraise a lastraguable	6 l.

	une frize est formée de branche de roze qui sort d'un fluron cy	12 l.
	Les petis pilastre sons de même qua la porte il sont orné de douze pies de piastre cy	24 l.
	deux chapiteaux formé de feuille d'acante et de fleuron place au dessus des pilastre a six livres chaque cy	12 l.
plus,	latique et dans le même genre qua la porte seson deux enfants l'un joue de la flute et l'autre prand des fleur sur un globe terrestre pour couronné la musique il est terminé de meme que le précédent cy	72 l.
plus,	dix neuf pies de bordure de glace orné de feuille d'acante et d'un cordon a quarante sols le pies cy	38 l.
plus,	sept arabesque elle sont composée de bachante posé sur des pies desteaux antique elle supporte des vases des lire des corne d'abondance doux il sort des fleur des fruits des rinseau des tigette des tirse des houlette et des lances autour duquel sentrelasse des branche de laurier de vigne de chaine et d'aulivie le tout richement decoré a cinquante cinq livres chaque y compris le fleuron qui est a la hauteur de la frise pour les sept cy	385 l.
plus,	onze frize forme de branche d'aulivié arrangée avec des rubans a sept livres dix sols chaque et pour les once cy	82 l. 10 s.
plus,	neuf trophée de musique de differant genre a trente livre chaque cy	270 l.
plus,	quatre vingt huit rozasse placée aux panneau de la porte et du lambris a vingt sols la piece cy ..	88 l.
		2 347 l. 10 s. 6 d.

Chambre à coucher de Madame

	Quatre attique ou sont placé des festons de fluron de fleur arrangé avec des rubans des cordon et des glant soutenu par un cloux a crochet et sortant d'une rozasse a trante livres chaque pour les quatre cy	120 l.
	L'anquadrément des atique et orne de rée de cœur elle ont huit pies quatre pouce chaque a douze sols le pies cy	20 l.
	Quatre corniche de trois pies et demis enrichy de trois ornement a dix livre chaque pour les quatre cy	40 l.
plus,	quatre frize forme de ruban et de rozette a sept livres dix sols chaque cy	30 l.
plus,	dix sept pies de bordure de glace au trumeau de la cheminée et dix huit a celui des croisée elle sont enrichie de deux ornement a vingt quatre sols le pies cy	42 l.

plus,	quarante huit rozasse placé aux panneau des portes et du lambris a vingt sols pièce cy	48 l.
		300 l.

SEGON ETAGE

Chambre à couché de Monsieur

	Aux chanbranle de la cheminée en pierre fait le millieux dans le jaune antique et deux consolle pour fix	9 l.
plus,	a la chambre sur le devant fait a la cheminée une frize formée de rinseau d'acante de tigette de fluron et rozasse le tout faisant en roulement pour cy	15 l.
plus,	six pies de feuille en écusson qui fait l'anquadrément de la frise a douze sols cy	3 l. 12 s.
plus,	une corniche de trois pies de longueur enrichy d'aube et de piastre cy	6 l.
	les bordure des glasse de la cheminée ont quinze pies huit pouce et celle du trumeau des croisée ont dix huit pies huit pouces elle sont anrichie de trois ornement a trante six sols le pies se monte pour les deux bordure cy	61 l. 16 s.
plus,	quarante huit Rozasse placé aux portes et au lambris a vingt sols cy	48 l.
plus,	deux dessus des portes qui avait été faite pour l'alcove et qui a été suprimée l'une est placée dans ladite chambre et l'autre dans le dégagement qui va dans la chambre des demoiselle a quinze livres chaque cy	30 l.
		173 l. 8 s.

Chambre des Demoiselle

	deux corniche ornée de trèfle et de perles enfilée l'une est à la cheminée et l'autre aux trumeau des croisée, à six livres chaque cy	12 l.
plus,	deux frise antique placée sur les corniche a sept livre chaques cy	14 l.
plus,	saize pies quatre pouces de bordure de glaces a la cheminée et quinze pies aux trumeau des croisée a vingt quatre sols le pies. Les deux ornement pour cy	37 l. 4 s.
		63 l. 4 s.

Recapitulation des sommes suivant le règlement fait a la marge de chaque article de tous les ouvrages de sculpture portés dans le present compte.

article premier de tous les ouvrages en sculpture sur plattre faits au vestibule d'entrée montant a	398 l.
salle a mangé montant a	201 l.

sallon de compagnie montant a	2 178 l. 19 s.
sallon de musique montant a	1 950 l.
chambre à couché de Madame montant a ..	243 l. 13 s. 4 d.
chambre a couché de Monsieur au second ..	144 l. 16 s.
chambre des demoiselles montant a	55 l. 6 s. 8 d.

monte le tout à la somme de 5 171 l. 15 s.

Je certifie avoir réglé le présent compte comme il paroît a la marge de chaque article montant le tout à la somme de cinq mille cent soixante onze livres quinze sols a Bordeaux, ce vingt huit octobre 1785.

J. Richefort.

DOCUMENTS
CONCERNANT LA CONSTRUCTION
DE TROIS MAISONS DE CAMPAGNE
EN BORDELAIS DANS LA SECONDE MOITIÉ
DU XVIII^e SIÈCLE :
ARSAC, LE BURC A AMBÈS,
VAQUEY A SALLEBŒUF

Documents transcrits et présentés par Paul ROUDIE

I. — LE CHATEAU D'ARSAC EN MEDOC

Les Archives départementales de la Gironde conservent, sous les cotes II Z 632 et 634, une lettre, cinq plans et une élévation ayant trait à une reconstruction ou un agrandissement de ce château appartenant au comte de Ségur¹.

Nous publions *in extenso* la lettre de l'architecte Bonfin qui nous paraît fort importante :

« Bordeaux ce 2 avril 1768

Monsieur,

Pour vous prouver qu'aussi tot que je l'ay pu je ne me suis occupé du plan du château de M. le comte de Ségur, j'ay l'honneur de vous envoyer les deux différentes idées que j'en ai faites; je suis à même à faire les élévations, mais je ne suis pas content de celle du plan avec deux pavillons, ces pavillons devenant trop fort pour le corps de logis qui est cependant de cinq arcades; c'est par objet d'économie que je me suis fixé a ce nombre et pour ne pas faire un trop grand bâtiment, il en faudrait sept pour que le tout

1. Ce personnage était sans doute le fils ou le petit-fils de Joseph de Ségur, Comte de Cabanac, baron d'Arsac et de Belfort, seigneur en partie de Parem-puyre qui fut sous-maire de Bordeaux en 1721. A la même famille appartenait le marquis Nicolas Alexandre de Ségur, qui avait reçu à Versailles le nom de prince des vignes à cause de ses domaines de Lafitte, Latour et Mouton.

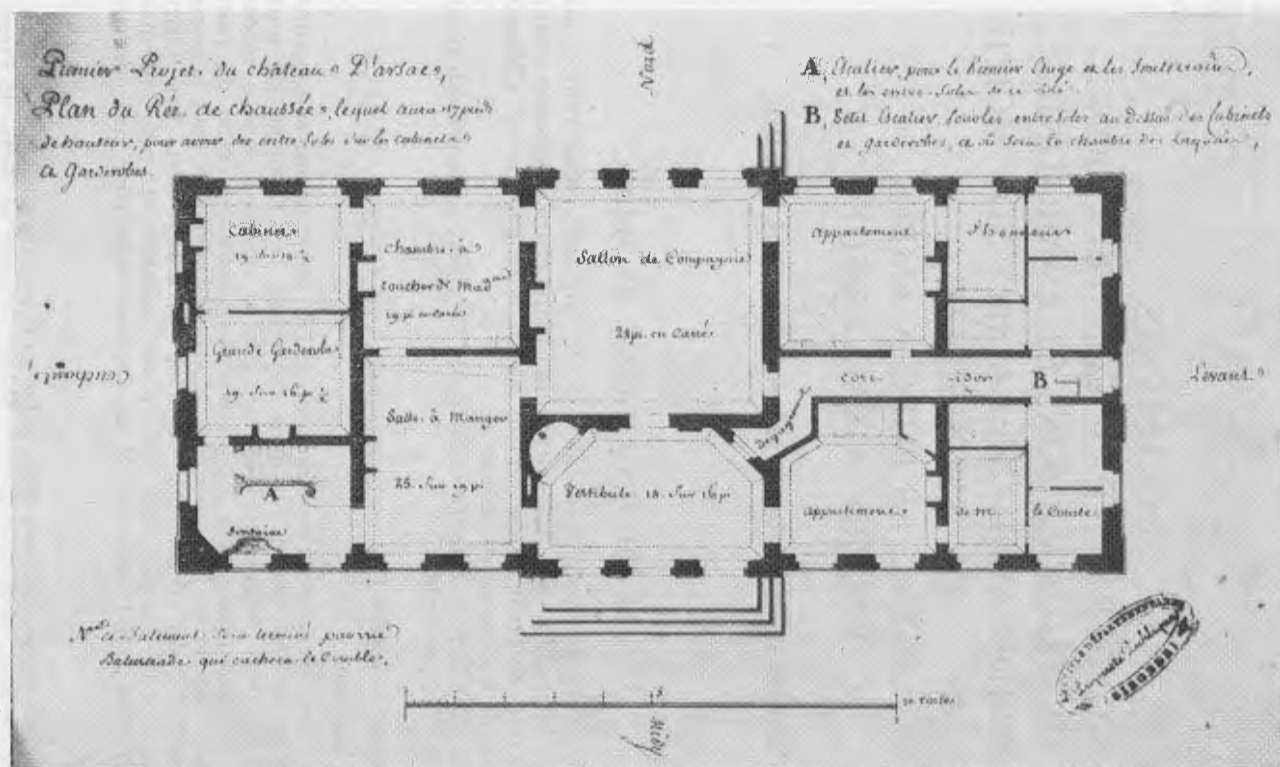


FIG. 1. — Bonfin. Premier projet pour le château d'Arsac.
Plan du rez-de-chaussée.

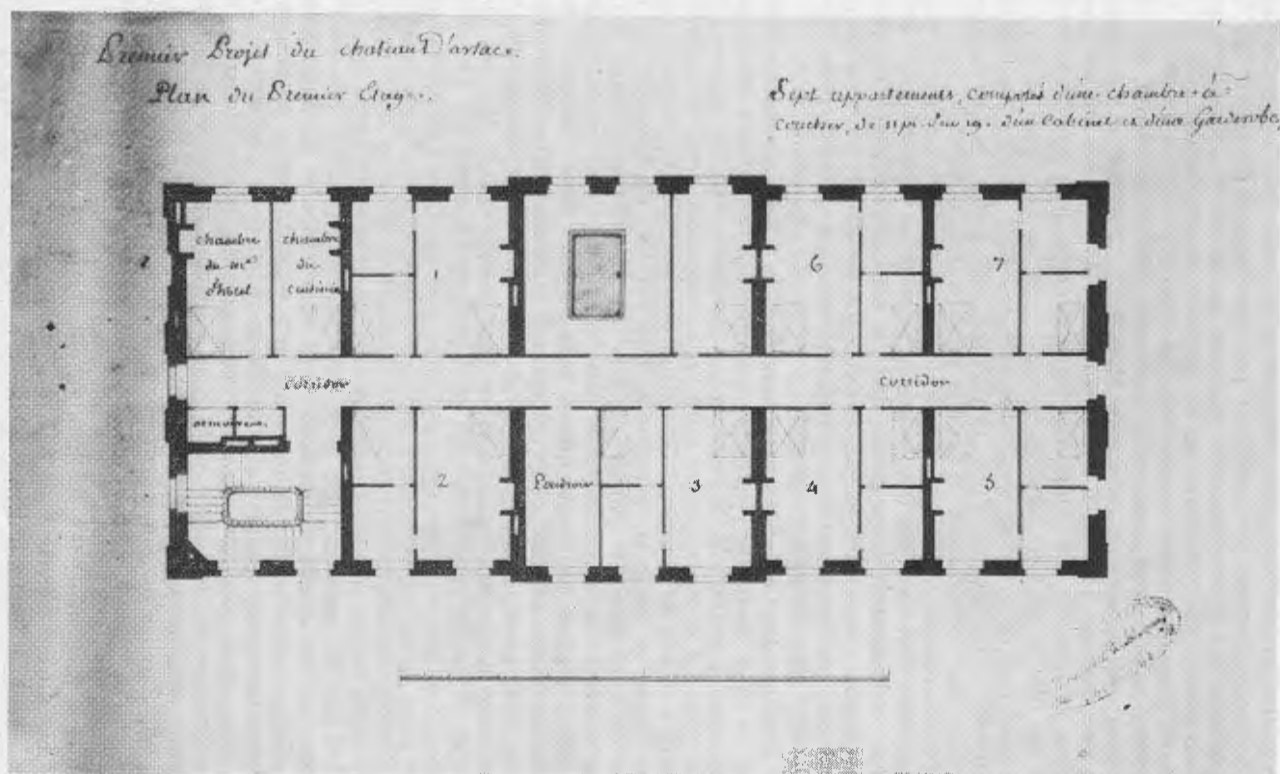


FIG. 2. — Bonfin. Premier projet pour le château d'Arsac.
Plan du premier étage.

fût en belles proportions, j'en veux avoir le cœur net et je fais ce plan. J'entends terminer ces pavillons par une attique dominant sur le corps de logis qui le sera lui-même par une balustrade et les coiffer par un grand comble couvert d'ardoise. Le premier projet, qui est plus simple, seroit beaucoup moins dispendieux, la façade en deviendra bien, la seule chose qui pourroit choquer ce que vu de côté il paroitroit un peu étroit pour sa longueur. Vous scavez Monsieur que quand il faut sasujeter à une certaine dépense il est bien difficile de rendre tous les cotés agréables, ce sont de ces coups qui appartiennent aux grands maitres encore les ont ils souvent manqué.

Je vous prie de présenter ces plans à M. le comte, je n'ay pas osé les lui adresser directement. Vous m'allarmes sur l'idée désavantageuse qu'il prend sur mon compte et je suis pénétré d'un chagrin le plus vif, et il n'y a personne dans le monde de qui je chérissse d'avantage la protection, je lui doit tout par devoirs, mais je crois lui devoir encore bien plus par l'attachement respectueux que j'ai toujours eu pour lui. Pour ma justification, Monsieur, je vais entrer dans un détail qui vous paroitra peut être ennuyeux, mais il devient nécessaire pour faire connaître à M. le comte mes obligations forcées.

1° L'affaire des Carmélites pour laquelle il m'a fallu moi-même lever le plan de l'ilot, pour fixer le terrain que prendra la nouvelle rue et les emplacements à vendre. M. le marechal l'a demande avec ces ordres précis que vous lui connoissiez pour faire un arrangement avec M. le Bailly de Fleury à raison du Temple. 2° Les religieuses ont sollicité vivement que je leur donne en petit la distribution que j'ai fait du batiment de la maison de force pres Ste Eulalie que l'on leur destine en échange, vous scavez combien ces sortes de filles sont pressentes, elles n'ont jamais qu'un objet. 3° Mrs les jurats qui se sont replacés dans l'ancien corps de logis de l'hôtel de ville qu'ils occupoient ci devant m'ont pris beaucoup de tems pour y faire faire tous les changemens et réparations, ils sont aujourd'huy mieux logés qu'ils ne l'ont jamais été. 4° Mrs les Trésoriers de France n'ayant point de confiance en l'homme qui fait ordinairement l'allignement des rues, ont prié Mrs les Jurats de m'engager à leur aider dans ces opérations, enfin, Monsieur, les Capucins le mois de décembre dernier voulant batir me demandere un plan dont je n'ay plus entendu parler que vers la fin de février dernier et après qu'il en avoit été fait de nouveaux sur le mien; voila mon honneur interessé il m'a falu par un second projet rompre la concurence et ce malheureux plan, quoique un couvent de Capucins, m'a bien donné de la besogne. Vous vous apercevés que je ne vous chache rien et la douleur restera dans mon cœur jusque à ce que vous ayez la bonté Monsieur de m'apprendre que M. le Comte n'est plus indisposé contre moy. Je fais abstraction des travaux de Fronsac puisque M. le Marechal le veut.

Par le courrier de samedi prochain je vous enverrai les deux élévations et le troisième plan, je tacherai d'y joindre le plan des environs du chateau où j'ai tracé des allées qui d'un coté iront au grand bois et de l'autre à Loustalaut (?). J'y joindrai aussi si la chose est possible le plan du détail des écuries et de la basse cour.

Je vous fais, Monsieur, mes sinceres remerciements de ce que vous vouléz bien être mon ange tutelaire aupres de M. le Comte. Ma femme vous remercie des compliments que vous avés la bonté de lui faire, elle vient de s'accoucher d'un second garçon et elle se porte au mieux ainsi que l'enfant, elle me charge de vous faire agreer ces compliment. J'ay

l'honneur d'être avec un respectueux attachement Monsieur vôtre très humble et très obeissant serviteur.

Bonfin.

Richard-François Bonfin (1730-1814) est bien connu des historiens de l'art bordelais, mais la lettre ci-dessus donne des renseignements précis et, croyons-nous, inédits sur ses multiples activités d'architecte et d'urbaniste, jouissant de la confiance des jurats, du duc de Richelieu et de plusieurs ordres religieux. Ce qu'il appelle l'affaire des Carmélites semble concerner le prolongement de la rue du Temple jusqu'au cours de l'Intendance; les religieuses auraient reçu en échange du couvent qu'elles occupaient à cet endroit la « maison de force » près de Sainte-Eulalie. En fait ce projet ne fut réalisé que plus tard, en 1804², et il n'y eut pas à reloger la communauté, le couvent étant devenu bien national sous la Révolution.

Les Capucins obtinrent en 1760 l'autorisation de faire reconstruire leur couvent dont la première pierre fut posée le 2 avril 1768, date précisément de la lettre de Bonfin. M. Desgraves, qui donne ces renseignements³, indique que l'architecte en fut Laclotte. mais le texte que nous publions nous permet de croire que c'est en réalité Bonfin qui fournit les plans exécutés, car il ne dirait pas qu'il a « rompu la concurrence » par un second projet, si son rival, qu'il ne nomme pas, l'avait emporté.

En ce qui concerne le château d'Arsac, la lettre adressée à un homme de confiance du comte de Ségur, dont nous ne connaissons pas l'identité, nous indique que Bonfin avait fait deux projets, l'un plus modeste, l'autre plus développé, et qu'il envoyait avec la lettre les plans correspondant à ces deux projets; les élévations devaient être envoyées plus tard, avec un troisième plan, dont il ne nous dit pas à quoi il correspondait, et peut-être deux autres plans, l'un des abords du château, l'autre des écuries et de la basse-cour. Les Archives de la Gironde conservent deux plans et une élévation relatifs au premier projet, deux plans relatifs au second, et un plan représentant l'état du château tel qu'il était à l'époque, complété par des augmentations et aménagements divers; il s'agit sans doute du « troisième plan », dont il est fait mention plus haut.

Nous n'analyserons pas en détail ces projets, qui sont très clairs. La lecture des plans du second projet doit être complétée par les indications contenues dans la lettre, puisque aucune élévation ne leur est jointe: il faut imaginer le corps central percé au rez-de-chaussée de cinq arcades et couronné par une balustrade, les pavillons étant eux surélevés par un attique et coiffés d'un haut comble couvert d'ardoise.

Il est évident que les logis prévus devaient être complétés par des dépendances, puisqu'ils ne comportaient ni cuisine, ni fournil,

2. L. DESGRAVES, *Evocation du Vieux Bordeaux*, Paris, 1960, p. 68.

3. *Op. cit.*, p. 258.

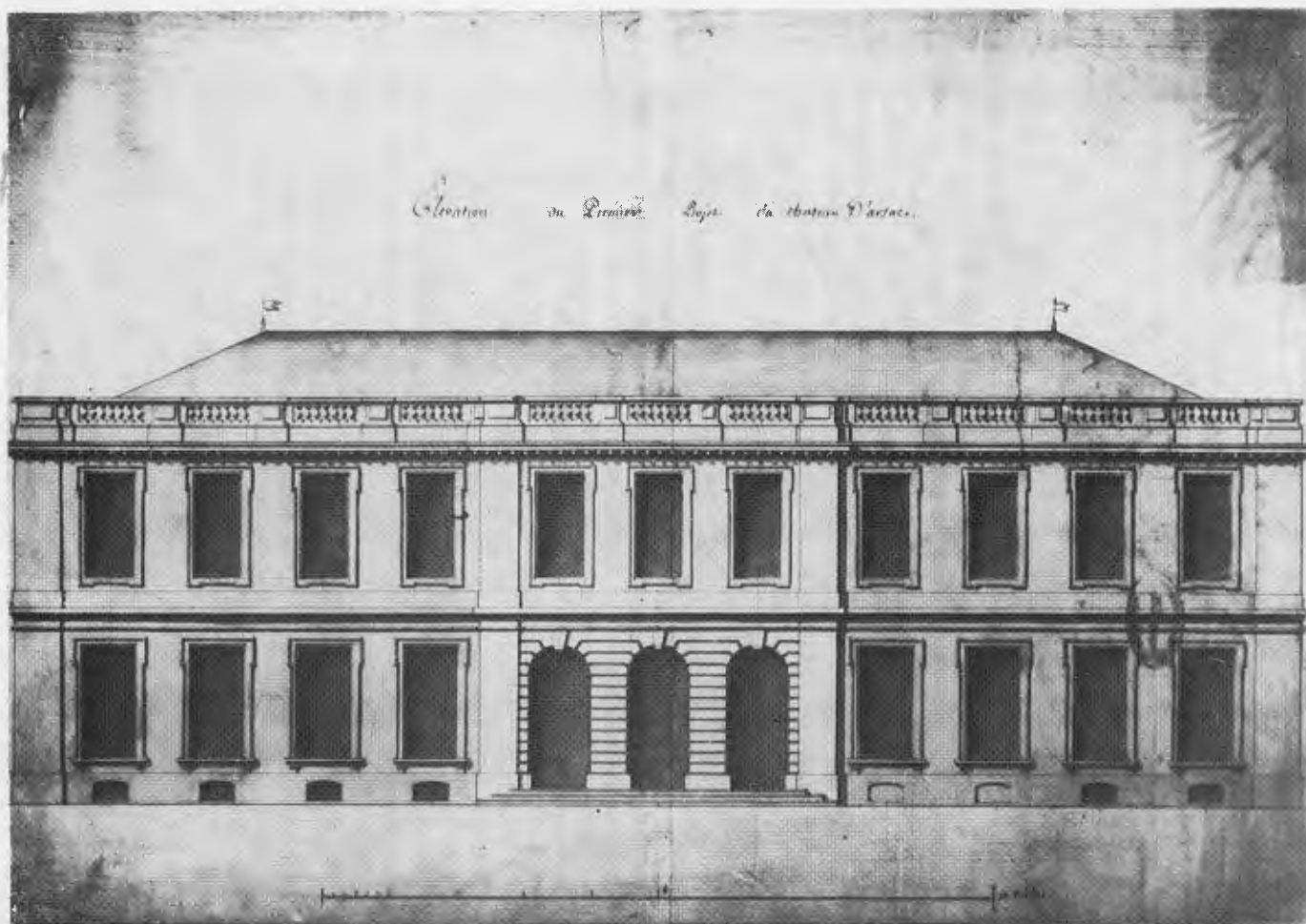


FIG. 3. — Bonfin. Premier projet pour le château d'Arsac.
Elévation.

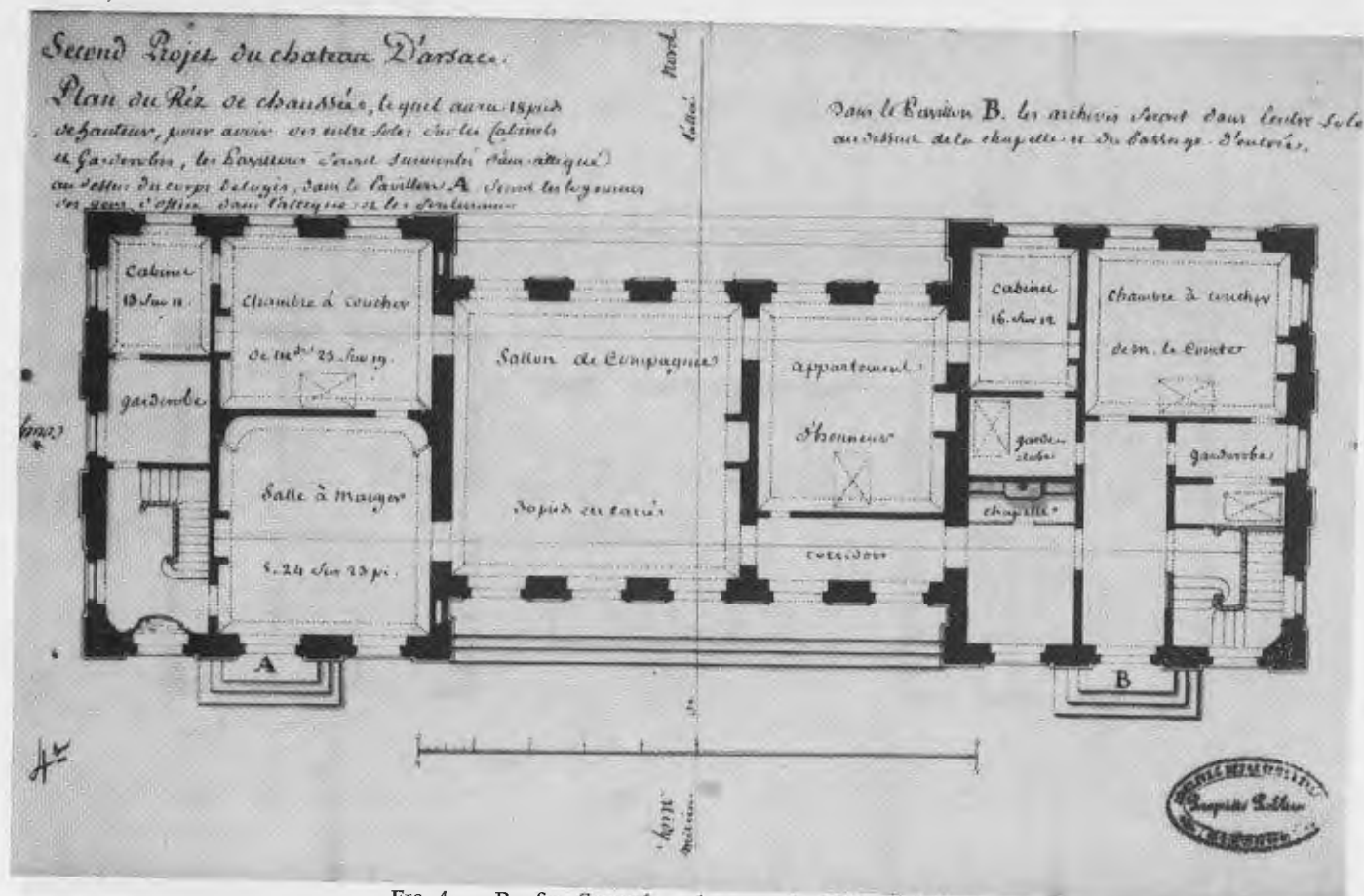


FIG. 4. — Bonfin. Second projet pour le château d'Arsac.
Plan du rez-de-chaussée.

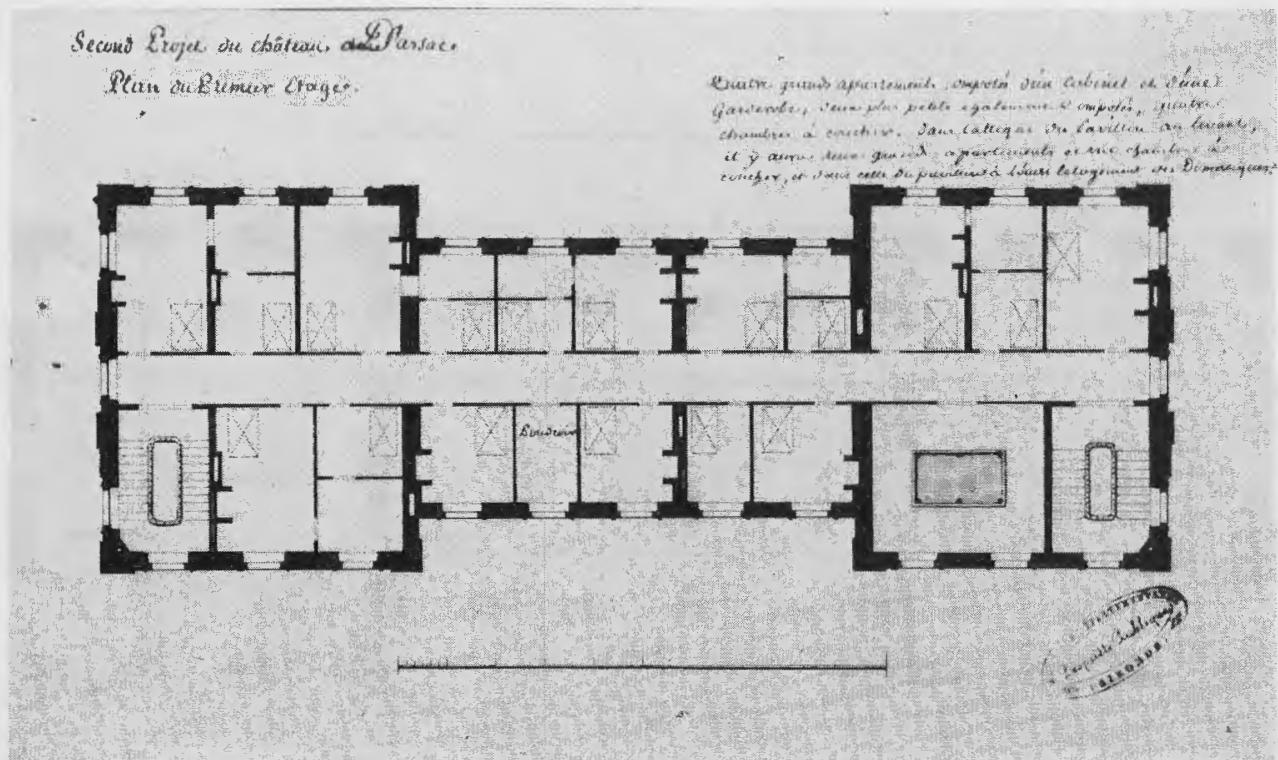


FIG. 5. — Bonfin. Second projet pour le château d'Arsac.
Plan du premier étage.

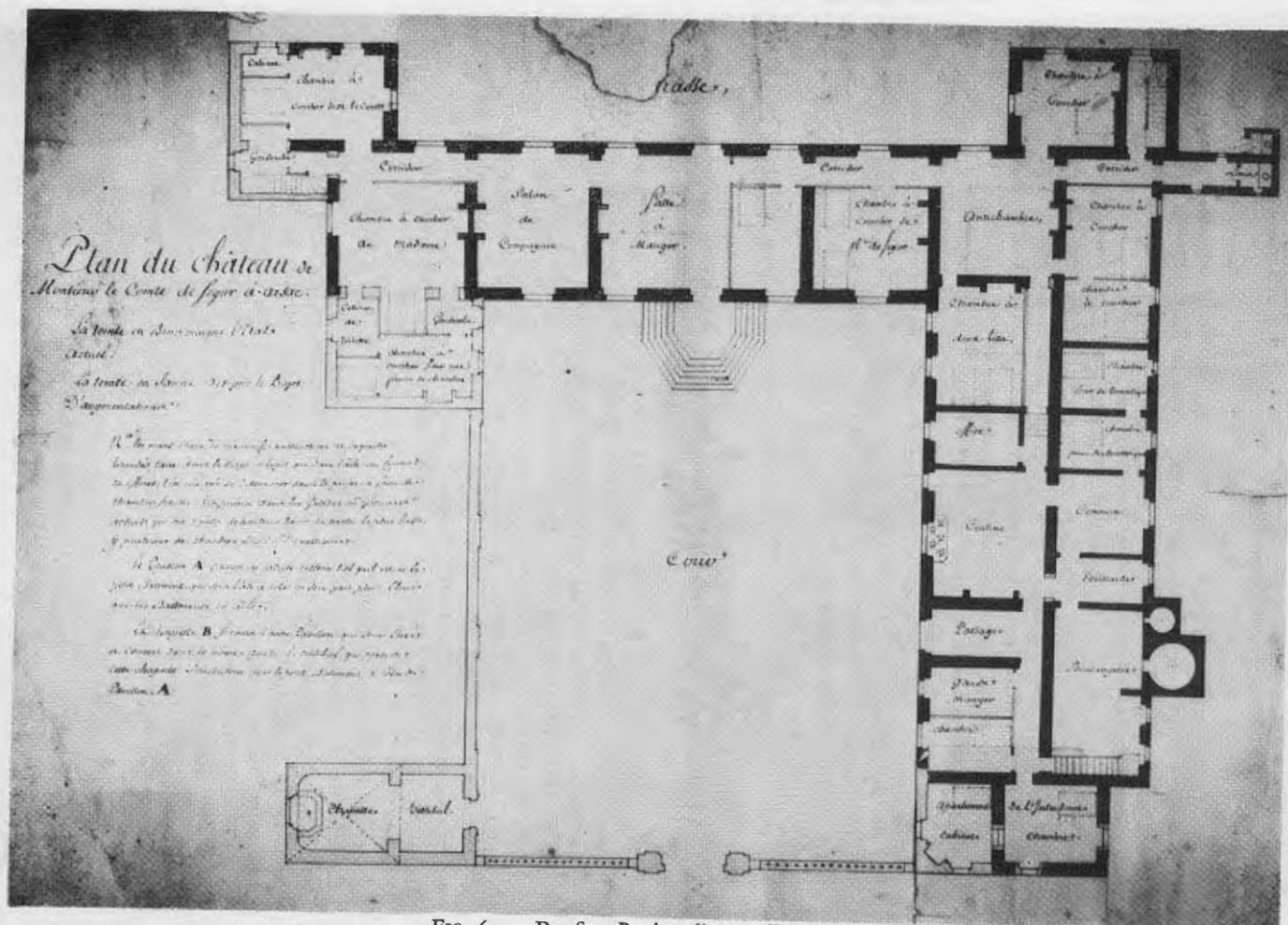


FIG. 6. — Bonfin. Projet d'agrandissement
de l'ancien château d'Arsac.

ni logements de domestiques, ni écuries, ni, *a fortiori*, de locaux destinés à l'exploitation du domaine : chai, pressoir, etc. Le château, tel qu'il existait en 1768 incluait dans l'aile en retour d'équerre : cuisine, garde-manger, office, chambres de domestiques et boulangerie à deux fours; les bâtiments d'exploitation devaient se trouver autour de la basse-cour.

Le comte de Ségur semble donc avoir envisagé de séparer le bâtiment consacré à son logement et à la réception de ses hôtes, des bâtiments utilitaires, mais en fait, pour des raisons d'économie probablement, il dut renoncer aux projets fastueux de reconstruction totale pour se contenter d'une modification du château ancien rendu plus spacieux et plus confortable. Deux faits permettent de croire que c'est le parti illustré par le plan n° 6 qui fut adopté : ce plan est complété par deux rabats proposant des modifications, ce qui semble prouver qu'il a servi de base à une réalisation; d'autre part un grand plan du domaine, exécuté en 1788 et conservé à Arsac, montre qu'à cette époque les bâtiments se présentaient à peu près comme il était prévu sur le document en question.

II. — LE CHATEAU DU BURC A AMBES

Au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque municipale de Bordeaux nous avons remarqué deux beaux plans portant comme indication : « Maison de campagne qui se construit actuellement à Ambès pour Monsieur de Navarre lieutenant général de l'Amirauté »⁴.

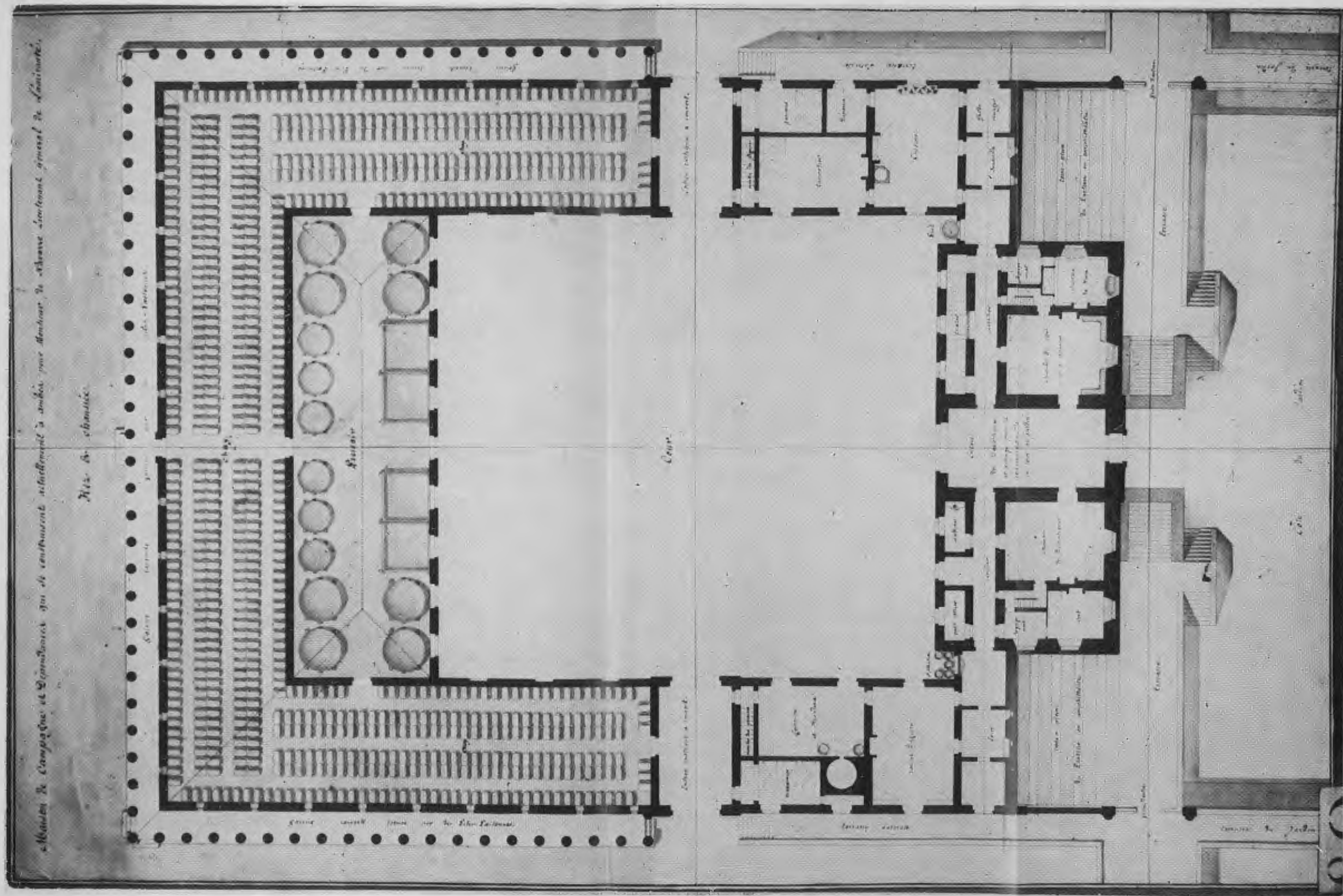
Nous avons pu identifier et localiser la maison en question, trouver le nom de l'auteur des plans, les dater approximativement et même suivre l'histoire de la construction, grâce en particulier au fonds Beaumartin, récemment classé, qui est conservé aux Archives municipales de Bordeaux et contient les papiers de la famille de Navarre.

Jean-Baptiste Raymond de Navarre (1730-1803), conseiller du Parlement de Bordeaux et lieutenant de l'Amirauté, constitua à Ambès, à une époque non précisée, un domaine important en réunissant trois « bourdieus » et un « ténement » situés le long de la Garonne⁵. C'est sur ce domaine, au lieu-dit le Burc, qu'il décida de faire construire une maison de campagne. Les plans furent dressés par l'architecte Jean-Baptiste Dufart, comme l'indiquent un contrat du fonds Beaumartin⁶ et le livret de l'exposition d'ouvrages des membres de l'Académie de peinture, sculpture et architecture de

4. Ils portent les cotes XXXVII/25 et 25 bis.

5. Arch. mun., Fonds Beaumartin, dossier XXV, pièce 2 990.

6. Dossier XXV, pièce 2 992.



Bordeaux qui eut lieu en 1787⁷. A cette occasion furent montrés au public quatre plans, deux élévations et une coupe de la maison de M. de Navarre : les plans retrouvés (ceux du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage) viennent certainement de cet ensemble, dont il est très regrettable qu'il ne nous ait pas été conservé intact.

Les deux pièces qui nous restent nous permettent cependant de juger de l'importance et de l'originalité du projet. A une maison de plaisance ample⁸ et commodément aménagée sont étroitement unies de vastes dépendances destinées à l'exploitation du domaine viticole : pressoir, grand chai pouvant contenir 696 barriques, atelier pour le tonnelier, fournil et buanderie, pièces réservées à « l'homme d'affaire » (c'est-à-dire le régisseur), aux manœuvres, aux « garçons ». Les corps de bâtiment entourent une vaste cour rectangulaire fermée, à laquelle donnent accès deux passages couverts. Cependant la façade principale du logis est tournée vers un jardin situé au midi, auquel elle est liée par des terrasses.

Les élévations dessinées par Dufart ayant disparu, on ne peut se faire une idée précise du style de l'architecture; la façade sur le jardin devait avoir une certaine noblesse à cause de l'etagement de terrasses et perron, qui formaient comme un socle, et des quatre colonnes adossées qui ornaient la partie centrale. Des colonnes, libres et engagées, on en retrouvait à l'intérieur, dans la grande « salle à manger » qui s'étendait d'une façade à l'autre, au centre du logis. En fait, cette « salle à manger » devait également jouer le rôle d'un hall aux dimensions et au décor architectural majestueux, des niches s'ajoutant aux colonnes.

Une disposition de la partie réservée à l'exploitation vinicole mérite d'être soulignée, c'est la galerie qui enveloppe le chai. Sa fonction n'apparaît pas clairement; en effet, une seule porte, au nord, permettait de passer de cet abri couvert à l'intérieur du bâtiment; était-ce un promenoir ? C'est peu probable. Nous y verrions plutôt un élément destiné à assurer la fraîcheur du chai en évitant que le soleil ne vienne frapper sur les murs.

Le beau projet de Dufart ne fut réalisé que très partiellement et ce qui fut construit, après avoir subi de nombreuses dégradations, vient de disparaître. Les papiers du fonds Beaumartin et l'examen que nous avons pu faire des restes de l'édifice avant destruction complète nous permettent de suivre son histoire, malgré l'absence de quelques jalons.

Avant d'entreprendre l'édification de sa maison de campagne, M. de Navarre fit procéder à des démolitions, dont le détail ne nous est pas donné : il ne semble cependant pas qu'il ait existé une habitation de maître. Comme certaines de ces démolitions furent payées

7. MARIONNEAU (Charles), *Les Salons bordelais ou Expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au XVIII^e siècle (1771-1787)*, Bordeaux, 1884, p. 80.

8. Elle comportait un second étage dont le plan ne nous est pas parvenu.



Fig. 9. — Le Burc a Ambes.
Etat du logis en 1973.

en juin 1786⁹ on peut supposer que le projet de Dufart était nettement antérieur et remontait à l'année 1785 ou au début de 1786. D'ailleurs deux documents beaucoup plus importants¹⁰ viennent confirmer cette hypothèse : il s'agit d'une part de l'engagement pris le 26 juin 1786 par un charpentier de couvrir le chai et le cuvier, d'autre part d'un contrat sous-seing privé passé le 23 octobre 1786 entre M. de Navarre et Louis Aubert, maître maçon de Libourne, complété par un additif le 19 juillet 1787. En octobre 1786 le chai et le cuvier étaient déjà construits. Aubert devait élever, en suivant les plans de Dufart, les bâtiments « qui feront la suite des deux ailes qui s'étendent de l'un et de l'autre côté de la cour, du nord au midi, et termineront les dites deux ailes ». Nous pensons qu'il s'agissait des deux corps s'étendant des passages couverts au logis : ils prolongent bien, du nord au sud, les deux ailes du chai et d'autre part dans l'additif de 1787 il est question de l'aménagement de la cuisine qui se trouvait dans celui de ces deux corps qui est au sud-est de l'édifice.

Cependant nous ne pensons pas qu'Aubert ait construit tout ce qui était prévu dans le contrat de 1786. Un très important changement de parti dut intervenir rapidement, car l'examen des lieux nous a convaincu que le corps qui devait faire pendant à celui contenant la cuisine n'avait pas été construit et que le logis des maîtres l'avait été d'une façon très différente de ce qui était prévu sur les beaux plans de Dufart. Avant la récente démolition, au lieu de la grande demeure bien distribuée, aux vastes pièces, il existait une sorte de pavillon assez mesquin formant retour d'équerre par rapport à l'aile orientale, divisé en petites chambres. Ce qui nous fait penser que cette réduction considérable du projet initial survint très vite c'est que des mémoires d'un couvreur, d'un serrurier, d'un vitrier, d'un plâtrier, datés de 1787¹¹, font mention de travaux exécutés aux « petits appartements », à « la chambre à coucher de Madame », à l'« appartement de Monsieur » ; deux cheminées, l'une en marbre, l'autre en pierre, furent fournies et deux cheminées en plâtre furent exécutées par le plâtrier : il s'agissait sans doute du décor des trumeaux, et il en existait en effet que l'on pouvait dater de la fin du XVIII^e siècle.

Bien entendu ces modifications au projet initial déséquilibrèrent complètement le bel édifice imaginé par Dufart : la cour ne fut pas fermée, la partie noble fut sacrifiée, car priorité avait été donnée aux constructions utilitaires. Cela n'est pas sans intérêt : même quand ils avaient le goût du faste, les Bordelais propriétaires de domaines restaient avant tout pratiques : le vin d'abord. Il est dommage que

9. Arch. mun., Fonds Beaumartin, dossier XXV, pièce 2 991.

10. Arch. mun., Fonds Beaumartin, dossier XXV, pièces 2 992 et 3 021.

11. Arch. mun., Fonds Beaumartin, dossier XXV, pièces 3 046, 3 052, 3 053, 3 054, 3 056, 3 057, 3 058.

M. de Navarre n'ait pas mené à bien son entreprise, car le Burc aurait été alors un exemple remarquable de « château vinicole » et voulu tel dès la conception. Dufart dut être déçu de ne pas conduire à son terme une entreprise qui aurait fait de lui le créateur d'une formule encore plus cohérente que celle qu'illustra au début du XIX^e siècle le célèbre château Margaux construit par Combes. Cependant, c'est bien lui qui dirigea l'entreprise jusqu'à son terme décevant : son nom apparaît comme celui du conducteur des travaux dans les mémoires de 1787, dont nous avons fait état, et c'est lui qui régla le couvreur en avril 1790.

III. LE CHATEAU VAQUEY A SALLEBŒUF

Edouard Guillon, dans son ouvrage : *Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde*¹², indique que le château Vaquey fut bâti par M. du Temple au XIX^e siècle. Deux documents graphiques conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque municipale de Bordeaux¹³ indiquent qu'il faut rajeunir nettement cette belle demeure de l'Entre-Deux-Mers, qui n'a pas encore retenu l'attention des historiens d'art, alors qu'elle le mériterait. Ils permettent également d'en attribuer la conception à l'architecte A. Roché, qui a travaillé sous les ordres de Louis, puis fit une carrière indépendante, sur laquelle on est assez mal renseigné.

Le premier document est une élévation, mais c'est un croquis, une première idée et non un véritable projet. D'ailleurs l'inscription est assez explicite : « Façade du 1^{er} projet de la maison de Mr Dutemple, entre deux mers à Vacquay 10 X^{bre} 1787 par nous architecte. R. » Il n'est pas étonnant que M. du Temple n'ait pas voulu d'un palais qui, outre qu'il eût été assez déplacé dans le cadre agreste auquel il était destiné, était d'un style nettement dépassé à la fin du règne de Louis XVI.

Le second document est un plan très soigné qui porte l'inscription : « Plan au Rez de chaussée du Château de Vacquay appartenant à Monsieur Dutemple, directeur de la Monnoye de Bordeaux commencé à construire le 11 février 1788 par nous A. Roché, architecte. »

Comme au Burc il s'agit d'un édifice dont les deux destinations, de maison de plaisance et de centre d'un domaine agricole, sont étroitement liées. Autour d'une vaste cour sont disposés au nord le logis du Maître, à l'est et à l'ouest deux ailes contenant l'une un grand grenier à blé et le cuvier, l'autre une lingerie, les logements

12. T. IV, Bordeaux, 1869, p. 88-89.

13. Cabinets des Estampes, LIX/37 et 38.

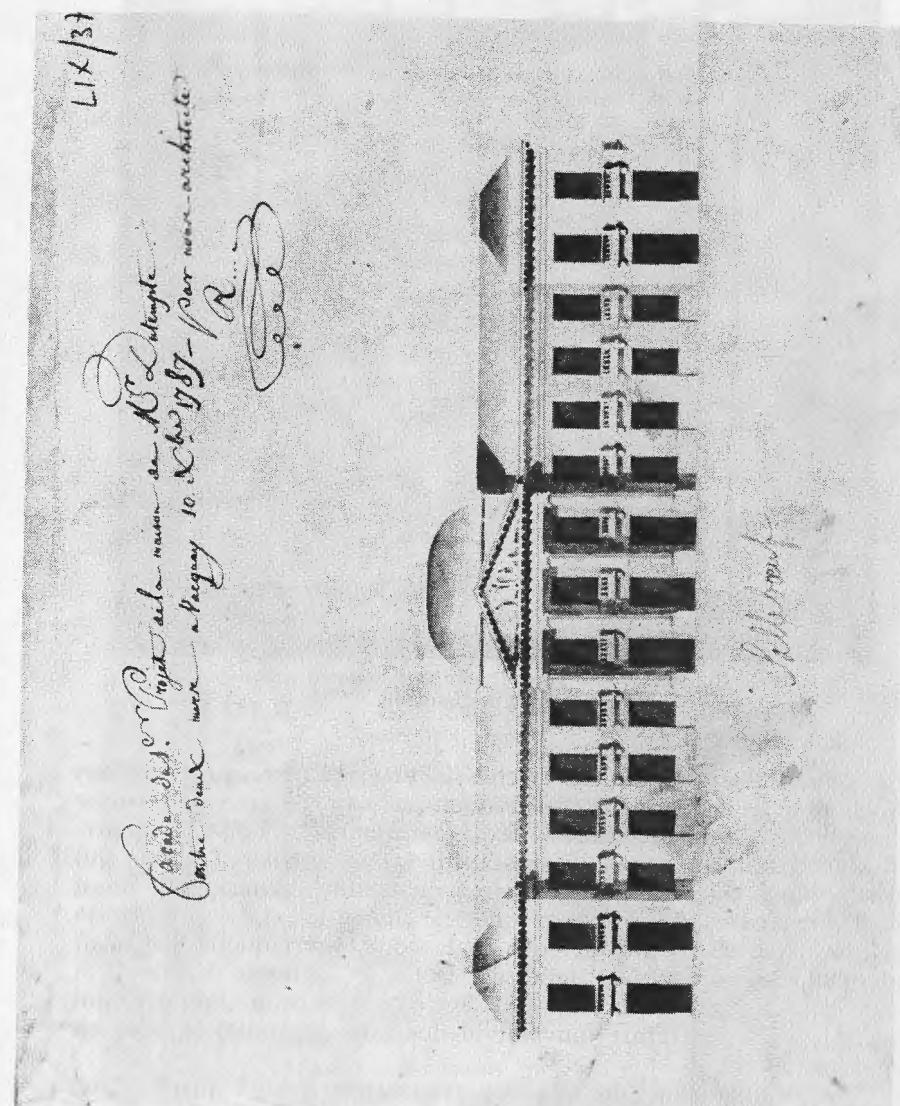


Photo C.R.D.P. Bordeaux. Opérateur : P. Bardou.
Fig. 10. — Roché. Premier projet pour le château Vaquey à Sallebœuf. Elevation.

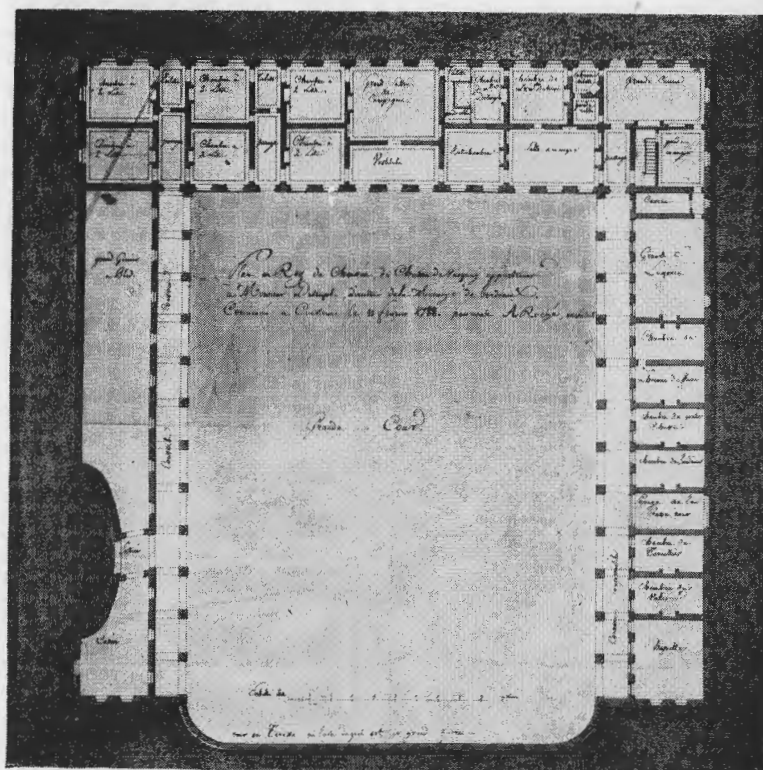


FIG. 11. — Roché. *Projet pour le château Vaquey à Sallebœuf.*
Plan du rez-de-chaussée.

de l'homme d'affaire, du garde-chasse, du jardinier, du tonnelier, des valets et la chapelle. Le côté sud est ouvert et la cour se termine là en terrasse donnant sur un paysage vallonné et boisé. Elle prenait de ce fait un aspect moins utilitaire. D'ailleurs l'entrée qui y donne accès est soignée, manifestement destinée à accueillir aussi bien les carrosses des visiteurs que les charrettes. Le vestibule du logis principal se trouve du côté de la cour, sur laquelle s'ouvrent également de nombreuses fenêtres. Donc le logis de Vaquey est encore plus intégré à l'exploitation agricole que celui du Burc, qui dans le projet de Dufart tournait le dos aux dépendances tout en leur étant soudé.

Contrairement au Burc, Vaquey existe encore, bien que modifié. La première différence que l'on constate entre le plan de 1788 et l'état actuel c'est que le grand salon de compagnie forme vers le jardin, au nord, une avancée semi-circulaire. Il est probable que c'est au cours même de la construction que fut adopté ce parti, qui n'était pas exceptionnel à l'époque. Il est par contre difficile de

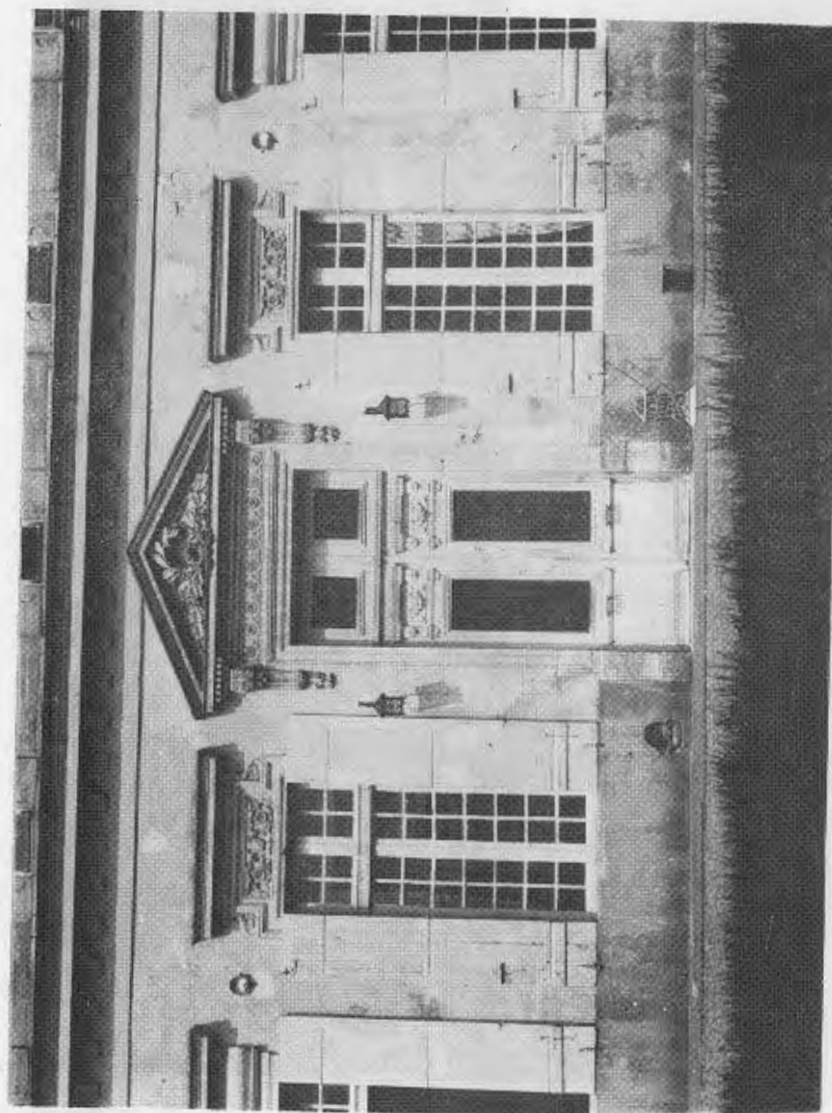


FIG. 12. — *Château Vaquey à Sallebœuf.*
Partie centrale de la façade sur la cour.



FIG. 13. — Chateau Vaquey à Sallesbœuf.
Aile Est.

savoir si certaines modifications de distribution et d'aménagement furent apportées dès ce moment-là. Pour d'autres il est évident qu'elles furent effectuées au XIX^e siècle, particulièrement lorsque Gustave Eiffel en fut le propriétaire, ou plus récemment encore. C'est ainsi que le corps du bâtiment principal, qui ne devait comporter à l'origine qu'un rez-de-chaussée, vit sa partie centrale surélevée de deux étages.

Le décor extérieur, localisé surtout au-dessus de la porte et des deux fenêtres qui l'encadrent du côté de la cour peut être rapproché du décor de certains édifices élevés par Louis ou sous sa direction, en particulier du décor de l'hôtel Gobineau. Il n'y a à cela rien d'étonnant : Roché était en 1786 dans l'équipe de l'architecte du Grand-Théâtre et y effectuait des travaux de dessin; c'est alors que fut conçu l'hôtel Gobineau.

Les galeries couvertes en appentis, qui règnent au devant des dépendances à l'intérieur de la cour, donnent à ces parties de l'édifice une certaine majesté, malgré la rusticité des colonnes. Les vastes dimensions de l'ensemble ajoutent à cette impression.

UN THÉÂTRE BORDELAIS SOUS L'EMPIRE LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ

par Jean-Pierre MOUILLESEUX

LE THEATRE BOJOLAY

Dans la nuit du 10 au 11 mars 1802 brûlait à Bordeaux le petit Théâtre de la Gaïté connu d'abord sous le nom de Théâtre des Patagoniens¹.

Il avait été installé en 1798 dans une baraque des allées de Tourny², à l'angle nord-ouest, par un curieux personnage, infatigable entrepreneur de spectacles, Jean-Baptiste Cortay célèbre à Bordeaux sous le nom de « Bojolay » (ou Beaujolais)³. Celui-ci avait su attirer le public bordelais par un programme de marionnettes et de vau-deville fort apprécié dans une ville où le théâtre dominait la vie des loisirs.

Aussitôt après l'incendie, Beaujolais chercha une salle pour y installer sa troupe et, après avoir essayé de louer la salle du Lycée, qui brûla en février 1803, il sollicita l'autorisation de reconstruire un théâtre sur les allées de Tourny, à l'emplacement de la « baraque » de la Gaïté. Cela provoqua les démarches hostiles du riche et puissant Meyer dont la récente demeure néo-classique bâtie par Combes s'élevait à quelques mètres du nouveau théâtre⁴. Meyer redoutait les risques d'incendie et il est vrai que les théâtres d'alors brûlaient souvent...

D'autres voisins multiplièrent les pétitions protestant des inconvénients d'un public nocturne, de la gêne pour le passage des rive-

1. Pour l'historique, voir M. BRUN, « Les théâtres à Bordeaux de 1800 à 1830 », *Revue historique de Bordeaux*, XXII, 1929, n° 5, p. 212-217.

2. X. VÉDÈRE, « Les Allées de Tourny », *Revue historique de Bordeaux*, XXIV, 1931, n° 4, p. 174 et planche III ; nous tenons à remercier M. Védère pour les indications qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer.

3. A. DETCHEVERRY, *Histoire des théâtres de Bordeaux I...*, Bordeaux, 1860, p. 289-294.

4. F.-G. PARISSET, *Histoire de Bordeaux*, V, 1968, p. 688.

rains⁵. Beaujolais ne resta pas inactif, produisit lui aussi des pétitions et obtint, à la fin, du préfet Charles Delacroix l'autorisation de construire sur le terrain attribué pour une durée de quinze ans au propriétaire de la salle⁶. Le 16 mai 1804, la *Gaîté* ouvrait ses portes représentant un prologue de Chateauxvieux écrit pour la circonstance, *La Petite Maison reconstruite*. Le chroniqueur de l'*Echo du Commerce* en fait la critique⁷:

« Je vis et j'entendis ce qu'on ne voit, ce qu'on n'entend nulle part. Apollon en frac noir, chapeau à la française, en culotte de nankin et avec un œil de poudre, présidait le comité composé de Momus, de la Gaîté, du Vaudeville, d'un gascon, (...) etc (...). Apollon nous apprit qu'il avait dîné aux Chartons où il avait fait excellente chère: aussi au seul nom d'un repas que Momus veut préparer il crie à l'indigestion; il se rassure cependant quand on lui apprend qu'il est question d'un Ambigu-Comique (les mets sont légers) (...). L'auteur du prologue trouva l'occasion de payer son tribut aux mânes de Romainville et de Lecouvreur qui furent la gloire et l'ornement de la scène bordelaise; mais les vivants ne furent pas oubliés, Perroud fut honorablement mentionné. Au reste, on ne devait pas s'attendre à voir dans une pièce de circonstance, et faite à la hâte, cette régularité qui désarme la critique, aussi le public ne jugeant que les efforts et la bonne volonté, a gratifié amplement son auteur. »

La troupe « surtout assidue à représenter beaucoup de nouveauté⁸ » eut beaucoup de succès. Un tel succès même que la petite salle devint la concurrente du Grand-Théâtre et devant les protestations, il fallut résoudre le délicat problème de l'exclusivité des représentations théâtrales. Le décret impérial du 8 juin 1806 limita à deux le nombre des théâtres d'une grande ville et on dut s'entendre: on décida d'ouvrir alternativement le Grand-Théâtre et le Théâtre Français d'une part, la Gaîté et le Théâtre Molière d'autre part. Beaujolais, qui avait réussi à sauver l'existence de son théâtre face aux prétentions des propriétaires du Théâtre Français, voulait retrouver le droit d'ouvrir tout le temps la Gaîté, salle préférée du public. Il alla même à Paris plaider sa cause, en vain. En 1808, il devenait directeur du Grand-Théâtre mais n'oubliait pas sa petite salle des allées de Tourny; en 1809, on y jouait les dimanches et jours de fêtes et en 1811, enfin, on put ouvrir tous les jours.

LES ARCHITECTES: LACLOTTE ET RIEUTORD.

La Gaîté, dont le difficile Bernadau reconnaît que la salle était « agréable, distribuée et décorée », ne nous était connue que par des descriptions assez brèves et un dessin représentant la Maison

5. Arch. dép. Gironde, 167 T 2, en particulier un « plan des terrains de Beaujolais » qui correspond au tracé d'un passage rétablissant un ancien chemin. (Voir l'article de M. Brun déjà cité.)

6. Arch. mun., 1771 R 3.

7. Arch. mun. Pér. 177 C 5, n° 2 333 du 18 mai 1804.

8. BENADAU, *Tablettes*, VIII, p. 62, Bibl. mun., ms. 713.

Meyer, avec dans la partie droite la façade du théâtre⁹ (fig. 1). Ce lavis (0,37 m × 0,82 m), conservé au Musée des Arts décoratifs, est attribué à Combes; grâce à la précision de ses détails, nous pouvons reconnaître dans la façade de la Gaîté un goût sûr de la décoration, une réelle connaissance des motifs néo-classiques. Nous avons pu retrouver les plans et élévations de la nouvelle salle qui correspondent à l'édifice aujourd'hui disparu; reste à connaître le nom de l'architecte qu'aucun document publié ne mentionnait. Beaujolais écrivit de nombreuses brochures réfutant les accusations portées contre lui et c'est dans l'un de ces imprimés, *Réponse à un écrit intitulé quelques observations sur les théâtres de Bordeaux*¹⁰, qu'il nous apprend que « le théâtre de la Gaîté a été construit sur les plans et devis approuvés par le gouvernement, sous la direction de MM. Rieutord et Laclotte (sic), architectes ». Ces noms nous sont connus par l'étrange projet égalitaire proposé au concours pour l'aménagement des terrains du Château Trompette en 1800, par Hyacinthe Laclotte, architecte, et Rieutord, architecte de la voirie.

Hyacinthe Laclotte, né en 1766¹¹, était le fils de Michel Laclotte, architecte, membre d'une véritable dynastie de maîtres-architectes bordelais, et de Marie Dardan, issue d'une famille de la même corporation.

On connaît de Hyacinthe Laclotte une aquarelle (0,370 m × 0,546 m) du musée de Moissac représentant l'expédition de Montauban en 1790¹². La trace de son activité d'architecte se retrouve sous la Révolution¹³, l'Empire et la Restauration, souvent en collaboration avec Rieutord (dont les archives bordelaises conservent de nombreux dessins) pour l'édification de demeures particulières (en 1827 et 1828, par exemple). Ces deux architectes avaient donc formé une sorte d'association comme celle mise au point sous l'Ancien Régime par Etienne et Jean Laclotte et les frères Despujols dans le quartier Saint-Seurin¹⁴.

9. MÉAUDRE DE LAPOUYADE, « Voyage d'un allemand à Bordeaux en 1801 », *Revue historique de Bordeaux*, V, 1912, reproduction, p. 176; reproduit par erreur dans le catalogue de l'exposition *Bordeaux 2000 ans d'histoire*, 1971, p. 496, n° 467. Figure dans le catalogue de l'exposition, *Le Néo-classicisme français. Dessins des musées de Province*, Paris, Grand-Palais, 1974-1975, n° 12 avec reproduction.

10. Arch. mun., B-5/24-70, 13 pages.

11. Arch. mun., paroisse Saint-Seurin, baptêmes.

12. R. MESURET, « De Bordeaux à Toulouse », *Revue historique de Bordeaux*, 1956, p. 101, reproduction; l'œuvre a été gravée. Signalons une planche gravée par Debucoart « d'après Hte Laclotte » en 1815 représentant la *Défaite de l'armée anglaise le 1^{er} janvier 1815 sur la rive gauche du Mississipi*, conservée à la Bibliothèque nationale (Est. Ef 99 p. 13).

13. On sait que Laclotte (Hyacinthe?) a construit le théâtre Molière où Bojoly fit jouer sa troupe alternativement à partir de 1806. A la même date, ce dernier payait à Laclotte un loyer mensuel de 300 livres (voir Paul COURTEAULT, *La Révolution et les théâtres à Bordeaux*, Paris, 1926, p. 102 et M. BRUN, article cité, p. 216.

14. Voir le compte rendu de notre communication au groupe Jules-Delpit, sur « Les origines de la rue Victoire Américaine »; paru dans la *Vie de Bordeaux*, 3 octobre 1970; il faut lire ligne 27, 1786 au lieu de 1782.

L'ÉDIFICE.

L'engouement du public pour la petite salle de la Gaîté valut beaucoup d'ennemis à Beaujolais : en 1806, par exemple, les propriétaires du Théâtre Français publiaient *Quelques observations sur les théâtres de Bordeaux*, comportant de sévères critiques, en particulier sur la construction de la Gaîté¹⁵. D'abord le risque d'incendie était grand à cause de la salle « construite moitié en bois moitié en moellons *dits parpins* », de « l'extrême incommodité de ses escaliers et couloirs » et de l'existence d' « une seule issue ». Dans sa *Réponse*¹⁶, qui ne tarda guère, Beaujolais réfuta point par point les accusations, montrant que « ni le fer, ni la pierre n'avaient été ménagées par les architectes » et insistant sur l'importance du dispositif de sécurité en cas d'incendie : huit issues, « toutes les portes des loges à coulisses », « des pompes et des réservoirs dans les ceintres ». Cela est d'ailleurs confirmé par l'expertise de l'architecte Lhôte, nommé par le commissaire général de police, qui fut faite avant l'inauguration¹⁷. Enfin, après s'être défendu au sujet de la moralité des spectacles représentés à la Gaîté, Beaujolais remarquait justement qu'on lui reprochait avant tout sa réussite.

Ayant examiné la construction, tentons de décrire maintenant les bâtiments eux-mêmes. Ils étaient composés du théâtre, rectangle allongé, ouvrant sur les allées de Tourny au sud, et latéralement à l'est sur une ruelle, et d'un bâtiment annexe à l'ouest qui donnait sur le jardin¹⁸.

La façade du théâtre, telle que nous la voyons sur un dessin au trait inédit¹⁹ (0,350 m × 0,452 m) avait une structure simple : un rez-de-chaussée à refends percé de trois portes rectangulaires, un étage à six arcades (trois baies et deux niches), une « frise d'architecture » isolée en bandeau, une corniche et comme couronnement un fronton triangulaire. Bien que simple, le dessin est harmonieux par ses proportions et ses lignes : les arcades de l'étage prolongent avec finesse les ouvertures sévères du rez-de-chaussée; niches, moulures et corniche animent les masses avec la frise. Mais à la sobriété de l'architecture, il faut ajouter la décoration, à peine indiquée ici, que nous connaissons grâce au lavis du Musée des Arts décoratifs déjà cité (fig. 1).

Sur ce dessin, qui correspond à ce qui a été réellement construit, les mêmes lignes, les mêmes proportions se retrouvent avec un élégant décor sculpté. Les tympans des baies sont ornés de griffons ou de soleil en bas-relief; entre chaque arcade, une petite figure drapée,

15. Arch. mun., B-5/24-70.

16. Déjà citée.

17. Arch. mun., 1771-R-3, autographe de Lhôte, 24 floréal an XII (14 mai 1804).

18. Bibl. mun., Delpit XXVI/9. Plan des terrains de la salle de spectacle de Bojolay, lavis et aquarelle, 0,441 m × 0,449 m.

19. Bibl. mun., Delpit XXVI/11 bis, mine de plomb et plume.

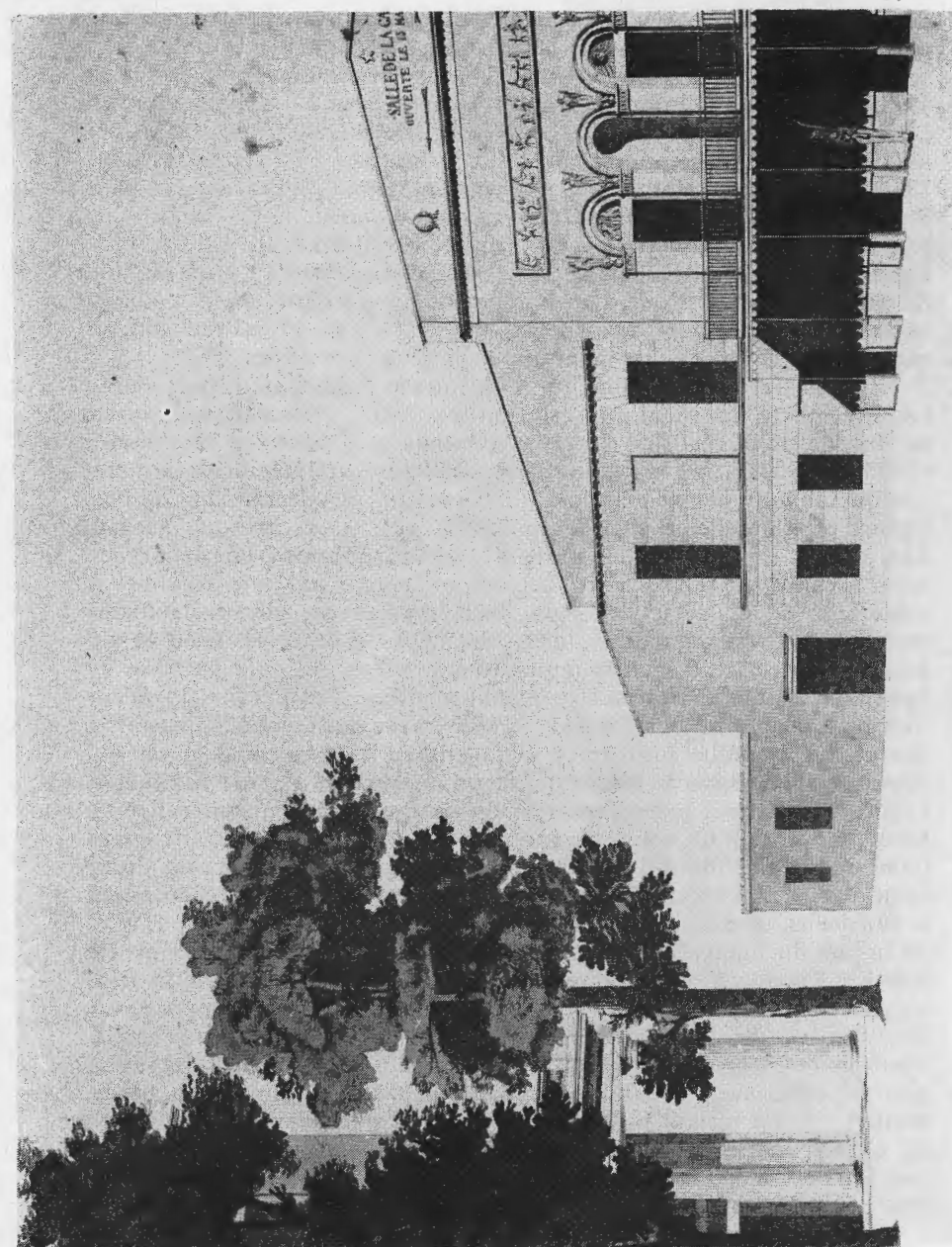


FIG. 1. — La Maison Meyer et le Théâtre de la Gaîté
Dessin attribué à Combes, Bordeaux (Musée des Arts décoratifs).

debout sur un globe, tient des palmes et, au-dessus, occupant presque toute la largeur, une longue frise en bas-relief rappelle l'emploi d'un motif semblable par Gondoin pour l'Ecole de Chirurgie de Paris en 1773; le tympan du fronton est orné à l'angle d'une couronne tressée, à la base de deux flèches qui s'opposent et, à la pointe, d'une étoile; au centre, une inscription : *SALLE DE LA GAI [TÉ] / OUVERTE LE 15 MAI (sic)*. (Notons ici une variante avec l'élévation au trait qui porte sur le fronton une lyre et des rosaces, tandis qu'un cartouche, inscrit au milieu de la frise mentionne : *SALE DE LA GAITE / L'AN XII DE LA REPUBLIQUE*). Utile complément à cette façade de pierre, le grêle profil d'un balcon de fer s'appuie sur des colonnettes offrant un abri aux spectateurs à l'entrée, et permettant au moment de l'entracte, de jeter un regard sur les allées.

Une autre élévation inédite, de la même main que la précédente (et qui porte la même inscription et date), présente un projet de façade non réalisé²⁰ (fig. 2). L'esquisse à la mine de plomb (0,175 m × 0,263 m) est fine, d'un trait sûr, extrêmement caractéristique de la ligne néo-classique représentée à Bordeaux par Combes, Dufart ou Corcelle. Bien que rapide, le dessin est presque achevé. Aux angles deux colonnes jumelées servent d'appui au départ de trois arcades en plein cintre, séparées chacune par une colonne. A l'intérieur de ce péristyle-loggia, trois travées où nous retrouvons trois portes rectangulaires au rez-de-chaussée et trois fenêtres au fronton cintré à l'étage. Au-dessus des arcades s'allonge la frise en bas-relief et un fronton bas couronne l'édifice. Les détails du décor font penser au mobilier des années 1800 : base des colonnes biseautée, chapiteaux presque lotiformes évoquent ce goût archéologique qui apparaît déjà dans le péristyle de la « Maison Carrée » d'Arlac. Quant aux tympanes des fenêtres, ils sont décorés par un relief en forme d'éventail, un soleil rayonnant et deux figures ailées affrontées (comme ce que montre le lavis de la Maison Meyer). Un tel décor varié à l'intérieur du rythme des trois travées n'est guère étonnant à Bordeaux. Bornons-nous à signaler l'exemple de la maison n° 3 de la rue du Palais-Gallien, dont deux des trois tympanes sculptés (le soleil et l'éventail) se retrouvent ici. La finesse du dessin de la frise en relief ornée de scènes antiques peut-elle être mise en rapport avec les esquisses de Lacour fils ? On le voit, le style de Laclotte et de Rieutord n'est guère original, mais il est à la pointe du nouveau goût et rend avec sensibilité l'esthétique élégante alors à la mode. Peut-être enfin n'est-il pas sans intérêt de rapprocher cette élévation de celle d'un théâtre parisien, le Théâtre des Jeunes Artistes, élevé par Sobre, rue de Bondy, avec trois arcades, reposant cette fois sur des colonnes ioniques, et le même fronton triangulaire²¹. Mais, à

20. Bibl. mun., Delpit XXVI/11.

21. L. HAUTECEUR, *Histoire de l'architecture classique en France*, Paris, 1953, V, p. 221, fig. 150.

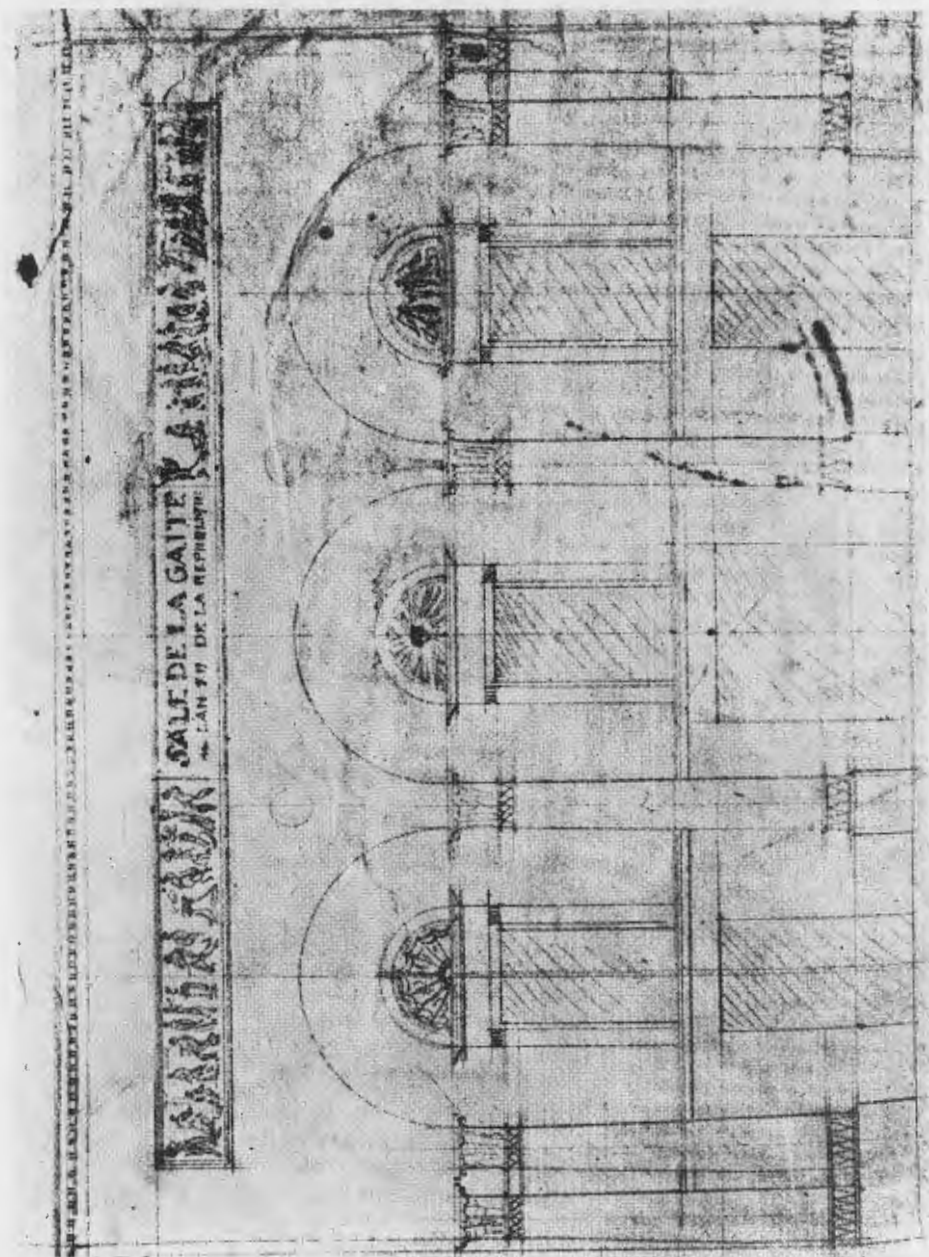


FIG. 2. — Le Théâtre de la Gaité.
Projet de façade par Laclotte et Rieutord, Bordeaux.
(Bibliothèque municipale.)

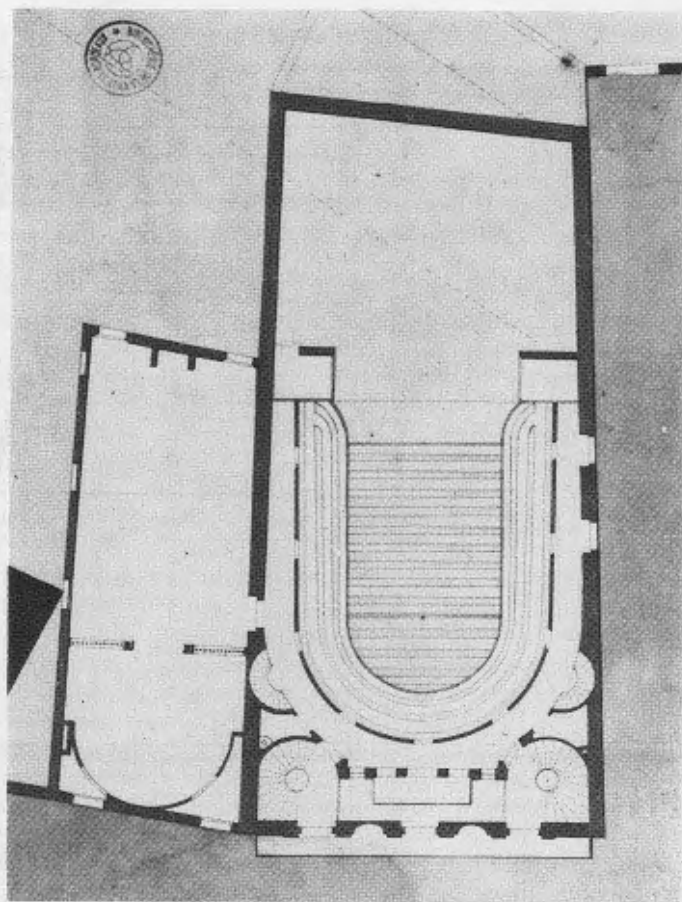


FIG. 3. — Le Théâtre de la Gaîté. Plan de l'étage.
Bordeaux (Bibliothèque municipale).

voir la façade du théâtre bordelais, telle qu'elle fut construite, sans arcades et avec un petit balcon, on pense davantage à une jolie maison qu'à une salle de spectacle.

Pénétrant à l'intérieur par un petit vestibule, on entrait au parterre où on pouvait s'asseoir; on montait à l'étage par deux petits escaliers en vis de part et d'autre du vestibule. Un corridor faisait le tour de la salle qui avait la forme d'un U. Au fond, un vaste espace pour la scène et les décors avec des petites loges²² (fig. 3). Le rideau de scène était peint d'une allégorie où « l'aimable folie traîne avec une chaîne de roses la barque où le temps est assis²³ ».

22. Bibl. mun. Delpit XXVI/10. Plan du théâtre de la Gaîté, 1^{er} étage (Fig. 3).
23. *Echo du commerce*, déjà cité.

A l'entracte, le spectateur passait par une porte du rez-de-chaussée dans un « vaste foyer » et pouvait aller goûter la fraîcheur d'un jardin polygonal offrant « toutes les fleurs de toutes les saisons, orné d'un beau jet d'eau ». L'étage abritait un élégant café en hémicycle²⁴.

Avec ses dépendances, sa décoration, le théâtre de la Gaîté devait former un endroit bien agréable, destiné avant tout à distraire. En 1819, le théâtre favori de Beaujolais devenait, en vertu du décret de 1806, propriété de la ville; pas pour longtemps, le soir du 15 décembre de la même année, un violent incendie brûlait la salle et ses dépendances et on dut démolir peu après les ruines inutiles.

Jean-Pierre MOUILLESEUX.

24. *Réponse de Beaujolais*, déjà citée, p. 11.

JOURNAL D'UN VOYAGE A BORDEAUX
EFFECTUÉ EN JUILLET 1828
PAR UNE JEUNE FILLE DE LA TREMBLADE
(Charente-Maritime)

Document transcrit et communiqué par M^{me} GEFFRE ¹

JOURNAL DE MON VOYAGE A BORDEAUX

1er jour

Repos — je ne suis point sortie — reçu nombreuse société.

2ème jour

Parcouru les plus beaux quartiers, visité tous les magasins, acheté un chapeau à conquête, une robe à mari, des gants à la mijaurée, une ceinture à la Vénus.

3ème jour

Vu les promenades, les cafés, les polichinelles, les paillasses, les parades; en un mot tous les spectacles de Tourny. Soirée amusante que je me propose de répéter.

4ème jour

Dirigé nos pas du côté de la campagne, visité le jardin si renommé de Monsieur Catros, les Sourds-muets, St. André, le Palais Royal, l'Hôtel de Ville, le Pont, en admirer l'arc de triomphe, fait quelques visites. Parmi les choses que j'ai remarquées, deux surtout m'ont frappée. La première était un chien qui portait deux lanternes et qui éclairait fort bien son maître; à côté on voyait une sirène de soixante ans au moins qui faisait entendre une voix aiguë et tremblotante, elle tenait dans ses mains décrépies une guitare dont le son était aussi frais et aussi harmonieux que celui de sa voix. Le lustre était de papier et pour achever le tableau on voyait à ses côtés deux de ses rejetons dont le teint ressemblait assez à la couleur du citron.

1. Le document fait partie d'archives particulières. L'orthographe, assez fantaisiste, a été respectée, mais la ponctuation a été parfois rectifiée.

5ème journée

J'ai commencé le jour par faire le ménage et le déjeuner tandis que la maîtresse de la maison et ma compagne étalaient leurs grâces au marché. J'ai tenu l'école jusqu'à midi tenant une oussine à la main que j'ajitai souvent à droite et à gauche pour faire taire dix petites pies qui me tournaient la tête. Reçu quantité de visites, une seule m'est agréable, je la reçois à jour passé. La soirée s'est passée en promenade comme de coutume. Nous avons parcouru la bruyante rue Ste Catherine, fait une pause à chaque magasin dont on remarque l'élégance.

Sur Tourny passé demi heure chez Magie à regarder les tableaux. Surpris par un orage, distrait de la peur qu'ils nous causait par une dispute assez plaisante dont les acteurs me sont connus, mais que je nomme pas par respect.

6ème journée

Réveillée par un aimable à cinq heures du matin, passé trois heures au marché des Grands Hommes et pour nous être avisées d'offrir huit sous d'un petit ragout de haricots on nous a appelées *trois embarras*. Visité le Télégraphe dont les signes annonçaient que la Duchesse² n'arriverait que lundi. Désespoir général. Soirée paisible, restées à la maison. Nous ne fûmes distraites de notre solitude que par un jeune coiffeur qui vint si doucement nous surprendre qu'il nous épouvanta. Il fallut fleur d'oranger, eau sucrée, etc. etc...

7ème journée Dimanche

Réveillée par le plus aimable des aimables. Déjeuné gaiement après avoir fait une toilette recherchée qui a provoqué toutes mes grogneries de la Tremblade. Je suis sortie avec Mme Eschautier, Alcide et sa sœur. Nous avons visité le cabinet d'histoire naturelle qui est un des plus jolis que j'ai vu. Nous avons fait une pause chez Mme Chégaray où nous avons vu des beautés du jour, des esclaves de la mode qui ne savent parler que toilettes et migraine. Nous avons pris congé de l'aimable compagnie et, après avoir traversé la place de Tourny et une partie du Cours, Mme Eschautier a prié sa nièce de lui arranger son chapeau et de lui donner les rubans qu'elle ne trouvait pas. C'est en voulant les lui donner qu'on s'est aperçu qu'on l'avait laissé chez Mme Chégaray. Dans le moment, elle aurait voulu disparaître à tous les yeux. Alcide s'est approché d'elle et lui a ouvert son parapluie qu'il lui a présenté avec grâce et qu'elle a accepté avec joie pour cacher son trouble. Enfin, il a fallu retourner sur ses pas pour aller chercher le chapeau qui causait tant de sentiments différents et nous sommes rentrés à la maison sans autre contretemps. Après un dîner assez frugal et dont la gaieté a fait les frais, nous avons été aux Quinconces. Jamais on ne les vit plus beaux. Un concours de monde prodigieux de tout âge et de tout sexe, une élégance, un goût pour les toilettes qui ravissait

2. Il s'agit de la duchesse de Berry. Elle exécutait à cette époque un voyage dans l'ouest et le sud-ouest de la France qui la conduisit dans les Pyrénées où elle séjourna deux mois (cf. P. de GORSSE, « Deux mois dans les Pyrénées avec Marie-Caroline de Naples, duchesse de Berry (18 juillet-21 septembre 1828) », *Annales du Midi*, 1956, p. 151-179 et 252-292).

l'œil. Mon costume rechargé a produit tout son effet, j'ai attiré tous les regards. Après avoir promené longtemps, je me suis assise pour admirer à mon tour.

A neuf heures, nous sommes rentrés et après nous être communiqué réciproquement nos remarques, nous nous sommes mises au lit.

8ème journée

Réveillée gaiement, grand débat, un combat de coussins dont je suis sortie victorieuse. Restaurées pour la journée, habillées de même. On entend le signal du départ. Nous voilà en route. Nous dirigeons nos pas vers le petit pavillon destiné à recevoir la Duchesse; il est entouré de fleurs de lys, de drapeaux blancs et de guirlandes de lauriers. On voyait dessous un superbe fauteuil rouge, bleu et or où elle s'est assise quelques minutes. De là, nous nous sommes rendues au Chapeau-Rouge où nous avions des places gardées dans un balcon. Nous avons joui du coup d'œil ravissant qu'offrait ce superbe quartier, toute la population de Bordeaux y était. Au coup de canon, au son des cloches, des tambours et des trompettes et d'une musique céleste, Madame a fait son entrée à Bordeaux. L'enthousiasme était grand, l'attendrissement s'y mêlait. Elle était dans une calèche découverte avec deux dames d'honneur et son écuyer. Sa voiture était entourée des principaux chefs d'Etat-Major. Les gardes d'honneur venaient ensuite, puis les gens d'armes, les canonniers, les gardes de ville, la troupe de ligne, etc. etc...

Elle a un air gracieux et intéressant, faisant des saluts tantôt avec son mouchoir, tantôt avec sa tête. Elle a les cheveux lis, un chapeau rouge, une robe verte. Nous sommes retournées sur la rivière pour voir le bateau qui a porté la Duchesse et nous sommes rentrées. Comme j'avais grand mal de tête, Madame Jarousseau a dit à sa fille de me souffler de l'eau de Cologne sur le front. Elle ne m'avertit pas de fermer les yeux et toute l'eau tomba dedans ce qui me donna des douleurs si fortes que je me suis vue folle un moment. Enfin, cela passa, on dina et on se remit en route pour voir la Duchesse. Après avoir planté piquet pendant deux heures, nous fûmes au Palais, nous retournâmes par l'Intendance et là nous eûmes le bonheur de la bien voir à la sortie du spectacle. Elle avait une toque bleue et or avec des plumes blanches, des boucles d'oreilles en diamants qui jetaient tant de feux qu'on avait peine à la fixer.

9ème journée

Nous nous sommes rendues à la Cathédrale à neuf heures. La Duchesse s'y est rendue à midi, nous avons de très bonnes places aussi l'avons nous bien vue. Elle avait une robe verte et un chapeau blanc doublé de rose. La messe était chantée, la musique était délicieuse, le cortège...³. Même on a crié plusieurs fois vive le roi, vive Madame. Nous sommes rentrées pour dîner et rafraîchi nos toilettes. A 6 h. nous avons dirigé nos pas vers le jardin public et nous y sommes restées jusqu'à minuit. Jamais on ne vit un coup d'œil plus ravissant ! L'illumination du jardin représentait d'un

3. Un mot non déchiffré.

côté le lever du soleil, d'un autre le coucher, plus loin on croyait voir une mer en feu. Rien n'était plus beau que ce mélange de clarté et de feuillage. La foule était grande, les voitures n'ont jamais tant roulé, les militaires entouraient la salle de bal⁴ d'où l'on entendait une musique enchanteresse. Je me croyais transportée aux Champs Elysées et je ne puis rendre que bien faiblement tout ce que j'ai vu et éprouvé.

10ème journée

Parties à 9 heures pour le Palais, nous avons regardé un moment le mouvement qu'occasionne la présence de Madame. De là, nous avons été visité les Trembladaises qui sont venues avec nous voir l'hospice des enfants trouvés. Nous avons parcouru l'établissement dont nous avons admiré l'ordre et la propreté. Nous avons été saluer Madame Papin et nous sommes retournées par la rivière. Je laisse pour aller recevoir mon adorateur le plus zélé...

Nous avons passé la soirée au jardin public où le concours était le même que la veille. Nous avons remarqué une scène amusante de Polichinel et nous sommes arrêtées longtemps à écouter de jolies romances chantées avec goût et accompagnées sur l'orgue.

11ème journée

Levée dès l'aurore. Grands projets pour la journée. Rencontre de Tonton Labat sur la rivière qui s'est fondu en excuses de m'avoir vu en chemise, quoique je me sois cachée derrière le rideau. Je lui ai accordé son pardon à condition qu'il ne viendrait plus si matin dans notre chambre. Entrées chez un pâtissier, acheté des brioches que nous avons portées chez Mme Papin qui nous attendait pour déjeuner. Après le repas, nous nous sommes rendues à l'Eglise de St. Michel où était attendue Madame. Nous y avons les premières places. A huit heures, elle y est arrivée, elle a fait son entrée sous un dé magnifique. Le Clergé l'attendait à la porte, 30 enfants élégamment vêtus tenant des lis à la main l'ont précédée. Les tambours et la musique ont joué comme de coutume et l'on a chanté le Domine d'une manière à ravir. Elle s'est d'abord rendue au grand autel, elle a ensuite visité plusieurs chapelles ce qui nous a procuré le plaisir de la voir tout à notre aise. Elle avait une robe de mousseline rose et noir, un chapeau blanc doublé de rose et de fleurs roses dessus. Collier, ceinture et bracelet éblouissants de pierreries et de diamants. Nous l'avons vue dans sa voiture et nous nous sommes rendues devant le Palais. Un garde d'honneur nous y a introduit. Nous avons eu le bonheur d'y trouver des chaises. Comme c'était l'heure du déjeuner, les muscats, les pêches, les raisins nous ont passé sous le nez. Cela nous a fait venir l'eau à la bouche, mais il a fallu la ravalier et j'ai dit tout bas *Ils sont trop verts*. Après avoir examiné tous les...⁵ du Palais et les beautés et les cari-

4. Une salle en bois avait été édiflée à cette occasion, ce qui suscita les critiques des opposants au régime qui regrettaient les dépenses excessives faites à l'occasion de cette réception (*Du nouvel hôpital et par occasion du conseil général de la commune à propos de la fête donnée à Bordeaux à S.A.R. madame la duchesse de Berry...*, Bordeaux, Paris 1829, p. 29-110 et 138-142).

5. Un mot non déchiffré.

catures qui venaient voir Madame, le garde a annoncé son départ pour la Bourse. Nous avons formé la haie et nous l'avons vue passer et monter en voiture. Elle a disparu à nos yeux comme un éclair. Nous avons été faire le second déjeuner chez Mr Chégaray. De là, nous avons été voir la salle de bal située au milieu du jardin. Les glaces, les lustres, les guirlandes, tout nous a ébloui et nous sommes rentrées avec plaisir ayant grand besoin de repos. Passé la soirée sur la place de la Comédie, rencontre d'un aimable. Grande conversation qui a été interrompue par le passage de Madame. Rentrées à la maison à 11 h 1/2.

12ème journée

Journée paisible, Madame avait quitté Bordeaux dès l'aurore. Nous avons fait ménage, cuisine, école, etc. Reçu la visite de Pauline et de Labat. Nous avons été encore accompagner cette première à Bacalan. J'ai admiré le beau quartier des Chartrons. Fini la soirée par une promenade aux Quinconces et sur Tourny. Rentrée de bonne heure.

13ème journée

Levée à 7 h. Grands projets de promenades. Nous attendons notre Chevalier. Impatientes de ne pas le voir arriver, nous sommes parties seules. Nous avons parcouru les magasins et fait plusieurs emplettes. Rentrées à 5 h. Après dîner, Mme Eschauzier et Corine ont été chez Mme Chégaray. Nous avons prétexté trop de fatigue pour ne pas les accompagner et nous leur avons joué le tour d'aller sans elles voir M^{lle} Pasicesse (?) dont nous avons admiré la force, l'adresse, les grâces et le talent, il est impossible de mieux sauter sur la corde et nous avons laissé la pantomime dans la crainte d'arriver après ces dames. Grâce à ce sacrifice nous sommes rentrées 1/4 d'heure avant elles et nous les avons reçues avec un air fort ennuyé et fort endormi. Nous ne jouons pas si bien notre rôle que Mlle Pasic... (?) car elles n'ont pas été dupes.

14ème journée

Si la pluie ne dérange pas nos projets, nous passerons une journée agréable. Réveillée gaiement, déjeuné de même et, quoi-qu'il ne soit que dix heures, je suis déjà parée de tous mes beaux atours et prête à me mettre en marche. Je commence par le Temple et je laisse ces dames à cuisiner. Après être restée deux heures au Temple, je suis revenue chercher ces dames et nous avons été au muséum et à l'exposition. Je ne pouvais assez admirer les chefs d'œuvre en tout genre dont j'étais environnée; les superbes tableaux qui en font le principal ornement ont surtout fixé mon attention. Après dîner, nous nous sommes acheminées pour Plaisance et V...cenne, la musique était jolie, le bal mélangé et la danse drôle, à côté l'on patinait, plus loin on voyait les 4 parties du monde et je n'ai pas été

6. Il est étonnant qu'il ne soit pas question dans ce récit de la cérémonie la plus importante du séjour de la duchesse de Berry, la pose de la première pierre de la fontaine destinée à remplacer, sur la place de la Bourse, la statue de Louis XV, détruite sous la Révolution. (P. COURTEAULT, *La place royale de Bordeaux*, Paris, 1922, p. 424-425.)

tentée d'y voyager, plus loin les montagnes russes. Je n'ai rien vu de plus effrayant que la rapidité avec laquelle on les descend et j'ai senti battre mon cœur d'une belle force, enfin, nous nous sommes rebattues sur les Quinconces où la foule était moindre que dimanche dernier, mais en revanche la promenade était mieux composée.

15ème journée

Alida et Monsieur TADAL (?) sont venus nous prendre pour aller à la Chartreuse où nous avons passé trois, cinq heures. Ce lieu de silence inspire l'admiration, le respect et la terreur. Nous avons vu la Chambre des écos et l'église qui est assez jolie. Nous étions si fatigués que nous nous sommes reposés le reste du jour. Passé la soirée en famille et couché de bonne heure mais pas sans avoir chanté tous les airs trembladais dont je me rappelais.

16ème journée

Sortie à neuf heures avec Madame Eschauzier et sa sœur. Nous avons été faire visite chez Mlle Loustalet qui nous a reçu à Bardineau, l'accueil a été des plus gracieux, nous avons admiré le jardin et les appartements de là, nous nous sommes rendus chez Mme Dubédou, elle était avec sa fille, une dame et un monsieur. On nous a reçu on ne peut mieux. La visite a été longue et le temps nous a paru court. Nous avons pris congé de ces dames pour aller faire plusieurs emplettes. Rentré à 5 h., dîner et ressorti pour aller respirer.

17ème journée

Fait beaucoup de courses pour des commissions. Le soir, nous avons été chez Mme Papin où nous avons trouvé une très bonne compagnie. Nous sommes rentrées à onze heures.

18ème journée

La journée s'est passée en courses et en visites. La chaleur était grande nous étions exténuées, le dîner nous a un peu restaurés. Je me suis mise sur mon trente et un et je me suis acheminée vers le Grand Théâtre avec Alcide et sa mère. Le spectacle était charmant. C'est la soirée la plus agréable que j'ai passée de ma vie.

19ème journée

Quoi que couchée hier à minuit, madame Eschauzier a eu la cruauté de me faire lever ce matin à six heures et nous nous sommes mises en route avant déjeuner pour aller à Bacalan voir Pauline, le couvert était mis et on nous a tant pressé de ne pas nous retirer à jeun que nous avons pris une tasse de café. Pauline est venue avec nous, traversé le pont. La matinée était fraîche, la promenade délicieuse, nous avons fait quelques courses en ville et le soir toute la famille s'est réunie chez madame Jarousseau pour la fêter. Les élèves sont arrivées chargées de fleurs et de présents. Elles ont défilé deux à deux pour les présenter à Madame qui, à son tour, leur a fait manger un gâteau et des fruits.

Cora et moi nous sommes mêlées à leur danse et à leurs jeux. A 9 heures, on les a congédiées et on s'est transporté dans la belle chambre où Mme Jarousseau a reçu les dons, les souhaits et les vers de la famille et de l'aimable Evan. La soirée était gaie. Pour clôture on a mangé un gâteau.

On s'est séparé à onze heures et pendant que j'écris, on fait les paquets et on gronde la demoiselle de la maison. Il ne manquait à cette fête que les *trois grâces* et le gentil et *léger papillon* qui voltige sans cesse autour d'elles. Du reste, ce n'est pas la seule fois qu'on les trouve de moins. C'est un vide de tous les instants. Ils recevront les bonbons qui étaient sur le massepain.

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

TOME LXVIII

CERCLE BERTRAND ANDRIEU - IV
ANNÉES 1972-1973



BORDEAUX
BISCAYE FRÈRES
IMPRIMEURS

18 à 22, rue du Peugue
1976

BULLETIN ET MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE BORDEAUX



PROCES-VERBAUX DES SÉANCES DES ANNÉES 1972-1973

ABREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- B.M.C. — *Catalogue of Greek Coins in the British Museum*, Londres, 1873-1927 (réimprimé en 1963 à Bologne), 29 volumes.
 Bauquier. — *Histoire numismatique du comte de Chambord*, Paris, 1911, 3 vol.
 Cartier (J.-F.). — *Encyclopédie universelle des monnaies du XX^e siècle*, Paris, 1972.
 C. — Henri COHEN, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, 2^e édition, 8 vol., Paris, 1880-1892 (réimprimé en 1956 à Graz).
 Craig. — W.D. CRAIG, *Coins of the World, U.S.A.*, 1966.
 Davenport. — *European Crowns and thalers since 1800*, Londres, 1964.
 Feuardent. F. FEUARDENT, *Collection Feuardent ; Jetons et méreaux, depuis Louis IX jusqu'à la fin du consulat de Bonaparte*, Paris, 1904-1915.
 Hewlett. — *Anglo-gallic Coins*, Londres, 1920.
 Lafaurie. — *Les monnaies des rois de France*, Paris-Bâle, 1951-1956.
 P.A. — POEY D'AVANT, *Monnaies féodales de France*, Paris, 1858-1862.
 R.I.C. — *The Roman Imperial Coinage*, Londres.
 S.Y.D. — SYDENHAM, *The Coinage of the Roman Republic*, Londres, 1952.
 V.G. — Victor GUILLOTEAU, *Monnaies françaises Colonies Métropole*, Versailles, 1937-1942.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE AYANT PARTICIPÉ AUX RÉUNIONS DU CERCLE

M. BARDET	M. DUPUCH
M. J. BENUSIGLIO	M. DUREPAIRE
Mme BEYNIS	M. FARGEAUDOUX
M. J.-J. CABARROT	M. GOLFIER
Dr. CASTERA	Dr. Ch. LASSERRE
M. CHALMIN	M. LATASTE
Mlle C. COUGOUL	M. LUSIGNAN
M. B. COUGOUL	M. D. NONY
Dr. J. COUGOUL	M. PELON
† Dr. DELPRAT	† H. REDEUILH
M. DUCOURNEAU	M. ROMIEU
M. J. DUGROS	M. J. YVON

COMPOSITION DU BUREAU POUR LES ANNEES 1972-1973

Président : Dr. COUGOUL.

Vice-présidents : MM. CABARROT et YVON.

Secrétaire : M. DUPUCH.

SEANCE DU 16 JANVIER 1972

Présidence de M. D. NONY, président.

Communication :

M. D. NONY donne un compte rendu d'une étude parue dans le *Bulletin de la Société française de numismatique* sur la position des avers et des revers dans les monnaies antiques.

Présentations :

M. CABARROT : Monnaies de l'époque des Sévère : Alexandre Sévère, denier (C 543), sesterce (C 567) ; Julia Mamaea, denier (C 35), sesterce (C 83) ; Maximin, denier (C 31), sesterce (C 80) ; Pauline, sesterce (C 3) ; Maxime, sesterce (C 9-14).

M. BARDET : Petit bronze d'Athalaric, roi des Ostrogots (534-536) : D/ INVICTA ROMA, buste casqué et cuirassé à droite. R/ ATALARICVS, personnage debout à droite tenant une lance de la main droite et un bouclier de la gauche. Dans le champ un X et les lettres S. C.

Dr LASSERRE :

— Jeton de l'ordre des pharmaciens de Bordeaux, seconde moitié du XVIII^e s. AR 18 mm.

— Naissance du Duc de Bordeaux, médaille officielle, bronze 50 mm (BAUQUIER, 103).

— Philibert DELORME, Galerie métallique des Grands Hommes Français, 1819, par E. GATTEAUX, bronze 40 mm et reproduction de cette médaille pour la Société des architectes de Bordeaux, bronze 58 mm.

M. DUGROS : Médailles bordelaises :

— UNION DES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE DE FRANCE XXXI FÊTE FÉDÉRALE BORDEAUX 1905, plaquette de bronze par Delpech.

— SAUVETEURS HOSPITALIERS DE LA GIRONDE, par A. Bertrand.

M. CHALMIN : Danemark : Noces d'argent de Christian X, 26 août 1923.

Dr DELPRAT : Refrappes de la Monnaie de Paris. Monnaies d'or : statère des Parisii, aigle d'or de Philippe de Valois, léopard d'or du Prince Noir, dix louis de Louis XIII.

Note. — Un bref résumé du procès-verbal de chaque séance a été publié dans l'hebdomadaire *La Vie de Bordeaux* dans la page réservée aux activités de la Société archéologique.

SEANCE DU 20 FEVRIER 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. CABARROT : Gordien d'Afrique, denier (C 2), sesterce (C 6) ; Balbin, denier (R.I.C. 7) avec, en comparaison, un faux de Becker ; Pupien Gordien III, deniers (C 26-69), sesterces (C 7-19) et présentation des pièces de la collection Miller pour comparaison.

M. BARDET : Denier de Centulle de Béarn, début XII^e s.

Dr CASTERA : Monnaies féodales : deniers du Périgord, de Limoges, de Cahors et Maguelone, début XIII^e s.

Dr LASSERRE : Jean-Baptiste Colbert, médaille par Depaulis, bronze 40 mm.

— Jeton de la Chambre de commerce d'Amiens. AR 34 mm.

— Médaille de la décoration du Lys ou de la Fidélité par Andrieu.

— Décoration du Lys, petit module avec ruban blanc d'origine.

— Médaille de l'Institut du Sud-Ouest par A. Bertrand, plaque rectangulaire vermeil, 55 × 39.

— SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE BORDEAUX, par Desade. AR 50 mm.

M. BARDET : Russie, 50 kopeck 1855, AR.

M. DUGROS : Monnaies italiennes de 1798 à 1849.

Dr DELPRAT : Refrappes de la Monnaie de Paris. Monnaies d'or : Nuremberg 5 ducats 1676 ; Monarchie perse 2 500 ans, pièces commémoratives or et argent.

SEANCE DU 12 MARS 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. Bernard COUGOUL : Sinope (Paphlagonie), hémidrachme (306-290), (Babelon II - 2 - N° 2952).

MM. BENUSIGLIO & CABARROT : Présentation du monnayage de la guerre des mercenaires 241-238 : monnaies émises pendant la révolte des mercenaires après la fin de la première guerre punique, révolte qui menaçait l'existence de l'Etat carthaginois. Le monnayage des rebelles est en général surfrappé sur des monnaies carthaginoises et présente plusieurs variantes : D/ Tête de Tanit - R/ Tête de cheval pour l'unité, cheval debout pour la moitié. Le monnayage des rebelles libyens présente trois phases d'émissions successives :

1. Emission aux types carthaginois : demi-shekels ; shekels et demi-shekels en electrum ; shekels et demi-shekels en argent ; shekels en argent de style grec.

2. Emission intermédiaire de bronze. D/Tête de Tanit ; R/ charrue. D/ Tête de Demeter (parfois une torche) ; R/ épi de blé.

3. Emission aux types locaux : doubles shekels d'argent : D/ Tête de Zeus laurée ; R/ taureau ; shekels d'argent : D/ Tête d'Hérakles avec la peau de lion ; R/ lion marchant ; demi-shekels d'argent : même type que ci-dessus avec massue le long du cou d'Hérakles et massue au-dessus du lion. Les doubles shekels et shekels sont habituellement surfrappés sur des pièces carthagoises. Monnaies de bronze : shekels et demi-shekels : D/ Tête d'Hérakles avec la peau de lion ; R/ taureau chargeant.

M. BENUSIGLIO : Monnaies de Maximin, Pauline, Maxime, Gordien I^{er}, Gordien II, Balbin, Gordien III, Tranquilline.

M. BARDET : Monnaies de Gordien III.

M. NONY : Trois tétradrachmes d'Alexandrie de Gordien III et de Tranquilline.

M. CABARROT : Phocas (602-610), silique d'argent.

M. PELON : Monnaies de Valérien ; gros du Prince Noir.

M. DUGROS : U.S.A., monnaies d'argent : dollar 1877-1900-1924 ; half dollar 1803-1878 ; 50 cents 1828.

Dr LASSERRE : Jeton de la Commission des bois à bâtir (Feuarent, n° 4992).

— Médaille de prix de l'Académie de La Rochelle, par Duvivier, 1768. Plomb 63 mm.

— Médaille de la Société protectrice des animaux, par Caqué. AR 40 mm.

— Médaille de la Société française de sauvetage, par Oudiné, AR 40 mm.

SEANCE DU 16 AVRIL 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. Bernard COUGOUL : Tarente, drachme (SYD 959).

MM. BARDET et CABARROT : Présentation commune de monnaies de Philippe et Trajan-Dèce.

M. YVON : Hardi de Charles de France, frère de Louis XI, duc de Guyenne de 1469 à 1472, var. de P.A. 3154, pièce trouvée lors des fouilles effectuées à l'église romane de La Lande-de-Fronsac.

M. DUGROS : Monnaies d'Aquitaine, atelier de Bordeaux : Edouard I^{er}, denier au lion ; Prince Noir, demi-gros d'argent et hardi d'argent.

— Henri VI d'Angleterre, blancs aux écus, Rouen (Ciani 602).

Mme BEYNIS : Henri III, quart d'écu, 1589, Rennes.

— Médaille de la naissance du Duc de Bordeaux par Desbœuf, bronze (Bauquier 130).

— CHAMBRE DE COMMERCE DE BORDEAUX, jeton octogonal, 1939.

SEANCE DU 28 MAI 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. BENUSIGLIO : Trajan-Dèce (248-251) monnaies de consécration frappées à l'effigie de ses prédécesseurs : Auguste (C 577), Vespasien (C 651) (4), Titus (C 405) (3), Trajan (C 664 - C 666), Hadrien (C 1509) (30), Antonin (C 1189) (3), Commode (C 1010) (4), Septime Sévère (C 799) : D/ effigie couronnée ; R/ aigles aux ailes déployées avec la légende CONSECRATIO, sauf pour Titus, Trajan, Antonin et Commode.

— Monnaie de Cornelia Supera frappée à Parium (Mysie). D/ C. CORN. SVPERA AVG, buste drapé à droite ; R/ capricorne tenant un globe à droite, au-dessus corne d'abondance.

M. CABARROT : Atelier de Rome, *antoniniani* de Trébonien Galle (C 41), Volusien (89), Mariniane (C 16), Gallien (C 389), sesterce (C 1295), Salonine (C 115), Macrien Jeune Antioche (C 11).

M. BARDET : Trajan-Dèce, as (C 88), *antoniniani* (C 49), tétradrachme d'Alexandrie. — Herennius Etruscus, *antoniniani* d'argent (C 14). — Herennia Etruscilia (C 11).

M. YVON : Identifications de monnaies médiévales et modernes trouvées lors des fouilles à Mérygnac, Fronsac. Voy. *Chronique*.

Dr CASTERA : Guillaume X (1127-1137), denier de Bordeaux (P.A. 2728, pl. 59, 1) ; pièce de la Vicomté de Turenne XI-XII^e s.

M. DUGROS : Atelier de Bordeaux : Charles VIII hardi (Ciani 825 var.) ; Henri II teston, 1559 (Ciani 1269 var. M = graveur Malus) ; Charles IX, 1562, teston (Ciani 1359, 1367, 1369 var.) ; Henri III, 1588, quart de franc (Ciani 1433 var.) ; Henri IV, 1603, quart d'écu (Ciani 1516).

SEANCE DU 18 JUIN 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

Dr COUGOUL : Illyrie, drachme, 2,10 g (BMC 18 sqq.).

M. BENUSIGLIO : Athènes : 3 tétradrachmes et 3 oboles d'époque archaïque dont un exemplaire présente au revers la chouette avec la tête à gauche, variété assez rare ; 2 drachmes et 3 tétradrachmes d'époque classique et 3 imitations égyptiennes et arabes du monnayage athénien.

— Commentaires sur l'ouvrage de CHESTER G. STAR, *Athenian Coinage* (480-449).

M. CABARROT : Postume, sesterce (C 74) Cologne ; Victorin, *antoninianus* (C 49), Cologne ; Tacite, *antoninianus* (C 124), Ticinum ; Probus, *antoninianus* (C 121), Ticinum ; Claude et Probus, *antoninianus*, double frappe à l'avvers et au revers, anomalie due, semble-t-il, à une erreur de frappe. Provenance : trésor d'El Alia.

M. YVON : Monnaies de fouilles trouvées à Tabanac et Villagrains dans l'intérieur du château : pièces de Guyenne, Richard Cœur de Lion, obole

(Hewlett pl. 1, 6); Edouard I, denier au lion (P.A. 2786-2787, pl. XL, 13); jeton de Nuremberg (Rouyer, 4550).

M. DUGROS : Testons d'argent de Charles III de Lorraine (1604) frappés en Lorraine et en Alsace; Léopold, demi-écu, 1724 AR., quart d'écu AR., liard de Lorraine 1726, bronze.

M. NONY : Médailles de médecins bordelais : professeur E. Cassaet, 1933; professeur Jean Despons, 1969; professeur André Lavignolle; professeur A.P. Lachapèle, 1948 et 1966, directeur du Centre Bergonié, par A. Galtié.

SEANCE DU 15 OCTOBRE 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Communication :

M. NONY : Bordeaux capitale du Prince Noir au XIV^e s. Etude sigillographique sur les sceaux en usage pendant cette période (extrait de *Monnaies et Médailles racontent l'histoire de France*, exposition de la Monnaie de Paris, 1972). Présentation de la médaille éditée à cette occasion par Jean-Claude Amman, 100 mm AR.

Présentations :

Dr COUGOUL : Alexandrie, tétradrachme an 10.

Dr CASTERA : Pergame, 2 monnaies de cuivre de l'époque d'Auguste.

M. CABARROT : *Argentei* de la Tétrarchie provenant du trésor de Sisak : Dioclétien; Maximien Hercule; Constance Chlore; Galère Maximien.

Dr LASSERRE : Médaille posthume de Louis XVII.

— Médaille commémorative du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, 1810, 21 mm AR.

— Médaille de Sainte-Hélène, petit modèle avec ruban d'origine.

— Duchesse de Berry : le veuvage (Bauquier 8), la maternité (B 44).

M. DUGROS : Monnaies de Hussein Bey (Davenport 1- 108- 117).

— République algérienne, 1 dinar 1964, 5 centimes 1970-1973 et monnaie commémorative du plan quadriennal 1970.

SEANCE DU 19 NOVEMBRE 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Communication :

M. YVON présente le volume du Symposium qui a eu lieu à Londres en novembre 1970 sur les méthodes de recherche sur la composition métallique des monnaies. Un compte rendu en a d'ailleurs été donné dans le *Bulletin de la Société française de numismatique* de janvier 1971.

Présentations :

Mlle Claire COUGOUL : Intaille en cornaline : hippocampe sur l'océan, au second plan trident. Epoque romaine II^e-III^e s. ap. J.C.

M. BARDET : Jules César, denier d'argent (C 49); Nerva, as de bronze (C 17).

M. CABARROT : Dioclétien, *argentei* : VICTORIAE SARMATICAE, Nicomédie (R.I.C. 25 A) 295-296; Carthage (R.I.C. 15 A) 300; VIRTUS MILITVM, Thessalonique (R.I.C. 15 A) 302; quinaire de bronze IOVI. CONSERVATORI. AVGG., Rome (C 227); *antoninianus*, TEMPO FELICITAS, Trèves été 293; *folles*, GENIO POPVLI ROMANI, Londres (R.I.C. 1 A); Lyon (R.I.C. 11 A) 295-296; Trèves (R.I.C. 582 a); Ticinum (R.I.C. 45 a); Cyzique (R.I.C. 10 a); PROVIDENTIAE DEORVM QVIES AVGG., Carthage (R.I.C. 42 a).

M. PELON : *Solidus* d'Honorius (393-423), frappe wisigothique.

Mme BEYNIS : Henri III, gros de six blancs 1584; Charles X, roi de la Ligue, huitième d'écu, 1590.

M. DUGROS : Médailles des Jeux Olympiques et Jeux d'Hiver : Japon, 1000 yen, 1964 (Cartier, 57); Autriche, 50 schilling 1964 (Cartier 88); Mexique, 25 pesos argent (Cartier, 63); Japon, 100 yen, 1972; Allemagne Fédérale, 100 mark, 1972 (Cartier 123-124-125-126).

M. BENUSIGLIO : Médaille de l'Ordre national des experts-comptables, 1960, argent.

— Monnaies contemporaines d'Australie.

SEANCE DU 17 DECEMBRE 1972

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Compte-rendu :

par M. le Conservateur YVON de la vente de monnaies à Bâle où figuraient quatre pièces du trésor de Tayac : le médaillier municipal s'est rendu acquéreur de deux exemplaires; en dehors de Bordeaux une partie de ces monnaies est répartie entre les musées de Munich et de Bâle.

Présentations :

M. BARDET : Monnaies d'Alexandrie : tétradrachmes de billon de Aurélien, Tacite, Probus, Carus, Numérien, Carin, Maximien Hercule.

M. CABARROT : Maximien Hercule, *argentei* : VIRTUS MILITVM, Trèves (R.I.C. 116 B), Rome (R.I.C. 40 b) 192; Victoria Sarmatica, Cyzique exemplaire unique?; *folles* : GENIO POPVLI ROMANI, Siscia exemplaire unique, Lyon (R.I.C. 11 B), Trèves (R.I.C. 576 b); CONSERVATOR AFRI-CAE SVAE (R.I.C. 52-56-59).

M. DUGROS : Monnaie parthe : drachme d'Artaban II; monnaie sassanide : drachme de Chosroes II (590-627).

M. PELON : Louis le Débonnaire (810-840), denier au temple; Charles le Simple (898-929), denier de Melle.

Dr CASTÉRA : Louis XIV, demi-écu à la mèche longue surfrappé.

Dr LASSERRE : Louis XIV, jeton (Feuillant 12845).

— Louis XV, Ordre et milice du Saint-Esprit (Feu. 1629) ; Ordre militaire de Saint Louis (Feu. 1633).

— Plaque d'hommage au professeur Lannelongue, médecin bordelais, par G. Leroux, 49 x 55, argent.

M. DUREPAIRE : au nom de la Société du Vieux Lormont, monnaies médiévales trouvées dans une tombe à Lormont, chapelle Ste-Catherine. Voy. *Chronique*.

Mlle Claire COUGOUL : Camée, tête féminine à droite coiffée d'un diadème, ovale 13 x 9.

SEANCE DU 21 JANVIER 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. CABARROT : Constance Chlore (293-306), *aureus*, D/ CONSTANTIVS N C, tête laurée à droite, R/ SECVRITAS ORBIS. Vers 298, exemplaire unique en très bel état de conservation ; *argentei* et *folles* émis entre 295 et 303.

M. BENUSIGLIO : Monnaies de Gordien, Lélien, Valabathe, Probus, Nigrinien, Magnia Urbica, Carausius, Allectus, Domitius Domitianus.

M. LATASSE : Maximien Hercule, 2 monnaies de l'atelier de Lyon.

M. CHALMIN : Guinée portugaise, Pierre I^{er}, maçuta, 1734, bronze argenté.

M. DUGROS : Tchécoslovaquie, J. Staline, 70^e anniversaire, 50 et 100 kouronne, 1949, argent (Yeoman 45).

Dr LASSERRE : Médaille de la Société française de sauvetage, par Oudin, 1902, 40 mm, argent.

— Récompense du Travail, par Dubuis, 1825, 30 mm, argent.

— Société d'agriculture de la Gironde, par H. de Longueil, 55 mm, bronze.

— Centenaire de l'Internat en médecine et en chirurgie des hôpitaux civils de Paris, par Louis Bottée, 68 mm, bronze argenté.

Dr CASTÉRA : Médaille du duc de Villars (1653-1734), cuivre rouge (refrappe de la Monnaie de Paris, 1972).

Mlle Claire COUGOUL : Camée d'époque romaine : tête juvénile à g., chevelure bouclée, tranche du cou lisse.

SEANCE DU 18 FEVRIER 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

Daniel Nony. — Une médaille bonapartiste de 1851.

C'est à l'obligeance du professeur Gardelles que je dois de pouvoir vous présenter cette médaille achetée à Lille (Nord) et qui peut se décrire :
Plomb - 70 mm - Axe horaire : 12 h.

A/ L'AIGLE REVIENT BONNET PHRYGIEN (sic) CACHEZ-VOUS 1851 autour d'un médaillon central présentant un autel orné d'un bonnet phrygien entre les deux poignards des tyrannicides sur lequel est posé un faisceau couché surmonté d'un aigle éployé, tête à gauche, dans une couronne de chêne ; une banderole, à droite, porte l'inscription L. NAPO.

R/ Sur cinq lignes, en écriture cursive : *tous ses (sic) symboles de la terreur / ont toujours fait peur / à l'homme qui n'est / pas terroriste.*

Le contraste entre la naïveté de la légende et la composition élaborée du médaillon de l'avvers s'explique aisément : c'est un *scudo* d'argent de la République romaine (1798-1799) qui a fourni l'empreinte de ce médaillon (V.G. 663) avec une légère retouche : la banderole de la monnaie révolutionnaire portait REP. ROMANA qui a été remplacé par L. NAPO. C'est sans doute également le revers de l'écu romain qui a fourni l'idée du revers à légende de notre médaillon bonapartiste : il ne portait que la légende ALLE / SPERANZE / DELLA GIOVENTU / LA PATRIA / A.6. sur cinq lignes également.

Il est intéressant de constater la curieuse réutilisation des symboles d'une médaille à l'autre : sur la monnaie de la république-sœur, c'est l'exaltation de l'ancienne Rome et de son idéal de liberté (le bonnet phrygien, les poignards des tyrannicides des ides de mars) et de puissance (le faisceau et l'aigle). Sur le médaillon bonapartiste, l'aigle impérial de Napoléon I^{er} triompherait du faisceau républicain renversé et dominerait la république comme veut le faire croire la légende.



M. LUSIGNAN : 10 pièces de monnaie à la croix ayant eu cours en Aquitaine entre 120 et 50 av. J.C.

M. BARDET : Monnaies d'Alexandrie : Domitien, petit bronze (B.M.C. 332); Trajan, tétradrachme de billon (B.M.C. 373); Hadrien (B.M.C. 601); Antonin le Pieux; Lucius Verus, Aurélien; Commode.

M. CABARROT : Galère, *argenteus*, VICTORIA SARMAT, Rome (R.I.C. 22 b) 294; *antoninianus* 293-297; *folles*, GENIO POPVLI ROMANI, Lyon (R.I.C. 164 b), GENIO IMPERATORIS, Alexandrie (R.I.C. 101 a).

— Sévère : *folles*, FIDES MILITVM AVGG. ET CAESS. NN., Aquilée (R.I.C. 76 b) 307.

— Maximin Daia : *folles*, GENIO POPVLI ROMANI, Londres (R.I.C. 65), GENIO AVGVSTI, Alexandrie (R.I.C. 149 b).

Mme BEYNIS : deniers de Sempronia et de Postume; silique barbare d'Honorius.

M. DUGROS : Guinée portugaise : Emmanuel I^{er} (1495-1521), testao frappé à Lisbonne.

— Afrique portugaise : Jean VI, 1 macuta 1834 (Craig 36), br.; Maria II (1834-1853), 1/2 macuta 1853 (Craig 75); Marie et Pierre, 10 reis (Craig 43 A).

— Açores : Joseph II, 10 reis, 1750 (Craig 3); Maria I, 20 reis, 1795 (Craig 6); Maria II, 10 reis, 1845 (Craig 6).

M. LATASTE : Médaille d'argent du Prince Impérial (Napoléon IV), 14 juin 1856, 16 mm et autre exemplaire avec variantes (épaisseur du flan, portrait, date), 15 mm.

Dr LASSERRE : Médaille commémorative de la statue équestre de Louis XIV par Barre, 1825, argent, 15 mm.

— Médaille commémorative de l'Exposition Universelle 1889, par Louis Botte et décernée à Louis Exschaw, bronze, 63 mm.

— OFFICE NATIONAL DES PUPILLES DE LA NATION, bronze doré, 63 mm.

— Plaquette de la CAISSE D'EPARGNE DE BORDEAUX, par Dubois, argent, 75 x 56.

Dr CASTÉRA : Médaille de Washington.

SEANCE DU 18 MARS 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

M. le Conservateur YVON présente deux articles :

— « Esterlins à la croix courte dans les trésors français de la fin du XII^e et de la première moitié du XIII^e s. », *British Numismatic Journal*, vol. XXXIX, 1970.

— Article « Numismatique » paru dans *Encyclopedia Universalis*, tome XI.

Présentations :

M. FARGEAUDOUX : Hadrien, tétradrachme; Alexandre Sévère, denier, SPES PVBLICA; Maximin, PAX AVGVSTI; Julia Maesa, PVDICITIA; Constance II, FEL. TEMP. REPARATIO; Imitation de Claude II, CONSECRATIO.

M. CABARROT : Maxence (306-312), atelier de Carthage; *folles*, CONSERVATOR AFRICAE SVAE, émissions de 306-307 (R.I.C. 53-54-57) dont un inédit; CONSERV. KART. SVAE (R.I.C. 60).

— Atelier d'Ostie, AETERNITAS AVG N, R/ buste consulaire 309-312 inédit; AETERNA MEMORIAE (R.I.C. 29); AETERNAE MEMORIAE (R.I.C. 34) - demi-*folles*, VICTORIA AETERNA AVG N (R.I.C. 61).

— Atelier de Rome, *folles*, AETERNAE MEMORIAE RES (R.I.C. 244).

— Atelier d'Aquilée, CONSERV. VRB. SVAE (R.I.C. 125).

— Atelier de Ticinum, CONSERV. VRB. SVAE (R.I.C. 94).

M. FARGEAUDOUX : Deniers de Richard I^{er} Cœur de Lion, Richard II ou Henri IV; hardi de Henri V; double-tournois de François I^{er} avant 1540; douzain de Henri III.

M. LATASTE : Médailles du duc de Berry par Gayrard.

Dr CASTÉRA : Médaille du bicentenaire de la fondation de Saint-Pétersbourg, 1703-1903, bronze.

Dr LASSERRE : Médaille de la Société centrale des Architectes, par Oudiné, argent, 33 mm.

— Courtiers de commerce de la ville de Bordeaux, par Caqué, 1833, jeton octogonal bronze argenté, 30 mm.

— Chambre de commerce de Bordeaux, par Dubois, bronze, 50 mm.

— Grande médaille de la Chambre de commerce de Bordeaux, par G.C. Chaplain, argent, 68 mm.

SEANCE DU 15 AVRIL 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. PELON : Carthage, moyen bronze : D/ Tanit, tête à gauche; R/ cheval tête en arrière.

— Charles le Chauve, obole de Melle.

— Aquitaine : deniers de Guillaume X, Richard Cœur de Lion, Edouard I^{er}; Prince Noir, hardi d'argent et gros de Tarbes; léopard d'or, refraque de la Monnaie de Paris.

M. LATASTE : Louis XIII, demi-franc, buste du roi lauréat, barbu, au très grand col, Aix, 1639, pièce inédite non mentionnée par Hoffman et Ciani.

M. DUGROS : Venise, doge Paul Renerio, 1781, thaler (Craig 104).

— Autriche, Marie-Thérèse, 1780, thaler (Yeoman 55).

— Erythrée, 1918, thaler (Yeoman 5).

Dr LASSERRE : Jeton de présence des médecins de l'Eure, 1875, par Bescher, argent, 36 mm.

— Assistance Publique de Paris.

— Hommage à la Garde nationale de Versailles (refraque).

— Compagnie des Eaux thermales de Vichy, jeton hexagonal argent.

— Société de Pharmacie de Paris, par Barre, qui s'est inspiré du jeton de cette même compagnie, cf. Feuardent 4761, variantes dans l'exécution.

- Jeton de présence de chef de service médical, par J.-B. Constant.
- Hôpital Saint-André, par Constant, argent, 33 mm.

Mlle Claire COUGOUL : Intaille antique en cornaline représentant une tête féminine, profil à gauche, coiffure chignon bas, couleur rouge brique, ovale, long. 10 mm, larg. 7 mm, ép. 4 mm, II^e ou III^e s. ap. J.C.

SEANCE DU 20 MAI 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. BENUSIGLIO : Inde, lingots monétaires en argent paraissant être les premiers documents monétaires de l'Inde et dont la frappe remonterait environ au VI^e ou V^e s. avant notre ère.

M. NONY : Commentaire sur 2 monnaies trouvées lors des fouilles de 1972 sur le site d'Alésia, dont un denier fourré.

M. FARGEAUDOUX : Monnaies de Faustine Jeune et Vespasien.

M. Bernard COUGOUL : Commode, sesterce, 180 (B.M.C. 373).

M. BENUSIGLIO : Romulus (fils de Maxence), quart de *folles*, bronze.

M. CABARROT : Monnayage de Constantin (306-337); *folles*, atelier de Carthage, SALVIS AVGG ET (R.I.C. 446) (C 51-55-58-61), émissions de novembre 306, été 307; Rome (R.I.C. 159 b) 306; Aquilée (R.I.C. 117) fin été 307; Cyzique (R.I.C. 103) 312/3; Trèves (C 643) 313/319; Lyon (R.I.C. 225) 324/325 (R.I.C. 504) 327/328; Alexandrie (R.I.C. 34) 325/326.

— Ecu à la couronne de Charles VI.

Dr CASTÉRA : Henri V, roi de France et d'Angleterre, double-tournois dit Niquet (Lafaurie 445); Henri VI, blanc aux écus (Lafaurie 449).

M. FARGEAUDOUX : Jeton de la Cour des Monnaies (Feuardent 2139), fin XVI^e s.

Dr LASSERRE : Chambre de commerce de Bordeaux. Pose de la première pierre du second bassin à flot, par E. Loubet, Président de la République, 25 avril 1905, plaquette argent 49 × 73.

— Jetons destinés à marquer et à compter au jeu, Premier Empire. Ces jetons étaient employés lors des soirées officielles aux tables de jeux : 5 jetons octogonaux argent, 30 mm.

M. DUGROS : Maroc, Moulay-Hassan I^{er} (VG 3991-3992-3999-4000-4502); Moulay Hafid (VG 4359-4690).

SEANCE DU 17 JUIN 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. CABARROT : Monnaies de la République romaine : as et divisions de l'as.

M. Bernard COUGOUL : Antonin le Pieux (B.M.C. 1160).

M. LATASTE : Byzance, Manuel Comnène I^{er} (1143-1180), bronze (scyphate).

M. CHALMIN : Jeton de la Prévôté des Marchands de Lyon, deuxième prévôté de Louis Ravat, 1711, bronze (Feuardent 10580).

Dr LASSERRE : Médaille d'océanographie du golfe de Gascogne, par J. Joindy, bronze, 68 mm.

— Médaille allégorique de la Musique, par Lagrange, bronze, 45 mm.

— Médaille de la SOCIÉTÉ CANINE DE GUYENNE ET GASCOGNE, bronze, 45 mm.

M. DUGROS : Maroc, empire chérifien, 200 francs 1953 (1372), (Yeoman 53); 100 fr. 1953 (1372) (Yeoman 52) avec leurs pièces d'essai; essai de la pièce de 100 fr. 1370, petit module (Mazard 407).

— Mohamed V, 500 fr. 1956 (Yeoman 54), 1 dinar 1960 (Y 56).

— Hassan II, 1 dinar 1965 cupro-nickel (Y 57), 5 dinars 1965 argent (Y 57).

M. CABARROT : Sceau chinois provenant du Palais d'été 1892; présentations de manches de poignards Kodzuka et gardes de sabre Tsuba.

SEANCE DU 25 NOVEMBRE 1973

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président.

Présentations :

M. Bernard COUGOUL : Tacite, atelier d'Alexandrie (B.M.C. 2403).

Mme BEYNIS : Maximin Daza, Carthage, 307.

M. LATASTE : Médaille de Charles X, Passage du roi à Valenciennes, 5 septembre 1827, argent, 27 mm.

M. DUGROS : Algérie, Mohamed II, 1237 (1822), piastre (Craig 120); demi-piastre 1239 (1824), (Craig 117); dinar 1238 (1823) (Craig 110).

— Type Turin, 100 fr., 50 fr., 20 fr. (Yeoman 3-2-1).

— France, 2 fr. 1944, frappé à Philadelphie (Yeoman 89); 5 fr. Lavrillier 1952, frappe spéciale Algérie aluminium; 5 fr. Lavrillier 1948, frappe spéciale Algérie bronze.

— République algérienne, 1 dinar 1964, bronze nickel (Yeoman 10).

Mme BEYNIS : Napoléon III, Concours international de la race canine, Ville de Bordeaux, 1870, bronze, 40 mm.

Dr LASSERRE : SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX 1906, reproduction du sceau de l'ancienne Université de Bordeaux, argent, 50 mm.

Mlle Claire COUGOUL : Intaille : jeune femme nue allongée, bras gauche replié en haut et en arrière de la tête, main droite posée sur le bas ventre, partiellement recouverte du drap qui recouvre la partie inférieure du corps, chevelure tombante et bouclée. Cornaline, long. 1,8 cm, haut. 1,5 cm, profil biseauté, ép. 0,5 cm.

CHRONIQUE

TROUVAILLES MONÉTAIRES DE GIRONDE

par Jacques YVON

Cette chronique fait suite à celle qui a été inaugurée dans le précédent *Bulletin et Mémoires...*, t : LXVII, *Cercle Bertrand-Andrieu*, III, années 1968-1971. Elle publie les trouvailles de monnaies isolées ou provenant de fouilles en Gironde. Que soient ici remerciées toutes les personnes qui ont bien voulu confier pour identification au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque municipale de Bordeaux les monnaies découvertes au cours de ces dernières années. Les notices ont été rédigées par MM. D. Nony et J. Yvon.

ABREVIATIONS

Hewlett : L.M. HEWLETT, *Anglo-gallic Coins*, Londres, 1920.

Hoffmann : HOFFMANN, *Les Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI*, Paris, 1878.

Lafaurie : J. LAFAURIE, *Les Monnaies des rois de France*, t. I et II, Paris, Bâle, 1951, 1956.

P.A. : F. POEY D'AVANT, *Monnaies féodales de France*, Paris, 1860.

R.I.C. : MATTINGLY et SYDENHAM, *Roman imperial Coinage*.

FRONSAC (arr. de Libourne). Sondages 1973.

1. Edouard III d'Angleterre (1327-1377).

D/ [+ ED] REX. ANG [LIE]. Léopard passant à gauche sur une ligne.
Au-dessous : MB.

R/ + DVX : ACI [T] AN [IE]. Croix, couronnelle dans le second canton de la croix.

Obole. 0,21 g. Hewlett, p. 72, pl. VI, 9.

2. Cahors (évêché de).

D/ [+] EPISC [O] P [VS]. Crosse sur une croissette entre deux croissettes.

R/ [CATVR] CEN [SIS]. Croix pattée cantonnée au 2 d'un g.
Obole. 0,42 g. Guillaume IV de Cardaillac (1208-1235) ou plutôt Guillaume V de La Broue (1316-1324). P.A. 3910, pl. LXXXVII, 12.

3. Orient latin ?

Imitation du denier tournois. XIV^e s. 0,94 g.

4. Charles X, roi de la Ligue (1589-1590).

D/ Tête à g. Légende illisible.

R/ DOVBLE TOVRNOIS 15 [9...]. Trois fleurs de lis dans le champ.
Double tournois de Charles X, 1595 ? de Dijon ou Troyes. Voy. Lafaurie, p. 130, n° 1032.

5. Maximilien de Béthune, duc de Sully, seigneur de Boisbelle et Henrichemont (1597-1641).

D/ :: MAXI. [D.BE] THVNE P.S. DHENR. Buste fraisé à droite.

R/ +DOVBLE TOVRNOIS 1641 H. Ecusson aux armes du prince entouré de 8 lis.

Cuivre. 2,54 g. P.A. n° 2100, pl. XLVI, 3.

6. Louis XIII, roi de France.

D/ LVD XIII D' G. FR. ET. NA. REX. Tête à gauche.

R/ DOVBLE TOVRN [OIS] 1643 K Trois fleurs de lis.

Atelier de Bordeaux (K) Hoffmann, n° 136, var.

7. Orange ? Dombes ? France ?

Double tournois 1651 ? 1661 ? 1,57 g.

8. Dombes. Gaston d'Orléans, prince des Dombes (1626-1657).

D/ Gaston-V.F.P.D. Tête à dr., I sous la tête.

R/ [DENIER T] OVRNOIS/16... Deux lis sous un lambel de part et d'autre d'un A au centre.

Denier tournois. 1,36 g. P.A. pl. CXVIII, 3.

Pièces communiquées par M. U. P. Eyraud.

J. Y.

LANDERROUAT (ar. Langon, c^{on} Pellegrue, lieu-dit Verrière).

Statère d'or de Philippe II de Macédoine frappé sous Alexandre le Grand.

D/ Tête d'Apollon laurée à droite.

R/ PHILIPPOV. Bige au galop à droite. Croissant de lune sous les jambes des chevaux.

Atelier d'Amphipolis. Frappé entre 336 et 326 av. J.C.

Il ne s'agit pas d'une copie faite par les Arvernes. Le croissant de lune caractérise de nombreuses émissions d'Amphipolis.

C'est le troisième exemplaire d'un original grec découvert en Gaule après ceux de la Creuse et de l'Hérault.



Communication du colonel Nardin, d'Eynesse. Identification par Mlle Mainjonet du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale.

J. Y.

LORMONT (ar. Bordeaux, c^{on} Carbon-Blanc).

1. Victorin (268-270) Antoninianus.

D/ VICTORINVS P F AVG. Buste radié et cuirassé à droite.

R/ [SAL] VS AVG. Salus debout à droite nourrissant des serpents dans ses bras.

2,83 g. R.I.C. t. V, 2, p. 393, n° 68.

Communication de M. Pical-Capré.

2. Guyenne. Guillaume IX d'Aquitaine.

D/... IL... Quatre croisettes dans le champ.

R/ R [ou D ?]. Croisette dans le champ.

Obole. 0,35 g. Pièce incomplète. P.A., pl. LIX, 3.

3. Henri II d'Angleterre.

D/ +HENRICVS REX entre deux grènetis. Croix pattée dans le champ.

R/ +//AQVI//TANI//E. Annelet de part et d'autre de la croix et du E.
Denier. 0,90 g (ébréché). Hewlett, pl. I, 1.

4. Castille et Léon.

Jean I^{er}.

Denier. Voy Engel et Serrure, t. II, fig. 1178-79.

5. Philippe II d'Espagne.

Denier. 1,55 g.

Pièces présentées par M. Fargeaudoux.

J. Y.

SAINT-CHRISTOLY DE MEDOC (arr. et c^{on} de Lesparre).

1. Esterlin à la croix courte du temps de Jean Sans Terre (1199-1216).

D/ hENRICVS REX. Tête couronnée de face.

R/ +SAMVEL.ON.CAN. Croix pattée à double branche cantonnée de quatre croix en X.

Esterlin de Canterbury (CAN) du monétaire SAMUEL.

Sylloge of the British Isles n° 12 Ashmolean Museum of Oxford, Part II, English Coins 1066-1279, by D.M. Metcalf, n° 443, pl. XVI. La pièce appartient à la classe V b-1 des esterlins à la croix courte au nom de Henri II, classe qui correspond au règne de Jean Sans Terre. 1,40 g.

2. Esterlin à la croix courte d'Edouard I^{er} (1272-1307).

D/ +EDWRAHGL' DSHYB. Tête couronnée de face.

R/ LON//DON//CIVI//TAS. Croix longue coupant la légende, cantonnée de trois besants.

1,80 g.

Handbook of the Coins of Great Britain and Ireland in the British Museum; revised édition, 1970, p. 44, n° 244.

3. Gros d'Edouard III, de Londres (1360-1369).

Pièce rognée et usée dont seule la légende du revers donnant le nom de l'atelier est lisible.

3,62 g.

Handbook..., p. 49, n° 263.

Renseignement dû à M. Pical-Capré.

J.Y.

SAINT-LOUIS DE MONTFERRAND (arr. Bordeaux, c^m Carbon-Blanc).

Découverte, avant 1972, lors d'un dragage en Garonne d'un sequin de Rhodes au nom du grand maître Pierre d'Aubusson (1467-1503). D/ F. PETRVS. DAVBVSSON. Le grand maître à genoux à gauche recevant la bannière de S. Jean debout à droite. Dans le champ à gauche derrière le Saint SIOHANNI. Lettres M//R sous la bannière.

R/ SIT. T. XPS DATVS - REGIS ISTE DVC.

Ducat ou sequin d'or à l'imitation des pièces de Venise.

Schlumberger (G.), *Numismatique de l'Orient Latin*, p. 259, pl. XI, n° 1.

Communiqué par M. Pical-Capré.

D. N., J. Y.

SAINT-MACAIRE (arr. Langon). Fouilles du prieuré Saint-Sauveur.

Viviers ou Arles.

1. + Légende illisible. Crosse dans le champ.

... SCO... Croix dans le champ.

Pièce fruste, rognée, percée.

La crosse et les mots SCO (Episcopus) permettraient d'attribuer la pièce à l'évêché de Viviers ou l'archevêché d'Arles. XII^e s. ?

Richard Cœur de Lion.

2. RIC... Au revers + AC... ANI.

Obole de Richard Cœur de Lion pour l'Aquitaine. Billon, 0,2167 g. Pièce mince, usée et trouée.

Hainaut. Jean II d'Avesnes.

3. + : Iohs : COME/S:hAC/OMIM : Tête de face.

M€/LIBODIE/NSIS entre deux grènetis. Croix cantonnée de trois globules à chaque canton, coupant la légende.

Argent. Esterlin (1,2666 g) de Jean II d'Avesnes (1280-1304), comte de Hainaut. Atelier de Maubeuge (Melbodiensis).

Prince Noir.

4. ED... O GNS REGA. Le prince à mi-corps, l'épée à la main, sa tête coupant la légende.

PRA/CPS ACI[TAN]. Pièce en trois fragments, pas entière.

Hardi du Prince Noir. [Il est difficile de donner la référence à Hewlett. *Anglo-gallic Coins*.]

Charles VIII.

5. KA [ROL] VS REX Nef ?

Le roi à mi-corps vêtu du manteau, tenant une épée courte en arrêt. SIT [ONI BENE]. Nef sur un croissant ?

Billon. Hardi de Charles VIII, émission de 1483, atelier de Bordeaux ? [Au revers il semble bien que l'on voit une nef sur un croissant, au droit on peut hésiter entre la nef et la coquille Saint-Jacques (Dijon).] J. Lafaurie, t. I, n° 572.

Louis XII ?

6. Denier tournois de Bordeaux (nef sur croissant au revers).

Louis XII ? Pièce en mauvais état, lecture difficile.

Louis XI ? Charles VIII ? Louis XII ?

7. Légende illisible. Roi à mi-corps de face.

Légende illisible, on remarque la nef sur un croissant. Dans le champ, croix cantonnée de fleurs de lis et de couronnelles. Hardi, de Bordeaux.

Louis XI ? Charles VIII ? Louis XII ?

Louis XI ou Louis XII ?

8. Double tournois de Louis XI ou Louis XII, de Bordeaux (nef). Lafaurie, n° 621 (Louis XII).

Louis XII ?

9. Double tournois de Louis XII (?). Pièce brûlée et usée.

Lafaurie 621 (?).

10. Trois fragments de deniers tournois fin xv^e s., août 71.

11. Denier tournois, fin xv^e s. ? Pièce rognée et usée.

12. Denier tournois fin xv^e s. ?

François I^{er}.

13. + FRANCISCUS [F ?] REX. Fleur de lis.

+ SIT NOMEN DNIBE. Croix.

A la fin de la légende du droit et du revers : nef sur un croissant suivie de la lettre R.

Denier tournois de François I^{er}.

14. Denier tournois. Pièce de cuivre xvi^e s. Légende incompréhensible.

Louis XIII.

15. LOVIS XIII R. - DFRAN. ET NAH. Buste. Carré à droite.

+ DOVBLE TOURNOIS 1631. Trois fleurs de lis 2 et 1. Cuivre. Atelier de La Rochelle (H).

Hoffman, p. 162, n° 121, var.

16. Double tournois de Louis XIII, de La Rochelle (H), date illisible.

17-18. Deux doubles tournois de Louis XIII, dates et ateliers illisibles.

Gaston d'Orléans, Prince des Dombes.

19. + GASTON. VSV.D. LA. SOV. DOM. G. Buste à droite.

+ DOVBLE TOURNOIS. 1641 Trois fleurs de lis, 2 et 1, sous un lambel. Cuivre. Trouvée à Pâques 1968. Remblai devant colonnade et puits.

P. A., t. III, n° 5202 var.

20-22. Trois doubles tournois de Gaston d'Orléans des Dombes, de date illisible mais postérieure à 1627 en raison du mot VSV dans la titulature, donc entre 1627 et 1650.

23. Double tournois de Gaston des Dombes, date illisible (16...) entre 1627 et 1650 de par la titulature.

24. Pièce fruste, sans doute tournois du (XVII^e s.).

25-27. Trois pièces frustes, illisibles. Doubles tournois sans doute.

Louis XIV.

28. L XIII I ROY DE [FR ET DE NA]... [Date illisible.] Buste couronné du roi à droite.

LIARD// DE// FRANCE, au-dessous vaquette de Béarn entre trois fleurs de lis.

Cuivre. Liard de Louis XIV, atelier de Pau (vaquette).

Louis XVI.

29. LUDOV XVI D GRATIA. Tête nue à gauche, marque de maître effacée. [FRAN]CIAE ET NAVARRAE REX 1784. Ecu de France, au-dessous lettre K.

Sol. Cuivre. Atelier de Bordeaux (K) Hoffmann, p. 202, n° 17 var. Pâques 1971. Remblai supérieur du Cellier.

30. Pièce de dix centimes de Napoléon, 1808, J. Mazard, *Histoire monétaire et numismatique contemporaine*, Paris, 1965, t. I, p. 158, n° 517.
J. Y.

Communication de M. Billa.

SAINT-MEDARD-EN-JALLES (arr. Bordeaux, c^{on} Blanquefort).

Les monnaies anglo-gasconnes (Edouard I et Edouard III), un denier de Louis, comte de Nevers et un denier tournois du temps de Charles V seront publiés, avec l'ensemble du matériel archéologique découvert dans une fouille, dans un article à paraître de la *Revue historique de Bordeaux*.

LA SAUVE (arr. Bordeaux, c^{on} Créon). Août 1971, *chantiers club Vieux-Manoir*.

Pièces trouvées au cours de fouilles à l'abbaye de La Sauve-Majeure.

Jacques I^{er} d'Aragon (1213-1276). Denier.

ARA -GOH. Buste couronné à gauche.

IACOB [VS] REX. Croix patriarcale à double traverse.

Denier. Engel et Serrure, *Traité de numismatique du Moyen Age*, t. II, p. 826, fig. 1300.

2. *Edouard I^{er} d'Angleterre* (1273-1307). Denier esterlin à la croix longue.

€^o EDVV-REXANGL' DN S HYB. Tête de face.

LON - DNN - CIVI - TAS. Croix cantonnée de 3 besants et coupant la légende.

Gruber (H. A.) *Handbook of the Coins of Great Britain and Ireland in the British Museum with revision*, Londres, 1899, 1970, p. 44, n° 244.

3. Sceau-matrice de Bronze. Armoiries [XIV^e].

Pièces présentées par M. Duru.

J. Y.

TABANAC (arr. Bordeaux, C^{on} Créon). Monnaies trouvées au cours des fouilles.

A. — *Monnaies royales françaises.*

1. + PHILLIPV[S]REX. Croix.

+ [TV]RONVSCIVIS. Châtel tournois.

Philippe III. Denier tournois à l'O rond, Laf. 228. Pièce incomplète. Poids : 0,9225 g.

2. Pièce semblable à la précédente ? Très usée et très incomplète. 0,34 g.

B. — *Monnaies des rois anglais en Guyenne.*

Richard Cœur de Lion.

a) *Au nom de Ricardus.*

3. +//RICA//RDVS//W.

+ AGVITANIE. Croix.

Denier, incomplet. 0,5137 g. Hewlett, p. 5, pl. 1,5 (invent. n° 11).

4. Même description. Obole. 0,3751g.

5. M//RIC[A]//RDVS// + Même revers que précédent.

Denier. Pièce incomplète. 0,4018 g. Hewlett, *ibid.* pl. 1,6.

b) *Richard, roi.*

6. + RI[CA]RD[V]SREX. Croix dans le champ anneau au 3^e canton. PIC//TAVIE//NSIS. Denier. Ebréché. 0,5090 g. *Id.*, p. 1, pl. I, 12.

C. — *Edouard I^{er}.*

a) *Sous Henri III (à partir de 1254).*

7. + E/DW[A]RD' : FILI'. Lion passant à gauche.

+ [h : R] E GIS : ANGLI. Denier incomplet 0,7672 g *Id.* p. 19, pl. II, 1.

8. + E D[V]VA[RD] : F]ILI'. Lion passant à gauche.

[h :]REGIS : ANGLI€. Obole (ébréchée) 0,3437 g. *Id.* p. 19, pl. II, 2. *Id.*, p. 23, pl. II, 4.

b) 1273-1286 (selon Hewlett).

9. + E DVVARD[V~]REX. Lion passant à gauche.

+ D[VX]Aq VITANIE Croix. Obole 0,4212 g. *id.*, p. 23, pl. II, 4.

c) 1286-1292 (selon Hewlett).

10. + E DWARDVSREX dans le champ AGL entre deux lignes, au-dessus léopard passant à gauche, au-dessous E.

+ DVXAQITBVRD. Croix pattée dans le champ, E dans le 1^{er} canton. Denier. 0,8221 g. *Id.*, p. 26, pl. III, 7.

11. Autre (échancré) 0,8177 g.

12. Autre, pièce incomplète, en 2 morceaux. 0,5082 g.

13-15. Oboles. *Id.* pl. II, 8. 0,60 g, 0,3953 g, 0,2563 g, pièce très incomplète.

D. — *Monnaies féodales françaises.*

a) *Type tournois.*

16. +[SCSM]ARTI~]VS. Châtel tournois.

[+] TV[R]JO — VSCC[IVI] Croix. Denier, 0,6623 g (ébréché en 2 endroits), P.A. pl. LXXXI, 13.

b) *Monnaies d'Angoumois et de Marche.*

17. + LODOICV~ entre deux grènetis. Croix.

+ EGOLI~IME. Trois annelets et un croissant. Angoulême.

Denier 0,7675 g P.A. pl. LVII, 6. Hugues X (1208-1249) comte d'Angoulême et de la Marche. [Peut-être Hugues XI (1242-1260) ?] Voy. P.A. LVII, 12.

18. + LODOICV~ entre deux grènetis. Croix, A au 2^e canton, S au 3^e.

+ EGOLI~IME 5 annelets posés 2,1,2.

Denier 0,8106 g (légèrement ébréché) P.A. LVII, 14 var. Attribué au Périgord en raison des cinq annelets.

19. + VGOCO~E~ entre deux grènetis. Croix.

+ — ARCHIE~ deux croissants et deux annelets, croix au centre.

Denier. 0,9033 g Hugues X de la Marche (1208-1249).

E. — Divers.

20. Fragments de pièces diverses.

Pièces de plomb :

21. Petite pièce de plomb circulaire, mince, percée en trois endroits portant au droit et au revers des figures géométriques. 0,3344 g.

22. Pièce semblable, d'un diamètre plus grand, 0,76 g.

23. Plomb circulaire, légende ou pseudo-légende, croix dans le champ. Porte de ville ou de château ? dans un cercle excentré, laissant une partie du flanc vierge.

Communication de M. Golfier.

J. Y.

LE VERDON-SUR-MER (arr. Lesparre, c^{on} de Saint-Vivien de Médoc, lieu-dit La Pointe de Grave, commune de).

Avant 1972, au cours de dragages dans le Port-Bloc, découverte de :

1. Un dupondius en laiton d'Hadrien (117-138) de l'atelier de Rome, vers 119-121.

Poids : 12,196 g. — Diamètre : 27 mm. — Axe horaire : 6 h.

A/ ... VSHADRIANVSAVG... Buste radié à droite, draperie sur l'épaule gauche.

R/ [SALVS PV] BL [ICA]. S C. La Santé debout à gauche, pied droit sur un globe, tenant patère dans la main droite et gouvernail dans la gauche.

(Cf. *B.M.C.* pl. 79 n° 13 et p. 421, n° 1237 - *Cohen* n° 1358 - *R.I.C.* p. 418, n° 604 a).

2. Un louis d'argent, 6 livres, de Louis XV (type aux lunettes, Amiens, 1729).

3. Médaille en plomb, avec anneau fixe (poids : 51,410 g - Diamètre : 34 mm environ. - Axe horaire : 12 h.) (cf. figure).

Gaston MAZIAUD, « Plombs de commerce » in *Bull. de la Soc. archéol. de Bordeaux*, t. LIII, 1936 (1937), p. 35-39, a publié des plombs semblables trouvés à Quinsac, et propose d'y voir, à juste titre, des plombs de commerce attachés à des marchandises entrant ou sortant de Bordeaux.



Inédit. Renseignement dû à M. Pical-Capré.

D. N.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de 1970 à 1973</i>	
Visites commentées et manifestations	5
Excursions	6
Cours publics	7
Publications - dons - vœux	9
<i>Membres décédés</i>	10
<i>Comptes rendus des séances 1970-1973 :</i>	
Pièces du néolithique saharien, par M. AVEILLÉ	11
Céramique proto-historique de Saint-Sulpice, Vayres, Mios, par M. CROCHET	13
Le développement de la recherche historique et archéologique en Bas-Médoc, par M. GALY-ACHÉ	14
Excursion dans la vallée de la Dronne, par Mlle H. ESPAGNET ..	15
Rapport moral et financier. Remise de récompenses 1970	16
Excursion en Quercy-Limousin, par Mlle H. ESPAGNET	17
Vestiges de l'art gallo-romain en Gironde : claustra et entrelacs par M. CROCHET	18
Hache polie trouvée à Gujan-Mestras, par M. l'abbé BOUDREAU ..	19
Figurines en argile trouvées à Vayres, par M. CROCHET	19
Cuiller en argent trouvée à Saint-Sulpice-la-Pointe (Tarn), par Mme HERVADA	20
Fontaine d'office à armoiries (XVIII ^e s.), par M. MAROUASSUZAA ..	20
Excursion en Lomagne et églises du Bazadais, par Mlle H. ESPAGNET ..	21
Un crayon d'Edouard Detaille, par Mlle H. ESPAGNET	22
Terrine de la faïencerie de J. Vieillard et Cie et sa curieuse histoire, par le Dr LASSERRE et M. COULON	24
Veilleuse de malade, par le Dr LASSERRE	24
Coupes et coupelles reconstituées de Vayres, par M. CROCHET	25
Visite du palais du roi Minos en Crète (exposé), par M. l'abbé BOUDREAU	25
Fouilles à Saint-Romain-de-Blaye, par M. LACOSTE	27
Les châteaux gascons et l'architecture militaire anglaise aux XIII ^e et XV ^e siècles, par M. le Pr GARDELLES	27
Médaillon, biscuit avec portrait présumé du roi de Rome, par Mme VIGÉ	28
Tasse-moustache et son présentoir, par le Dr Ch. LASSERRE	28
Documents nouveaux concernant la Place Royale de Bordeaux, par J. PERRIN	29
Fouilles allées de Tourny, par R. COSTE	30
Objets divers trouvés à Sainte-Colombe, Saint-Cybard, le Pas-de-Rauzan, par R. COSTE	30

Tasse américaine, à moustache, par Mme MOLAS	30
Déjeuner au même usage, par M. LASJUILLARIAS	30
Assiette satirique et à dessert « palette de couleurs » de J. Vieillard, par le Dr LASSERRE et M. COULON	31
Plat « palette de couleurs » par M. Buthaud, par le Dr LASSERRE	31
Aspect inconnu du Château-Trompette (encre de Chine et lavis), par R. COULON	31
Epées dites de Bordeaux (xv ^e s.), par M. MARQUASSUZAA	32
Une découverte récente : les mosaïques de la villa gallo-romaine du Palat, à Saint-Emilion, par M. GAUTHIER	32
Les mosaïques de Séviac (Gers), par MM. ZIEGLER et COSTE	33
« Agnus Dei » du xix ^e siècle, par Mme VIGÉ	34
Nouvelles marques de tacherons relevées en Espagne, par M. MARQUASSUZAA	34
Palets-disques et pics sur galets du Languedocien, par M. AVEILLE	36
Une assiette historique de la Manufacture Vieillard, par M. LUNG et le Dr LASSERRE	37
Assiette de David Johnston (thème mexicain), par M. LASJUILLARIAS	37
Le symbole du pélican dans l'héraldique et dans l'art, par le Dr LASSERRE	37
Rapport moral et financier. Remise de récompenses 1971	38
Excursion dans l'ancien vicomté de Brulhois, par Mlle H. ESPAGNET	39
Résultats de prospections dans la commune d'Anglade, par M. NEVEOLS	40
Pièces de l'âge du bronze au musée du Calhau, par Mme ROUSSET-LARROQUE	40
Excursion dans la région de Mareuil-en-Périgord, par Mlle H. ESPAGNET (séance publique)	42
Compte rendu du 96 ^e Congrès des sociétés savantes, par Mme MOLAS	43
Poterie paléo-chrétienne trouvée à Lamothe, et à propos de l'inscription de Camiac, par l'abbé BOUDREAU	43
Les fouilles de Camblanes, par M. M. GAUTHIER	43
Etude technique de ces fouilles, par M. SAUTROT et Mlle FROIDEFON	44
Céramique de Vayres et étude comparative, par M. CROCHET	44
L'interprétation romaine et gauloise dans l'expression figurée des divinités en Gaule, par J.-J. HATT (conférence)	45
Excursion à La Rochelle, par Mlle H. ESPAGNET (séance publique)	46
La numismatique : ses tendances, par M. le conservateur YVON	48
Tessons de céramique recueillis rue du Loup à l'Hôtel des sociétés savantes, par MM. AVISSEAU et CROCHET	49
Débris céramiques recueillis côté est de la place Mériadeck, par M. CROCHET	50
Une coupe de la manufacture Vieillard, par le Dr LASSERRE	50
Fragments d'amphores trouvés à Lastours (Aude), par M. BERAUD-SUDREAU	51
Carte de la Généralité d'Aquitaine, par M. COULON	51
Etui à saigner et sa série complète de lancettes, par le Dr LASSERRE	51
Litho du plat de Pierre Lacour, par M. COULON	52
Deux assiettes de la fabrique bordelaise de J.-F. Bertrand (épisode de la prise de Madagascar), par Mme BEYNIS	52
Excursion en Gabardan-Eauzan, par Mlle H. ESPAGNET	52
Un voyage de Bordeaux à Pau avec Catherine de Gramont, par M. FRIQUET	54
Céramique gallo-romaine de Vayres, par M. CROCHET	55

Pièces d'ethnologie comparative : les Recades royales du Dahomey, par R. COULON	55
A propos des heurtoirs bordelais, par M. MARQUASSUZAA	56
Quatre « conversation pieces » de Bernard Dagoty, miniaturiste, par Mme J. du PASQUIER	59
Rapport moral et financier. Remise de récompenses 1972	60
Excursion à Valcabrière et Saint-Bertrand-de-Comminges, par Mlle H. ESPAGNET	60
Assiette de série de J. Vieillard et Cie avec signature de l'auteur du dessin, par le Dr LASSERRE	61
Deux dessins gouachés (de Saint-Lanne et Lefranc), par M. MARQUASSUZAA	61
Miniature en ivoire des enfants du consul de Hambourg (Mayer). Portrait de Lacour et projet de Combes, par le Pr F.-G. PARISET	62
Dessins inédits de V. Louis, récemment acquis par la ville de Bordeaux, par le Pr F.-G. PARISET	62
Taureau tricorne, trouvé à Plassac (chantier du T.C.F.), par Mlle EMARD	63
Les monuments de Thèbes vus par les savants de l'expédition d'Egypte en 1799, par Mme DURIOT	65
Deux assiettes de Johnston (prise de Mazagran et assassinat du duc de Berry), par M. LASJUILLARIAS	65
Vue panoramique de la Place Royale à Bordeaux en 1737 par A. Marolle et donnée à l'intendant Boucher, et : L'urbanisme à Bordeaux au xviii ^e siècle, par M. COULON	65
Georges de La Tour : bilan de l'exposition de l'Orangerie, par le Pr F.-G. PARISET	68
Aperçus sur la faïencerie de Bazas, par M. COUDROY de LILLE	71
Céramiques de Langeais, par M. CROCHET	72
Nécessaire d'un architecte du xviii ^e siècle (collection bordelaise), par M. COULON	72
Marques de tacherons espagnoles, par M. MARQUASSUZAA (3 ^e note)	73
Mosaïques siciliennes. Diapos de M. Choppy, par MM. les Prs MARCADÉ et GARDELLES et Mlle JOST	73
Deux assiettes en faïence fine, blanche, de Sèvres, par le Dr LASSERRE	75
Une forme curieuse : le chapiteau « à têtes » en Bordelais, par le Pr GARDELLES	76
Deux assiettes en faïence fine de Choisy évoquant la mort du prince de Poniatowski, par le Dr LASSERRE	77
Le Prieuré de Saint-Sauveur à Saint-Macaire : premiers travaux de restauration et de sondage archéologique, par le groupe de jeunes du chantier et J.-M. BILLA	78
Rapport moral et financier. Remise de récompenses pour 1973	79
Excursion en Périgord et Bas-Limousin, par Mlle H. ESPAGNET	80
Trois assiettes de D. Johnston avec marques en creux, sans indication du numéro de service, par le Dr LASSERRE	80
Un plat rituel pour la Pâque juive, par M. LASJUILLARIAS et le Dr LASSERRE	81
Un plat rond en faïence de Bordeaux (XVIII ^e s.), par F. DAVID	81
Quelques exemples d'économie du geste dans la taille des industries à galets du Paléolithique inférieur au Néolithique, par M. AVEILLÉ	82
Le Brassard de Bordeaux, 12 mars 1814, par M. VIVEZ	83

Débuts de la recherche préhistorique dans le monde, par M. COULON	84
Objets en provenance de Corcelette, (coll. Coulon), par Mme ROUSSOT-LARROQUE	85
Le droit du seigneur : légende ou vérité ?, par J. FRIQUET	85
Une tisanère en porcelaine de la fabrique J. Vieillard, par le Dr LASSERRE	86
Connaissance archéologique de l'île de Pâques, par le Dr GAILLARD	86
Une tisanère de Vieillard (fin de fabrication), par M. MARQUASSUZAA	88
Conservation du site archéologique du château de Saint-Mégrin, la motte féodale en danger de disparaître. Le lion, le renard et l'oie du Pas-Saint-Georges, par M. LIEBEL	88
Voyage en Sicile, par Mlle DIETLIN	89
L'âge du bronze au musée de la Société archéologique de Bordeaux, par Mme J. ROUSSOT-LARROQUE	91
Le dépôt du bronze final de Saint-Loubès (Gironde) ou les tribulations d'un dépôt du bronze, par Mme J. ROUSSOT-LARROQUE	95
Sauvetage archéologique sur un site de l'époque de Hallstatt, livrant des restes de briquetages liés à l'extraction du sel, plage de l'Amélie à Soulac, par G. LAROSIÈRE et J. MOREAU	111
Observations sur le cratère de Dervéni, par le Pr J. MARCADÉ	127
Signature du potier gallo-romain Paternus découverte à Vayres (Gironde), par M. CROCHET	143
Objets gallo-romains trouvés à Vayres, par M. CROCHET	147
Lampes gallo-romaines trouvées au Puy-Paulin, à Bordeaux en 1906, par le Pr D. NONY	149
Considérations sur les églises de Saint-Etienne, Saint-Seurin et son « porge », par l'abbé M. BOUDREAU	157
Les tapisseries exposées au château de Cadillac, par P. COUDROY de LILLE	163
Recherche de vestiges antiques et anciens dans un vieux quartier de Bordeaux, par M. CROCHET	169
Pierre-Jacques Bergeret, fils (1742-1807), par MM. COULON et J.-M. CARNOY	187
Un portrait de Jules Vieillard, miniature de Dagoty, 1838, par M. COULON et Dr LASSERRE	209
Une assiette historique de la manufacture J. Vieillard, Maximilien Primero, Emperador de Mexico, par M. LUNG et le Dr LASSERRE	213

Groupe « Jules-Delpit »

Procès-verbal des séances 1971-1973	217
La troupe de Molière à Cadillac en 1649, par P. COUDROY de LILLE	237
Commande de retables et de chandeliers pour l'église d'Aillas en 1705, par P. COUDROY de LILLE	239
Instruction touchant la ville de Bordeaux, par Salmon (8 juillet 1718), par R. COULON	243
Georges Sabarot (1744-1794), architecte bordelais, par J.-P. MOUILLESEUX	259
La décoration d'un hôtel bordelais à la fin du XVIII ^e siècle, par B. THÉRON	267

Documents concernant la construction de trois maisons de campagne en Bordelais dans la seconde moitié du XVIII ^e siècle : Arsac, Le Burc à Ambès, Vaquey à Sallebœuf, par le Pr P. ROUDIÉ	275
Un théâtre bordelais sous l'Empire : le théâtre de la Gaîté, par J.-P. MOUILLESEUX	295
Journal d'un voyage à Bordeaux effectué en juillet 1838 par une jeune fille de La Tremblade (Charente-Maritime), par Mme GEFFRÉ	305

Cercle « Bertrand-Andrieu » - IV

Procès verbal des séances 1972-1973	315
Une médaille bonapartiste de 1851, par le Pr D. NONY	322
Trouvailles monétaires en Gironde, par J. YVON et D. NONY	329

BISCAYE FRÈRES
IMPRIMEURS
22, RUE DU PEUGUE
BORDEAUX (FRANCE)

Le directeur de la publication : M. MARQUASSUZAA.

3332. N° imprimeur 2040. Dépôt légal 3^e trimestre 1976.

